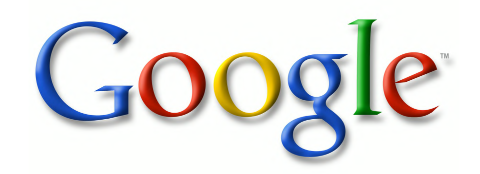
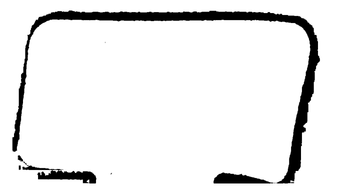




OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Voltaire, François Marie Arouet de.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-SEPTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

MELANGES LITTERAIRES.

AVERTISSEMENT.

QUOIQU'UN discours à l'académie ne ſoit d'ordinaire qu'un compliment plein de louanges rebattues, & ſurchargées de l'éloge d'un prédéceſſeur qui ſe trouve ſouvent un homme très-médiocre, cependant, ce diſcours, dont pluſieurs perſonnes nous ont demandé la réimpreſſion, doit être excepté de la loi commune, qui condamne à l'oubli la plupart de ces pièces d'appareil où l'on ne trouve rien. Il y a ici quelque choſe, & les notes ſont utiles.

DISCOURS

DE

M. DE VOLTAIRE

A SA RECEPTION A L'ACADEMIE FRANÇAISE,

AVEC DES NOTES.

Prononcé le lundi 9 mai 1746.

Messieurs,

Votre fondateur mit dans votre établissement toute la noblesse & la grandeur de son ame : il voulut que vous fussiez toujours libres & égaux. En effet, il dut élever au-dessus de la dépendance des hommes qui étaient au-dessus de l'intérêt, & qui, aussi généreux que lui, fesaient aux lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cultiver pour elles-mêmes. (a) Il était peut-être à craindre qu'un jour des travaux si honorables ne se ralentissent. Ce fut pour les conserver dans leur vigueur, que vous vous fîtes une règle de

(a) L'académie française est la plus ancienne de France ; elle fut d'abord composée de quelques gens de lettres, qui s'assemblaient pour conferer ensemble. Elle n'est point partagée en honoraires & pensionnaires. Elle n'a que des droits honorifiques, comme celui des commensaux de la maison du roi, de ne point plaider hors de Paris, celui de haranguer le roi en corps avec les cours supérieures, & de ne rendre compte directement qu'au roi.

A 2

n'admettre aucun académicien qui ne résidât dans Paris. Vous vous êtes écartés sagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appelaient ailleurs, mais que leurs ouvrages touchans ou sublimes rendaient toujours présens parmi vous : car ce serait violer l'esprit d'une loi, que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands-hommes. Si feu M. le président *Bouhier*, après s'être flatté de vous consacrer ses jours, fut obligé de les passer loin de vous, l'académie & lui se consolèrent, parce qu'il n'en cultivait pas moins vos sciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres, (*b*) & où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des citoyens.

Il fesait ressouvenir la France de ces temps où les plus austères magistrats, consommés comme lui dans l'étude des lois, se délassaient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui méprisent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne sais quelle misérable grandeur à se renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, sont à plaindre ! Ignorent-ils que *Cicéron*, après avoir rempli la première place du monde, plaidait encore les causes des citoyens, écrivait sur la nature des dieux, conférait avec des philosophes ; qu'il allait au théâtre ; qu'il daignait cultiver l'amitié d'*Esopus* & de *Roscius*, & laissait aux petits esprits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité ?

M. le président *Bouhier* était très-savant ; mais il ne ressemblait pas à ces savans insociables & inutiles,

(*b*) MM. de *la Monnoye*, *Bouhier*, *Lantin*, & surtout l'éloquent *Bossuet*, évêque de Meaux, regardé comme le dernier père de l'Eglise.

qui négligent l'étude de leur propre langue, pour ſavoir imparfaitement des langues anciennes; qui ſe croient en droit de mépriſer leur ſiècle, parce qu'ils ſe flattent d'avoir quelques connaiſſances des ſiècles paſſés; qui ſe récrient ſur un paſſage d'*Eſchyle*, & n'ont jamais eu le plaiſir de verſer des larmes à nos ſpectacles. Il traduiſit le poëme de *Pétrone* ſur la guerre civile, non qu'il penſât que cette déclamation pleine de penſées fauſſes approchât de la ſage & élégante nobleſſe de *Virgile :* il ſavait que la ſatire de *Pétrone*, (*c*) quoique ſemée de traits charmans, n'eſt que le caprice d'un jeune homme obſcur, qui n'eut de frein ni dans ſes mœurs, ni dans ſon ſtyle. Des hommes qui ſe ſont donnés pour des maîtres de goût & de volupté, eſtiment tout dans *Pétrone;* & M. *Bouhier*, plus éclairé, n'eſtime pas même tout ce qu'il a traduit : c'eſt un des progrès de la raiſon humaine dans ce ſiècle, qu'un traducteur ne ſoit plus idolâtre de ſon auteur, & qu'il ſache lui rendre juſtice comme à un contemporain. Il exerça ſes talens ſur ce poëme, ſur l'hymne à *Vénus*, ſur *Anacréon*, pour montrer que les poëtes doivent être traduits en vers : c'était une opinion qu'il défendait avec chaleur,

(*c*) *Saint Evremond* admire *Pétrone*, parce qu'il le prend pour un grand-homme de cour, & que *Saint Evremond* croyait en être un. C'était la manie du temps. *Saint Evremond* & beaucoup d'autres décident que *Néron* eſt peint ſous le nom de *Trimalcion ;* mais en vérité, quel rapport d'un vieux financier groſſier & ridicule, & de ſa vieille femme qui n'eſt qu'une bourgeoiſe impertinente, qui fait mal au cœur, avec un jeune empereur & ſon épouſe la jeune *Octavie*, ou la jeune *Popée ?* Quel rapport des débauches & des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaiſirs du maître du monde? Le *Pétrone*, auteur de la ſatire, eſt viſiblement un jeune homme d'eſprit, élevé parmi des débauchés obſcurs, & n'eſt pas le conſul *Pétrone*.

& on ne ſera pas étonné que je me range à ſon ſentiment.

Qu'il me ſoit permis, Meſſieurs, d'entrer ici avec vous dans ces diſcuſſions littéraires ; mes doutes me vaudront de vous des déciſions. C'eſt ainſi que je pourrai contribuer au progrès des arts ; & j'aimerais mieux prononcer devant vous un diſcours utile, qu'un diſcours éloquent.

Pourquoi *Homère*, *Théocrite*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace* ſont-ils heureuſement traduits chez les Italiens & chez les Anglais? (*d*) pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand poëte de l'antiquité en proſe, & pourquoi n'en avons-nous encore eu aucun en vers ? Je vais tâcher d'en démêler la raiſon.

La difficulté ſurmontée, dans quelque genre que ce puiſſe être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choſes ſans de grandes peines : & il n'y a point de nation au monde, chez laquelle il ſoit plus difficile que chez la nôtre de rendre une véritable vie à la poëſie ancienne. Les premiers poëtes formèrent le génie de leur langue ; les Grecs & les Latins employèrent d'abord la poëſie à peindre les objets ſenſibles de toute la nature. *Homère* exprime tout ce qui frappe les yeux : les Français, qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande poëſie qu'au théâtre, n'ont pu & n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'ame. Nous nous ſommes interdits nous-mêmes inſenſiblement preſque tous les objets

(*d*) *Horace* eſt traduit en vers italiens par *Palavicini*, *Virgile* par *Hannibal Caro*, *Ovide* par *Anguillara*, *Théocrite* par *Ricolotti*. Les Italiens ont cinq bonnes traductions d'*Anacréon*. A l'égard des Anglais, *Dryden* a traduit *Virgile* & *Juvenal* ; *Pope*, *Homère* ; *Créech*, *Lucrèce*, &c.

que d'autres nations ont osé peindre. Il n'est rien que *le Dante* n'exprimât, à l'exemple des anciens : il accoutuma les Italiens à tout dire ; mais nous, comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des *Géorgiques*, qui nomme sans détour tous les instrumens de l'agriculture ? A peine les connaissons-nous, & notre mollesse orgueilleuse, dans le sein du repos & du luxe de nos villes, attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres, & au détail de ces arts utiles, que les maîtres & les législateurs de la terre cultivaient de leurs mains victorieuses. Si nos bons poëtes avaient su exprimer heureusement les petites choses, notre langue ajouterait aujourd'hui ce mérite, qui est très-grand, à l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la conversation, & pour l'expression du sentiment. Le langage du cœur & le style du théâtre ont entièrement prévalu : ils ont embelli la langue française ; mais ils en ont resserré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, Messieurs, que ce sont les grands poëtes qui ont déterminé le génie des langues, (*e*) je n'avance rien qui ne soit connu de vous.

(*e*) On n'a pu dans un discours d'appareil entrer dans les raisons de cette difficulté attachée à notre poësie ; elle vient du génie de la langue ; car quoique M. de *la Motte*, & beaucoup d'autres après lui, aient dit en pleine académie que les langues n'ont point de génie, il paraît démontré que chacune a le sien bien marqué.

Ce génie est l'aptitude à rendre heureusement certaines idées, & l'impossibilité d'en exprimer d'autres avec succès. Ces secours & ces obstacles naissent, 1. de la désinence des termes. 2. des verbes auxiliaires & des participes ; 3. du nombre plus ou moins grand des rimes ; 4. de la longueur & de la brièveté des mots ; 5. des cas plus ou moins variés ; 6. des articles & pronoms ; 7. des élisions ; 8. de l'inversion ;

Les Grecs n'écrivirent l'hiſtoire que quatre cents ans après *Homère*. La langue grecque reçut de ce grand peintre de la nature la ſupériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Aſie & de l'Europe : c'eſt *Térence* qui, chez les Romains, parla le premier avec une pureté toujours élégante ; c'eſt *Pétrarque* qui,

9. de la quantité dans les ſyllabes : & enfin d'une infinité de fineſſes, qui ne ſont ſenties que par ceux qui ont fait une étude approfondie d'une langue.

1. La déſinence des mots, comme *perdre*, *vaincre*, *un coin*, *ſucre*, *reſte*, *crotte*, *perdu*, *ſourdre*, *fief*, *coffre*, ces ſyllabes dures révoltent l'oreille, & c'eſt le partage de toutes les langues du Nord.

2. *Les verbes auxiliaires & les participes. Victis hoſtibus*, les ennemis ayant été vaincus. Voilà quatre mots pour deux. *Læſo & invicto militi* ; c'eſt l'inſcription des invalides de Berlin : ſi on va traduire, *pour les ſoldats qui ont été bleſſés & qui n'ont pas été vaincus*, quelle langueur ! Voilà pourquoi la langue latine eſt plus propre aux inſcriptions que la françaiſe.

3. *Le nombre des rimes*. Ouvrez un dictionnaire de rimes italiennes, & un de rimes françaiſes, vous trouvez toujours une fois plus de termes dans l'italien, & vous remarquerez encore que dans le français il y a toujours vingt rimes burleſques & baſſes pour deux qui peuvent entrer dans le ſtyle noble.

4. *La longueur & la brièveté des mots*. C'eſt ce qui rend une langue plus ou moins propre à l'expreſſion de certaines maximes, & à la meſure de certains vers.

On n'a jamais pu rendre en français dans un beau vers :

Quanto ſi moſtra men, tanto è più bella.

On n'a jamais pu traduire en beaux vers italiens :

Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.

C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.

5. *Les cas plus ou moins variés*. Mon père, de mon père, à mon père, *meus pater*, *mei patris*, *meo patri* ; cela eſt ſenſible.

6. *Les articles & pronoms. De ipſius negotio ei loquebatur*. Con ello parlava dell' affare di lui ; *il lui parlait de ſon affaire*. Point d'amphibologie dans le latin. Elle eſt preſque inévitable dans le français. On ne

après *le Dante*, donna à la langue italienne cette aménité & cette grâce qu'elle a toujours conſervées. C'eſt à *Lopès de Véga* que l'eſpagnol doit ſa nobleſſe & ſa pompe ; c'eſt *Shakeſpeare* qui, tout barbare qu'il était, mit dans l'anglais cette force & cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis, ſans l'outrer, & par conſéquent ſans l'affaiblir. D'où vient ce grand effet de la poëſie, de former & fixer enfin le génie des peuples & de leurs langues ? La cauſe en eſt bien ſenſible : les premiers bons vers, ceux mêmes qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels & hardis deviennent familiers ; les hommes

fait ſi *ſon* affaire eſt celle de l'homme qui parle, ou de celui auquel on parle ; le pronom *il* ſe retranche en latin, & fait languir l'italien & le français.

7. *Les éliſions.*

Canto l'arme pietoſe, e il capitano.

Nous ne pouvons dire :

Chantons la piété & la vertu heureuſe.

8. *Les inverſions. Céſar cultiva tous les arts utiles ;* on ne peut tourner cette phraſe que de cette ſeule façon. On peut dire en latin de cent vingt façons différentes :

Cæſar omnes utiles artes coluit.

Quelle incroyable différence !

9. *La quantité dans les ſyllabes.* C'eſt de-là que naît l'harmonie. Les brèves & les longues des Latins forment une vraie muſique. Plus une langue approche de ce mérite, plus elle eſt harmonieuſe. Voyez les vers italiens, la pénultième eſt toujours longue :

Capitâno, mâno, ſêno, chriſto, acquiſto.

Chaque langue a donc ſon génie, que des hommes ſupérieurs ſentent les premiers, & font ſentir aux autres. Ils font éclore ce génie caché de la langue.

qui ſont tous nés imitateurs, prennent inſenſiblement la manière de s'exprimer, & même de penſer, des premiers dont l'imagination a ſubjugué celle des autres. Me déſavouerez-vous donc, Meſſieurs, quand je dirai que le vrai mérite & la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du Cid & de Cinna?

Montagne avant lui était le ſeul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvaient ſavoir le français; mais le ſtyle de *Montagne* n'eſt ni pur, ni correct, ni précis, ni noble. Il eſt énergique & familier; il exprime naïvement de grandes choſes: c'eſt cette naïveté qui plaît; on aime le caractère de l'auteur; on ſe plaît à ſe retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converſer, à changer de diſcours & d'opinion avec lui. J'entends ſouvent regretter le langage de *Montagne*, c'eſt ſon imagination qu'il faut regretter: elle était forte & hardie; mais ſa langue était bien loin de l'être.

Marot, qui avait formé le langage de *Montagne*, n'a preſque jamais été connu hors de ſa patrie; il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licencieuſes, dont le ſuccès eſt preſque toujours dans le ſujet; mais c'eſt par ce petit mérite même que la langue fut long-temps avilie: on écrivit dans ce ſtyle les tragédies, les poëmes, l'hiſtoire, les livres de morale. Le judicieux *Deſpréaux* a dit: *Imitez de Marot l'élégant badinage*. J'oſe croire qu'il aurait dit *le naïf* badinage, ſi ce mot plus vrai n'eût rendu ſon vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages que ceux qui paſſent chez les nations étrangères, qu'on

y apprend, qu'on y traduit ; & chez quel peuple a-t-on jamais traduit *Marot* ?

Notre langue ne fut long-temps après lui qu'un jargon familier, dans lequel on réussissait quelquefois à faire d'heureuses plaisanteries : mais quand on n'est que plaisant, on n'est point admiré des autres nations.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

Si *Malherbe* montra le premier ce que peut le grand art des expressions placées, il est donc le premier qui fut *élégant*. Mais quelques stances harmonieuses suffisaient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage ? Ils lisaient le poëme admirable de la *Jérusalem*, l'*Orlando*, le *Pastor Fido*, les beaux morceaux de *Pétrarque*. Pouvait-on associer à ces chefs-d'œuvre un très-petit nombre de vers français, bien écrits à la vérité, mais faibles & presque sans imagination.

La langue françaife restait donc à jamais dans la médiocrité, sans un de ces génies faits pour changer & pour élever l'esprit de toute une nation : c'est le plus grand de vos premiers académiciens, c'est *Corneille* seul, qui commença à faire respecter notre langue des étrangers, précisément dans le temps que le cardinal de *Richelieu* commençait à faire respecter la couronne. L'un & l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après *Corneille* sont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains.

Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus passionné & plus correct; moins varié, mais moins inégal, aussi sublime quelquefois, & toujours noble sans enflure; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité, & plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du sublime qui élève l'ame, & du sentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un & l'autre, laborieux, sévère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le poëte de la raison, commença malheureusement par écrire des satires, mais bientôt après il égala & surpassa peut-être *Horace* dans la morale & dans l'art poëtique: il donna les préceptes & les exemples; il vit qu'à la longue l'art d'instruire, quand il est parfait, réussit mieux que l'art de médire, parce que la satire meurt avec ceux qui en sont les victimes, & que la raison & la vertu sont éternelles. Vous eûtes en tous les genres cette foule de grands-hommes que la nature fit naître, comme dans le siècle de *Léon X* & d'*Auguste*. C'est alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s'instruire: & grâces en partie aux soins du cardinal de *Richelieu*, ils ont adopté votre langue; comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux artistes, grâces aux soins du grand *Colbert*.

Un monarque illustre chez tous les hommes par cinq victoires, & plus encore chez les sages par ses vastes connaissances, fait de notre langue la sienne propre, celle de sa cour & de ses Etats; il la parle avec cette force & cette finesse que la seule étude ne donne jamais, & qui est le caractère du génie:

non-feulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois, parce que les ames fupérieures faififfent toujours ces tours & ces expreffions dignes d'elles, qui ne fe préfentent point aux ames faibles. Il eft dans Stockholm une nouvelle *Chrifline*, égale à la première en efprit, fupérieure dans le refte; elle fait le même honneur à notre langue. Le français eft cultivé dans Rome, où il était dédaigné autrefois; il eft auffi familier au fouverain pontife, que les langues favantes dans lefquelles il écrivit, quand il inftruifit le monde chrétien qu'il gouverne : plus d'un cardinal italien écrit en français dans le vatican, comme s'il était né à Verfailles. Vos ouvrages, Meffieurs, ont pénétré jufqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de l'Europe & de l'Afie, & le plus vafte de l'univers; dans cette ville qui n'était, il y a quarante ans, qu'un défert (*f*) habité par des bêtes fauvages : on y repréfente vos pièces dramatiques; & le même goût naturel qui fait recevoir dans la ville de *Pierre le grand*, & de fa digne fille, la mufique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens écrivains, eft un avertiffement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout fe précipite vers une honteufe décadence, comme le crient fi fouvent des fatiriques qui prétendent en fecret juftifier leur propre faibleffe, par celle qu'ils imputent en public à leur fiècle. J'avoue que la gloire de nos armes fe foutient mieux que celle de nos lettres : mais le feu qui nous éclairait, n'eft pas

(*f*) L'endroit où eft Pétersbourg n'était qu'un défert marécageux & inhabité.

encore éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le seul livre de chronologie, dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractère des cours & des siècles ? ouvrage qui, s'il était sèchement instructif, comme tant d'autres, serait le meilleur de tous, & dans lequel l'auteur (*g*) a trouvé encore le secret de plaire; partage réservé au très-petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cause du progrès & de la chute de l'empire romain dans un livre encore plus court, écrit par un génie mâle & rapide, (*h*) qui approfondit tout en paraissant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de traducteurs plus élégans & plus fidelles. De vrais philosophes ont enfin écrit l'histoire. Un homme éloquent & profond (*i*) s'est formé dans le tumulte des armes. Il est plus d'un de ces esprits aimables, que *Tibulle* & *Ovide* eussent regardés comme leurs disciples, & dont ils eussent voulu être les amis. Le théâtre, je l'avoue, est menacé d'une chute prochaine; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique (*k*) qui m'a servi de maître, quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière; je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur, comme on voit sur les débris de sa patrie un héros

(*g*) C'est le président *Hénault*. Dans quelques traductions de ce discours, on a mis en note l'abbé *Langlet*, au lieu de M. *Hénault*; c'est une étrange méprise.

(*h*) Le président de *Montesquieu*.

(*i*) Le marquis de *Vauvenargues*, jeune homme de la plus grande espérance, mort à vingt-sept ans.

(*k*) M. *Crébillon*, auteur d'Electre & Rhadamiste. Ces pièces remplies de traits vraiment tragiques sont souvent jouées.

qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont, après le grand *Molière*, achevé de rendre la comédie une école de mœurs & de bienséance : école qui méritait chez les Français la considération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre, qui le premier orna la philosophie des grâces de l'imagination, appartient à un temps plus reculé, il est encore l'honneur & la consolation du vôtre.

Les grands talens sont toujours nécessairement rares ; surtout quand le goût & l'esprit d'une nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés comme de ces forêts, où les arbres pressés & élevés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au-dessus des autres. Quand le commerce est en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuses, & beaucoup de misère ; lorsqu'enfin il est plus étendu, l'opulence est générale, les grandes fortunes rares. C'est précisément, Messieurs, parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs.

Mais enfin, malgré cette culture universelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue devenue si belle, & qui doit être fixée par tant de bons ouvrages, peut se corrompre aisément. On doit avertir les étrangers, qu'elle perd déjà beaucoup de sa pureté dans presque tous les livres composés dans cette célèbre république, si long-temps notre alliée, où le français est la langue dominante, au milieu des factions contraires à la France. Mais si elle s'altère dans ces pays par le mélange des idiomes, elle est prête à se gâter parmi nous par le mélange des styles. Ce qui déprave le goût, déprave enfin

le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages férieux & inftructifs par les expreffions familières de la converfation. Souvent on introduit le ftyle marotique dans les fujets les plus nobles ; c'eft revêtir un prince des habits d'un farceur. On fe fert de termes nouveaux, qui font inutiles, & qu'on ne doit hafarder que quand ils font néceffaires. Il eft d'autres défauts, dont je fuis encore plus frappé, parce que j'y fuis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, Meffieurs, pour m'en garantir, les fecours que l'homme éclairé à qui je fuccède, s'était donnés par fes études. Plein de la lecture de *Cicéron*, il en avait tiré ce fruit de s'étudier à parler fa langue, comme ce conful parlait la fienne. Mais c'eft furtout à celui qui a fait fon étude particulière des ouvrages de ce grand orateur, & qui était l'ami de M. le préfident *Bouhier*, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, & à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter & à célébrer, un ami à recevoir & à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de fenfibilité que moi, quels charmes l'amitié répand fur les travaux des hommes confacrés aux lettres, combien elle fert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les confoler ; combien elle infpire à l'ame cette joie douce & recueillie, fans laquelle on n'eft jamais le maître de fes idées.

C'eft ainfi que cette académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du cardinal de *Richelieu* même ; c'eft dans le fein de l'amitié qu'elle prit naiffance. Des hommes unis entr'eux par ce lien refpectable & par

le

le goût des beaux arts, s'aſſemblaient ſans ſe montrer à la renommée ; ils furent moins brillans que leurs ſucceſſeurs, & non moins heureux. La bienſéance, l'union, la candeur, la ſaine critique ſi oppoſée à la ſatire, formèrent leurs aſſemblées. Elles animeront toujours les vôtres, elles feront l'éternel exemple des gens de lettres, & ſerviront peut-être à corriger ceux qui ſe rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des arts ſont amis. Qui eſt plus que moi en droit de le dire? J'oſerais m'étendre, Meſſieurs, ſur les bontés dont la plupart d'entre vous m'honorent, ſi je ne devais m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des intérêts devant qui tous les autres s'évanouiſſent, de la gloire de la nation.

Je ſais combien l'eſprit ſe dégoûte aiſément des éloges ; je ſais que le public, toujours avide de nouveautés, penſe que tout eſt épuiſé ſur votre fondateur & ſur vos protecteurs ; mais pourrais-je refuſer le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi ne m'ont laiſſé rien de nouveau à vous dire ? Il en eſt de ces éloges qu'on répète, comme de ces ſolemnités qui ſont toujours les mêmes, & qui réveillent la mémoire des événemens chers à un peuple entier ; elles ſont néceſſaires. Célébrer des hommes tels que le cardinal de *Richelieu*, *Louis XIV*, un *Séguier*, un *Colbert*, un *Turenne*, un *Condé*, c'eſt dire à haute voix : *Rois, miniſtres, généraux à venir, imitez ces grands-hommes.* Ignore-t-on que le panégyrique de *Trajan* anima *Antonin* à la vertu ? & *Marc-Aurèle*, le premier des empereurs & des hommes, n'avoue-t-il pas dans ſes écrits,

l'émulation que lui inſpirèrent les vertus d'*Antonin*? Lorſqu'*Henri IV* entendit dans le parlement nommer *Louis XII le père du peuple*, il ſe ſentit pénétré du déſir de l'imiter, & il le ſurpaſſa.

Penſez-vous, Meſſieurs, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de *Louis XIV*, ne ſe ſoient pas fait entendre au cœur de ſon ſucceſſeur, dès ſa première enfance ? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. L'un & l'autre ſeront ſemblables, en ce qu'ils n'ont différé à ſe charger du poids des affaires que par reconnaiſſance ; & peut-être c'eſt en cela qu'ils ont été le plus grands. La poſtérité dira que tous deux ont aimé la juſtice, & ont commandé leurs armées. L'un recherchait avec éclat la gloire qu'il méritait ; il l'appelait à lui du haut de ſon trône ; il en était ſuivi dans ſes conquêtes, dans ſes entrepriſes ; il en rempliſſait le monde ; il déployait une ame ſublime dans le bonheur & dans l'adverſité, dans ſes camps, dans ſes palais, dans les cours de l'Europe & de l'Aſie : les terres & les mers rendaient témoignage à ſa magnificence, & les plus petits objets, ſitôt qu'ils avaient à lui quelque rapport, prenaient un nouveau caractère, & recevaient l'empreinte de ſa grandeur. L'autre protège des empereurs & des rois, ſubjugue des provinces, interrompt le cours de ſes conquêtes pour aller ſecourir ſes ſujets, & y vole du ſein de la mort, dont il eſt à peine échappé. Il remporte des victoires ; il fait les plus grandes choſes avec une ſimplicité qui ferait penſer que ce qui étonne le reſte des hommes, eſt pour lui dans

l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. Il cache la hauteur de son ame, sans s'étudier même à la cacher; & il ne peut en affaiblir les rayons, qui, en perçant malgré lui le voile de sa modestie, y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV se signala par des monumens admirables, par l'amour de tous les arts, par les encouragemens qu'il leur prodiguait: O vous son auguste successeur, vous l'avez déjà imité, & vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfesans, qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même province où commencèrent ceux de votre bisaïeul, & vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu dans le cours de ses glorieuses campagnes forcer un ennemi digne de lui, à mesurer ses armes avec les siennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il désira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand *Henri*, qui ne remporta presque des victoires que sur sa propre nation, vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous l'objet de nos vœux & de notre crainte, apprit à vos côtés à voir le danger & le malheur même sans être troublé, & le plus beau triomphe sans être ébloui. Lorsque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez, au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les momens d'horreur & de confusion, tranquille dans la joie tumultueuse de vos soldats victorieux: vous embrassiez ce général qui n'avait souhaité de vivre que pour vous voir triompher; cet homme que vos vertus & les siennes ont fait votre

ſujet, que la France comptera toujours parmi ſes enfans les plus chers & les plus illuſtres. Vous récompenſiez déjà par votre témoignage & par vos éloges tous ceux qui avaient contribué à la victoire; & cette récompenſe eſt la plus belle pour des Français.

Mais ce qui ſera conſervé à jamais dans les faſtes de l'académie, ce qui eſt précieux à chacun de vous, Meſſieurs, ce fut l'un de vos confrères qui ſervit le plus votre protecteur & la France dans cette journée: ce fut lui qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différens, courut donner & exécuter ce conſeil ſi prompt, ſi ſalutaire, ſi avidement reçu par le roi, dont la vue diſcernait tout dans des momens où elle peut s'égarer ſi aiſément. Jouiſſez, Meſſieurs, du plaiſir d'entendre dans cette aſſemblée ces propres paroles, que votre protecteur dit au neveu (*l*) de votre fondateur ſur le champ de bataille: *Je n'oublierai jamais le ſervice important que vous m'avez rendu.* Mais ſi cette gloire particulière vous eſt chère, combien ſont chères à toute la France, combien le ſeront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit *Louis XV* après ſes victoires! Il les fait encore, il ne court à ſes ennemis que pour les déſarmer, il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvaient connaître le fond de ſon cœur, ils le feraient leur arbitre au lieu de le combattre; & ce ſerait peut-être le ſeul moyen d'obtenir ſur lui des avantages. (*m*)

(*l*) M. le maréchal duc de *Richelieu*.

(*m*) L'événement a juſtifié, en 1748, ce que diſait M. de *Voltaire* en 1746.

Les vertus qui le font craindre leur ont été connues, dès qu'il a commandé ; celles qui doivent ramener leur conſcience, qui doivent être le lien des nations, demandent plus de temps pour être approfondies par des ennemis.

Nous, plus heureux, nous avons connu ſon ame dès qu'il a régné. Nous avons penſé comme penſeront tous les peuples & tous les ſiècles : jamais amour ne fut ni plus vrai, ni mieux exprimé : tous nos cœurs le ſentent, & vos bouches éloquentes en ſont les interprètes. Les médailles dignes des plus beaux temps de la Grèce (*n*) éterniſent ſes triomphes & notre bonheur. Puiſſé-je voir dans nos places publiques ce monarque humain, ſculpté des mains de nos *Praxitèles*, environné de tous les ſymboles de la félicité publique ! Puiſſé-je lire aux pieds de ſa ſtatue ces mots qui ſont dans nos cœurs : *Au père de la patrie !*

(*n*) Les médailles frappées au louvre ſont au-deſſus des plus belles de l'antiquité ; non pas pour les légendes, mais pour le deſſin & la beauté des coins.

PANÉGYRIQUE
DE LOUIS XV,

Fondé sur les faits & sur les évènemens les plus intéressans, jusqu'en 1749.

PREFACE
DE L'AUTEUR.

L'AUTEUR de ce panégyrique se cacha long-temps, avec autant de soin qu'en prennent ceux qui ont fait des satires. Il est toujours à craindre que le panégyrique d'un monarque ne passe pour une flatterie intéressée. L'effet ordinaire de ces éloges est de faire rougir ceux à qui on les donne, d'attirer peu l'attention de la multitude, & de soulever la critique. On ne conçoit pas comment *Trajan* put avoir ou assez de patience ou assez d'amour-propre pour entendre prononcer le long panégyrique de *Pline* : il semble qu'il n'ait manqué à *Trajan*, pour mériter tant d'éloges, que de ne les avoir pas écoutés.

Le panégyrique de *Louis XIV* fut prononcé par M. *Pélisson*, & celui de *Louis XV* devrait l'être sans doute à l'académie par une bouche aussi éloquente. Il s'en faut beaucoup que l'auteur de cet essai adopte l'avis de M. le président *Hénault*, qui préfère le panégyrique de *Louis XV* à celui de *Louis XIV*. L'auteur ne préfère que le sujet. Il avoue que *Louis XV* a sur *Louis XIV* l'avantage d'avoir gagné deux batailles rangées. Il croit que le système des finances ayant été perfectionné par le temps, l'Etat a

fouffert incomparablement moins dans la guerre de 1741, que dans celle de 1688, & furtout dans celle de 1701. Il penfe enfin que la paix d'Aix-la-Chapelle peut avoir un grand avantage fur celle de Nimègue. Ces deux paix à jamais célébres ont été faites dans les mêmes circonftances, c'eft-à-dire après des victoires: mais le vainqueur fit encore craindre fa puiffance par le traité même de Nimègue, & *Louis XV* fait aimer fa modération. Le premier traité pouvait encore aigrir des nations & le fecond les réconcilie. C'eft cette paix heureufe que l'auteur a principalement en vue. Il regarde celui qui l'a donnée comme le bienfaiteur du genre-humain. Il a fait un panégyrique très-court, mais très-vrai dans tous fes points, & il l'a écrit d'un ftyle très-fimple, parce qu'il n'avait rien à orner. Il a laiffé à chaque citoyen le foin d'étendre toutes les idées dont il ne donne ici que le germe. Il y a peu de lecteurs qui, en voyant cet ouvrage, ne puiffent beaucoup l'augmenter par leurs réflexions, & le meilleur effet d'un livre eft de faire penfer les hommes. On a nourri ce difcours de faits inconnus auparavant au public, & qui fervent de preuves. Ce font-là les véritables éloges, & qui font bien au-deffus d'une déclamation pompeufe & vaine. La lettre qu'on rapporte écrite d'un prince au roi, eft de monfeigneur le prince de *Conti*, du

20 juillet 1744 : celle du roi eſt du 19 mai 1745 : en un mot, on peut regarder cet ouvrage intitulé *panégyrique* comme le précis le plus fidelle de tout ce qui eſt à la gloire de la France & de ſon roi : & on défie la critique d'y trouver rien d'altéré ni d'exagéré.

A l'égard des cenſures qu'un journaliſte a faites, non du fond de l'ouvrage, mais de la forme, on commence par le remercier d'une réflexion très-juſte ſur ce qu'on avait dit que le roi de Sardaigne choiſiſſait bien ſes miniſtres & ſes généraux, & était lui-même un grand général & un grand miniſtre. Il paraît en effet que le terme de miniſtre ne convient pas à un ſouverain. (*)

A l'égard de toutes les autres critiques elles ont paru injuſtes & inconſidérées ; dans une on reproche à l'auteur d'avoir écrit un panégyrique dans le ſtyle de *Pline* plutôt que dans celui de *Cicéron*, & dans celui de *Boſſuet* & de *Bourdaloue*. Il dit que tout eſt orné d'antithèſes, *de termes qui ſe querellent & de penſées qui ſemblent ſe repouſſer.*

On n'examine pas ici s'il faut ſuivre dans un panégyrique *Pline* qui en a fait un, ou *Cicéron* qui n'en a point fait. S'il faut imiter la pompe & la déclamation d'une oraiſon funèbre

(*) M. de *Voltaire* a laiſſé ſubſiſter cette phraſe malgré la critique, qu'il paraît regarder ici comme fondée, & nous croyons qu'il a eu raiſon de la conſerver.

dans le récit des chofes récentes qui font fi délicates à traiter ; fi les fermons de *Bourdaloue* doivent être le modèle d'un homme qui parle de la guerre & de la paix, de la politique & des finances. Mais on eft bien furpris que le critique dife que tout eft antithèfes dans un écrit où il y en a fi peu. A l'égard *des termes qui fe querellent*, & *des penfées qui fe repouffent*, on ne fait pas ce que cela fignifie.

Le journalifte dit que le contrafte des quatre rois *François I*, *Henri IV*, *Louis XIII*, *Louis XIV*, & du monarque régnant, n'eft pas affez fenfible. Il n'y a là aucun *contrafte*; des mérites différens ne font point des chofes oppofées : on n'a voulu faire ni de contraftes ni d'antithèfes, & il n'y en a pas la moindre apparence.

Il reprend ces mots au fujet de nos alarmes fur la maladie du roi : *après un triomphe fi rare il ne fallait pas une vertu commune*. On ne triomphe, dit-il, que de fes ennemis ; peut-il ignorer que ce terme *triomphe*, eft toujours noblement employé pour tous les grands fuccès, en quelque genre que ce puiffe être ?

Il prétend que ce triomphe n'eft pas rare : En France, dit-il, rien deplus naturel, rien de plus général que l'amour des peuples pour leur fouverain. Il n'a pas fenti que cette critique très-déplacée tend à diminuer le prix de l'amour

extrême, qui éclata dans cette occaſion par des témoignages ſi ſinguliers. Oui, ſans doute, ce triomphe était rare, & il n'y en a aucun exemple ſur la terre; c'eſt ce que toute la nation dépoſe contre cette accuſation du cenſeur.

A quoi penſe-t-il quand il dit que rien n'eſt plus naturel, plus général qu'une telle tendreſſe ? où a-t-il trouvé qu'en France on ait marqué un tel amour pour ſes rois avant que *Louis XIV* & *Louis XV* aient gouverné par eux-mêmes ? Eſt-ce dans le temps de la fronde ? eſt-ce ſous *Louis XIII*, quand la cour était déchirée par des factions & l'Etat par des guerres civiles ? quand le ſang ruiſſelait ſur les échafauds ? Eſt-ce lorſque le couteau de *Ravaillac*, inſtrument du fanatiſme de tout un parti, acheva le parricide que *Jean Châtel* avait commencé, & que *Pierre Barrière* & tant d'autres avaient médité ? eſt-ce quand le moine *Jacques Clément*, animé de l'eſprit de la ligue, aſſaſſina *Henri III*? eſt-ce après ou avant le maſſacre de la S[t] Barthélemi ? eſt-ce quand les *Guiſes* régnaient ſous le nom de *François II* ? Eſt-il poſſible qu'on oſe dire que les Français penſent aujourd'hui comme ils penſaient dans ces temps abominables ?

Après un triomphe ſi rare il ne fallait pas une vertu commune: le cenſeur condamne ce paſſage,

comme s'il ſuppoſait une vertu commune auparavant.

Premièrement on lui dira qu'il ſerait d'un lâche flatteur & d'un menteur ridicule de prétendre que le prince, l'objet de ce panégyrique, avait fait alors d'auſſi grandes choſes qu'il en a faites depuis. Ce ſont deux victoires, c'eſt la paix donnée à l'Europe, qui ont rempli ce que ſa première & glorieuſe campagne avait fait eſpérer. En ſecond lieu, quand l'auteur dit dans la même période que la crainte de perdre un bon roi, impoſait à ce grand prince la néceſſité d'être le meilleur des rois, non-ſeulement il ne ſuppoſe pas là une vertu commune; mais s'exprimant en véritable citoyen, il fait ſentir que l'amour de tout un peuple encourage les ſouverains à faire de grandes choſes, les affermit encore dans la vertu, les excite encore à faire le bonheur d'une nation qui le mérite. Penſer & parler autrement ſerait d'un miſérable eſclave, & les louanges des eſclaves ne ſont d'aucun prix, non plus que leurs ſervices.

Le cenſeur dit que les Anglais ont *été* les dominateurs des mers de *fait* & *non pas de droit.* Il s'agit bien ici de droit; il s'agit de la vérité & de montrer que les Français peuvent être auſſi redoutables ſur mer qu'ils l'ont été ſur terre.

Il avance que le goût de *differtation s'empare quelquefois de l'auteur.* Il y a dans tout l'ouvrage quatre lignes où l'on trouve une réflexion politique très-importante, une maxime très-vraie, c'eſt que les hommes réuſſiſſent toujours dans ce qui leur eſt abſolument néceſſaire, & on en pourrait donner cent exemples. L'auteur en rapporte trois en deux lignes, & voilà ce que le cenſeur appelle diſſertation. On trouvera, dit-il, quelque choſe de découſu dans le ſtyle. Ce mot trivial, *découſu*, ſignifie un diſcours ſans liaiſon, ſans tranſition, & c'eſt peut-être le diſcours où il y en a davantage. *Ce découſu*, dit-il, *eſt l'effet des antithèſes*, & il n'y a pas deux antithèſes dans tout l'ouvrage.

Il y a d'autres injuſtices auxquelles on ne répond point; ceux qui ont été fâchés qu'on ait célébré dans cet ouvrage les citoyens qui ont bien ſervi l'Etat, chacun dans leur genre, méritent moins d'être réfutés que d'être abandonnés à leur baſſe envie, qui ajoute encore à l'éloge qu'ils condamnent.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE

M. LE PRESIDENT HENAULT.

„ CE panégyrique, d'autant plus éloquent qu'il
„ paraît ne pas prétendre à l'éloquence, étant fondé
„ uniquement fur les faits, eft également glorieux
„ pour le roi & pour la nation. Je ne crois pas
„ qu'on puiffe lui comparer celui que *Péliffon* com-
„ pofa pour *Louis XIV;* ce n'était qu'un difcours
„ vague, & celui-ci eft appuyé fur les événemens
„ les plus grands, fur les anecdotes les plus intéref-
„ fantes. C'eft un tableau de l'Europe, c'eft un
„ précis de la guerre, c'eft un ouvrage qui annonce
„ à chaque page un bon citoyen, c'eft un éloge où
„ il n'y a pas un mot qui fente la flatterie ; il devrait
„ avoir été prononcé dans l'académie, avec la plus
„ grande folemnité, & la capitale doit l'envier aux
„ provinces où il a été imprimé. „

PANEGYRIQUE

PANEGYRIQUE DE LOUIS XV.

LUDOVICO DECIMO-QUINTO,

DE HUMANO GENERE BENE MERITO.

UNE voix faible & inconnue s'élève, mais elle fera l'interprète de tous les cœurs. Si elle ne l'eft pas, elle eft téméraire ; fi elle flatte, elle eft coupable ; car c'eft outrager le trône & la patrie, que de louer fon prince des vertus qu'il n'a pas.

On fait affez que ceux qui font à la tête des peuples, font jugés par le public avec autant de févérité qu'ils font loués en face avec baffeffe ; que tout prince a pour juges les cœurs de fes fujets ; qu'il ne tient qu'à lui de favoir fon arrêt, & de fe connaître ainfi lui-même. Il n'a qu'à confulter la voix publique, & furtout celle du petit nombre de juges, qui en tout genre entraîne à la longue l'opinion du grand nombre, & qui feule fe fait entendre à la poftérité.

La réputation eft la récompenfe des rois ; la fortune leur a donné tout le refte ; mais cette réputation eft différente comme leurs caractères, plus éclatante chez les uns, plus folide chez les autres ; fouvent accompagnée d'une admiration mêlée de crainte, quelquefois appuyée fur l'amour ; ici plus

prompte, ailleurs plus tardive; rarement pure & univerſelle.

Louis XII, malheureux dans la guerre & dans la politique, vit les cœurs de ſon peuple ſe tourner vers lui, & fut conſolé.

François I, par ſa valeur, par ſa magnificence, & par la protection des arts qui l'immortaliſe, reſſaiſit la gloire qu'un rival trop puiſſant lui avait enlevée.

Henri IV, ce brave guerrier, ce bon prince, ce grand-homme ſi au-deſſus de ſon ſiècle, ne fut connu de tout le monde qu'après ſa mort; & c'eſt ce que lui-même avait prédit.

Louis XIV frappa tous les yeux, pendant quarante ans, de l'éclat de ſa proſpérité, de ſa grandeur & de ſa gloire, & fit parler en ſa faveur toutes les bouches de la renommée.

Nos acclamations ont donné à *Louis XV* un titre qui doit raſſembler en lui bien d'autres titres; car il n'en eſt pas d'un ſouverain comme d'un particulier: on peut aimer un citoyen médiocre; une nation n'aimera pas long-temps un prince qui ne ſera pas un grand prince.

Ce temps ſera toujours préſent à la mémoire, où il commença à gouverner & à combattre; ce temps où les fatigues réunies du cabinet & de la guerre, le mirent au bord du tombeau. On ſe ſouvient de ces cris de douleur & de tendreſſe, de cette déſolation, de ces larmes de toute la France, de cette foule conſternée, qui ſe précipitant dans les temples, interrompait, par ſes ſanglots, les prières publiques, tandis que le prêtre pleurait en les prononçant, & pouvait les achever à peine.

Au bruit de ſa convaleſcence, avec quel tranſport nous paſſâmes de l'excès du déſeſpoir à l'ivreſſe de la joie! Jamais les courriers qui ont apporté les nouvelles des plus grandes victoires, ont-ils été reçus comme celui qui vint nous dire : *Il eſt hors de danger* ? Les témoignages de cet amour venaient de tous côtés au monarque : ceux qui l'entouraient, lui en parlaient avec des larmes de joie; il ſe ſouleva ſoudain par un effort dans ce lit de douleur où il languiſſait encore : *Qu'ai-je donc fait*, s'écria-t-il, *pour être ainſi aimé* ? Ce fut l'expreſſion naïve de ce caractère ſimple, qui n'ayant de faſte ni dans la vertu, ni dans la gloire, ſavait à peine que ſa grande ame fût connue.

Puiſqu'il était ainſi aimé, il méritait de l'être. On peut ſe tromper dans l'admiration, on peut trop ſe hâter d'élever des monumens de gloire, on peut prendre de la fortune pour du mérite; mais quand un peuple entier aime éperdument, peut-il errer? Le cœur du prince ſentit ce que voulait dire ce cri de la nation : la crainte univerſelle de perdre un bon roi, lui impoſait la néceſſité d'être le meilleur des rois. Après un triomphe ſi rare, il ne fallait pas une vertu commune.

C'eſt à la nation à dire s'il a été fidelle à cet engagement que ſon cœur prenait avec les nôtres; c'eſt à elle de ſe rendre compte de ſa félicité.

Il ſe trouvait engagé dans une guerre malheureuſe, que ſon conſeil avait entrepriſe pour ſoutenir un allié qui depuis s'eſt détaché de nous. Il avait à combattre une reine intrépide, qu'aucun péril n'avait ébranlée, & qui ſoulevait les nations en

faveur de fa caufe. Elle avait porté fon fils dans fes bras à un peuple toujours révolté contre fes pères, & en avait fait un peuple fidelle, qu'elle rempliffait de l'efprit de fa vengeance. Elle réuniffait dans elle les qualités des empereurs fes aïeux, & brûlait de cette émulation fatale qui anima, deux cents ans, fa maifon impériale, contre la maifon la plus ancienne & la plus augufte du monde.

A cette fille des *Céfars* s'uniffait un roi d'Angleterre, qui favait gouverner un peuple qui ne fait point fervir. Il menait ce peuple valeureux comme un cavalier habile pouffe à toute bride un courfier fougueux, dont il ne pourrait retenir l'impétuofité. Cette nation, la dominatrice de l'Océan, voulait tenir, à main armée, la balance fur la terre, afin qu'il n'y eût plus jamais d'équilibre fur les mers. Fière de l'avantage de pouvoir pénétrer vers nos frontières par les terres de nos voifins, tandis que nous pouvions entrer à peine dans fon île; fière de fes victoires paffées, de fes richeffes préfentes, elle achetait contre nous des ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre; elle paraiffait inépuifable dans fes reffources, & irréconciliable dans fa haine.

Un monarque qui veille à la garde des barrières que la nature éleva entre la France & l'Italie, & qui femble, du haut des Alpes, pouvoir déterminer la fortune, fe déclarait contre nous, après avoir autrefois vaincu avec nous. On avait à redouter en lui un politique & un guerrier; un prince qui favait bien choifir fes miniftres & fes généraux, & qui pouvait fe paffer d'eux, grand général lui-même & grand miniftre. L'Autriche fe dépouillait de fes terres

en sa faveur ; l'Angleterre lui prodiguait ses trésors : tout concourait à le mettre en état de nous nuire.

A tant d'ennemis se joignait cette république fondée sur le commerce, sur le travail & sur les armes ; cet Etat qui, toujours prêt d'être submergé par la mer, subsiste en dépit d'elle, & la fait servir à sa grandeur ; république supérieure à celle de Carthage, parce qu'avec cent fois moins de territoire, elle a eu les mêmes richesses. Ce peuple haïssait ses anciens protecteurs, & servait la maison de ses anciens oppresseurs ; ce peuple, autrefois le rival & le vainqueur de l'Angleterre sur les mers, se jetait dans les bras de ceux mêmes qui ont affaibli son commerce, & refusait l'alliance & la protection de ceux par qui son commerce florissait. Rien ne l'engageait dans la querelle : il pouvait même jouir de la gloire d'être médiateur entre les maisons de France & d'Autriche, entre l'Espagne & l'Angleterre, mais la défiance l'aveugla, & ses propres erreurs l'ont perdu.

Ce peuple ne pouvait croire qu'un roi de France ne fût pas ambitieux. Le voilà donc qui rompt la neutralité qu'il a promise ; le voilà qui, dans la crainte d'être opprimé un jour, ose attaquer un roi puissant, qui lui tendait les bras. En vain *Louis XV* leur répète à tous : Je ne veux rien pour moi ; je ne demande que la justice pour mes alliés : je veux que le commerce des nations & le vôtre soit libre ; que la fille de *Charles VI* jouisse de l'héritage immense de ses pères ; mais aussi qu'elle n'envie point la province de Parme à l'héritier légitime ; que Gènes ne soit point opprimée ; qu'on ne lui ravisse pas un bien qui lui appartient, & dont elle ne peut jamais

abuſer : ces propoſitions étaient ſi modérées, ſi équitables, ſi déſintéreſſées, ſi pures, qu'on ne put le croire. Cette vertu eſt trop rare chez les hommes ; & quand elle ſe montre, on la prend d'abord pour de la fauſſeté, ou pour de la faibleſſe.

Il faut donc combattre, ſans que tant de nations liguées ſuſſent en effet pourquoi l'on combattait. La cendre du dernier des empereurs autrichiens était arroſée du ſang des nations ; & lorſque l'Allemagne elle-même était devenue tranquille, lorſque la cauſe de tant de diviſions ne ſubſiſtait plus, les cruels effets en duraient encore. En vain le roi voulait la paix, il ne pouvait l'obtenir que par des victoires.

Déjà les villes qu'il avait aſſiégées s'étaient rendues à ſes armes : il vole ſous les remparts de Tournai, avec ſon fils, ſon unique eſpérance & la nôtre. Il faut combattre contre une armée ſupérieure, dont les Anglais feſaient la principale force. C'eſt la bataille la plus heureuſe & la plus grande par ſes ſuites qu'on ait donnée depuis *Philippe-Auguſte;* c'eſt la première depuis *Saint Louis*, qu'un roi de France ait gagnée en perſonne contre cette nation belliqueuſe & reſpectable, qui a toujours été l'ennemie de notre patrie, après en avoir été chaſſée. Mais cette victoire ſi heureuſe, à quoi tenait-elle ? C'eſt ce que lui dit ce grand général à qui la France a des obligations éternelles. En effet, l'hiſtoire dépoſera que, ſans la préſence du roi, la bataille de Fontenoi était perdue. On ramenait de tous côtés les canons ; tous les corps avaient été repouſſés les uns après les autres ; le poſte important d'Antouin

avait commencé d'être évacué ; la colonne anglaise s'avançait à pas lents, toujours ferme, toujours inébranlable, coupant en deux notre armée, fesant de tous côtés un feu continu, qu'on ne pouvait ni ralentir, ni soutenir. Si le roi eût cédé aux prières de tant de serviteurs, qui ne craignaient que pour ses jours, s'il n'eût demeuré sur le champ de bataille, s'il n'eût fait revenir ses canons dispersés, qu'on retrouva avec tant de peine, aurait-on fait les efforts réunis qui décidèrent du sort de cette journée? Qui ne sait à quel excès la présence du souverain enflamme notre nation, & avec quelle ardeur on se dispute l'honneur de mourir ou de vaincre à ses yeux? Ce moment en fut un grand exemple. On proposait la retraite, le roi regardait ses guerriers, & ils vainquirent.

On ne sait que trop quelles funestes horreurs suivent les batailles, combien de blessés restent confondus parmi les morts, combien de soldats, élevant une voix expirante pour demander du secours, reçoivent le dernier coup de la main de leurs propres compagnons, qui leur arrachent de misérables dépouilles, couvertes de sang & de fange; ceux mêmes qui sont secourus, le sont souvent d'une manière si précipitée, si inattentive, si dure, que le secours même est funeste ; ils perdent la vie dans de nouveaux tourmens, en accusant la mort de n'avoir pas été assez prompte : mais après la bataille de Fontenoi, on vit un père qui avait soin de la vie de ses enfans, & tous les blessés furent secourus comme s'ils l'avaient été par leurs frères. L'ordre, la prévoyance, l'attention, la propreté,

l'abondance de ces maifons que la charité élève avec tant de frais, & qu'elle entretient dans le fein de nos villes tranquilles & opulentes, n'étaient pas au-deffus de ce qu'on vit dans les établiffemens préparés à la hâte pour ce jour de fang. Les ennemis prifonniers & bleffés devenaient nos compatriotes, nos frères. Jamais tant d'humanité ne fuccéda fi promptement à tant de valeur.

Les Anglais furtout en furent touchés; & cette nation, la rivale de notre vertu guerrière, l'eft devenue de notre magnanimité. Ainfi un prince, un feul homme, peut, par fon exemple, rendre meilleurs fes fujets & fes ennemis même: ainfi les barbaries de la guerre ont été adoucies dans l'Europe, autant que le peut permettre la méchanceté humaine; & fi vous en exceptez ces brigands étrangers, à qui l'efpoir feul du pillage met les armes à la main, on a vu, depuis le jour de Fontenoi, les nations armées difputer de générofité.

Il eft pardonnable à un vainqueur de vouloir tirer avantage de fa victoire, d'attendre au moins que le vaincu demande la paix, & de la lui faire acheter chèrement; c'eft la maxime de la politique ordinaire. Quel parti prendra le vainqueur de Fontenoi? Dès le jour même de la bataille, il ordonne à fon fecrétaire d'Etat d'écrire en Hollande qu'il ne demande que la pacification de l'Europe: il propofe un congrès; il protefte qu'il ne veut pas rendre fa condition meilleure; il fuffit que celle des peuples le foit par lui. Le croira-t-on dans la poftérité? c'eft le vainqueur qui demande la paix, & c'eft le vaincu qui la refufe. *Louis XV* ne fe rebute pas; il faut au moins feindre

de l'écouter. On envoie quelques plénipotentiaires ; mais ce n'eſt que par une formalité vaine ; on ſe défie de ſes offres : les ennemis lui ſuppoſent de vaſtes projets, parce qu'ils oſaient en avoir encore. Toutes les villes cependant tombent devant lui, devant les princes de ſon ſang, devant tous les généraux qui les aſſiègent. Des places qui avaient autrefois réſiſté trois années, ne tiennent que peu de jours. On triomphe à Mêlle, à Rocoux, à Laufelt; on trouve par-tout les Anglais, qui ſe dévouent, pour leurs alliés, avec plus de courage que de politique ; & par-tout la valeur françaiſe l'emporte ; ce n'eſt qu'un enchaînement de victoires. Nous avons vu un temps où ces feux, ces illuminations, ces monumens paſſagers de la gloire, devenus un ſpectacle commun, n'attiraient plus l'empreſſement de la multitude raſſaſiée de ſuccès.

Quelle eſt la ſituation enfin où nous étions au commencement de cette dernière campagne, après une guerre ſi longue, & qui avait été deux ans ſi malheureuſe ?

Ce général étranger, naturaliſé par tant de victoires, auſſi habile que *Turenne*, & encore plus heureux, avait fait de la Flandre entière une de nos provinces.

Du côté de l'Italie, où les obſtacles ſont beaucoup plus grands, où la nature oppoſe tant de barrières, où les batailles ſont ſi rarement déciſives, & cependant les reſſources ſi difficiles, on ſe ſoutenait du moins après une viciſſitude continuelle de ſuccès & de pertes. On était encore animé par la gloire de la journée des barricades, par l'eſcalade de ces rochers

qui touchent aux nues, par ces fameux paſſages du Pô.

Un chef actif & prévoyant, qui conçoit les plus grands projets, & qui diſcute les plus petits détails; ce général qui, après avoir ſauvé l'armée de Prague, par une retraite digne de *Xénophon*, venait de délivrer la Provence, diſputait alors les Alpes aux ennemis, les tenait en alarmes, les avait chaſſés de Nice, mettait en ſureté nos frontières. Un génie brillant, audacieux, dans qui tout reſpire la grandeur, la hauteur & les grâces; cet homme qui ſerait encore diſtingué dans l'Europe, quand même il n'aurait aucune occaſion de ſe ſignaler, ſoutenait la liberté de Gènes contre les Autrichiens, les Piémontais & les Anglais. Le roi d'Eſpagne, inébranlable dans ſon alliance, joignait à nos troupes ſes troupes audacieuſes & fidelles, dont la valeur ne s'eſt jamais démentie. Le royaume de Naples était en ſureté. *Louis XV* veillait à la fois ſur tous ſes alliés, & contenait ou accablait tous ſes ennemis.

Enfin, par une ſuite de l'adminiſtration ſecrète qui donne la vie à ce grand corps politique de la France, l'Etat n'était épuiſé ni par les tréſors engloutis dans la Bohème & dans la Bavière, ni par les libéralités prodiguées à un empereur que le roi avait protégé., ni par ces dépenſes immenſes qu'exigeaient nos nombreuſes armées. L'Autriche & la Savoie, au contraire, ne ſe ſoutenaient que par les ſubſides de l'Angleterre; & l'Angleterre commençait à ſuccomber ſous le fardeau, ſon ſang & ſes tréſors ſe perdaient pour des intérêts qui n'étaient pas les ſiens; la Hollande ſe ruinait & s'enchaînait par opiniâtreté;

des craintes imaginaires lui fesaient éprouver des malheurs réels ; & nous victorieux & tranquilles, nous regardions de loin, dans le sein de l'abondance, tous les fléaux de la guerre portés loin de nos provinces.

Nous avons payé avec zèle tous les impôts, quelques grands qu'ils fussent, parce que nous avons senti qu'ils étaient nécessaires, & établis avec une sage proportion. Aussi (ce qui peut-être n'était jamais arrivé depuis plusieurs siècles) aucun ministre des finances n'a excité le moindre murmure, aucun financier n'a été odieux ; & quand, sur quelques difficultés, le parlement a fait des remontrances à son maître, on a cru voir un père de famille qui consulte, sur les intérêts de ses enfans, les interprètes des lois.

Il s'est trouvé un homme qui a soutenu le crédit de la nation par le sien ; crédit fondé à la fois sur l'industrie & sur la probité, qui se perd si aisément, & qui ne se rétablit plus quand il est détruit. (*) C'était un des prodiges de notre siècle ; & ce prodige ne nous frappait pas peut-être assez : nous y étions accoutumés, comme aux vertus de notre monarque. Nos camps devant tant de places assiégées, ont été semblables à des villes policées, où règnent l'ordre, l'affluence & la richesse. Ceux qui ont ainsi fait subsister nos armées étaient des hommes dignes de seconder ceux qui nous ont fait vaincre. (**)

Vous pardonnez, héros équitable, héros modeste, vous pardonnez sans doute, si on ose mêler l'éloge de vos sujets à celui du père de la patrie ? Vous les avez choisis. Quand tous les ressorts d'un Etat se déploient

(*) M. de *Marmontel.* (**) M. *Duvernei.*

d'un concert unanime, la main qui les dirige eſt celle d'un grand-homme : peut-être ceſſerait-il de l'être, s'il voyait d'un œil chagrin & jaloux la juſtice qui leur eſt rendue.

Grâce à cette adminiſtration unique, le roi n'a jamais éprouvé cette douleur ſi cruelle pour un bon prince, de ne pouvoir récompenſer ceux qui ont prodigué leur ſang pour l'Etat.

Jamais, dans le cours de cette longue guerre, le miniſtre n'a ignoré, ni laiſſé ignorer au prince, aucune belle action du moindre officier ; & toutes nombreuſes, toutes communes qu'elles ſont devenues, jamais la récompenſe ne s'eſt fait attendre. Mais quel pouvoir chez les hommes eſt aſſez grand pour mettre un prix à la vie ? il n'en eſt point ; & ſi le cœur du maître n'eſt pas ſenſible, on n'eſt mort que pour un ingrat.

Citoyens heureux de la capitale, pluſieurs d'entre vous verront, dans leurs voyages, ces terrains que *Louis XV* a rendus ſi célébres, ces plaines ſanglantes que vous ne connaiſſez encore que par les réjouiſſances paiſibles qui ont célébré des victoires ſi chèrement achetées ; quand vous aurez reconnu la place où tant de héros ſont morts pour vous, verſez des larmes ſur leurs tombeaux, imitez votre roi qui les regrette.

Un de nos princes écrivait au roi, de la cime des Alpes, qui étaient ſes champs de victoire : *Le colonel de mon régiment a été tué ; vous connaiſſez trop, Sire, tout le prix de l'amitié, pour n'être pas touché de ma douleur.* Qu'une telle lettre eſt honorable, & pour qui l'écrit, & pour qui la reçoit ! O hommes ! apprenez d'un

prince & d'un roi ce que vaut le ſang des hommes, apprenez à aimer.

Quel préjugé s'eſt répandu ſur la terre, que cette amitié, cette précieuſe conſolation de la vie, eſt exilée dans les cabanes, qu'elle ſe plaît chez les malheureux! O erreur! l'amitié eſt également inconnue, & chez les infortunés occupés uniquement de leurs maux, & chez les heureux ſouvent endurcis, & dans le travail des campagnes, & dans les occupations des villes, & dans les intrigues des cours. Par-tout elle eſt étrangère : elle eſt, comme la vertu, le partage de quelques ames privilégiées ; & lorſqu'une de ces belles ames ſe trouve ſur le trône, ô Providence, qu'il faut vous bénir! Puiſſent ceux qui croient que dans les cours, l'intrigue ou le haſard diſtribue toujours les récompenſes, lire quelques-unes de ces lettres que le monarque écrivait après ſes victoires! *J'ai perdu*, dit-il dans un de ces billets où le cœur parle, & où le héros ſe peint, *j'ai perdu un honnête homme & un brave officier, que j'eſtimais & que j'aimais. Je ſais qu'il a un frère dans l'état eccléſiaſtique, donnez-lui le premier bénéfice, s'il en eſt digne, comme je le crois.*

Peuples, c'eſt ainſi que vous êtes gouvernés. Songez quelle eſt votre gloire au-dehors & votre tranquillité au-dedans ; voyez les arts protégés au milieu de la guerre ; comparez tous les temps ; comptez-les depuis *Charlemagne*, quel ſiècle trouverez-vous comparable à notre âge ? Celui du règne trop court de l'immortel *Henri IV*, depuis la paix de Vervins ; & encore quel affreux levain reſtait des diſcordes de quatre règnes ? Les belles & triomphantes années de *Louis XIV* ; mais quels malheurs les ont ſuivies ? &

puiſſe notre bonheur être plus durable ! Enfin, vous trouverez ſoixante ans peut-être de grandeur & de félicité répandues dans plus de neuf ſiècles ; tant le bonheur public eſt rare, tant le chemin eſt lent, qui mène en tout genre à la perfection, tant il eſt difficile de gouverner les hommes & de les ſatisfaire.

On s'eſt plaint (car la vérité ne diſſimule rien, & nous ſommes aſſez grands pour avouer ce qui nous manque,) on s'eſt plaint qu'un ſeul reſſort ſe ſoit rencontré faible dans cette vaſte & puiſſante machine ſi habilement conduite. *Louis XV*, en prenant à la fois le timon de l'Etat & l'épée, ne trouva point dans ſes ports, de ces flottes nombreuſes, de ces grands établiſſemens de marine, qui ſont l'ouvrage du temps. Un effort précipité ne peut en ce genre ſuppléer à ce qui demande tant de prévoyance & une ſi longue application. Il n'en eſt pas de nos forces maritimes comme de ces trirèmes que les Romains apprirent ſi rapidement à conſtruire & à gouverner. Un ſeul vaiſſeau de guerre eſt un objet plus grand que les flottes qui décidèrent auprès d'Actium de l'empire du monde. Tout ce qu'on a pu faire, on l'a fait; nous avons même armé plus de vaiſſeaux que n'en avait la Hollande, qu'on appelle encore *Puiſſance maritime ;* mais il n'était pas poſſible d'égaler en peu d'années l'Angleterre, qui étant ſi peu de choſe par elle-même ſans l'empire de la mer, regarde depuis ſi long-temps cet empire comme le ſeul fondement de ſa puiſſance, & comme l'eſſence de ſon gouvernement. Les hommes réuſſiſſent toujours dans ce qui leur eſt abſolument néceſſaire; ce qui eſt néceſſaire à un Etat, eſt toujours ce qui en fait la force. Ainſi la Hollande

a ses navires marchands, la Grande-Bretagne ses armées navales, la France ses armées de terre.

Le ministre, qui prêtait la main aux rènes du gouvernement dans le commencement de la guerre, était dans cette extrême vieillesse où il ne reste plus que deux objets, le moment qui fuit, & l'éternité. Il avait su long-temps retenir comme enchaînées ces flottes de nos voisins toujours prêtes à couvrir les mers, & à s'élancer contre nous. Ses négociations lui avaient acquis le droit d'espérer que ses yeux, prêts à se fermer, ne verraient plus la guerre; mais DIEU, qui prolonge & retranche à son gré nos années, frappa *Charles VI* avant lui; & cette mort imprévue, comme le sont presque tous les événemens, fut le signal de plus de trois cents mille morts. Enfin, la sagesse de ce vieillard respectable, ses services, sa douceur, son égalité, son désintéressement personnel méritaient nos éloges, & son âge nos excuses. S'il avait pu lire dans l'avenir, il aurait ajouté à la puissance de l'Etat ce rempart de vaisseaux, cette force qui peut se porter à la fois dans les deux hémisphères: & que n'aurait-on point exécuté? Le héros aussi admirable qu'infortuné, qui aborda seul dans son ancienne patrie, qui seul y a formé une armée, qui a gagné tant de combats, qui ne s'est affaibli qu'à force de vaincre, aurait recueilli le fruit de son audace plus qu'humaine; & ce prince supérieur à *Gustave Vasa*, ayant commencé comme lui, aurait fini de même.

Mais enfin, quoique ces grandes ressources nous manquassent, notre gloire s'est conservée sur les mers. Tous nos officiers de marine, combattant avec des

forces inférieures, ont fait voir qu'ils euſſent vaincu s'ils en avaient eu d'égales. Notre commerce a ſouffert, & n'a jamais été interrompu ; nos grands établiſſemens ont ſubſiſté ; nous avons renverſé ceux de nos ennemis aux extrémités de l'Orient. Nous étions par-tout à craindre, & tout tombait devant nous en Flandre.

Dans ces circonſtances heureuſes on vole de la victoire de Laufelt aux baſtions de Berg-op-zoom. On ſavait que les *Requeſens*, les *Parme*, les *Spinola*, ces héros de leur ſiècle, en avaient tour à tour levé le ſiége. *Louis XIV* lui-même, dont l'armée victorieuſe ſe répandit comme un torrent dans quatre provinces de la Hollande, ne voulut pas ſe commettre à l'aſſiéger. *Cohorn*, le *Vauban* hollandais, en avait fait depuis la place de l'Europe la plus forte. La mer & une armée entière la défendaient : *Louis XV* en ordonne le ſiége, & nous la prenons d'aſſaut. Le guerrier, qui avait forcé Oczakow dans la Tartarie, déploie ainſi ſur cette frontière de la Hollande de nouveaux ſecrets de l'art de la guerre ; ſecrets au-deſſus des règles de l'art. A cette nouvelle conquête, qui répandit tant de conſternation chez les ennemis, & qui étonna tant les vainqueurs, l'Europe penſe que *Louis XV* ceſſera d'être ſi facile ; qu'il fera éclater enfin cette ambition cachée qu'on redoute & qu'on juſtifie en la ſuppoſant toujours. Il le faut avouer, les ennemis ont fait ce qu'ils on pu pour la lui inſpirer. Ils ſont heureux, ils n'ont pas réuſſi. Il arbore le même olivier ſur ces murs écraſés & fumans de ſang : il ne propoſe rien de plus que ce qu'il offrait dans ſes premières proſpérités.

Cet excès de vertu ne perſuade pas encore ; il était trop

trop peu vraisemblable : on ne veut point recevoir la loi de celui qui peut l'imposer ; on tremble, & on s'aigrit : le vaincu est aussi obstiné dans sa haine, que le vainqueur est constant dans sa clémence. Qui aurait jamais cru que cette opiniâtreté eût pu se porter jusqu'à chercher des troupes auxiliaires dans ces climats glacés, qui naguère n'étaient connus que de nom ? Qui eût pensé que les habitans des bords du Volga & de la mer Caspienne dussent être appelés aux bords de la Meuse ? Ils viennent cependant ; & cent mille hommes qui couvrent Mastricht, les attendent pour renouveler toutes les horreurs de la guerre. Mais, tandis que les soldats hyperboréens font cette marche si longue & si pénible, le général, chargé du destin de la France, confond en une seule marche tant de projets. Par quel art a-t-il pu faire passer son armée à travers l'armée ennemie ? comment Mastricht est-il tout d'un coup assiégé en leur présence ? par quelle intelligence sublime les a-t-il dispersés ? Mastricht est aux abois ; on tremble dans Nimègue ; les généraux ennemis se reprochent les uns aux autres ce coup fatal qu'aucun d'eux n'a prévu ; toutes les ressources leur manquent à la fois ; il ne leur reste plus qu'à demander cette même paix qu'ils ont tant rejetée. Quelles conditions nous imposerez-vous ? disent-ils. Les mêmes, répond le roi victorieux, que je vous ai présentées depuis quatre années, & que vous auriez acceptées si vous m'aviez connu. Il en signe les préliminaires : le voile qui couvrait tous les yeux tombe alors ; & les plus sages de nos ennemis s'écrient : Le père de la France est donc le père de l'Europe !

Les Anglais ſurtout, chez qui la raiſon a toujours quelque choſe de ſupérieur, quand elle eſt tranquille, rendent comme nous juſtice à la vertu : eux qui s'irritèrent ſi long-temps contre la gloire de *Louis XIV*, chériſſent celle de *Louis XV*.

Dans tout ce qu'on vient de dire, a-t-on avancé un ſeul fait que la malignité puiſſe ſeulement couvrir du moindre doute? On s'était propoſé un panégyrique, on n'a fait qu'un récit ſimple. O force de la vérité ! les éloges ne peuvent venir que de vous. Et qu'importe encore des éloges ! nous devons des actions de grâces. Quel eſt le citoyen, qui en voyant cet homme ſi grand & ſi ſimple, ne doive s'écrier du fond de ſon cœur : Si la frontière de ma province eſt en ſureté, ſi la ville où je ſuis né eſt tranquille, ſi ma famille jouit en paix de ſon patrimoine, ſi le commerce & tous les arts viennent en foule rendre mes jours plus heureux, c'eſt à vous, c'eſt à vos travaux, c'eſt à votre grand cœur que je le dois !

Il y a toujours des hommes qui contrediſent la voix publique. Des politiques ont demandé pourquoi ce vainqueur ſe contente de la juſtice qu'il fait rendre à ſes alliés? pourquoi il s'en tient à faire le bonheur des hommes? il pouvait d'un mot gagner pluſieurs villes. Oui, il le pouvait ſans doute : mais lequel vaut le mieux pour un roi de France, & pour nous, de retenir quelques faibles conquêtes, inutiles à ſa grandeur, en laiſſant dans le cœur de ſes ennemis des ſemences éternelles de diſcorde & de haine, ou bien de ſe contenter du plus beau royaume de l'Europe, en conquérant des cœurs qui ſemblaient pour jamais aliénés, en fermant ces anciennes plaies

que la jaloufie fefait faigner, en devenant l'arbitre des nations fi long-temps conjurées contre nous? Quel roi a fait jamais une paix plus utile? Il faut enfin rendre gloire à la vérité. *Louis XV* apprend aux hommes que la plus grande politique eft d'être vertueux. Que nous refte-t-il à fouhaiter déformais, finon qu'il fe reffemble toujours à lui-même, & que les rois à venir lui reffemblent?

ELOGE FUNEBRE

DES OFFICIERS

Qui sont morts dans la guerre de 1741.

UN peuple qui fut l'exemple des nations, qui leur enseigna tous les arts, & même celui de la guerre, le maître des Romains qui ont été nos maîtres, la Grèce enfin, parmi ses institutions qu'on admire encore, avait établi l'usage de consacrer par des éloges funèbres la mémoire des citoyens qui avaient répandu leur sang pour la patrie. Coutume digne d'Athènes, digne d'une nation valeureuse & humaine, digne de nous ! pourquoi ne la suivrions-nous pas ? nous long-temps les heureux rivaux en tant de genres de cette nation respectable ? Pourquoi nous renfermer dans l'usage de ne célébrer après leur mort que ceux qui, ayant été donnés en spectacle au monde par leur élévation, ont été fatigués d'encens pendant leur vie ?

Il est juste sans doute, il importe au genre-humain, de louer les *Titus*, les *Trajans*, les *Louis XII*, les *Henri IV*, & ceux qui leur ressemblent. Mais ne rendra-t-on jamais qu'à la dignité ces devoirs si intéressans & si chers quand ils sont rendus à la personne ; si vains quand ils ne sont qu'une partie nécessaire d'une pompe funèbre, quand le cœur n'est point touché, quand la vanité seule de l'orateur parle à la vanité des hommes, & que dans un discours composé, & dans une division forcée, on s'épuise en

éloges vagues qui paſſent avec la fumée des flambeaux funéraires ? Du moins, s'il faut célébrer toujours ceux qui ont été grands, réveillons quelquefois la cendre de ceux qui ont été utiles. Heureux ſans doute, (ſi la voix des vivans peut percer la nuit des tombeaux) heureux le magiſtrat immortaliſé par le même organe qui avait fait verſer tant de pleurs ſur la mort de *Marie d'Angleterre*, & qui fut digne de célébrer le grand *Condé !* Mais ſi la cendre de *Michel le Tellier* reçut tant d'honneurs, eſt-il un bon citoyen qui ne demande aujourd'hui : Les a-t-on rendus au grand *Colbert*, à cet homme qui fit naître tant d'abondance en ranimant tant d'induſtrie, qui porta ſes vues ſupérieures juſqu'aux extrémités de la terre, qui rendit la France la dominatrice des mers, & à qui nous devons une grandeur & une félicité longtemps inconnue ?

O mémoire ! ô noms du petit nombre d'hommes qui ont bien ſervi l'Etat ! vivez éternellement : mais ſurtout ne périſſez pas tout entiers, vous guerriers qui êtes morts pour nous défendre. C'eſt votre ſang qui nous a valu des victoires ; c'eſt ſur vos corps déchirés & palpitans que vos compagnons ont marché à l'ennemi, & qu'ils ont monté à tant de remparts ; c'eſt à vous que nous devons une paix glorieuſe, achetée par votre perte. Plus la guerre eſt un fléau épouvantable, raſſemblant ſous lui toutes les calamités & tous les crimes, plus grande doit être notre reconnaiſſance envers ces braves compatriotes, qui ont péri pour nous donner cette paix heureuſe, qui doit être l'unique but de la guerre, & le ſeul objet de l'ambition d'un vrai monarque.

Faibles & insensés mortels que nous sommes, qui raisonnons tant sur nos devoirs, qui avons tant approfondi notre nature, nos malheurs & nos faiblesses, nous fesons sans cesse retentir nos temples de reproches & de condamnations ; nous anathématisons les plus légères irrégularités de la conduite, les plus sécrètes complaisances des cœurs ; nous tonnons contre des vices, contre des défauts, condamnables il est vrai, mais qui troublent à peine la société. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu s'est jamais élevée contre ce crime si grand & si universel ; contre cette rage destructive qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en frères ; contre ces déprédations atroces ; contre ces cruautés qui font de la terre un séjour de brigandage, un horrible & vaste tombeau ?

Des bords du Pô jusqu'à ceux du Danube, on bénit de tous côtés au nom du même Dieu ces drapeaux sous lesquels marchent des milliers de meurtriers mercenaires, à qui l'esprit de débauche, de libertinage & de rapine ont fait quitter leurs campagnes ; ils vont, & ils changent de maîtres : ils s'exposent à un supplice infame pour un léger intérêt ; le jour du combat vient, & souvent le soldat qui s'était rangé naguère sous les enseignes de sa patrie, répand sans remords le sang de ses propres concitoyens ; il attend avec avidité le moment où il pourra dans le champ du carnage arracher aux mourans quelques malheureuses dépouilles qui lui sont enlevées par d'autres mains. Tel est trop souvent le soldat : telle est cette multitude aveugle & féroce dont on se sert pour changer la destinée des empires, &

pour élever les monumens de la gloire. Confidérés tous enfemble, marchant avec ordre fous un grand capitaine, ils forment le fpectacle le plus fier & le plus impofant qui foit dans l'univers. Pris chacun à part dans l'enivrement de leurs frénéfies brutales, (fi on en excepte un petit nombre) c'eft la lie des nations.

Tel n'eft point l'officier, idolâtre de fon honneur & de celui de fon fouverain, bravant de fang-froid la mort avec toutes les raifons d'aimer la vie, quittant gaiement les délices de la fociété pour des fatigues qui font frémir la nature; humain, généreux, compatiffant, tandis que la barbarie étincelle de rage partout autour de lui; né pour les douceurs de la fociété, comme pour les dangers de la guerre; auffi poli que fier, orné fouvent par la culture des lettres, & plus encore par les grâces de l'efprit. A ce portrait les nations étrangères reconnaiffent nos officiers; elles avouent furtout que lorfque le premier feu trop ardent de leur jeuneffe eft tempéré par un peu d'expérience, ils fe font aimer même de leurs ennemis. Mais fi leurs grâces & leur franchife ont adouci quelquefois les efprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur?

Ce font eux qui ont défendu pendant tant de mois cette capitale de la Bohème, conquife par leurs mains en fi peu de momens; eux qui attaquaient, qui affiégeaient leurs affiégeans; eux qui donnaient de longues batailles dans des tranchées; eux qui bravèrent la faim, les ennemis, la mort, la rigueur inouïe des faifons dans cette marche mémorable, moins longue que celle des Grecs de *Xénophon*, mais non moins

pénible & non moins hafardeufe. On les a vus, fous un prince auffi vigilant qu'intrépide, précipiter leurs ennemis du haut des Alpes ; victorieux à la fois de tous les obftacles que la nature, l'art & la valeur oppofaient à leur courage opiniâtre. Champs de Fontenoi, rivages de l'Efcaut & de la Meufe teints de leur fang, c'eft dans vos campagnes que leurs efforts ont ramené la victoire aux pieds de ce roi que les nations, conjurées contre lui, auraient dû choifir pour leur arbitre. Que n'ont-ils point exécuté, ces héros, dont la foule eft connue à peine ?

Qu'avaient donc au-deffus d'eux ces centurions & ces tribuns des légions romaines ? en quoi les paffaient-ils, fi ce n'eft, peut-être, dans l'amour invariable de la difcipline militaire ? Les anciens Romains éclipfèrent, il eft vrai, toutes les autres nations de l'Europe, quand la Grèce fut amollie & défunie, & quand les autres peuples étaient encore des barbares deftitués de bonnes lois, fachant combattre, & ne fachant pas faire la guerre, incapables de fe réunir à propos contre l'ennemi commun, privés du commerce, privés de tous les arts & de toutes les reffources. Aucun peuple n'égale encore les anciens Romains. Mais l'Europe entière vaut aujourd'hui beaucoup mieux que ce peuple vainqueur & légiflateur ; foit que l'on confidère tant de connaiffances perfectionnées, tant de nouvelles inventions ; ce commerce immenfe & habile, qui embraffe les deux mondes ; tant de villes opulentes, élevées dans des lieux qui n'étaient que des déferts fous les confuls & fous les *Céfars* ; foit qu'on jette les yeux fur ces armées nombreufes & difciplinées, qui défendent vingt royaumes policés ; foit qu'on perce

cette politique toujours profonde, toujours agiſſante, qui tient la balance entre tant de nations. Enfin la jalouſie même qui règne entre les peuples modernes, qui excite leur génie, & qui anime leurs travaux, ſert encore à élever l'Europe au-deſſus de ce qu'elle admirait ſtérilement dans l'ancienne Rome, ſans avoir ni la force ni même le déſir de l'imiter.

Mais de tant de nations en eſt-il une qui puiſſe ſe vanter de renfermer dans ſon ſein un pareil nombre d'officiers tels que les nôtres? Quelquefois ailleurs on ſert pour faire ſa fortune, & parmi nous on prodigue la ſienne pour ſervir; ailleurs on trafique de ſon ſang avec des maîtres étrangers, ici on brûle de donner ſa vie pour ſon pays; là on marche parce qu'on eſt payé, ici on vole à la mort pour être regardé de ſon ſouverain; & l'honneur a toujours fait de plus grandes choſes que l'intérêt.

Souvent en parlant de tant de travaux & de tant de belles actions, nous nous diſpenſons de la reconnaiſſance en diſant que l'ambition a tout fait. C'eſt la logique des ingrats. Qui nous ſert veut s'élever, je l'avoue : oui on eſt excité en tout genre par cette noble ambition, ſans laquelle il ne ſerait point de grands-hommes. Si on n'avait pas devant les yeux des objets qui redoublent l'amour du devoir, ſerait-on bien récompenſé par ce public ſi ardent quelquefois & ſi précipité dans ſes éloges, mais toujours plus prompt dans ſes cenſures, paſſant de l'enthouſiaſme à la tiédeur, & de la tiédeur à l'oubli?

Sibarites tranquilles dans le ſein de nos cités floriſſantes, occupés des rafinemens de la molleſſe, devenus

infenfibles à tout, & au plaifir même pour avoir tout épuifé, fatigués de ces fpectacles journaliers, dont le moindre eût été une fête pour nos pères, & de ces repas continuels, plus délicats que les feftins des rois; au milieu de tant de voluptés, fi accumulées & fi peu fenties, de tant d'arts, de tant de chefs-d'œuvre fi perfectionnés & fi peu confidérés; enivrés & affoupis dans la fécurité & dans le dédain, nous apprenons la nouvelle d'une bataille; on fe réveille de fa douce léthargie, pour demander avec empreffement des détails dont on parle au hafard, pour cenfurer le général, pour diminuer la perte des ennemis, pour enfler la nôtre: cependant cinq ou fix cents familles du royaume font ou dans les larmes ou dans la crainte. Elles gémiffent, retirées dans l'intérieur de leurs maifons, & redemandent au ciel des frères, des époux, des enfans. Les paifibles habitans de Paris fe rendent le foir aux fpectacles, où l'habitude les entraîne plus que le goût. Et fi dans les repas qui fuccèdent aux fpectacles, on parle un moment des morts qu'on a connus, c'eft quelquefois avec indifférence, ou en rappelant leurs défauts, quand on ne devrait fe fouvenir que de leur perte; ou même en exerçant contr'eux ce facile & malheureux talent d'une raillerie maligne, comme s'ils vivaient encore.

Mais quand nous apprenons que dans le cours de nos fuccès, un revers tel qu'en ont éprouvé dans tous les temps les plus grands capitaines, a fufpendu le progrès de nos armes, alors tout eft défefpéré; alors on affecte de craindre, quoiqu'on ne craigne rien en effet. Nos reproches amers perfécutent jufque dans le tombeau le général dont les jours ont été

tranchés dans une action malheureuse. (*a*) Et savons-nous quels étaient ses desseins, ses ressources? Et pouvons-nous, de nos lambris dorés, dont nous ne sommes presque jamais sortis, voir d'un coup-d'œil juste le terrain sur lequel on a combattu? Celui que vous accusez a pu se tromper; mais il est mort en combattant pour vous. Quoi? nos livres, nos écoles, nos déclamations historiques, répéteront sans cesse le nom d'un *Cinégire*, qui ayant perdu les bras en saisissant une barque persane, l'arrêtait encore vainement avec les dents! Et nous nous bornerions à blâmer notre compatriote, qui est mort en arrachant ainsi les palissades des retranchemens ennemis au combat d'Exilles, quand il ne pouvait plus les saisir de ses mains blessées.

Remplissons-nous l'esprit, à la bonne heure, de ces exemples de l'antiquité, souvent très-peu prouvés & beaucoup exagérés; mais qu'il reste au moins place dans nos esprits pour ces exemples de vertu, heureux ou malheureux, que nous ont donnés nos concitoyens. Le jeune *Brienne*, qui ayant le bras fracassé à ce combat d'Exilles, monte encore à l'escalade en disant: *Il m'en reste un autre pour mon roi & pour ma patrie*, ne vaut-il pas bien un habitant de l'Attique & du Latium? & tous ceux qui, comme lui, s'avançaient à la mort, ne pouvant la donner aux ennemis, ne doivent-ils pas nous être plus chers que les anciens guerriers d'une terre étrangère? n'ont-ils pas même mérité cent fois plus de gloire en mourant sous des boulevards inaccessibles, que n'en ont acquis leurs

(*a*) Le chevalier de *Belle-Isle*.

ennemis, qui en se défendant contr'eux avec sureté, les immolaient sans danger & sans peine ?

Que dirai-je de ceux qui sont morts à la journée de Dettingue, journée si bien préparée & si mal conduite, & dans laquelle il ne manqua au général que d'être obéi pour mettre fin à la guerre ? Parmi ceux dont l'histoire célébrera la valeur inutile & la mort malheureuse, oubliera-t-on un jeune *Boufflers*, (*b*) un enfant de dix ans, qui dans cette bataille a une jambe cassée, qui la fait couper sans se plaindre, & qui meurt de même ; exemple d'une fermeté rare parmi les guerriers, & unique à cet âge ?

Si nous tournons les yeux sur des actions, non pas plus hardies, mais plus fortunées, que de héros dont les exploits & les noms doivent être sans cesse dans notre bouche ! que de terrains arrosés du plus beau sang, & célébres par des triomphes ! Là s'élevaient contre nous cent boulevards qui ne sont plus. Que sont devenus ces ouvrages de Fribourg, baignés de sang, écroulés sous leurs défenseurs, entourés des cadavres des assiégeans ? On voit encore les remparts de Namur, & ces châteaux qui font dire au voyageur étonné : Comment a-t-on réduit cette forteresse qui touche aux nues ? On voit Ostende, qui jadis soutenait des siéges de trois années, & qui s'est rendue en cinq jours à nos armes victorieuses. Chaque plaine, chaque ville de ces contrées est un monument de notre gloire. Mais que cette gloire a coûté !

O peuples heureux, donnez au moins à des compatriotes qui ont expiré victimes de cette gloire, ou

(*b*) *Boufflers de Remiancour*, neveu du duc de *Boufflers*.

qui ſurvivent encore à une partie d'eux-mêmes, les récompenſes que leurs cendres ou leurs bleſſures vous demandent. Si vous les refuſiez, les arbres, les campagnes de la Flandre prendraient la parole pour vous dire : C'eſt ici que ce modeſte & intrépide *Luttaux*, (*c*) chargé d'années & de ſervices, déjà bleſſé de deux coups, affaibli & perdant ſon ſang, s'écria : *Il ne s'agit pas de conſerver ſa vie, il faut en rendre les reſtes utiles ;* & ramenant au combat des troupes diſperſées, reçut le coup mortel qui le mit enfin au tombeau. C'eſt là que le colonel des gardes-françaiſes, en allant le premier reconnaître les ennemis, fut frappé le premier dans cette journée meurtrière, & périt en feſant des ſouhaits pour le monarque & pour l'Etat. Plus loin eſt mort le neveu de ce célèbre archevêque de Cambrai, l'héritier des vertus de cet homme unique qui rendit la vertu ſi aimable. (*d*)

O qu'alors les places des pères deviennent à bon droit l'héritage des enfans ! Qui peut ſentir la moindre atteinte de l'envie, quand ſur les remparts de Tournai un de ces tonnerres ſouterrains qui trompent la valeur & la prudence, ayant emporté les membres ſanglans & diſperſés du colonel de Normandie, ce régiment eſt donné le jour même à ſon jeune fils, & ce corps invincible ne crut point avoir changé de conducteur. Ainſi cette troupe étrangère devenue ſi nationale, qui porte le nom de *Dillon*, a vu les enfans & les frères ſuccéder rapidement à leurs pères & à leurs frères tués dans les batailles ; ainſi le brave d'*Aubeterre*, le ſeul

(*c*) Lieutenant-colonel des gardes, & lieutenant-général.

(*d*) Le marquis de *Fénélon*, lieutenant-général, ambaſſadeur en Hollande.

colonel tué au siége de Bruxelles, fut remplacé par son valeureux frère. Pourquoi faut-il que la mort nous l'enlève encore ?

Le gouvernement de la Flandre, de ce théâtre éternel de combats, est devenu le juste partage du guerrier qui, à peine au sortir de l'enfance, avait tant de fois en un jour exposé sa vie à la bataille de Rocoux. (*e*) Son père marcha à côté de lui à la tête de son régiment, & lui apprit à commander & à vaincre ; la mort qui respecta ce père généreux & tendre dans cette bataille, où elle fut à tout moment autour d'eux, l'attendait dans Gènes sous une forme différente ; c'est là qu'il a péri avec la douleur de ne pas verser son sang sur les bastions de la ville assiégée, mais avec la consolation de laisser Gènes libre, & emportant dans la tombe le nom de son libérateur.

De quelque côté que nous tournions nos regards, soit sur cette ville délivrée, soit sur le Pô & sur le Tesin, sur la cime des Alpes, sur les bords de l'Escaut, de la Meuse & du Danube, nous ne verrons que des actions dignes de l'immortalité, ou des morts qui demandent nos éternels regrets.

Il faudrait être stupide pour ne pas admirer, & barbare pour n'être pas attendri. Mettons-nous un moment à la place d'une épouse craintive, qui embrasse dans ses enfans l'image du jeune époux qu'elle aime, (*f*) tandis que ce guerrier, qui avait cherché le péril en tant d'occasions, & qui avait été

(*e*) Le duc de *Boufflers*, lieutenant-général, s'était mis avec son fils âgé de quinze ans à la tête du régiment de ce jeune homme ; il avait reçu dix coups de feu dans ses habits : il est mort à Gènes, & son fils a eu son gouvernement de Flandres.

(*f*) Le marquis de *la Faye* tué à Gènes.

bleſſé tant de fois, marche aux ennemis dans les environs de Gènes, à la tête de ſa brave troupe; cet homme qui, à l'exemple de ſa famille, cultivait les lettres & les armes, & dont l'eſprit égalait la valeur, reçoit le coup funeſte qu'il avait tant cherché, il meurt; à cette nouvelle la triſte moitié de lui-même s'évanouit au milieu de ſes enfans, qui ne ſentent pas encore leur malheur. Ici une mère & une épouſe veulent partir pour aller ſecourir en Flandre un jeune héros dont la ſageſſe & la vaillance prématurée lui méritaient la tendreſſe du dauphin, & ſemblaient lui promettre une vie glorieuſe; elles ſe flattent que leurs ſoins le rendront à la vie, & on leur dit: Il eſt mort. (*g*) Quel moment, quel coup funeſte pour la fille d'un empereur infortuné, idolâtre de ſon époux, ſon unique conſolation, ſon ſeul eſpoir dans une terre étrangère, quand on lui dit: Vous ne reverrez jamais l'époux pour qui ſeul vous aimiez la vie! (*h*)

Une mère vole ſans s'arrêter en Flandre, dans les tranſes cruelles où la jette la bleſſure de ſon jeune fils. (*i*) Déjà dans la bataille de Rocoux elle avait vu ſon corps percé & déchiré d'un de ces coups affreux qui ne laiſſent plus qu'une vie languiſſante; cette fois elle eſt encore trop heureuſe: elle rend grâce au ciel de voir ce fils privé d'un bras, lorſqu'elle tremblait de le trouver au tombeau.

Ne ſuivons ici ni l'ordre des temps ni celui de nos exploits & de nos pertes. Le ſentiment n'a point de règles. Je me tranſporte à ces campagnes voiſines

(*g*) Le comte de *Froulai*.

(*h*) Le comte de *Bavière*.

(*i*) Le marquis de *Ségur*, depuis miniſtre de la guerre.

d'Augsbourg, où le père de ce jeune guerrier dont je parle, ſauvait les reſtes de notre armée & les dérobait à la pourſuite d'un ennemi que le nombre & la trahiſon rendaient ſi ſupérieur. Mais dans cette manœuvre habile nous perdons ce dernier rejeton de la maiſon de *Rupelmonde*, cet officier ſi inſtruit & ſi aimable qui avait fait l'étude la plus approfondie de la guerre, & qui réuniſſait l'intrépidité de l'ame, la ſolidité & les grâces de l'eſprit, à la douceur & la facilité du commerce; il laiſſe dans les larmes une épouſe & une mère digne d'un tel fils; il ne leur reſte plus de conſolation ſur la terre.

Maintenant, eſprits dédaigneux & frivoles, qui prodiguez une plaiſanterie ſi inſultante & ſi déplacée ſur tout ce qui attendrit les ames nobles & ſenſibles; vous qui dans les événemens frappans dont dépend la deſtinée des royaumes, ne cherchez à vous ſignaler que par ces traits que vous appelez *bons mots*, & qui par-là prétendez une eſpèce de ſupériorité dans le monde; oſez ici exercer ce miſérable talent d'une imagination faible & barbare; ou plutôt, s'il vous reſte quelque humanité, mêlez vos ſentimens à tant de regrets, & quelques pleurs à tant de larmes: mais êtes-vous dignes de pleurer?

Que ſurtout ceux qui ont été les compagnons de tant de dangers, & les témoins de tant de pertes, ne prennent pas dans l'oiſiveté voluptueuſe de nos villes, dans la légéreté du commerce, cette habitude trop commune à notre nation, de répandre un air de frivolité & de dériſion ſur ce qu'il y a de plus glorieux dans la vie, & de plus affreux dans la mort; voudraient-

voudraient-ils s'avilir ainſi eux-mêmes, & flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'honorer ?

Que ceux qui ne s'occupent que de nos froids & ridicules romans, que ceux qui ont le malheur de ne ſe plaire qu'à ces puériles penſées plus fauſſes que délicates dont nous ſommes tant rebattus, dédaignent ce tribut ſimple de regrets qui partent du cœur : qu'ils ſe laſſent de ces peintures vraies de nos grandeurs & de nos pertes, de ces éloges ſincères donnés à des noms, à des vertus qu'ils ignorent ; je ne me laſſerai point de jeter des fleurs ſur les tombeaux de nos défenſeurs ; j'éléverai encore ma faible voix ; je dirai : Ici a été tranchée dans ſa fleur la vie de ce jeune guerrier (*k*) dont les frères combattent ſous nos étendards, dont le père a protégé les arts à Florence ſous une domination étrangère. Là fut percé d'un coup mortel le marquis de *Beauvau* ſon couſin, quand le digne petit-fils du grand *Condé* forçait la ville d'Ypres à ſe rendre. Accablé de douleurs incroyables, entouré de nos ſoldats qui ſe diſputaient l'honneur de le porter, il leur diſait d'une voix expirante : *Mes amis, allez où vous êtes néceſſaires, allez combattre, & laiſſez-moi mourir.* Qui pourra célébrer dignement ſa noble franchiſe, ſes vertus civiles, ſes connaiſſances, ſon amour des lettres, le goût éclairé des monumens antiques enſeveli avec lui ? Ainſi périſſent d'une mort violente, à la fleur de leur âge, tant d'hommes dont la patrie attendait ſon avantage & ſa gloire ; tandis que d'inutiles fardeaux de la terre amuſent dans nos jardins leur vieilleſſe oiſive, du plaiſir de raconter les premiers ces nouvelles déſaſtreuſes.

(*k*) Le marquis de *Beauvau*, fils du prince de *Craon*.

O deſtin ! ô fatalité ! nos jours ſont comptés ; le moment éternellement déterminé arrive, qui anéantit tous les projets & toutes les eſpérances. Le comte de *Biſſy*, prêt à jouir de ces honneurs tant déſirés par ceux-mêmes ſur qui les honneurs ſont accumulés, accourt de Gènes devant Maſtricht, & le dernier coup tiré des remparts lui ôte la vie ; il eſt la dernière victime immolée, au moment même que le ciel avait preſcrit pour la ceſſation de tant de meurtres. Guerre qui as rempli la France de gloire & de deuil, tu ne frappes pas ſeulement par des traits rapides qui portent en un moment la deſtruction ! que de citoyens, que de parens & d'amis nous ont été ravis par une mort lente, que les fatigues des marches, l'intempérie des ſaiſons, traînent après elles !

Tu n'es plus, ô douce eſpérance du reſte de mes jours ! ô ami tendre, élevé dans cet invincible régiment du roi, toujours conduit par des héros ! qui s'eſt tant ſignalé dans les tranchées de Prague, dans la bataille de Fontenoi, dans celle de Laufelt où il a décidé la victoire. La retraite de Prague pendant trente lieues de glaces jeta dans ton ſein les ſemences de la mort, que mes triſtes yeux ont vu depuis ſe développer : familiariſé avec le trépas, tu le ſentis approcher avec cette indifférence que les philoſophes s'efforçaient jadis ou d'acquérir ou de montrer ; accablé de ſouffrances au-dedans & au-dehors, privé de la vue, perdant chaque jour une partie de toi-même, ce n'était que par un excès de vertu que tu n'étais point malheureux, & cette vertu ne te coûtait point d'effort. Je t'ai vu toujours le plus infortuné des hommes & le plus tranquille. On ignorerait ce qu'on a perdu en toi, ſi

le cœur d'un homme éloquent n'avait fait l'éloge du tien dans un ouvrage consacré à l'amitié, & embelli par les charmes de la plus touchante poësie. Je n'étais point surpris que dans le tumulte des armes tu cultivasses les lettres & la sagesse : ces exemples ne sont pas rares parmi nous. Si ceux qui n'ont que de l'ostentation ne t'imposèrent jamais, si ceux qui dans l'amitié même ne sont conduits que par la vanité, révoltèrent ton cœur, il y a des ames nobles & simples qui te ressemblent. Si la hauteur de tes pensées ne pouvait s'abaisser à la lecture de ces ouvrages licencieux, délices passagers d'une jeunesse égarée à qui le sujet plaît plus que l'ouvrage ; si tu méprisais cette foule d'écrits que le mauvais goût enfante ; si ceux qui ne veulent avoir que de l'esprit te paraissaient si peu de chose ; ce goût solide t'était commun avec ceux qui soutiennent toujours la raison contre l'inondation de ce faux goût qui semble nous entraîner à la décadence. Mais par quel prodige avais-tu à l'âge de vingt-cinq ans la vraie philosophie & la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres ? Comment avais-tu pris un essor si haut dans le siècle des petitesses ? & comment la simplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette profondeur & cette force de génie ? Je sentirai long-temps avec amertume le prix de ton amitié ; à peine en ai-je goûté les charmes ; non pas de cette amitié vaine qui naît dans les vains plaisirs, qui s'envole avec eux & dont on a toujours à se plaindre, mais de cette amitié solide & courageuse, la plus rare des vertus. C'est ta perte qui mit dans mon cœur ce dessein de rendre quelque honneur aux cendres de tant de défenseurs

de l'Etat, pour élever auſſi un monument à la tienne. Mon cœur rempli de toi a cherché cette conſolation, ſans prévoir à quel uſage ce diſcours ſera deſtiné, ni comment il ſera reçu de la malignité humaine, qui à la vérité épargne d'ordinaire les morts, mais qui quelquefois auſſi inſulte à leurs cendres, quand c'eſt un prétexte de plus de déchirer les vivans.

Juin 1748.

N. B. Le jeune homme qu'on regrette ici avec tant de raiſon eſt M. de *Vauvenargues*, long-temps capitaine au régiment du roi. Je ne ſais ſi je me trompe, mais je crois qu'on trouvera dans la ſeconde édition de ſon livre, plus de cent penſées qui caractériſent la plus belle ame, la plus profondément philoſophe, la plus dégagée de tout eſprit de parti.

Que ceux qui penſent, méditent les maximes ſuivantes :

La raiſon nous trompe plus ſouvent que la nature.

Si les paſſions ſont plus de fautes que le jugement, c'eſt par la même raiſon que ceux qui gouvernent ſont plus de fautes que les hommes privés.

Les grandes penſées viennent du cœur.

(C'eſt ainſi que ſans le ſavoir il ſe peignait lui-même.)

La conſcience des mourans calomnie leur vie.

La fermeté ou la faibleſſe à la mort dépend de la dernière maladie.

(J'oferais confeiller qu'on lût les maximes qui fuivent celles-ci & qui les expliquent.)

La penfée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.

La plus fauffe de toutes les philofophies eft celle qui, fous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des paffions, leur confeille l'oifiveté.

Nous devons peut-être aux paffions les plus grands avantages de l'efprit.

Ce qui n'offenfe pas la fociété n'eft pas du reffort de la juftice.

Quiconque eft plus févère que les lois eft un tyran.

On voit, ce me femble, par ce peu de penfées que je rapporte, qu'on ne peut pas dire de lui ce qu'un des plus aimables efprits de nos jours a dit de ces philofophes de parti, de ces nouveaux ftoïciens qui en ont impofé aux faibles :

Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé ;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'il eft ni ce qu'il doit être.

J'ignore fi jamais aucun de ceux qui fe font mêlés d'inftruire les hommes, a rien écrit de plus fage que fon chapitre fur le bien & fur le mal moral. Je ne dis

pas que tout ſoit égal dans le livre ; mais ſi l'amitié ne me fait pas illuſion, je n'en connais guère qui ſoit plus capable de former une ame bien née & digne d'être inſtruite. Ce qui me perſuade encore qu'il y a des choſes excellentes dans cet ouvrage que M. de *Vauvenargues* nous a laiſſé, c'eſt que je l'ai vu mépriſé par ceux qui n'aiment que les jolies phraſes & le faux bel-eſprit. (1)

(1) L'ouvrage dont M. de *Voltaire* parle ici, page 67, eſt une épître de M. de *Marmontel*, production de ſa jeuneſſe, où l'on trouve une philoſophie & des vers dignes de ſon maître.

Dans le temps de la mort de M. de *Vauvenargues*, les jéſuites avaient la manie de chercher à s'emparer des derniers momens de tous les hommes qui avaient quelque célébrité, & s'ils pouvaient ou en extorquer quelque déclaration, ou réveiller dans leur ame affaiblie les erreurs de l'enfer, ils criaient au miracle. Un de ces pères ſe préſente chez M. de *Vauvenargues* mourant. Qui vous a envoyé ici, dit le philoſophe? Je viens de la part de DIEU, répondit le jéſuite. *Vauvenargues* le chaſſa, puis ſe tournant vers ſes amis :

Cet eſclave eſt venu ;
Il a montré ſon ordre & n'a rien obtenu.

L'ouvrage de *Vauvenargues*, imprimé après ſa mort, eſt intitulé : *Introduction à la connaiſſance de l'eſprit humain.*

Les éditeurs, pour faire paſſer les maximes hardies qu'il renferme, y ont joint une *méditation* & une *prière* trouvées dans les papiers de l'auteur, qui dans une diſpute ſur *Boſſuet* avec ſes amis, avait ſoutenu qu'on pouvait parler de la religion avec majeſté & avec enthouſiaſme ſans y croire. On le défia de le prouver, & c'eſt pour répondre à ce défi qu'il fit les deux pièces qu'on trouve dans ſes œuvres.

ELOGE HISTORIQUE

DE MADAME LA MARQUISE

DU CHATELET. (*)

1754.

CETTE traduction que les plus savans hommes de France devaient faire, & que les autres doivent étudier, une dame l'a entreprise & achevée, à l'étonnement & à la gloire de son pays. *Gabrielle-Emilie de Breteuil*, épouse du marquis du *Châtelet-Lomont*, lieutenant-général des armées du roi, est l'auteur de cette traduction, devenue nécessaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connaissances, dont le monde est redevable au grand *Newton*.

C'eût été beaucoup pour une femme de savoir la géométrie ordinaire, qui n'est pas même une introduction aux vérités sublimes enseignées dans cet ouvrage immortel ; on sent assez qu'il fallait que madame la marquise du *Châtelet* fût entrée bien avant dans la carrière que *Newton* avait ouverte, & qu'elle possédât ce que ce grand-homme avait enseigné. On a vu deux prodiges ; l'un que *Newton* ait fait cet ouvrage, l'autre qu'une dame l'ait traduit & l'ait éclairci.

(*) Cet éloge a paru à la tête d'une traduction des principes de *Newton* par madame la marquise du *Châtelet*.

Ce n'était pas fon coup d'effai ; elle avait auparavant donné au public une explication de la philofophie de *Leibnitz*, fous le titre d'*Inftitutions de phyfique adreffées à fon fils*, auquel elle avait enfeigné elle-même la géométrie.

Le difcours préliminaire qui eft à la tête de ces inftitutions, eft un chef-d'œuvre de raifon & d'éloquence : elle a répandu dans le refte du livre une méthode & une clarté que *Leibnitz* n'eut jamais, & dont fes idées ont befoin, foit qu'on veuille feulement les entendre, foit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de *Leibnitz* intelligibles, fon efprit, qui avait acquis encore de la force & de la maturité par ce travail même, comprit que cette métaphyfique fi hardie, mais fi peu fondée, ne méritait pas fes recherches : fon ame était faite pour le fublime, mais pour le vrai. Elle fentit que les monades & l'harmonie préétablie devaient être mifes avec les trois élémens de *Defcartes*, & que des fyftèmes qui n'étaient qu'ingénieux n'étaient pas dignes de l'occuper. Ainfi après avoir eu le courage d'embellir *Leibnitz*, elle eut celui de l'abandonner ; courage bien rare dans quiconque a embraffé une opinion, mais qui ne coûta guère d'efforts à une ame paffionnée pour la vérité.

Défaite de tout efprit de fyftème, elle prit pour fa règle celle de la fociété royale de Londres, *nullius in verba* ; & c'eft parce que la bonté de fon efprit l'avait rendue ennemie des partis & des fyftèmes qu'elle fe donna toute entière à *Newton*. En effet *Newton* ne fit jamais de fyftème, ne fuppofa jamais rien, n'enfeigna aucune vérité qui ne fût fondée fur la plus fublime

géométrie, ou fur des expériences inconteftables. Ses conjectures, qu'il a hafardées à la fin de fon livre, fous le nom de *recherches*, ne font que des doutes; il ne les donne que pour tels, & il ferait prefque impoffible que celui qui n'avait jamais affirmé que des vérités évidentes n'eût pas douté de tout le refte.

Tout ce qui eft donné ici pour principe eft en effet digne de ce nom; ce font les premiers refforts de la nature, inconnus avant lui; & il n'eft plus permis de prétendre à être phyficien fans les connaître.

Il faut donc bien fe garder d'envifager ce livre comme un fyftème, c'eft-à-dire comme un amas de probabilités qui peuvent fervir à expliquer bien ou mal quelques effets de la nature.

S'il y avait encore quelqu'un affez abfurde pour foutenir la matière fubtile & la matière cannelée, pour dire que la terre eft un foleil encroûté, que la lune a été entraînée dans le tourbillon de la terre, que la matière fubtile fait la pefanteur, pour foutenir toutes ces autres opinions romanefques fubftituées à l'ignorance des anciens, on dirait: Cet homme eft cartéfien; s'il croyait aux monades, on dirait, il eft leibnitzien; mais on ne dira pas de celui qui fait les élémens d'*Euclyde* qu'il eft euclydien; ni de celui qui fait d'après *Galilée* en quelle proportion les corps tombent qu'il eft galiléifte: auffi en Angleterre ceux qui ont appris le calcul infinitéfimal, qui ont fait les expériences de la lumière, qui ont appris les lois de la gravitation, ne font point appelés newtoniens; c'eft le privilége de l'erreur de donner fon nom à une fecte. Si *Platon* avait trouvé des vérités, il n'y aurait point eu de platoniciens, & tous les hommes

auraient appris peu à peu ce que *Platon* aurait enseigné; mais parce que dans l'ignorance qui couvre la terre les uns s'attachaient à une erreur, les autres à une autre, on combattait sous différens étendards; il y avait des péripatéticiens, des platoniciens, des épicuriens, des zénonistes, en attendant qu'il y eût des sages.

Si l'on appelle encore en France newtoniens les philosophes qui ont joint leurs connaissances à celles dont *Newton* a gratifié le genre-humain, ce n'est que par un reste d'ignorance & de préjugé. Ceux qui savent peu & ceux qui savent mal, ce qui compose une multitude prodigieuse, s'imaginèrent que *Newton* n'avait fait autre chose que combattre *Descartes*, à peu près comme avait fait *Gassendi*. Ils entendirent parler de ses découvertes, & ils les prirent pour un système nouveau. C'est ainsi que quand *Harvey* eut rendu palpable la circulation du sang on s'éleva en France contre lui: on appela *harvéistes* & *circulateurs* ceux qui osaient embrasser la vérité nouvelle que le public ne prenait que pour une opinion. Il le faut avouer, toutes les découvertes nous sont venues d'ailleurs, & toutes ont été combattues. Il n'y a pas jusqu'aux expériences que *Newton* avait faites sur la lumière qui n'aient essuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'est pas surprenant après cela que la gravitation universelle de la matière ayant été démontrée ait été aussi combattue.

Les sublimes vérités que nous devons à *Newton*, ne se sont pleinement établies en France qu'après une génération entière de ceux qui avaient vieilli dans

les erreurs de *Descartes :* car toute vérité, comme tout mérite, a les contemporains pour ennemis.

Turpe putaverunt parere minoribus, & quæ
Imberbes didicere, senes perdenda fateri.

Madame du *Châtelet* a rendu un double service à la postérité en traduisant le livre des *principes*, & en l'enrichissant d'un commentaire. Il est vrai que la langue latine dans laquelle il est écrit est entendue de tous les savans; mais il en coûte toujours quelques fatigues à lire des choses abstraites dans une langue étrangère. D'ailleurs le latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques & physiques qui manquaient aux anciens.

Il a fallu que les modernes créassent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées; c'est un grand inconvénient dans les livres de sciences, & il faut avouer que ce n'est plus guère la peine d'écrire ces livres dans une langue morte, à laquelle il faut toujours ajouter des expressions inconnues à l'antiquité, & qui peuvent causer de l'embarras. Le français, qui est la langue courante de l'Europe, & qui s'est enrichi de toutes ces expressions nouvelles & nécessaires, est beaucoup plus propre que le latin à répandre dans le monde toutes ces connaissances nouvelles.

A l'égard du *Commentaire algébrique*, c'est un ouvrage au-dessus de la traduction. Madame du *Châtelet* y travailla sur les idées de M. *Clairaut*, elle fit tous les calculs elle-même; & quand elle avait achevé un chapitre, M. *Clairaut* l'examinait, & le corrigeait. Ce n'est pas tout; il peut dans un travail si pénible

échapper quelque méprise : il est très-aisé de substituer en écrivant un signe à un autre. M. *Clairaut* fesait encore revoir par un tiers les calculs quand ils étaient mis au net, de sorte qu'il est moralement impossible qu'il se soit glissé dans cet ouvrage une erreur d'inattention ; & ce qui le serait du moins autant, c'est qu'un ouvrage où M. *Clairaut* a mis la main ne fût pas excellent en son genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entreprise qui demandait de si grandes lumières, & un travail si obstiné, autant doit-on déplorer sa perte prématurée ; elle n'avait pas encore entièrement terminé le commentaire, lorsqu'elle prévit que la mort allait l'enlever. Elle était jalouse de sa gloire, & n'avait point cet orgueil de la fausse modestie, qui consiste à paraître mépriser ce qu'on souhaite, & à vouloir paraître supérieure à cette gloire véritable, la seule récompense de ceux qui servent le public, la seule digne des grandes ames, qu'il est beau de rechercher, & qu'on n'affecte de dédaigner que quand on est incapable d'y atteindre.

C'est ce soin qu'elle avait de sa réputation qui la détermina, quelques jours avant sa mort, à déposer à la bibliothèque du roi son livre tout écrit de sa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire une simplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui est souvent le fruit des études sérieuses. Jamais femme ne fut si savante qu'elle, & jamais personne ne mérita moins qu'on dît d'elle : C'est une femme savante. Elle ne parlait jamais de science qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'instruire, & jamais elle n'en

parla pour ſe faire remarquer. On ne la vit point raſſembler de ces cercles où il ſe fait une guerre d'eſprit, où l'on établit une eſpèce de tribunal, où l'on juge ſon ſiècle, par lequel en récompenſe on eſt jugé très-ſévèrement. Elle a vécu long-temps dans des ſociétés où l'on ignorait ce qu'elle était, & elle ne prenait pas garde à cette ignorance.

Les dames qui jouaient avec elle chez la reine étaient bien loin de ſe douter qu'elles fuſſent à côté du commentateur de *Newton* : on la prenait pour une perſonne ordinaire, ſeulement on s'étonnait quelquefois de la rapidité & de la juſteſſe avec laquelle on la voyait faire les comptes & terminer les différends ; dès qu'il y avait quelque combinaiſon à faire, la philoſophe ne pouvait plus ſe cacher. Je l'ai vue un jour diviſer juſqu'à neuf chiffres par neuf autres chiffres, de tête & ſans aucun ſecours, en préſence d'un géomètre étonné qui ne pouvait la ſuivre.

Née avec une éloquence ſingulière, cette éloquence ne ſe déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle ; ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'eſprit, ces petites fineſſes, ces tours délicats que l'on donne à des penſées ordinaires, n'entraient pas dans l'immenſité de ſes talens. Le mot propre, la préciſion, la juſteſſe & la force étaient le caractère de ſon éloquence. Elle eût plutôt écrit comme *Paſcal* & *Nicole* que comme Mme de *Sévigné* : mais cette fermeté ſévère, & cette trempe vigoureuſe de ſon eſprit ne la rendait pas inacceſſible aux beautés de ſentiment. Les charmes de la poëſie & de l'éloquence la pénétraient, & jamais oreille ne fut plus ſenſible à l'harmonie. Elle ſavait par cœur les meilleurs vers, & ne pouvait ſouffrir les

médiocres. C'était un avantage qu'elle eut ſur *Newton*, d'unir à la profondeur de la philoſophie le goût le plus vif & le plus délicat pour les belles-lettres. On ne peut que plaindre un philoſophe réduit à la ſéche-reſſe des vérités, & pour qui les beautés de l'imagi-nation & du ſentiment ſont perdues.

Dès ſa tendre jeuneſſe elle avait nourri ſon eſprit de la lecture des bons auteurs en plus d'une langue. Elle avait commencé une traduction de l'Enéide, dont j'ai vu pluſieurs morceaux remplis de l'ame de ſon auteur : elle apprit depuis l'italien & l'anglais. Le *Taſſe* & *Milton* lui étaient familiers comme *Virgile* : elle fit moins de progrès dans l'eſpagnol, parce qu'on lui dit qu'il n'y a guère dans cette langue qu'un livre célébre, & que ce livre eſt frivole.

L'étude de ſa langue fut une de ſes principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuſcrites, dans leſquelles on découvre, au milieu de l'incertitude & de la bizarrerie de la grammaire, cet eſprit philo-ſophique qui doit dominer par-tout, & qui eſt le fil de tous les labyrinthes.

Parmi tant de travaux que le ſavant le plus laborieux eût à peine entrepris, qui croirait qu'elle trouva du temps, non-ſeulement pour remplir tous les devoirs de la ſociété, mais pour en rechercher avec avidité tous les amuſemens? Elle ſe livrait au plus grand monde comme à l'étude. Tout ce qui occupe la ſociété était de ſon reſſort, hors la médiſance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule. Elle n'avait ni le temps ni la volonté de s'en apercevoir; & quand on lui diſait que quelques perſonnes ne lui avaient pas rendu juſtice, elle répondait qu'elle voulait

l'ignorer. On lui montra un jour je ne ſais quelle miſérable brochure, dans laquelle un auteur, qui n'était pas à portée de la connaître, avait oſé mal parler d'elle ; elle dit que ſi l'auteur avait perdu ſon temps à écrire ces inutilités, elle ne voulait pas perdre le ſien à les lire : & le lendemain, ayant ſu qu'on avait renfermé l'auteur de ce libelle, elle écrivit en ſa faveur, ſans qu'il l'ait jamais ſu.

Elle fut regrettée à la cour de France autant qu'on peut l'être dans un pays où les intérêts perſonnels font ſi aiſément oublier tout le reſte. Sa mémoire a été précieuſe à tous ceux qui l'ont connue particulièrement, & qui ont été à portée de voir l'étendue de ſon eſprit & la grandeur de ſon ame.

Il eût été heureux pour ſes amis qu'elle n'eût pas entrepris cet ouvrage dont les ſavans vont jouir : on peut dire d'elle, en déplorant ſa deſtinée, *periit arte ſuâ.*

Elle ſe crut frappée à mort long-temps avant le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors elle ne ſongea plus qu'à employer le peu de temps qu'elle prévoyait lui reſter à finir ce qu'elle avait entrepris, & à dérober à la mort ce qu'elle regardait comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur & l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles, dans un temps où le repos l'aurait ſauvée, amenèrent enfin cette mort qu'elle avait prévue. Elle ſentit ſa fin approcher, & par un mélange ſingulier de ſentimens, qui ſemblaient ſe combattre, on la vit regretter la vie & regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une ſéparation éternelle affligeait ſenſiblement ſon ame ; & la philoſophie dont cette ame était remplie lui laiſſait tout

ſon courage. Un homme qui s'arrache triſtement à ſa famille déſolée, & qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'eſt que le faible portrait de ſa douleur & de ſa fermeté; de ſorte que ceux qui furent les témoins de ſes derniers momens, ſentaient doublement ſa perte par leur propre affliction & par ſes regrets, & admiraient en même temps la force de ſon eſprit, qui mêlait à des regrets ſi touchans une conſtance ſi inébranlable.

Elle eſt morte au palais de Lunéville, le 10 août 1749, à l'âge de quarante-trois ans & demi, & a été inhumée dans la chapelle voiſine. (1)

(1) Outre la traduction des principes mathématiques de *Newton*, on a de madame la marquiſe du *Châtelet*, 1°. Un volume d'*Inſtitutions leibnitiennes*, dont les premiers chapitres ſont un modèle du ſtyle qui convient aux ouvrages philoſophiques. Ces inſtitutions ſont adreſſées à ſon fils, depuis ambaſſadeur en Angleterre & colonel du régiment du roi. 2°. Une pièce ſur la nature du feu, dont nous avons parlé dans le volume des œuvres phyſiques de M. de *Voltaire* (page 257.) 3°. Un traité manuſcrit ſur le bonheur, le ſeul peut-être des ouvrages ſur cette queſtion qui ait été écrit ſans prétention, & avec une entière franchiſe.

ELOGE

ELOGE

DE

M. DE CREBILLON.

1762.

M. DE CREBILLON avait plus de génie que de littérature ; il s'appliqua cependant aſſez tard à la poëſie dramatique. Il fut dans ſa jeuneſſe homme de plaiſir & de bonne compagnie ; & ce ne fut qu'à l'âge de trente ans qu'il compoſa ſa première tragédie. Il était né en 1674 à Dijon, ville qui a produit plus d'un homme d'eſprit & de génie. Il donna en 1705 ſon Idoménée.

IDOMENÉE.

CETTE tragédie eut treize repréſentations. On jouait alors les pièces nouvelles plus long-temps qu'aujourd'hui, parce qu'alors le public n'était point partagé entre pluſieurs ſpectacles, tels que la comédie italienne & la foire : il fallait environ vingt repréſentations pour conſtater le ſuccès paſſager d'une nouveauté. Aujourd'hui on regarde une douzaine de repréſentations comme un ſuccès aſſez rare ; ſoit que l'on commence à être raſſaſié de tragédies, dans leſquelles on a vu ſi ſouvent des déclarations d'amour, des jalouſies & des

meurtres; ſoit parce que nous n'avons plus de ces acteurs dont la voix noble comme celle de *Baron*, terrible comme celle de *Baubourg*, touchante comme celle de *Dufreſne*, ſubjugue l'attention du public; ſoit qu'enfin la multitude des ſpectacles faſſe tort au théâtre le plus eſtimé de l'Europe.

On trouva quelques beautés dans l'Idoménée; mais elle n'eſt point reſtée au théâtre : l'intrigue en était faible & commune, la diction lâche, & toute l'économie de la pièce trop moulée ſur ce grand nombre de tragédies languiſſantes qui ont paru ſur la ſcène & qui ont diſparu.

ATRÉE.

EN 1707, il donna Atrée, qui eut beaucoup plus de ſuccès. On la joua dix-huit fois. Elle avait un caractère plus fier & plus original. Le cinquième acte parut trop horrible. Il ne l'eſt cependant pas plus que le cinquième de la Rodogune; car certainement *Cléopâtre* en aſſaſſinant un de ſes fils, & en préſentant du poiſon à l'autre, n'ayant à ſe plaindre d'aucun des deux, commet une action bien plus atroce que celle d'*Atrée*, à qui ſon frère a enlevé ſa femme. Ce n'eſt donc point parce que la coupe pleine de ſang eſt une choſe horrible, qu'on ne joue plus cette pièce; au contraire cet excès de terreur frapperait beaucoup de ſpectateurs, & les remplirait de cette ſombre & douloureuſe attention qui fait le charme de la vraie tragédie. Mais le grand défaut d'Atrée, c'eſt que la pièce n'eſt pas intéreſſante. On ne prend aucune part à une vengeance affreuſe méditée de ſang-froid ſans

aucune néceſſité. Un outrage fait à *Atrée* il y a vingt ans ne touche perſonne ; il faut qu'un grand crime ſoit néceſſaire , & il faut qu'il ſoit commis dans la chaleur du reſſentiment. Les anciens connurent bien mieux le cœur humain que ce moderne , quand ils repréſentèrent la vengeance d'*Atrée* ſuivant de près l'injure.

L'auteur tombe encore dans le défaut tant reproché aux modernes , celui d'un amour inſipide. Ce qui a achevé de dégoûter à la longue de cette pièce , c'eſt l'incorrection du ſtyle. Il y a beaucoup de ſoléciſmes & de barbariſmes , & encore plus d'expreſſions impropres. Dès les deux premiers vers il péche contre la langue & contre la raiſon.

» Avec l'éclat du jour, je vois enfin paraître
» L'eſpoir & la douceur de me venger d'un traître.

Comment voit-on paraître un eſpoir avec l'éclat du jour ? comment voit-on paraître la douceur ? Le plus grand défaut de ſon ſtyle conſiſte dans des vers bourſoufflés, dans des ſentences qui ſont toujours hors de la nature.

» Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux ;
» Du plus puiſſant de tous j'ai reçu la naiſſance ;
» Je le ſens au plaiſir que me fait la vengeance.

La *Fontaine* a dit auſſi heureuſement que plaiſamment :

» Je ſais que la vengeance
» Eſt un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.

Mais une telle idée peut-elle entrer dans une tragédie ?

Thieste y raconte un ſonge qui n'eſt au fond qu'un amas d'images incohérentes, une déclamation abſolument inutile au nœud de la pièce : à quoi ſert

» Une ombre qui *perce la terre?*

un ſonge

» Qui fuit par un coup de tonnerre!

Ce ſont de grands mots qui étourdiſſent les oreilles. *Les ſonges de la nuit qui ne ſe diſſipent que par le jour qui les ſuit, ſont d'infortunés préſages qui aſerviſſent ſon ame à de triſtes images.* Tout cela n'eſt ni bien écrit ni bien penſé.

On y voit une foule d'expreſſions vagues, rebattues, & ſans objet déterminé ; comme :

» Athène éprouvera le ſort le plus funeſte.
» Au milieu des horreurs du ſort le plus funeſte.
» Pour venger l'affront le plus funeſte.
» Allez que votre bras à l'Attique funeſte.
» Ne comptez-vous pour rien un amour ſi funeſte?
» Quoi tu peux t'arrêter dans ce ſéjour funeſte.
» Tes ſoupçons & ta haine funeſte.
» Puis-je encor m'étonner d'une ardeur ſi funeſte ?
» Ce billet ſeul contient un regret ſi funeſte.
» Dans un jour ſi funeſte.

Cette rime oiſeuſe tant de fois répétée n'eſt pas la ſeule qui fatigue les oreilles délicates. Il y a trop de rimes en épithètes : en général la pièce eſt écrite avec dureté. Les vers ſont ſans harmonie, la verſification

négligée comme la langue. La plupart de nos auteurs tragiques n'ont pas ſu toujours bien écrire & faire dire aux perſonnages ce qu'ils devaient dire. Il eſt vrai que tous ces devoirs ſont très-difficiles à remplir. Pour faire une tragédie en vers, il faut ſavoir faire des vers ; il faut poſſéder parfaitement ſa langue, ne ſe ſervir jamais que du mot propre, n'être ni ampoulé, ni faible, ni commun, ni trop ſingulier. Je ne parle ici que du ſtyle. Les autres conditions ſont encore plus néceſſaires & plus difficiles. Nous n'avons aucune tragédie parfaite ; & peut-être n'eſt-il pas poſſible que l'eſprit humain en produiſe jamais. L'art eſt trop vaſte, les bornes du génie trop étroites, les règles trop gênantes, la langue trop ſtérile, & les rimes en trop petit nombre. C'eſt bien aſſez qu'il y ait dans une tragédie des beautés qui faſſent pardonner les défauts.

ELECTRE.

ELECTRE, jouée en 1708, eut autant de repréſentations qu'Atrée ; mais elle eut l'avantage de reſter plus long-temps au théâtre. Le rôle de *Palamède*, qui fut le mieux joué, était auſſi celui qui en impoſait le plus. On s'aperçut depuis que ce rôle de *Palamède* eſt étranger à la pièce, & qu'un inconnu obſcur, qui fait le perſonnage principal dans la famille d'*Agamemnon*, gâte abſolument ce grand ſujet en aviliſſant *Oreſte* & *Electre*. Ce roman qui fait d'*Oreſte* un homme fabuleux ſous le nom de *Thidée*, & qui le donne pour fils de *Palamède*, a paru trop peu vraiſemblable. On ne peut concevoir comment *Oreſte*, ſous le nom de

Thidée, ayant fait tant de belles actions à la cour d'*Egiste*, ayant vaincu les deux rois de Corinthe & d'Athènes, comment ce héros connu par ses victoires est ignoré de *Palamède*.

On a surtout condamné la *partie quarrée* d'*Electre* avec *Itis* fils de *Thieste*, & d'*Iphianasse* avec *Thidée*, qui est enfin reconnu pour *Oreste*. Ces amours sont d'autant plus condamnables, qu'ils ne servent en rien à la catastrophe. On ne parle d'amour dans cette pièce que pour en parler. C'est une grande faute, il faut l'avouer, d'avoir rendu amoureuse cette *Electre* âgée de quarante ans, dont le nom même signifie *sans faiblesse*, & qui est représentée dans toute l'antiquité comme n'ayant jamais eu d'autre sentiment que celui de la vengeance de son père.

C'est le peu de connaissance des bons ouvrages anciens, ou plutôt l'impuissance de fournir cinq actes dans un sujet si noble & si simple, qui fait recourir un auteur à cette malheureuse ressource d'un amour trivial.

Il y a de belles tirades dans l'Electre de M. de *Crébillon*. On souhaiterait en général que la diction fût moins vicieuse, le dialogue mieux fait, les pensées plus vraies.

Electre commence à s'adresser à la Nuit comme dans un couplet d'opéra ; elle l'appelle *insensible témoin de ses vives douleurs*, *elle ne vient plus lui confier ses pleurs*, & elle lui confie qu'elle aime *Itis* : elle lui dit qu'elle veut tuer *Itis*, parce qu'elle l'aime, *immolons l'amant qui nous outrage ;* & le moment d'après elle avoue à la Nuit que le vertueux *Itis n'en a pas moins trouvé le chemin de son cœur : mais Arcas ne vient pas*,

dit-elle. Quel rapport cet *Arcas* a-t-il avec cet *Itis* & avec cette Nuit ? Il n'y a là nulle ſuite d'idées, nul art, nulle connaiſſance de la manière dont on doit ſentir & s'exprimer ; *Arcas* lui dit :

» Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
» Flattez plutôt d'Itis l'audacieuſe flamme ;
» Faites que votre hymen ſe diffère d'un jour :
» Peut-être nous verrons Oreſte de retour.

Ces vers & preſque tous ceux de la pièce ſont trop dépourvus d'élégance, d'harmonie, de liaiſon. *Itis* ſe préſente à *Electre*, & lui dit :

» Ah ! ne m'enviez pas mon amour, inhumaine ;
» Ma tendreſſe ne ſert que trop bien votre haine.
» Si l'amour cependant peut déſarmer un cœur,
» Quel amour fut jamais moins digne de rigueur ?
» Au prix de tout mon ſang je voudrais être à vous,
» Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.
» Ah ! par pitié pour vous, princeſſe infortunée,
» Payez mon tendre amour par un prompt hyménée ;
» Régnez donc avec moi, c'eſt trop vous en défendre.

Ce ne ſont pas là les vers de *Sophocle*. L'auteur écrit mieux quand il imite les beaux morceaux du grec, quand *Electre* dit à ſa mère :

» Moi, l'eſclave d'Egiſte ! ah, fille infortunée !
» Qui m'a fait ſon eſclave, & de qui ſuis-je née ?
» Etait-ce donc à vous de me le reprocher ? &c.

C'était-là le véritable ſujet de la pièce ; c'était-là l'unique intérêt qu'il fallait faire paraître.

On ne peut ſouffrir, après ces mouvemens de terreur & de pitié, qu'*Oreſte* vienne faire une déclaration d'amour à *Iphianaſſe*, & qu'il diſe :

» Peut-être à cet honneur aurai-je pu prétendre
» Avec quelque bonheur & l'amour le plus tendre.
» Quels efforts, quels travaux, quels illuſtres projets
» N'ont point tenté ce cœur charmé de vos attraits;
» Qui trop plein d'un amour qu'Iphianaſſe inſpire,
» En dit moins qu'il n'en ſent, & plus qu'il n'en doit dire.

Et l'autre lui répond :

» Un amant comme vous, quelque feu qu'il inſpire,
» Doit ſoupirer du moins ſans oſer me le dire.

Ces diſcours de roman, mis en vers ſi lâches & ſi faibles, dépareraient trop une pièce, qui ſerait d'ailleurs bien faite & bien écrite. Mais quand on voit des vers tels que ceux-ci :

» Ah que les malheureux éprouvent de tourmens!
» D'Electre en ce moment, faible cœur, cours l'apprendre.
» Eſt-ce ainſi que des dieux la ſuprême ſageſſe
» Doit braver des mortels la crédule faibleſſe!
» J'ai fait peu pour Egiſte, & de quelque ſuccès
» Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
» Ne m'arrêtez donc plus ſur l'eſpoir des bienfaits.
» Connaiſſez-vous ce guerrier redoutable,
» Pour le tyran d'Argos, *rempart impénétrable?*
» Dans le ſein d'un barbare éteindre mes tranſports.

Quand on voit, dis-je, tant de vers ou durs, ou dénués de ſens, ou languiſſans par des épithètes

inutiles, ou défigurés par des termes impropres, on prononce avec *Boileau :*

» Sans la langue en un mot, l'auteur le plus divin
» Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un méchant écrivain.

Que doit-on donc prononcer, quand une verſification ſi vicieuſe dans tous les points, n'a guère d'autre mérite que de ſoutenir par quelques deſcriptions ampoulées un drame plus vicieux encore par la conduite ?

Malgré ces défauts dont il faut convenir, il y avait aſſez de beautés pour faire réuſſir la pièce. Les rôles d'*Electre* & de *Palamède* ont des tirades très-impoſantes. La reconnaiſſance d'*Electre* & d'*Oreſte* feſait un grand effet ; & ſi le ſtyle en général n'était pas châtié, il y avait des vers d'un grand tragique qui méritaient des applaudiſſemens.

DIGRESSION

Sur ce qui ſe paſſa entre les repréſentations d'Electre & de Rhadamiſte.

TANDIS qu'après le ſuccès d'Atrée & d'Electre, il ſemblait que M. de *Crébillon* pût prétendre à l'académie françaiſe, il en fut exclus par les deux brigues de *la Motte* & de *Rouſſeau.* Il fit contre *la Motte* & contre les amis de cet auteur, qui s'aſſemblaient ſouvent au café de la veuve *Laurent*, une ſatire, dans laquelle chacun d'eux était déſigné ſous le nom de quelque

animal. *La Motte* était la taupe, parce qu'il était déjà menacé de perdre la vue. L'abbé de *Pons*, disgracié de la nature par l'irrégularité de sa taille, était le singe. *Danchet*, d'une assez haute stature, était le chameau. *Fontenelle*, par allusion à sa conduite adroite, était le renard. Cette satire manquait de grâce & de sel. Il la récitait volontiers chez *Oghières*; mais je ne crois pas qu'elle ait jamais été imprimée.

Il fit aussi cette épigramme contre *Rousseau* qui sollicitait la place de l'académie :

» Quand poil de Roux fesant la quarantaine,
» De ses poisons le louvre infectera,
» En tel mépris cetui corps tombera,
» Que Pellegrin y entrera sans peine.

Ce *Pellegrin* avait fait plusieurs pièces de théâtre avec quelque succès passager. Deux prix remportés à l'académie semblaient le mettre à portée de prétendre à cette place.

Pour *Rousseau*, il n'était encore connu que par quelques odes approuvées des connaisseurs, & par quelques épigrammes. La carrière du théâtre est infiniment plus difficile à remplir. Sa comédie du Café & celle du Capricieux avaient été très-mal reçues: celle du Flatteur était froide, & n'eut qu'un succès très-médiocre. Ses opéra étaient encore plus mauvais. D'ailleurs son caractère lui ayant fait beaucoup d'ennemis, *la Motte* eut la place, & *Rousseau* n'eut que deux voix pour lui.

Tout cela excita la bile de *Rousseau*, qui fit une satire intitulée *Epître à Marot*, dans laquelle on trouve

de très-jolis vers parmi beaucoup d'autres qui ne sont que bizarres, & qui sont remplis d'injures grossières & de termes hasardés & impropres. Il traite tous ceux qui allaient au café de marousles ; & il parle ainsi de *Crébillon* :

» Comment nommer ce froid énergumène,
» Qui d'Hélicon chassé par Melpomène,
» Me défigure en ses vers ostrogos,
» Comme il a fait rois & princes d'Argos.

Après cette satire, *Rousseau* n'osa plus remettre les pieds au café de la *Laurent*, où tous les gens de lettres qu'il avait outragés s'assemblaient. Chacun d'eux l'accabla d'épigrammes & de chansons. Toute cette guerre divertissait le public aux dépens des parties belligérantes ; & c'était le seul fruit qu'on en pût retirer.

La chose devint sérieuse quand *Rousseau* eut fait cinq couplets atroces, sur un air d'opéra, contre la plupart de ses ennemis. Ces couplets, qu'il récita imprudemment, devinrent publics. Malheureusement pour lui, un nommé *Debrie*, qui était devenu son ami & son confident, lui conseilla de faire de nouveaux couplets, & de les envoyer par des inconnus aux intéressés mêmes. On ne pouvait donner un conseil plus détestable ; il semblait même qu'il fût dicté par la haine : car *Rousseau* avait fait contre ce *Debrie* les épigrammes les plus violentes, dans lesquelles il l'avait traité de *fesse-Matthieu*. Cependant il est vrai que *Debrie* haïssant encore plus tous ceux qui lui avaient témoigné du mépris au café de la *Laurent*, & s'étant reconcilié avec *Rousseau*, auquel même je fais

qu'il prêta quelque argent, non-seulement il lui conseilla de faire les couplets qui commencent ainsi,

» Que de mille sots réunis
» Pour jamais le café s'épure,
» Que l'insipide Dionis
» Porte ailleurs sa plate figure.

mais il en porta lui-même une copie chez *Oghières*, qui eut la discrétion de la jeter au feu. C'est ce qui m'a été confirmé par un parent de *Debrie*, qui fut témoin de tout ce scandale, & qui conjura le sieur *Oghières* de n'en parler jamais.

Enfin les derniers couplets parurent. M. de *Crébillon* y fut attaqué dans ses mœurs d'une manière affreuse, qui lui fit même assez de tort, & qui ne contribua pas peu à lui fermer encore long-temps les portes de l'académie, tant les hommes sont injustes. Il faut remarquer que *Rousseau* ayant su par *Debrie* que le suisse *Oghières*, en jetant au feu les premiers couplets, avait dit que l'auteur, quel qu'il fût, méritait le carcan & les galères, plaça *Oghières* lui-même dans les derniers qui firent tant de bruit. Tout cela est si vrai, que dans le procès criminel que *Rousseau* osa intenter au sieur *Saurin*, géomètre de l'académie des sciences, au sujet de ces couplets infames, *Debrie* fut le seul qui accompagna *Rousseau* devant les juges. Ils poursuivirent ensemble l'affaire entamée pour perdre les sieurs *Saurin* & *la Motte*; & lorsque *Rousseau* fut condamné unanimement par le châtelet & par le parlement, ce *Debrie* lui prêta de l'argent pour sortir du royaume.

Ce ſont-là des faits de la vérité la plus inconteſtable. Je n'ai jamais pu concevoir comment il s'eſt pu trouver quelques perſonnes aſſez dépourvues de raiſon & d'équité, pour ſoutenir que *la Motte*, *Saurin* & un joaillier nommé *Malafaire* avaient fait enſemble tous ces infames couplets pour les imputer à *Rouſſeau*.

M. de *Crébillon* ſavait à n'en pouvoir douter que *Rouſſeau* était l'auteur de tout; *Oghieres* lui avait enfin avoué que *Debrie* lui avait apporté les premiers.

Il eſt indubitable que non-ſeulement *Rouſſeau* fut coupable de cette infamie, mais encore du crime affreux d'en accuſer un innocent. La haine l'aveuglait; c'était-là ſa paſſion dominante. Il y joignit l'hypocriſie; car dans le cours du procès même, il fit une retraite au noviciat des jéſuites ſous le père *Sanadon*; & retiré à Bruxelles, il fit un pélerinage à pied à Notre-Dame de Hall, dans le temps qu'il trahiſſait & livrait à ſes créanciers le ſieur *Medine*, qui l'avait ſecouru dans ſes plus preſſans beſoins. Ce ſont encore des faits dont on a la preuve. Il ne ceſſa de faire à Bruxelles des épigrammes, bonnes ou mauvaiſes, contre les mêmes perſonnes qu'il avait outragées à Paris; il en fit contre *Fontenelle*, *la Motte*, *la Faye*, *Saurin*, & contre *Crébillon*, qu'il déſigne ſous le nom de *Lycophron*.

Il en fit contre l'abbé d'*Olivet* qui n'avait pas approuvé ſes aïeux chimériques; & contre l'abbé *Dubos*, ſecrétaire perpétuel de l'académie. Tout cela eſt imprimé.

Il reſte à ſavoir ſi de telles horreurs peuvent être pardonnées en faveur de deux ou trois odes qui ne ſont que des déclamations de rhétorique, de quelques pſeaumes au-deſſous des cantiques d'*Eſther* & d'*Athalie*,

& de quelques épigrammes dont le fond n'eſt jamais de lui, & dont preſque tout le mérite conſiſte dans des turpitudes. Je voudrais ſeulement qu'on lui eût donné le rôle de *Palamède* & de *Rhadamiſte* à traiter. Il aurait été infiniment au-deſſous de M. de *Crébillon*. Qu'on en juge par toutes ſes pièces de théâtre, & en dernier lieu par les *Aïeux chimériques* & par l'*Hypocondre;* on voit un homme abſolument ſans invention & ſans génie, qui n'avait guère d'autres talens que celui de la rime & du choix des mots. Il n'y a pas un vers dans tous ſes ouvrages qui aille au cœur; & on peut conclure, par le froid qui règne dans tous ſes drames, qu'il était incapable de faire une ſcène tragique.

Si M. de *Crébillon* avait plus châtié ſon ſtyle, je ne balancerais pas à le placer, malgré ſes défauts, infiniment au-deſſus de *Rouſſeau;* car ſi on doit proportionner ſon eſtime aux difficultés vaincues, il eſt certainement plus difficile de faire une tragédie qu'une ode. Les cantiques d'*Athalie* & d'*Eſther* ſont ce que nous avons de meilleur en ce genre : mais approchent-ils d'une ſeule ſcène bien faite ?

RHADAMISTE.

RHADAMISTE eſt la meilleure pièce de M. de *Crébillon*. L'intrigue eſt tirée toute entière du ſecond tome d'un roman aſſez ignoré, intitulé *Bérénice*. Cette pièce fut jouée pour la première fois en 1711, & eut trente repréſentations. Elle eſt pleine de grands traits de force & de pathétique. On trouva, il eſt vrai, l'expoſition trop obſcure, & l'amour d'*Arſame* trop faible; *Pharaſmane* reſſemblait trop à *Mithridate*, amoureux

d'une jeune perſonne, dont ſes deux fils ſont amoureux auſſi. C'était imiter un défaut de *Racine;* mais le rôle de *Pharaſmane* eſt plus fier & plus tragique que celui de *Mithridate*, s'il n'eſt pas ſi bien écrit.

Ce que les eſprits ſages condamnèrent le plus dans cette pièce, ce fut une idée puérile de *Rhadamiſte*, qui attribue aux Romains un ridicule dont ils étaient fort éloignés. Il ſuppoſe qu'il eſt choiſi par eux pour aller ſous un nom étranger en ambaſſade auprès de ſon propre père pour ſemer la diſcorde dans ſa famille. Comment la cour de l'empereur romain aurait-elle été aſſez imbécille pour imaginer que ce fils ferait toujours inconnu à la cour de *Pharaſmane*, & qu'étant une fois reconnu, il ne ſe raccommoderait point avec lui?

Une telle extravagance n'eſt jamais entrée dans la tête de perſonne, excepté dans celle de l'auteur du roman de *Bérénice*, pour lequel M. de *Crébillon* a pouſſé trop loin la complaiſance. Il pallie autant qu'il le peut le vice de cette ſuppoſition, en diſant:

Des Romains ſi vantés telle eſt la politique.

Mais cela même devint comique, parce que tout le monde ſent aſſez l'abſurdité d'une politique pareille.

C'eſt en partie ce vice capital, joint à l'obſcurité de l'expoſition & à la verſification incorrecte de l'auteur, qui fit dire à *Boileau* dans ſa dernière maladie, quand on lui apporta cette pièce: *Qu'on m'ôte ce galimatias; les Pradons étaient des aigles en comparaiſon de ces gens-ci; je crois que c'eſt la lecture de Rhadamiſte qui a augmenté mon mal.*

La mauvaife humeur de *Boileau* était injufte. *Rhadamifte* valait mieux que les pièces des rivaux de *Racine*, & même que l'Alexandre de *Racine*, auquel *Boileau* avait prodigué autrefois des éloges bien peu mérités; ce qui aurait pu excufer la bilieufe critique de *Boileau*, c'était le commencement même de la pièce.

ZENOBIE.

» Laiffe-moi : ta pitié, tes confeils & la vie
» Sont le comble des maux pour la trifte Ifménie.
» Dieu jufte! ciel vengeur, effroi des malheureux &c.

PHENICE.

» Vous verrai-je *toujours* les yeux baignés de larmes,
» Par d'éternels tranfports remplir mon cœur d'alarmes.
» Le fommeil en ces lieux verfe en vain fes pavots,
» La nuit n'a plus pour vous ni douceur ni repos.
» Cruelle, fi l'amour vous éprouve inflexible &c.

C'eft ainfi que la pièce débute. Les connaiffeurs devinent aifément combien un homme tel que *Boileau* devait être choqué de voir que *la pitié de Phénice eft le comble des maux pour Zénobie*. Cela n'a pas de fens. Comment la pitié & les confeils d'une confidente, d'une amie peuvent-ils être le comble des maux? comment les confeils & la vie font-ils enfemble? pourquoi *le ciel eft-il l'effroi des malheureux*? Il l'eft des coupables, & ce font des malheureux dont il eft le confolateur.

Pourquoi *Phénice* appelle-t-elle fa maîtreffe *cruelle*? Cela eft bon dans *Oenone*, à qui *Phèdre* cache fon fecret.

ſecret; mais cette imitation eſt ridicule dans *Phénice*. Un amant de comédie peut appeler ſa maîtreſſe qui le refuſe, *cruelle;* mais une confidente tragique ne doit point lui reprocher en mauvais français que l'*amour l'éprouve inflexible*.

Boileau pouvait-il ne pas condamner une Zénobie *rempliſſant toujours d'alarmes*, *par d'éternels tranſports*, le cœur de ſa ſuivante? qu'eſt-ce qu'*une nuit qui n'a point de douceur*? quel langage faible & barbare! *Boileau* pouvait-il ſupporter une femme qui s'écrie:

» Puiſque l'amour a fait le malheur de ma vie,
» Quel autre que l'amour peut venger Zénobie?

De telles pointes ſont-elles tolérables? un homme de goût approuvera-t-il que *Rhadamiſte* diſe qu'il *eſt criminel ſans penchant*, *vertueux ſans deſſein*? cela forme-t-il un ſens? On voit bien que *Rhadamiſte* veut dire qu'il eſt criminel malgré lui, qu'il aime la vertu ſans la ſuivre; mais il faut ſavoir exprimer ſa penſée. Tant d'expreſſions louches, obſcures, impropres, vicieuſes, peuvent rebuter un lecteur inſtruit & difficile.

Rhadamiſte, prétendu ambaſſadeur de Rome auprès de ſon père, veut enlever une inconnue que le jeune *Arſame* lui recommande, & il dit:

» D'ailleurs pour l'enlever ne me ſuffit-il pas
» Que mon père cruel brûle pour ſes appas?

Quoi, il enlève une femme uniquement parce que le roi ſon père en eſt amoureux! de plus, comment ne voit-il pas qu'on la reprendra aiſément de ſes mains? Quel ambaſſadeur a jamais fait une telle folie? *Rhadamiſte* peut-il heurter ainſi les premiers principes de la raiſon, après avoir dit: *D'un ambaſſadeur empruntons*

la prudence? Ce vers, tout comique qu'il eſt, n'eſt-il pas la condamnation de ſa conduite? quelle prudence de violer le droit des gens pour s'expoſer aux plus grands affronts!

Un grand défaut de conduite encore, c'eſt qu'à la fin de la pièce, *Arſame* voyant ſon frère *Rhadamiſte* en péril, & pouvant le ſauver d'un mot, ne révèle point à *Pharaſmane* que *Rhadamiſte* eſt ſon fils. Il n'a qu'à parler pour prévenir un parricide; nulle raiſon ne le retient; cependant il ſe tait. L'auteur le fait perſiſter une ſcène entière dans un ſilence condamnable, uniquement pour ménager à la fin une ſurpriſe qui devient puérile, parce qu'elle n'eſt nullement vraiſemblable.

C'eſt-là une partie des défauts que tous les connaiſſeurs remarquent dans Rhadamiſte. Cependant il y a dans cette pièce du tragique, de l'intérêt, des ſituations, des vers frappans. La reconnaiſſance de *Rhadamiſte* & de *Zénobie* plaît beaucoup: le rôle de *Zénobie* eſt noble; elle eſt vertueuſe & attendriſſante: en un mot, c'eſt la ſeule de toutes les pièces de cet auteur qu'on croie devoir reſter au théâtre.

XERXÈS.

LA tragédie de Xerxès, donnée en 1715, ne fut jouée que deux fois. Il arriva à la première repréſentation une choſe aſſez ſingulière; tout le monde ſe mit à rire à ces vers d'un ſcélérat, nommé *Artaban*, qui va aſſaſſiner ſon maître:

» Amour d'un vain renom, faibleſſe ſcrupuleuſe,
» Ceſſez de tourmenter une ame généreuſe,

» Digne de s'affranchir de vos ſoins odieux,
» Chacun a ſes vertus, ainſi qu'il a ſes dieux.
» Dès que le ſort nous garde un ſuccès favorable,
» Le ſceptre abſout toujours la main la plus coupable;
» Il fait du parricide un homme généreux.
» Le crime n'eſt forfait que pour les malheureux.

Ce n'était pas ſeulement ce galimatias qui feſait rire, c'était l'atrocité inſenſée de ces déteſtables maximes trop ordinaires alors au théâtre, & que *Cartouche* n'aurait oſé prononcer. Cette horreur était ſi outrée dans la tragédie de Xerxès, que le public prit le parti d'en rire au lieu de faire entendre des huées d'indignation. Xerxès eſt écrit & conduit comme les pièces de *Cyrano de Bergerac*. Cependant on l'a fait imprimer en 1750 au louvre, aux dépens du roi: c'eſt un honneur que n'ont eu ni Cinna ni Athalie.

SEMIRAMIS.

En 1717, M. de *Crébillon* fit repréſenter Sémiramis; elle n'eut aucun ſuccès, & ne ſera jamais repriſe. Le défaut le plus intolérable de cette pièce eſt que *Sémiramis*, après avoir reconnu *Ninias* pour ſon fils, en eſt encore amoureuſe; & ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que cet amour eſt ſans terreur & ſans intérêt. Les vers de cette pièce ſont très-mal faits, la conduite inſenſée, & nulle beauté n'en rachète les défauts. Les maximes n'en ſont pas moins abominables que celles de Xerxès. La diction & la conduite ſont également mauvaiſes; cependant l'auteur eut la faibleſſe de la faire imprimer.

Le ſieur *Danchet*, examinateur des livres, fut chargé de rendre compte de la pièce ; il donna ſon approbation en ces termes :

„ J'ai lu Sémiramis, & j'ai cru que la mort de cette „ reine, au défaut de ſes remords, pouvait faire tolérer „ l'impreſſion de cette tragédie. „

Cette ſingulière approbation brouilla vivement *Crébillon* & *Danchet* Celui-ci adoucit un peu les termes de ſon approbation, mais *la mort au défaut des remords* ſubſiſta, & *Crébillon* fut au déſeſpoir. Il a fait retrancher les approbations dans l'édition qu'il a obtenu qu'on fît au louvre.

PYRRHUS.

Pyrrhus eut quelque ſuccès en 1729 : mais ce ſuccès baiſſa toujours depuis, & aujourd'hui cette tragédie eſt entièrement abandonnée. Elle vaut mieux que Sémiramis ; mais le ſtyle en eſt ſi mauvais, il y a tant de langueurs & ſi peu de naturel & d'intérêt, qu'il n'eſt point à croire que jamais elle ſoit tirée de la foule des pièces qu'on ne repréſente plus.

CATILINA.

M. de *Crébillon* ayant commencé la tragédie de Cromwell, abandonna ce projet, & refondit des endroits des deux premiers actes dans le ſujet de Catilina. Enſuite ſe livrant au dégoût que lui donnait le malheur attaché ſi ſouvent à la littérature, il renonça à toute ſociété & à tout travail, juſqu'à ce qu'en 1747 une perſonne reſpectable, dont le nom doit être cher

à tous les gens de lettres, (*) l'engagea par des bienfaits à finir cet ouvrage dont on parlait dans Paris avec les plus grands éloges.

M. de *Crébillon*, reçu enfin à l'académie françaife, y avait récité plufieurs fois fes premiers actes de Catilina qu'on avait applaudis avec tranfport. Il continua la pièce à l'âge de foixante & dix ans paffés. La faveur du public ne fe fignala jamais avec plus d'indulgence. En vain ce petit nombre d'hommes qui va toujours aux repréfentations armé d'une critique févère, réprouva l'ouvrage. Rien ne prévalut contre l'heureufe difpofition du public, qui voulait ranimer un vieillard dont il plaignait la longue retraite, dont les talens avaient trouvé des partifans que le public aimait.

Il eft vrai qu'on riait en voyant *Catilina* parler au fénat de Rome du ton dont on ne parlerait pas aux derniers des hommes; mais après avoir ri, on retournait à Catilina. On la joua dix-fept fois. Rien ne caractérife peut-être plus la nation, que cet empreffement fingulier. Il y avait dans cette faveur paffagère une autre raifon qui contribua beaucoup à cet étrange fuccès, & qui ne venait pas d'un efprit de faveur. (**)

Mais après que le torrent fut paffé, on mit la pièce à fa véritable place; & quelque protection qu'elle eût obtenue, on ne put la faire reparaître fur la fcène. Les yeux s'ouvrent tantôt plus tôt, tantôt plus tard. Catilina était trop barbarement écrit. La conduite de

(*) Madame de *Pompadour*.

(**) La haine de quelques perfonnes puiffantes contre M. de *Voltaire*, & l'envie des gens de lettres.

la pièce était trop oppofée au caractère des Romains, trop bizarre, trop peu raifonnable, & trop peu intéreffante, pour que tous les lecteurs ne fuffent pas mécontens. On fut furtout indigné de la manière dont *Cicéron* eft avili. Ce grand-homme confeillant à fa fille de faire l'amour à *Catilina*, était couvert de ridicule d'un bout à l'autre de la pièce.

Lorfque l'auteur récita cet endroit à l'académie dans une féance ordinaire & non publique, il s'aperçut que fes auditeurs, qui connaiffaient *Cicéron* & l'hiftoire romaine, fecouaient la tête. Il s'adreffa à M. l'abbé d'*Olivet* : *Je vois bien*, lui dit-il, *que cela vous déplaît. Point du tout*, répondit ce favant & judicieux académicien, *cet endroit eft digne du refte, & j'ai beaucoup de plaifir à voir Cicéron le mercure de fa fille.*

Une courtifane, nommée *Fulvie*, déguifée en homme, était encore une étrange indécence. Les derniers actes froids & obfcurs achèvent enfin de dégoûter les lecteurs.

Quant à la verfification & au ftyle, on fera peut-être étonné que l'académie, à qui l'auteur avait lu l'ouvrage, y ait laiffé fubfifter tant de défauts énormes ; mais il faût favoir que l'académie ne donne jamais de confeils que quand on les lui demande, & l'auteur était trop vieux pour en demander & pour en profiter. Ses vers ne furent applaudis dans les féances publiques que par de jeunes gens, fur qui une déclamation ampoulée fait toujours quelque impreffion. Il arrive fouvent la même chofe au parterre, & ce n'eft qu'avec le temps qu'on fe détrompe d'une illufion en quelque genre que ce puiffe être.

S'il est de quelque utilité de faire voir les défauts de détail, en voici quelques-uns que nous tirerons des premières scènes :

» Dis-moi (si jusque-là ta fierté peut descendre)
» Pourquoi faire égorger *Nonnius cette nuit?*

La fierté de *Catilina* descend jusqu'à répondre à *Scipion* qu'il a assassiné ce sénateur, l'un de ses partisans, pour se concilier les autres :

» Et l'art de les soumettre exige un art suprême
» Plus difficile encor que la victoire même.

Un chef de parti, dit-il,

» . . . Doit tout rapporter à cet unique objet.
» Vertueux ou méchant au gré de son projet,
» Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
» Il sera toujours grand, s'il est impénétrable.
» Tel on déteste avant, que l'on adore après.
» L'imprudence n'est pas dans la témérité.

Ensuite il dit qu'il aime la fille de *Cicéron* par tempérament :

» C'est l'ouvrage des sens, non le faible de l'ame.

Deux vers après, il dit que cette passion

» Est moins amour en lui, qu'excès d'ambition.

Il avoue *qu'il a conquis ce bien.*
Il dit après :

» . . . Cette flamme où tout mon cœur s'applique,
» Est le fruit de ma haine & de ma politique.

Ainſi il aime *Tullie* par les ſens, par ambition & par haine.

Il faut avouer qu'il eſt plaiſant de voir après cela *Tullie* venir parler à *Catilina* dans un temple; d'entendre *Catilina* qui lui dit :

» Qu'il eſt doux cependant de revoir vos beaux yeux,
» Et de pouvoir ici raſſembler tous ſes dieux!

À quoi *Tullie* répond *que ſi ſes yeux ſont des dieux, la foudre deviendra le moindre de leurs coups.*
Et *Catilina* replique :

» Que l'amour *eſt* déchu de ſon autorité,
» Dès qu'il veut de l'honneur bleſſer la dignité.

C'eſt ainſi que preſque toute la pièce eſt écrite.

Les étrangers nous ont reproché amèrement d'avoir applaudi cet ouvrage ; mais ils devaient ſavoir que nous n'avons fait en cela que reſpecter la vieilleſſe & la mauvaiſe fortune, & que cette condeſcendance eſt peut-être une des choſes qui fait le plus d'honneur à notre public.

LE TRIUMVIRAT.

Il eſt difficile qu'un auteur ne croie pas qu'on lui a rendu juſtice quand on a applaudi ſon ouvrage. M. de *Crébillon*, encouragé par ce ſuccès, fit le Triumvirat à l'âge de 81 ans; mais le temps de la compaſſion était paſſé. Ce temps eſt toujours très-court, & on ne peut obtenir grâce qu'une fois. Le Triumvirat ſe ſentait trop de l'âge de l'auteur; on ne le ſiffla point,

il n'y eut ni tumulte, ni mauvaise volonté; on l'écouta avec patience. Mais bientôt la salle fut déserte. M. de *Crébillon* eut encore la faiblesse de faire imprimer cette malheureuse pièce avec une épître chagrine, dans laquelle il se plaint de la plus horrible cabale. Il y a quelquefois des cabales en effet : mais quelle cabale peut empêcher le public de revenir entendre un ouvrage, s'il en est content ?

C'est une chose assez plaisante que les préfaces des auteurs de pièces de théâtre : tantôt il y a eu une conspiration générale contre leur pièce, tantôt ils remercient le public d'avoir bien voulu avoir du plaisir ; & lorsque cette préface si remplie de remercîmens est imprimée, le public a déjà oublié la pièce & l'auteur.

Comme de toutes les productions de l'esprit les dramatiques sont les plus exposées au grand jour, ce sont celles qui donnent le plus de gloire ou le plus de ridicule. Il n'en est pas d'une tragédie comme d'une épître, d'une ode. On ne récita point en public l'ode de *Boileau* sur la prise de Namur, ni ses satires sur l'équivoque & sur l'amour de DIEU, devant deux mille personnes assemblées pour approuver ou pour condamner.

Un ouvrage en vers, quel qu'il soit, n'est guère connu que d'un petit nombre d'amateurs ; il est d'ordinaire mis au rang des choses frivoles dont la nation est inondée : mais les spectacles sont une partie de l'administration publique ; ils se donnent par l'ordre du roi sous l'inspection des officiers de la couronne & des magistrats ; ils exigent des frais immenses. C'est à la fois un objet de commerce, de police, d'étude,

de plaisir, d'instruction & de gloire. Il rassemble les citoyens, il attire les étrangers, & par-là il devient une chose importante. Tout cela fait que le succès est plus brillant en ce genre que dans tout autre ; mais aussi la chute est plus ignominieuse, étant plus éclairée. C'est un triomphe, ou une espèce d'esclavage. Il s'agit encore d'une rétribution assez honnête pour tirer un homme de la pauvreté : ainsi un auteur dramatique flotte pour l'ordinaire entre la fortune & l'indigence, entre le mépris & la gloire.

Ce sont ces deux puissans motifs qui ont toujours produit des haines si vives entre tous ceux qui ont travaillé pour le théâtre depuis *Aristophane* jusqu'à nous. Ce fut l'unique source de ces abominables couplets, dans lesquels M. de *Crébillon* fut désigné si scandaleusement par *Rousseau*, qui ne pouvait digérer le succès d'Idoménée, d'Atrée & d'Electre, tandis qu'il voyait tomber toutes ses comédies ; *figulus figulo invidet*, est un proverbe de tous les temps & de toutes les nations.

Il est vrai que ce proverbe n'a pas eu lieu entre M. de *Voltaire* & M. de *Crébillon* ; c'est même une chose assez singulière que M. de *Voltaire* ayant traité Sémiramis, Electre & Catilina, & s'étant ainsi trouvé trois fois en concurrence avec lui, l'ait loué toujours publiquement, & lui ait même donné plusieurs marques d'amitié. Ils n'ont jamais eu aucun démêlé ensemble. Cela est rare entre gens de lettres qui courent la même carrière.

Fin de l'Eloge de M. de Crébillon.

ELOGE FUNEBRE

DE LOUIS XV,

Prononcé dans une académie le 25 mai 1774.

MESSIEURS,

JE ne viens point ici, au milieu d'une pompe lugubre & éclatante, mêler la vanité d'un discours étudié à toutes ces vanités établies pour faire illusion aux vivans, sous le spécieux prétexte de la gloire des morts.

Notre assemblée n'est point une de ces cérémonies fastueuses inventées pour séduire les yeux & les oreilles. Mon discours doit être simple & vrai comme l'était le monarque dont nous déplorons la perte.

Quand la grande éloquence commença & finit le siècle de *Louis XIV*, les oraisons funèbres prononcées par les *Bossuet* & par les *Fléchier*, subjuguaient la France étonnée. Elles étaient les seuls ornemens qu'on remarquât au milieu de ces superbes appareils funéraires. On était transporté de ce nouveau genre; il a diminué de prix dès qu'il est devenu commun.

Aujourd'hui que la recherche du vrai en tout genre est devenue la passion dominante des hommes, ce fard des déclamations, si imposant autrefois, a perdu

ſon éclat. Nous ſommes heureuſement réduits, ſurtout dans ces aſſemblées ſecrètes, à ſuivre la méthode inventée par l'ingénieux *Fontenelle*, & perfectionnée par le marquis de *Condorcet*; méthode qui conſiſte à faire plutôt le précis de la vie d'un homme que ſon éloge; à ne le louer que par les faits, à raconter ſans emphaſe les ſervices qu'il a rendus; à laiſſer voir ſans malignité les faibleſſes inſéparables de la nature humaine; à ne chercher enfin pour toute éloquence que des vérités utiles. Les hommes ne ſe dégoûteront jamais de ce genre, parce qu'il reſſemble à celui de l'hiſtoire.

C'était l'uſage des anciens peuples ſi renommés, qui jugeaient les rois après leur mort, & qui par-là enſeignèrent la juſtice à la terre. De tels diſcours funèbres peuvent avoir ſur l'hiſtoire même un grand avantage, celui de ne recueillir aucune de ces fables ſecrètes que la méchanceté ou la ſeule envie de parler débite ſur un prince de ſon vivant, que l'erreur populaire accrédite, & qu'au bout de quelques années les hiſtoriens adoptent en ſe trompant eux-mêmes & en trompant la poſtérité.

Si l'on oſait être ſage, des diſcours de ce genre feraient d'une utilité bien plus grande encore. Car également éloignés de la flatterie & de la ſatire, ils feraient la leçon de ceux dont un jour on doit faire l'oraiſon funèbre. Ce qu'un homme éclairé & juſte prononcerait ſur un roi, devant ſon ſucceſſeur & devant la nation, ferait une impreſſion cent fois plus forte & plus durable que tous ces diſcours d'oſtentation, qui ne ſont plus regardés que comme une partie des cérémonies qui paſſent en un jour.

Nous n'avons rien à dire du premier âge de *Louis XV*;

presque toutes les enfances comme toutes les décrépitudes se ressemblent ; les premières donnent toujours quelque espérance que les secondes ôtent entièrement. Son caractère était doux & facile, & l'on a remarqué que dans toute sa vie il ne montra aucun emportement. Ce qu'il apprit le mieux dans sa première jeunesse fut la géographie ; science la plus utile à un roi, soit en guerre soit en paix. Il fit même imprimer au louvre un petit livre *de la géographie par le cours des fleuves*, qu'il composa en partie sur les leçons de M. de l'*Isle*, & dont on tira cinquante exemplaires. C'est cette étude qui le détermina depuis à faire lever des cartes topographiques de toute la France, ouvrage immense où l'on n'a trouvé presque rien d'omis, ni d'inexact.

Ce goût pour la géographie le conduisit naturellement à quelques connaissances de l'astronomie & à un peu d'histoire naturelle.

Son jugement en toutes choses était juste ; mais cette douce facilité de caractère dont nous avons parlé, le porta toujours à préférer l'opinion des autres à la sienne.

C'est par cette condescendance qu'il se résolut à la guerre de 1741, malgré le cardinal de *Fleuri* qui s'y opposait. Car des personnes qui avaient alors plus de crédit sur son esprit que son ministre même, l'entraînèrent lui & ce ministre dans cette entreprise qui fut heureuse en Flandre & malheureuse par-tout ailleurs. Ainsi *Louis XV* fit la guerre sans être ambitieux, & donna deux batailles sans être emporté par cette ardeur qui naît de la fougue du tempérament, & que la faiblesse humaine a nommée héroïque.

Son ame était toujours tranquille. Elle le fut même lorſqu'en 1744 il courut à la tête de ſon armée délivrer l'Alſace inondée d'ennemis. Ce fut alors qu'étant tombé malade à Metz, & prêt de mourir, il reçut de ſes peuples ce ſurnom ſi flatteur de *bien-aimé*. Il ne lui fut point donné en cérémonie & par des actes authentiques, comme le ſurnom de *grand* fut décerné à *Louis XIV* par l'hôtel-de-ville en 1680. L'enthouſiaſme des Pariſiens cherchait un titre qui exprimât ſa tendreſſe pour ſon roi. Un homme de la populace cria, *Louis le bien-aimé*. Bientôt cinq cents mille voix le répétèrent, tous les calendriers, tous les papiers publics furent ornés de ce nom. L'amour l'avait donné ; & l'uſage le conſerva dans les temps orageux où ces mêmes Pariſiens, que l'Europe accuſe de légéreté, ſemblèrent démentir pour quelques jours les témoignages de leur tendreſſe.

Il mérita cet amour ſans doute, lorſque pour tout fruit de ſes conquêtes en Flandre, il demandait la paix à la vertueuſe *Marie-Thérèſe*. On eût dit qu'il preſſentait les obligations que la France aurait un jour à cette ſouveraine. Il ne pouvait aſſez acheter le préſent ineſtimable qu'elle nous a fait, & dont nous jouiſſons aujourd'hui.

Si même la guerre la plus juſte eſt toujours funeſte aux nations, celle qu'on feſait à la légitime héritière de tant de céſars n'en peſait que davantage au cœur de *Louis XV*. Il voyait qu'elle n'était pas fondée ſur cette juſtice évidente dont il avait les principes dans le fond de ſon ame. C'eſt cette juſtice ſi rare qui peut ſeule juſtifier la guerre aux yeux des ſages.

Sa déférence pour les ſentimens d'autrui lui fit

encore entreprendre la guerre de 1756, qui fut bien plus malheureuſe que la première. La France y perdit beaucoup de ſang, encore plus de tréſors, tout le Canada, ſon commerce de l'Inde, ſon crédit dans l'Europe; & il a fallu que la nation toujours induſtrieuſe, toujours agiſſante, travaillât douze années entières pour réparer à peine une partie de ces brèches immenſes.

Tant de malheurs n'altérèrent point l'ame du monarque. Les hommes placés dans un rang éminent veulent tous paraître inébranlables, ils affectent le calme au milieu du trouble; mais *Louis XV* n'affectait rien; il ne cherchait point la tranquillité, il la trouvait dans ſon caractère. Ce ferait le plus précieux don de la nature s'il pouvait toujours être joint à l'activité.

Son ame ne ſe démentit pas même dans cette horrible & incroyable aventure d'un fanatique de la lie du peuple, qui oſa porter la main ſur ſa perſonne ſacrée. Et après les premiers momens donnés à l'incertitude des ſuites, il fut auſſi ſerein que s'il n'avait point été bleſſé.

Cette égalité d'ame, cette ſimplicité, il la mettait dans toutes ſes actions, dans le ſervice auprès de ſa perſonne, dans les ordres qu'il donnait pour ces ouvrages publics admirables, dont tout autre aurait voulu tirer quelque gloire avec juſtice. En cela ſon caractère était l'oppoſé de celui de *Louis XIV* ſon prédéceſſeur.

C'eſt ſur quoi l'on a demandé ſouvent, s'il eſt à déſirer qu'un roi recherche la gloire, ou qu'il ſoit indifférent pour elle. Peut-être cette indifférence ſi

louable ôte quelquefois à l'ame un peu d'énergie. Peut-être empêcha-t-elle assez long-temps *Louis XV* de se faire valoir lui-même en fesant à des officiers blessés pour son service, cet accueil prévenant qui console la nature humaine & qui est leur première récompense. Mais ce n'était qu'un défaut d'attention, ce n'était point un vice de son cœur. C'en serait un, s'il était l'effet de la dureté.

Cette dureté ne peut lui être imputée, puisque tous ses domestiques avouent qu'on ne vit jamais un maître plus indulgent, & que tous ceux qui ont travaillé sous ses ordres se louent de son affabilité. On ne peut pas être toujours roi, on serait trop à plaindre; il faut être homme, il faut entrer dans tous les devoirs de la vie civile, & *Louis XV* y entrait, sans que ce fût pour lui une gêne & un dehors emprunté.

Il est vrai que quand un monarque admet ses courtisans dans sa familiarité, il ne faut jamais que le roi se venge des petits torts qu'on peut avoir avec l'homme. On s'est plaint que *Louis XV* a trop fait sentir quelquefois qu'on avait offensé le trône quand on n'avait blessé que quelques devoirs établis dans la société. Un roi ne doit point punir ce que la loi ne punirait pas. Autrement il faudrait se dérober à tous les rois comme à des êtres trop élevés au-dessus de l'espèce humaine, & trop dangereux pour elle; ils se verraient condamnés à n'être que maîtres, & à ne jouir jamais des faibles consolations qu'on peut goûter dans cette vie passagère.

On s'est étonné que dans sa vie toujours uniforme il ait si souvent changé de ministres; on en murmurait, on sentait que les affaires en pouvaient souffrir,

que

que rarement le ministre qui succède suit les vues de celui qui est déplacé ; qu'il est dangereux de changer de médecins, & qu'il est triste de changer d'amis. On ne pouvait concevoir comment une ame toujours sereine pouvait dans un repos inaltérable consentir à tant de vicissitudes. C'était le dangereux effet du principe le plus estimable, de cette défiance de lui-même, de cette condescendance aux volontés des personnes qui avaient moins de lumières & d'expérience que lui, enfin de cette même égalité d'une ame paisible, à laquelle ces grands bouleversemens ne coûtaient point d'efforts. Tout tenait à cette première cause. Il lui était égal d'ordonner un monument digne des *Augustes* & des *Trajans*, ou l'appartement le plus modeste. Son imagination ne lui présentait pas d'abord les grandes choses, mais son jugement les saisissait dès qu'on les lui proposait.

C'est ainsi qu'il fit ce grand établissement de l'école militaire, ressource si utile de la noblesse, inventée par un homme qui n'était pas noble, & qui sera au-dessus des titres dans la postérité. C'est enfin de ce même principe que dépendit sa vie publique & sa vie privée. Sans être tendre & affectueux il était bon mari, bon père, bon maître, & même ami autant que peut l'être un roi.

C'est surtout à cette sérénité qu'il faut rendre grâce de ce qu'il ne fut point persécuteur. Il ne fonda point l'opinion des hommes pour les condamner. Il ne rechercha point des fautes obscures pour les mettre au grand jour, & pour se faire un cruel mérite de les punir. Long-temps fatigué par des querelles scolastiques qui troublaient avant lui le royaume, & par

ces divisions entre la magistrature & quelques portions du clergé, il voulut toujours donner aux disputans cette même paix qui était dans son cœur.

Il savait que dans un Etat où les maximes ont changé, & où les anciens abus sont demeurés, il est nécessaire quelquefois de jeter un voile sur ces abus accrédités par le temps; qu'il est des maux qu'on ne peut guérir, & qu'alors tout ce que l'art peut procurer de soulagement aux hommes est de les faire vivre avec leurs infirmités.

Ne se point émouvoir, & savoir attendre, ont donc été les deux pivots de sa conduite. Il a conservé cette imperturbabilité jusque dans l'affreuse maladie qui l'a enlevé à la France, ne marquant ni faiblesse, ni crainte, ni impatience, ni vains regrets, ni désespoir; remplissant des devoirs lugubres avec sa simplicité ordinaire; & dans les tourmens douloureux qu'il éprouvait, il a fini comme par un sommeil paisible, se consolant dans l'idée qu'il laissait des enfans dont on espérait tout.

Sa mémoire nous sera chère parce que son cœur était bon. La France lui aura une obligation éternelle d'avoir aboli la vénalité de la magistrature, & d'avoir délivré tant d'infortunés habitans de nos provinces, de la nécessité d'aller achever leur ruine dans une capitale où l'on ignore presque toujours nos coutumes. Un jour viendra que toutes ces coutumes si différentes seront rendues uniformes, & qu'on fera vivre sous les mêmes lois les citoyens de la même patrie. Les abus invétérés ne se corrigent qu'avec le temps. Chaque roi dont descendait *Louis XV*,

a fait du bien. *Henri IV*, que nous bénissons, a commencé. *Louis XIII* par son grand ministre a bien mérité quelquefois de la France. *Louis XIV* a fait par lui-même de très-grandes choses. Ce que *Louis XV* a établi, ce qu'il a détruit, exige notre reconnaissance. Nous attendrions une félicité entière de son successeur, si elle était au pouvoir des hommes.

(Comme l'orateur, bien moins orateur que citoyen, prononçait ces paroles, arriva la nouvelle, que les trois princesses filles du feu roi étaient attaquées de la petite vérole. Alors il continua ainsi :)

Messieurs, à nos douloureux regrets succèdent les plus cruelles alarmes ; nous pleurions & nous tremblons ; la France doit être en larmes & en prières : mais que peuvent les vœux des faibles mortels ! On a invoqué en peu de temps la patrone de Paris pour les jours du dernier dauphin, pour son épouse, pour sa mère ; enfin pour le feu roi. DIEU n'a point changé ses décrets éternels. Puisse sa Providence ineffable avoir ordonné que l'art vienne heureusement combattre les maux dont la nature accable sans cesse le genre-humain ! que l'inoculation nous assure la conservation de notre nouveau roi, de nos princes & de nos princesses. Que les exemples de tant de souverains les encouragent à sauver leur vie par une épreuve qui est immanquable quand elle est faite sur un corps bien disposé. Il ne s'agit plus ici d'achever l'éloge du feu roi, il s'agit que son successeur vive. L'inoculation nous paraissait téméraire avant les exemples courageux qu'ont donnés M. le duc d'Orléans, le duc de Parme, les rois de Suède, de

Danemarck, l'impératrice-reine, l'impératrice de Ruſſie. Maintenant il ſerait téméraire de ne la pas employer. C'eſt notre malheur que les vérités & les découvertes en tout genre eſſuient long-temps parmi nous des contradictions ; mais quand un intérêt ſi cher parle, les contradictions doivent ſe taire.

VIE
DE MOLIERE,

Avec de petits sommaires de ses pièces.

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage était destiné à être imprimé à la tête du *Moliere in-4°*, édition de Paris. On pria un homme très-connu de faire cette vie & ces courtes analyses destinées à être placées au-devant de chaque pièce. M. *Rouillé*, chargé alors du département de la librairie, donna la préférence à un nommé *la Serre* : c'est de quoi on a plus d'un exemple. L'ouvrage de l'infortuné rival de *la Serre* fut imprimé très-mal à propos, puisqu'il ne convenait qu'à l'édition du *Molière*. On nous a dit que quelques curieux désiraient une nouvelle édition de cette bagatelle : nous la donnons malgré la répugnance de l'auteur écrasé par *la Serre*.

VIE

DE MOLIERE.

LE goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles, & l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, font cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles, & des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de *Racine* faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de *Molière*; on ne dira de sa propre personne que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté, & on ne hasardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du public éclairé.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1620 dans une maison qui subsiste encore sous les piliers des halles. Son père *Jean-Baptiste Poquelin*, valet de chambre & tapissier chez le roi, marchand fripier, & *Anne Boutet* sa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinaient: il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre son métier, qu'un peu à lire & à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le roi; mais son génie l'appelait ailleurs. On a remarqué que presque tous

ceux qui se sont fait un nom dans les beaux arts, les ont cultivés malgré leurs parens, & que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie, & qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit bientôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa ; il pressa son grand-père d'obtenir qu'on le mît au collége, & il arracha enfin le consentement de son père, qui le mit dans une pension, & l'envoya externe aux jésuites, avec la répugnance d'un bourgeois, qui croyait la fortune de son fils perdue, s'il étudiait.

Le jeune *Poquelin* fit au collége les progrès qu'on devait attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq années ; il y suivit le cours des classes d'*Armand de Bourbon* premier prince de *Conti*, qui depuis fut le protecteur des lettres & de *Molière*.

Il y avait alors dans ce collége deux enfans, qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'était *Chapelle* & *Bernier* : celui-ci, connu par ses voyages aux Indes ; & l'autre, célèbre par quelques vers naturels & aisés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenait un soin singulier de l'éducation du jeune *Chapelle* son fils naturel ; & pour lui donner de l'émulation, il fesait étudier avec lui le jeune *Bernier*, dont les parens étaient mal à leur aise. Au lieu même de donner à son fils naturel un précepteur ordinaire & pris au

hafard, comme tant de pères en ufent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célèbre *Gaffendi* à fe charger de l'inftruire.

Gaffendi ayant démêlé de bonne heure le génie de *Poquelin*, l'affocia aux études de *Chapelle* & de *Bernier*. Jamais plus illuftre maître n'eut de plus dignes difciples. Il leur enfeigna fa philofophie d'*Epicure*, qui, quoiqu'auffi fauffe que les autres, avait au moins plus de méthode & plus de vraifemblance que celle de l'école, & n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'inftruire fous *Gaffendi*. Au fortir du collége, il reçut de ce philofophe les principes d'une morale plus utile que fa phyfique, & il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de fa vie.

Son père étant devenu infirme & incapable de fervir, il fut obligé d'exercer les fonctions de fon emploi auprès du roi. Il fuivit *Louis XIII* dans Paris. Sa paffion pour la comédie, qui l'avait déterminé à faire fes études, fe réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors : cette partie des belles-lettres, fi méprifée quand elle eft médiocre, contribue à la gloire d'un Etat, quand elle eft perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient, comme en Italie, de ville en ville. Ils jouaient les pièces de *Hardy*, de *Monchrétien*, ou de *Balthazar Baro*.

Ces auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie & de

l'aviliſſement, vers l'année 1630. Ses premières comédies, qui étaient auſſi bonnes pour ſon ſiècle qu'elles ſont mauvaiſes pour le nôtre, furent cauſe qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la paſſion du cardinal de *Richelieu* pour les ſpectacles mit le goût de la comédie à la mode; & il y avait plus de ſociétés particulières qui repréſentaient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'aſſocia avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation; ils jouaient au faubourg S[t] Germain & au quartier S[t] Paul. Cette ſociété éclipſa bientôt toutes les autres; on l'appela *l'illuſtre théâtre*. On voit par une tragédie de ce temps-là, intitulée *Artaxerxe*, d'un nommé *Magnon*, & imprimée en 1645, qu'elle fut repréſentée ſur *l'illuſtre théâtre*.

Ce fut alors que *Poquelin* ſentant ſon génie, ſe réſolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien & auteur, & de tirer de ſes talens de l'utilité & de la gloire.

On ſait que chez les Athéniens, les auteurs jouaient ſouvent dans leurs pièces, & qu'ils n'étaient point déshonorés pour parler avec grâce en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de ſon ſiècle. Il prit le nom de *Molière*, & il ne fit en changeant de nom que ſuivre l'exemple des comédiens d'Italie, & de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était *le Grand*, s'appelait *Belleville* dans la tragédie, & *Turlupin* dans la farce; d'où vient le mot de *turlupinage*. *Hugues Gueret* était connu dans les pièces ſérieuſes ſous le nom de *Fléchelles*; dans

la farce il jouait toujours un certain rôle qu'on appelait *Gautier-Garguille*. De même, *Arlequin* & *Scaramouche* n'étaient connus que sous ce nom de théâtre. Il y avait déjà eu un comédien appelé *Molière*, auteur de la tragédie de *Polixène*.

Le nouveau *Molière* fut ignoré pendant tout le temps que durèrent les guerres civiles en France: il employa ces années à cultiver son talent, & à préparer quelques pièces. Il avait fait un recueil de scènes italiennes, dont il fesait de petites comédies pour les provinces. Ces premiers essais très-informes tenaient plus du mauvais théâtre italien, où il les avait pris, que de son génie, qui n'avait pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend & se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province le Docteur amoureux, les trois Docteurs rivaux, le Maître d'école: ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux pièces de *Molière* dans ce genre; l'une est le Médecin volant, & l'autre, la Jalousie de Barbouille. Elles sont en prose & écrites en entier. Il y a quelques phrases & quelques incidens de la première qui nous sont conservés dans le Médecin malgré lui; & on trouve dans la Jalousie de Barbouille un canevas, quoiqu'informe, du troisième acte de George Dandin.

La première pièce régulière en cinq actes qu'il composa, fut l'Etourdi. Il représenta cette comédie à Lyon en 1653. Il y avait dans cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de *Molière* parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe se

joignirent à *Molière*, & il partit de Lyon pour les états de Languedoc, avec une troupe assez complète, composée principalement de deux frères nommés *Gros-René*, de *Duparc*, d'un pâtissier de la rue St Honoré, de la *Duparc*, de la *Béjart* & de la *de Brie*.

Le prince de *Conti*, qui tenait les états de Languedoc à Béziers, se souvint de *Molière* qu'il avait vu au collége; il lui donna une protection distinguée. Il joua devant lui l'Etourdi, le Dépit amoureux, & les Précieuses ridicules.

Cette petite pièce des Précieuses, faite en province, prouve assez que son auteur n'avait eu en vue que les ridicules des provinciales. Mais il se trouva depuis que l'ouvrage pouvait corriger & la cour & la ville.

Molière avait alors trente-quatre ans; c'est l'âge où *Corneille* fit le Cid. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connaissance du monde & du cœur humain.

On prétend que le prince de *Conti* voulut alors faire *Molière* son secrétaire, & qu'heureusement pour la gloire du théâtre français, *Molière* eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au prince & au comédien.

Après avoir couru quelque temps toutes les provinces, & avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de *Conti* lui donna accès auprès de *Monsieur* frère unique du roi *Louis XIV*; *Monsieur* le présenta au roi & à la reine-mère. Sa troupe & lui représentèrent la même

année devant leurs majeſtés la tragédie de Nicomède ſur un théâtre élevé par ordre du roi dans la ſalle des gardes du vieux louvre.

Il y avait depuis quelque temps des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens aſſiſtèrent au début de la nouvelle troupe. *Molière*, après la repréſentation de Nicomède, s'avança ſur le bord du théâtre, & prit la liberté de faire au roi un diſcours, par lequel il remerciait ſa majeſté de ſon indulgence, & louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devait craindre la jalouſie : il finit en demandant la permiſſion de donner une pièce d'un acte, qu'il avait jouée en province.

La mode de repréſenter ces petites farces après de grandes pièces était perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de *Molière ;* & l'on joua dans l'inſtant le Docteur amoureux. Depuis ce temps l'uſage a toujours continué de donner de ces pièces d'un acte, ou de trois, après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de *Molière* de s'établir à Paris ; ils s'y fixèrent, & partagèrent le théâtre du petit Bourbon avec les comédiens italiens, qui en étaient en poſſeſſion depuis quelques années.

La troupe de *Molière* jouait ſur ce théâtre les mardis, les jeudis & les ſamedis, & les italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait auſſi que trois fois la ſemaine, excepté lorſqu'il y avait des pièces nouvelles.

Dès-lors la troupe de *Molière* prit le titre de *la troupe de Monſieur*, qui était ſon protecteur. Deux

ans après, en 1660, il leur accorda la salle du palais-royal. Le cardinal de *Richelieu* l'avait fait bâtir pour la représentation de Mirame tragédie, dans laquelle ce ministre avait composé plus de cinq cents vers. Cette salle est aussi mal construite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie; & je suis obligé de remarquer à cette occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre supportable; c'est une barbarie gothique, que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes pièces sont en France, & les belles salles en Italie.

La troupe de *Molière* eut la jouissance de cette salle jusqu'à la mort de son chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilége de l'opéra, quoique ce vaisseau soit moins propre encore pour le chant que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658, jusqu'à 1673, c'est-à-dire en quinze années de temps, il donna toutes ses pièces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique, mais il n'y réussit pas; il avait une volubilité dans la voix, & une espèce de hoquet, qui ne pouvait convenir au genre sérieux, mais qui rendait son jeu comique plus plaisant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eu, a donné ce portrait-ci de *Molière*.

„ Il n'était ni trop gras, ni trop maigre; il avait
„ la taille plus grande que petite, le port noble,
„ la jambe belle; il marchait gravement; avait
„ l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche grande,
„ les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs
„ & forts, & les divers mouvemens qu'il leur don-
„ nait lui rendaient la physionomie extrêmement

„ comique. A l'égard de son caractère, il était „ doux, complaisant, généreux ; il aimait fort à „ haranguer ; & quand il lisait ses pièces aux comé- „ diens, il voulait qu'ils y amenassent leurs enfans, „ pour tirer des conjectures de leur mouvement „ naturel. „

Molière se fit dans Paris un très-grand nombre de partisans, & presque autant d'ennemis. Il accoutuma le public, en lui fesant connaître la bonne comédie, à le juger lui-même très-sévèrement. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient aux pièces médiocres des autres auteurs, relevaient les moindres défauts de *Molière* avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue ; & le moindre défaut d'un auteur célébre, joint avec les malignités du public, suffit pour faire tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi Britannicus & les Plaideurs de M. *Racine* furent si mal reçus ; voilà pourquoi l'Avare, le Misanthrope, les Femmes savantes, l'Ecole des femmes n'eurent d'abord aucun succès.

Louis XIV, qui avait un goût naturel & l'esprit très-juste, sans l'avoir cultivé, ramena souvent par son approbation la cour & la ville aux pièces de *Molière*. Il eût été plus honorable pour la nation, de n'avoir pas besoin des décisions de son prince pour bien juger. *Molière* eut des ennemis cruels, surtout les mauvais auteurs du temps, leurs protecteurs, & leurs cabales : ils suscitèrent contre lui les dévots ; on lui imputa des livres scandaleux ; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissans, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général ; & il eût succombé sous ces accusations, si ce même roi,

qui encouragea & qui ſoutint *Racine* & *Deſpréaux*, n'eût pas auſſi protégé *Molière*.

Il n'eut à la vérité qu'une penſion de mille livres, & ſa troupe n'en eut qu'une de ſept. La fortune qu'il fit par le ſuccès de ſes ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à ſouhaiter : ce qu'il retirait du théâtre, avec ce qu'il avait placé, allait à trente mille livres de rente ; ſomme qui, en ce temps-là, feſait preſque le double de la valeur réelle de pareille ſomme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi paraît aſſez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de ſon médecin. Ce médecin s'appelait *Mauvilain*. Tout le monde ſait qu'étant un jour au dîné du roi : *Vous avez un médecin*, dit le roi à *Molière ; que vous fait-il ? Sire*, répondit *Molière*, *nous cauſons enſemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, & je guéris.*

Il feſait de ſon bien un uſage noble & ſage : il recevait chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les *Chapelles*, les *Jonſacs*, les *Desbarreaux*, &c. qui joignaient la volupté & la philoſophie. Il avait une maiſon de campagne à Auteuil, où il ſe délaſſait ſouvent avec eux des fatigues de ſa profeſſion, qui ſont bien plus grandes qu'on ne penſe. Le maréchal de *Vivonne*, connu par ſon eſprit, & par ſon amitié pour *Deſpréaux*, allait ſouvent chez *Molière*, & vivait avec lui comme *Lélius* avec *Térence*. Le grand *Condé* exigeait de lui qu'il le vînt voir ſouvent, & diſait qu'il trouvait toujours à apprendre dans ſa converſation.

Molière

Molière employait une partie de ſon revenu en libéralités, qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes *des charités.* Il encourageait ſouvent par des préſens conſidérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent : c'eſt peut-être à *Molière* que la France doit *Racine.* Il engagea le jeune *Racine*, qui ſortait du Port-Royal, à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit compoſer la tragédie de *Théagène & Cariclée ;* & quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée, il fit préſent au jeune auteur de cent louis, & lui donna le plan des *Frères ennemis.*

Il n'eſt peut-être pas inutile de dire qu'environ dans le même temps, c'eſt-à-dire en 1661, *Racine* ayant fait une ode ſur le mariage de *Louis XIV*, M. *Colbert* lui envoya cent louis au nom du roi.

Il eſt très-triſte pour l'honneur des lettres, que *Molière* & *Racine* aient été brouillés depuis ; de ſi grands génies, dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva & il forma un autre homme, qui par la ſupériorité de ſes talens, & par les dons ſinguliers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la poſtérité. C'était le comédien *Baron*, qui a été unique dans la tragédie & dans la comédie. *Molière* en prit ſoin comme de ſon propre fils.

Un jour *Baron* vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de ſe préſenter, lui demandait quelque léger ſecours pour aller joindre ſa troupe. *Molière* ayant ſu que c'était un nommé *Mondorge*, qui avait été ſon camarade, demanda à *Baron* combien il croyait

qu'il fallait lui donner ? Celui-ci répondit au hasard : *Quatre pistoles. Donnez-lui quatre pistoles pour moi*, lui dit *Molière; en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous;* & il joignit à ce présent celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits, mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre. Un instant après, le pauvre court après lui, & lui dit : *Monsieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. Tiens, mon ami*, dit *Molière, en voilà un autre;* & il s'écria : *Où la vertu va-t-elle se nicher !* Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui, & qu'il étudiait par-tout la nature en homme qui la voulait peindre.

Molière, heureux par ses succès & par ses protecteurs, par ses amis & par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avait épousé en 1661 une jeune fille, née de la *Béjart* & d'un gentilhomme nommé *Modène*. On disait que *Molière* en était le père : le soin avec lequel on avait répandu cette calomnie, fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva que *Molière* n'avait connu la mère qu'après la naissance de cette fille. La disproportion d'âge, & les dangers auxquels une comédienne jeune & belle est exposée rendirent ce mariage malheureux ; & *Molière*, tout philosophe qu'il était d'ailleurs, essuya dans son domestique les dégoûts, les amertumes, & quelquefois les ridicules, qu'il avait si souvent joués sur le théâtre. Tant il est vrai que les hommes qui sont au-dessus des autres

par les talens, s'en rapprochent presque toujours par les faiblesses. Car pourquoi les talens nous mettraient-ils au-dessus de l'humanité ?

La dernière pièce qu'il composa fut le Malade imaginaire. Il y avait quelque temps que sa poitrine était attaquée, & qu'il crachait quelquefois du sang. Le jour de la troisième représentation, il se sentit plus incommodé qu'auparavant : on lui conseilla de ne point jouer ; mais il voulut faire un effort sur lui-même, & cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro*, dans le divertissement de la réception du Malade imaginaire. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté quelques momens par deux de ces sœurs religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême, & qu'il logeait chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche, le 17 février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une fille, qui avait beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un comédien nommé *Guérin*.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la religion, & la prévention contre la comédie, déterminèrent *Harlay de Chanvalon* archevêque de Paris, si connu par ses intrigues galantes, à refuser la sépulture à *Molière*. Le roi le regrettait ; & ce monarque, dont il avait été le domestique & le pensionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une église. Le curé de St Eústache, sa paroisse, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connaissait dans *Molière* que le comédien, & qui ignorait qu'il avait

été un excellent auteur, un philofophe, un grand-homme en fon genre, s'attroupa en foule à la porte de fa maifon le jour du convoi : fa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres ; & ces miférables, qui auraient, fans favoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec refpect.

La difficûlté qu'on fit de lui donner la fépulture, & les injuftices qu'il avait effuyées pendant fa vie, engagèrent le fameux père *Bouhours* à compofer cette efpèce d'épitaphe, qui de toutes celles qu'on fit pour *Molière* eft la feule qui mérite d'être rapportée, & la feule qui ne foit pas dans cette fauffe & mauvaife hiftoire qu'on a mife jufqu'ici au-devant de fes ouvrages.

Tu réformas & la ville & la cour ;
Mais quelle en fut la récompenfe ?
Les Français rougiront un jour
De leur peu de reconnaiffance.
Il leur fallût un comédien
Qui mît à les polir fa gloire & fon étude ;
Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si parmi les défauts que tu peignis fi bien,
Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non-feulement j'ai omis dans cette vie de *Molière* les contes populaires touchant *Chapelle* & fes amis ; mais je fuis obligé de dire que ces contes adoptés par *Grimareft* font très-faux. Le feu duc de *Sulli*, le dernier prince de *Vendôme*, l'abbé de *Chaulieu*, qui avaient beaucoup vécu avec *Chapelle*, m'ont affuré que toutes ces hiftoriettes ne méritaient aucune créance.

L'ETOURDI, OU LES CONTRE-TEMPS,

Comédie en vers & en cinq actes, jouée d'abord à Lyon en 1653, *& à Paris au mois de décembre* 1658, *sur le théâtre du petit Bourbon.*

CETTE pièce eſt la première comédie que *Molière* ait donnée à Paris : elle eſt compoſée de pluſieurs petites intrigues aſſez indépendantes les unes des autres ; c'était le goût du théâtre italien & eſpagnol, qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des tiſſus d'aventures ſingulières, où l'on n'avait guère ſongé à peindre les mœurs. Le theâtre n'était point, comme il le doit être, la repréſentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'humanité, que les hommes puiſſans avaient pour lors, de tenir des fous auprès d'eux, avait infecté le théâtre ; on n'y voyait que de vils bouffons, qui étaient les modèles de nos *Jodelets ;* & on ne repréſentait que le ridicule de ces miſérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne comédie ne pouvait être connue en France, puiſque la ſociété & la galanterie, ſeules ſources du bon comique, ne feſaient que d'y naître. Ce loiſir dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes ſe livrent à leur caractère & à leur ridicule, eſt le ſeul temps propre pour la comédie ; car c'eſt le ſeul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes aient l'occaſion de les bien voir, & le ſeul pendant lequel les ſpectacles puiſſent être fréquentés aſſidument. Auſſi ce ne fut qu'après avoir

bien vu la cour & Paris, & bien connu les hommes, que *Molière* les repréſenta avec des couleurs ſi vraies & ſi durables.

Les connaiſſeurs ont dit que l'Etourdi devrait ſeulement être intitulé, *les Contre-temps*. *Lélie*, en rendant une bourſe qu'il a trouvée, en ſecourant un homme qu'on attaque, fait des actions de généroſité, plutôt que d'étourderie. Son valet paraît plus étourdi que lui, puiſqu'il n'a preſque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement, qui a trop ſouvent été l'écueil de *Molière*, n'eſt pas meilleur ici que dans ſes autres pièces: cette faute eſt plus inexcuſable dans une pièce d'intrigue que dans une comédie de caractère.

On eſt obligé de dire (& c'eſt principalement aux étrangers qu'on le dit) que le ſtyle de cette pièce eſt faible & négligé, & que ſurtout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non-ſeulement il ſe trouve dans les ouvrages de cet admirable auteur, des vices de conſtruction, mais auſſi pluſieurs mots impropres & ſurannés. Trois des plus grands auteurs du ſiècle de *Louis XIV*, *Molière*, *la Fontaine* & *Corneille*, ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des auteurs célébres, y diſcernent ces petites fautes, & qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reſte, l'Etourdi eut plus de ſuccès que le Miſanthrope, l'Avare & les Femmes ſavantes n'en eurent depuis. C'eſt qu'avant l'Etourdi on ne connaiſſait pas mieux, & que la réputation de *Molière* ne feſait pas encore d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne comédie au théâtre français que le Menteur.

LE DEPIT AMOUREUX,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée au théâtre du petit Bourbon en 1658.

LE Dépit amoureux fut joué à Paris immédiatement après l'Etourdi. C'est encore une pièce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un seul nœud dans le Dépit amoureux. Il est vrai qu'on a trouvé le déguisement d'une fille en garçon peu vraisemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman sans en avoir l'intérêt ; & le cinquième acte, employé à débrouiller ce roman, n'a paru ni vif, ni comique. On a admiré dans le Dépit amoureux la scène de la brouillerie & du raccommodement d'*Eraste* & de *Lucile*. Le succès est toujours assuré, soit en tragique, soit en comique, à ces sortes de scènes qui représentent la passion la plus chère aux hommes dans la circonstance la plus vive. La petite ode d'*Horace*, *Donec gratus eram tibi*, a été regardée comme le modèle de ces scènes, qui sont enfin devenues des lieux-communs.

LES PRECIEUSES RIDICULES,

Comédie en un acte & en prose, jouée d'abord en province, & représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du petit Bourbon, au mois de novembre 1659.

LORSQUE *Molière* donna cette comédie, la fureur du bel-esprit était plus que jamais à la mode. *Voiture* avait été le premier en France qui avait écrit avec cette galanterie ingénieuse, dans laquelle il est si difficile d'éviter la fadeur & l'affectation. Ses ouvrages, où il se trouve quelques vraies beautés avec trop de faux-brillans, étaient les seuls modèles ; & presque tous ceux qui se piquaient d'esprit n'imitaient que ses défauts. Les romans de Mlle *Scudéri* avaient achevé de gâter le goût : il régnait dans la plupart des conversations un mélange de galanterie guindée, de sentimens romanesques & d'expressions bizarres, qui composaient un jargon nouveau, inintelligible & admiré. Les provinces, qui outrent toutes les modes, avaient encore renchéri sur ce ridicule : les femmes qui se piquaient de cette espèce de bel-esprit, s'appelaient *précieuses ;* ce nom, si décrié depuis par la pièce de *Molière*, était alors honorable ; & *Molière* même dit dans sa préface qu'il a beaucoup de respect pour *les véritables précieuses*, & qu'il n'a voulu jouer que les fausses.

Cette petite pièce, faite d'abord pour la province,

fut applaudie à Paris, & jouée quatre mois de suite. La troupe de *Molière* fit doubler pour la première fois le prix ordinaire, qui n'était alors que dix sous au parterre.

Dès la première représentation, *Ménage*, homme célèbre dans ce temps-là, dit au fameux *Chapelain: Nous adorions vous & moi toutes les sottises qui viennent d'être si bien critiquées; croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré.* Du moins c'est ce que l'on trouve dans le *Ménagiana;* & il est assez vraisemblable que *Chapelain*, homme alors très-estimé, & cependant le plus mauvais poëte qui ait jamais été, parlait lui-même le jargon des Précieuses ridicules chez Mme de *Longueville*, qui présidait, à ce que dit le cardinal de *Retz*, à ces combats spirituels dans lesquels on était parvenu à ne se point entendre.

La pièce est sans intrigue & toute de caractère. Il y a très-peu de défauts contre la langue, parce que lorsqu'on écrit en prose, on est bien plus maître de son style; & parce que *Molière*, ayant à critiquer le langage des beaux-esprits du temps, châtia le sien davantage. Le grand succès de ce petit ouvrage lui attira des critiques, que l'Etourdi & le Dépit amoureux n'avaient pas essuyées. Un certain *Antoine Bodeau* fit *les véritables Précieuses;* on parodia la pièce de *Molière:* mais toutes ces critiques & ces parodies sont tombées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On sait qu'à une représentation des Précieuses ridicules, un vieillard s'écria du milieu du parterre: *Courage, Molière, voilà la bonne comédie.* On eut honte de ce style affecté, contre lequel *Molière* & *Despréaux* se sont toujours élevés. On commença à ne plus

estimer qûe le naturel ; & c'est peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de se distinguer a ramené depuis le style des Précieuses ; on le retrouve encore dans plusieurs livres modernes. L'un, (*a*) en traitant sérieusement de nos lois, appelle un exploit, *un compliment timbré*. L'autré, (*b*) écrivant à une maîtresse en l'air, lui dit : *Votre nom est écrit en grosses lettres sur mon cœur*. . . *Je veux vous faire peindre en iroquoise, mangeant une demi-douzaine de cœurs par amusement*. Un troisième (*c*) appelle un cadran au soleil *un greffier solaire ;* une grosse rave, *un phénomène potager*. Ce style a reparu sur le théâtre même, où *Molière* l'avait si bien tourné en ridicule. Mais la nation entière a marqué son bon goût, en méprisant cette affectation dans des auteurs que d'ailleurs elle estimait

LE COCU IMAGINAIRE,

Comédie en un acte & en vers, représentée à Paris le 28 *mai* 1660.

LE Cocu imaginaire fut joué quarante fois de suite, quoique dans l'été, & pendant que le mariage du roi retenait toute la cour hors de Paris. C'est une pièce en un acte, où il entre un peu de caractère, & dont l'intrigue est comique par elle-même. On voit que *Molière* perfectionna sa manière d'écrire, par son séjour à Paris. Le style du Cocu imaginaire l'emporte beaucoup sur celui de ses premières pièces

(*a*) *Tourreil*. (*b*) *Fontenelle*. (*c*) *La Motte*.

en vers ; on y trouve bien moins de fautes de langage. Il eſt vrai qu'il y a quelques groſſièretés :

> La bière eſt un ſéjour par trop mélancolique,
> Et trop mal-ſain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expreſſions qui ont vieilli. Il y a auſſi des termes que la politeſſe a bannis aujourd'hui du théâtre, comme, *carogne*, *cocu* &c.

Le dénouement que fait *Villebrequin*, eſt un des moins bien ménagés & des moins heureux de *Molière*. Cette pièce eut le ſort des bons ouvrages, qui ont & de mauvais cenſeurs & de mauvais copiſtes. Un nommé *Donneau* fit jouer à l'hôtel de Bourgogne *la Cocue imaginaire*, à la fin de 1661.

DOM GARCIE DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX,

Comédie héroïque en vers & en cinq actes, repréſentée pour la première fois le 4 février 1661.

MOLIERE joua le rôle de *dom Garcie*, & ce fut par cette pièce qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le ſérieux, comme acteur. La pièce & le jeu de *Molière* furent très-mal reçus. Cette pièce, imitée de l'eſpagnol, n'à jamais été rejouée depuis ſa chute. La réputation naiſſante de *Molière* ſouffrit beaucoup de cette diſgrace, & ſes ennemis triomphèrent quelque temps. Dom Garcie ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur.

L'ECOLE DES MARIS,

Comédie en vers & en trois actes, représentée à Paris le 24 juin 1661.

IL y a grande apparence que *Molière* avait au moins les canevas de ces premières pièces déjà préparés, puifqu'elles fe fuccédèrent en fi peu de temps.

L'Ecole des maris affermit pour jamais la réputation de *Molière*. C'eft une pièce de caractère & d'intrigue. Quand il n'aurait fait que ce feul ouvrage, il eût pu paffer pour un excellent auteur comique.

On a dit que l'Ecole des maris était une copie des Adelphes de *Térence*: fi cela était, *Molière* eût plus mérité l'éloge d'avoir fait paffer en France le bon goût de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé fa pièce. Mais les Adelphes ont fourni tout-au plus l'idée de l'Ecole des maris. Il y a dans les Adelphes deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élèvent; il y a de même dans l'Ecole des maris deux tuteurs, dont l'un eft févère, & l'autre indulgent: voilà toute la reffemblance. Il n'y a prefque point d'intrigue dans les Adelphes; celle de l'Ecole des maris eft fine, intéreffante & comique. Une des femmes de la pièce de *Térence*, qui devrait faire le perfonnage le plus intéreffant, ne paraît fur le théâtre que pour accoucher. L'*Ifabelle* de *Molière* occupe prefque toujours la fcène avec efprit & avec

grâce, & mêle quelquefois de la bienſéance, même dans les tours qu'elle joue à ſon tuteur. Le dénouement des Adelphes n'a nulle vraiſemblance ; il n'eſt point dans la nature qu'un vieillard qui a été ſoixante ans chagrin, ſévère & avare, devienne tout-à-coup gai, complaiſant & libéral. Le dénouement de l'Ecole des maris eſt le meilleur de toutes les pièces de *Molière*. Il eſt vraiſemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue ; &, ce qui vaut bien autant, il eſt extrêmement comique. Le ſtyle de *Térence* eſt pur, ſentencieux, mais un peu froid ; comme *Céſar*, qui excellait en tout, le lui a reproché. Celui de *Molière* dans cette pièce eſt plus châtié que dans les autres. L'auteur français égale preſque la pureté de la diction de *Térence*, & le paſſe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractère, dans le dénouement, dans la plaiſanterie.

LES FACHEUX,

Comédie en vers & en trois actes, repréſentée à Vaux devant le roi au mois d'août, & à Paris ſur le théâtre du palais-royal, le 4 *novembre de la même année* 1661.

Nicolas Fouquet, dernier ſurintendant des finances, engagea *Molière* à compoſer cette comédie pour la fameuſe fête qu'il donna au roi & à la reine-mère, dans ſa maiſon de Vaux, aujourd'hui appelée *Villars*. *Molière* n'eut que quinze jours pour ſe préparer. Il

avait déjà quelques scènes détachées toutes prêtes, il y en ajouta de nouvelles, & en composa cette comédie, qui fut, comme il le dit dans la préface, faite, apprise & représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai, comme le prétend *Grimarest*, auteur d'une vie de *Molière*, que le roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du chasseur. *Molière* n'avait point encore auprès du roi un accès assez libre : de plus, ce n'était pas ce prince qui donnait la fête, c'était *Fouquet* ; & il fallait ménager au roi le plaisir de la surprise.

Cette pièce fit au roi un plaisir extrême, quoique les ballets des intermèdes fussent mal inventés & mal exécutés. *Paul Pélisson*, homme célèbre dans les lettres, composa le prologue en vers à la louange du roi. Ce prologue fut très-applaudi de toute la cour, & plut beaucoup à *Louis XIV*. Mais celui qui donna la fête, & l'auteur du prologue, furent tous deux mis en prison peu de temps après. On les voulait même arrêter au milieu de la fête. Triste exemple de l'instabilité des fortunes de cour.

Les Fâcheux ne sont pas le premier ouvrage en scènes absolument détachées, qu'on ait vu sur notre théâtre. Les Visionnaires de *Desmarêts* étaient dans ce goût, & avaient eu un succès si prodigieux que tous les beaux-esprits du temps de *Desmarêts* l'appelaient l'*inimitable comédie*. Le goût du public s'est tellement perfectionné depuis, que cette comédie ne paraît aujourd'hui inimitable que par son extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les comédiens osèrent la jouer en 1719; mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les Fâcheux

tombent dans le même décri. On ignorait le théâtre du temps de *Desmarêts*. Les auteurs étaient outrés en tout, parce qu'ils ne connaissaient point la nature. Ils peignaient au hasard des caractères chimériques. Le faux, le bas, le gigantesque dominaient par-tout. *Molière* fut le premier qui fit sentir le vrai, & par conséquent le beau. Cette pièce le fit connaître plus particulièrement de la cour & du roi; & lorsque, quelque temps après, *Molière* donna cette pièce à St Germain, le roi lui ordonna d'y ajouter la scène du chasseur. On prétend que ce chasseur était le comte de *Soyecourt*. *Molière*, qui n'entendait rien au jargon de la chasse, pria le comte de *Soyecourt* lui-même de lui indiquer les termes dont il devait se servir.

L'ECOLE DES FEMMES,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée à Paris sur le théâtre du palais-royal le 26 décembre 1662.

LE théâtre de *Molière*, qui avait donné naissance à la bonne comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661 & toute l'année 1662 pour certaines farces moitié italiennes, moitié françaises, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux pantomime italien, connu sous le nom de *Scaramouche*. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient sans réserve à ces farces monstrueuses se rendirent difficiles pour l'Ecole des femmes, pièce d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, est ménagée avec tant d'art que tout paraît être en action.

Elle fut très-suivie & très-critiquée, comme le dit la gazette de *Loret* :

Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,
Mais où pourtant va tant de monde,
Que jamais sujet important
Pour le voir n'en attira tant.

Elle passe pour être inférieure en tout à l'Ecole des maris, & surtout dans le dénouement qui est aussi *postiche* dans l'Ecole des femmes, qu'il est bien amené dans l'Ecole des maris. On se révolta généralement contre quelques expressions qui paraissent indignes de *Molière* ; on désapprouva *le corbillon*, *la tarte à la crême*, *les enfans faits par l'oreille*. Mais aussi les connaisseurs admirèrent avec quelle adresse *Molière* avait su attacher & plaire pendant cinq actes, par la seule confidence d'*Horace* au vieillard, & par de simples récits. Il semblait qu'un sujet ainsi traité ne dût fournir qu'un acte ; mais c'est le caractère du vrai génie, de répandre sa fécondité sur un sujet stérile, & de varier ce qui semble uniforme. On peut dire en passant que c'est-là le grand art des tragédies de l'admirable *Racine*.

LA CRITIQUE

DE L'ECOLE DES FEMMES,

Petite pièce en un acte & en prose, représentée à Paris sur le théâtre du palais-royal le premier juin 1663.

C'EST le premier ouvrage de ce genre qu'on connaiſſe au théâtre. C'eſt proprement un dialogue, & non une comédie. *Molière* y fait plus la ſatire de ſes cenſeurs, qu'il ne défend les endroits faibles de l'Ecole des femmes. On convient qu'il avait tort de vouloir juſtifier *la tarte à la crême*, & quelques autres baſſeſſes de ſtyle qui lui étaient échappées; mais ſes ennemis avaient plus grand tort de ſaiſir ces petits défauts pour condamner un bon ouvrage.

Bourſault crut ſe reconnaître dans le portrait de *Liſidas*. Pour s'en venger, il fit jouer à l'hôtel de Bourgogne une petite pièce dans le goût de la Critique de l'Ecole des femmes, intitulée : *Le portrait du peintre*, ou *la Contre-critique.*

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

Petite pièce en un acte & en prose, représentée à Versailles le 14 octobre 1663, & à Paris le 4 novembre de la même année.

MOLIERE fit ce petit ouvrage en partie pour se justifier devant le roi de plusieurs calomnies, & en partie pour répondre à la pièce de *Boursault*. C'est une satire cruelle & outrée. *Boursault* y est nommé par son nom. La licence de l'ancienne comédie grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bienséance & de l'honnêteté publique de supprimer la satire de *Boursault* & celle de *Molière*. Il est honteux que les hommes de génie & de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des sots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes que quand ce sont des hommes publiquement déshonorés, comme *Rolet* & *Wasp*. *Molière* sentit d'ailleurs la faiblesse de cette petite comédie, & ne la fit point imprimer.

LA PRINCESSE D'ELIDE,

OU

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE,

Représentée le 7 mai 1664 à Versailles, à la grande fête que le roi donna aux reines.

LES fêtes que *Louis XIV* donna dans sa jeunesse méritent d'entrer dans l'histoire de ce monarque, non-seulement par les magnificences singulières, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célébres en tous genres, qui contribuaient en même temps à ses plaisirs, à la politesse & à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue sous le nom de l'*Ile enchantée*, que *Molière* fit jouer la Princesse d'Elide, comédie-ballet en cinq actes. Il n'y a que le premier acte & la première scène du second qui soient en vers : *Molière*, pressé par le temps, écrivit le reste en prose. Cette pièce réussit beaucoup dans une cour qui ne respirait que la joie, & qui, au milieu de tant de plaisirs, ne pouvait critiquer avec sévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis représenté la Princesse d'Elide à Paris; mais elle ne put avoir le même succès, dépouillée de tous ses ornemens & des circonstances heureuses

qui l'avaient soutenue. On joua la même année la comédie de la Mère coquette, du célèbre *Quinault*; c'était presque la seule bonne comédie qu'on eût vue en France, hors les pièces de *Molière*, & elle dut lui donner de l'émulation. Rarement les ouvrages faits pour des fêtes réussissent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête est donnée sont toujours indulgens; mais le public libre est toujours sévère. Le genre sérieux & galant n'était pas le génie de *Molière*; & cette espèce de poëme n'ayant ni le plaisant de la comédie, ni les grandes passions de la tragédie, tombe presque toujours dans l'insipidité.

LE MARIAGE FORCÉ,

Petite pièce en prose & en un acte, représentée au louvre le 24 janvier 1664, & au théâtre du palais-royal le 15 décembre de la même année.

C'EST une de ces petites farces de *Molière*, qu'il prit l'habitude de faire jouer après les pièces en cinq actes. Il y a dans celle-ci quelques scènes tirées du théâtre italien. On y remarque plus de bouffonnerie que d'art & d'agrément. Elle fut accompagnée au louvre d'un petit ballet, où *Louis XIV* dansa.

L'AMOUR MEDECIN,

Petite comédie en un acte & en prose, représentée à Versailles le 15 septembre 1665, & sur le théâtre du palais-royal le 22 du même mois.

L'AMOUR *médecin* est un impromptu fait pour le roi en cinq jours de temps : cependant cette petite pièce est d'un meilleur comique que le Mariage forcé. Elle fut accompagnée d'un prologue en musique, qui est l'une des premières compositions de *Lulli.*

C'est le premier ouvrage dans lequel *Molière* ait joué les médecins. Ils étaient fort différens de ceux d'aujourd'hui ; ils allaient presque toujours en robe & en rabat, & consultaient en latin.

Si les médecins de notre temps ne connaissent pas mieux la nature, ils connaissent mieux le monde, & savent que le grand art d'un médecin est l'art de plaire. *Molière* peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie; mais les mœurs du siècle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'esprit de raison s'est introduit dans toutes les sciences, & la politesse dans toutes les conditions.

DOM JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

Comédie en prose & en cinq actes, représentée sur le théâtre du palais-royal le 15 février 1665.

L'ORIGINAL de la comédie bizarre du Festin de Pierre, est de *Triso de Molina*, auteur espagnol. Il est intitulé : *El Combidado de Piedra*, *le convié de Pierre*. Il fut joué ensuite en Italie, sous le titre de *Convitata di Pietra*. La troupe des comédiens italiens le joua à Paris, & on l'appela *le festin de Pierre*. Il eut un grand succès sur le théâtre irrégulier ; on ne se révolta point contre le monstrueux assemblage de bouffonnerie & de religion, de plaisanterie & d'horreur, ni contre les prodiges extravagans qui font le sujet de cette pièce : une statue qui marche & qui parle, & les flammes de l'enfer qui engloutissent un débauché sur le théâtre d'*Arlequin*, ne soulevèrent point les esprits : soit qu'en général il y ait dans cette pièce quelque intérêt ; soit que le jeu des comédiens l'embellît ; soit plutôt que le peuple, à qui le Festin de Pierre plaît beaucoup plus qu'aux honnêtes gens, aime cette espèce de merveilleux.

Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne, mit le

Feſtin de Pierre en vers, & il eut quelque ſuccès à ce théâtre. *Molière* voulut auſſi traiter ce bizarre ſujet. L'empreſſement d'enlever des ſpectateurs à l'hôtel de Bourgogne fit qu'il ſe contenta de donner en proſe ſa comédie : c'était une nouveauté inouïe alors, qu'une pièce de cinq actes en proſe. On voit par-là combien l'habitude a de puiſſance ſur les hommes, & comme elle forme les différens goûts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une comédie puiſſe réuſſir en vers ; les Français au contraire ne croyaient pas qu'on pût ſupporter une longue comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la pièce de *Villiers* ſur celle de *Molière;* & ce préjugé a duré ſi long-temps que *Thomas Corneille*, en 1673, immédiatement après la mort de *Molière*, mit ſon Feſtin de Pierre en vers : il eut alors un grand ſuccès ſur le théâtre de la rue Guénegaud, & c'eſt de cette ſeule manière qu'on le repréſente aujourd'hui.

A la première repréſentation du Feſtin de Pierre de *Molière*, il y avait une ſcène entre dom *Juan* & un pauvre. Dom *Juan* demandait à ce pauvre à quoi il paſſait ſa vie dans la forêt ? *A prier* DIEU, répondait le pauvre, *pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône. Tu paſſes ta vie à prier* DIEU ? diſait dom *Juan : ſi cela eſt, tu dois donc être fort à ton aiſe. Hélas ! Monſieur, je n'ai pas ſouvent de quoi manger. Cela ne ſe peut pas*, repliquait dom *Juan :* DIEU *ne ſaurait laiſſer mourir de faim ceux qui le prient du ſoir au matin. Tiens, voilà un louis d'or ; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

Cette ſcène convenable au caractère impie de dom *Juan*, mais dont les eſprits faibles pouvaient

faire un mauvais ufage, fut fupprimée à la feconde repréfentation ; & ce retranchement fut peut-être caufe du peu de fuccès de la pièce.

Celui qui écrit ceci a vu la fcène écrite de la main de *Molière*, entre les mains du fils de *Pierre Marcaffus*, ami de l'auteur.

Cette fcène a été imprimée depuis.

LE MISANTHROPE,

Comédie en vers & en cinq actes, repréfentée fur le théâtre du palais-royal le 4 *juin* 1666.

L'EUROPE regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le fujet du Mifanthrope a réuffi chez toutes les nations long-temps avant *Molière* & après lui. En effet, il y a peu de chofes plus attachantes qu'un homme qui hait le genre-humain, dont il a éprouvé les noirceurs, & qui eft entouré de flatteurs dont la complaifance fervile fait un contrafte avec fon inflexibilité. Cette façon de traiter le Mifanthrope eft la plus commune, la plus naturelle & la plus fufceptible du genre comique. Celle dont *Molière* l'a traité eft bien plus délicate, & fourniffant bien moins, exigeait beaucoup d'art. Il s'eft fait à lui-même un fujet ftérile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son Mifanthrope hait les hommes, encore plus par humeur que par raifon. Il n'y a d'intrigue dans la pièce que ce qu'il en faut pour

faire fortir les caractères, mais peut-être pas affez pour attacher; en récompenfe, tous ces caractères ont une force, une vérité & une fineffe que jamais auteur comique n'a connues comme lui.

Molière eft le premier qui ait fu tourner en fcènes ces converfations du monde, & y mêler des portraits. Le Mifanthrope en eft plein; c'eft une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules que les yeux vulgaires n'aperçoivent pas. Il eft inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'efprit, de montrer avec quel art *Molière* a peint un homme qui pouffe la vertu jufqu'au ridicule, rempli de faibleffes pour une coquette, & de remarquer la converfation & le contrafte charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit doit fentir ces beautés, lefquelles même, toutes grandes qu'elles font, ne feraient rien fans le ftyle. La pièce eft d'un bout à l'autre à peu près dans le ftyle des fatires de *Defpréaux*, & c'eft de toutes les pièces de *Molière* la plus fortement écrite.

Elle eut à la première repréfentation les applaudiffemens qu'elle méritait. Mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'efprit que pour la multitude, & plus propre encore à être lu qu'à être joué. Le théâtre fut défert dès le troifième jour. Depuis, lorfque le fameux acteur *Baron* étant remonté fur le théâtre, après trente ans d'abfence, joua le Mifanthrope, la pièce n'attira pas un grand concours; ce qui confirma l'opinion où l'on était, que cette pièce ferait plus admirée que fuivie. Ce peu d'empreffement qu'on a d'un côté pour le Mifanthrope, & de l'autre la jufte admiration qu'on a pour lui, prouvent peut-être

plus qu'on ne penſe, que le public n'eſt point injuſte. Il court en foule à des comédies gaies & amuſantes, mais qu'il n'eſtime guère; & ce qu'il admire n'eſt pas toujours réjouiſſant. Il en eſt des comédies comme des jeux : il y en a que tout le monde joue; il y en a qui ne ſont faits que pour les eſprits plus fins & plus appliqués.

Si on oſait encore chercher dans le cœur humain la raiſon de cette tiédeur du public aux repréſentations du Miſanthrope, peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la pièce, dont les beautés ingénieuſes & fines ne ſont pas également vives & intéreſſantes; dans ces converſations même qui ſont des morceaux inimitables, mais qui n'étant pas toujours néceſſaires à la pièce, peut-être refroidiſſent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'auteur; enfin, dans le dénouement qui, tout bien amené & tout ſage qu'il eſt, ſemble être attendu du public ſans inquiétude, & qui, venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le ſpectateur ne ſouhaite point que le Miſanthrope épouſe la coquette *Célimène*, & ne s'inquiète pas beaucoup s'il ſe détachera d'elle. Enfin on prendrait la liberté de dire que le Miſanthrope eſt une ſatire plus ſage & plus fine que celle d'*Horace* & de *Boileau*, & pour le moins auſſi bien écrite; mais qu'il y a des comédies plus intéreſſantes; & que le Tartuffe, par exemple, réunit les beautés du ſtyle du Miſanthrope avec un intérêt plus marqué.

On ſait que les ennemis de *Molière* voulurent perſuader au duc de *Montauſier*, fameux par ſa vertu ſauvage, que c'était lui que *Molière* jouait dans le

Misanthrope. Le duc de *Montausier* alla voir la pièce, & dit, en sortant, qu'il aurait bien voulu ressembler au Misanthrope de *Molière*.

LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

Comédie en trois actes & en prose, représentée sur le théâtre du palais-royal le 9 *août* 1666.

MOLIERE ayant suspendu son chef-d'œuvre du Misanthrope, le rendit quelque temps après au public, accompagné du Médecin malgré lui, farce très-gaie & très-bouffonne, & dont le peuple grossier avait besoin; à peu près comme à l'opéra, après une musique noble & savante, on entend avec plaisir ces petits airs qui ont par eux-mêmes peu de mérite, mais que tout le monde retient aisément. Ces gentillesses frivoles servent à faire goûter les beautés sérieuses.

Le Médecin malgré lui soutint le Misanthrope: c'est peut-être à la honte de la nature humaine, mais c'est ainsi qu'elle est faite; on va plus à la comédie pour rire que pour être instruit. Le Misanthrope était l'ouvrage d'un sage qui écrivait pour les hommes éclairés; & il fallut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.

LE SICILIEN, OU L'AMOUR PEINTRE,

Comédie en prose & en un acte, représentée à Saint-Germain en Laye en 1667, & sur le théâtre du palais-royal le 10 juin de la même année.

C'EST la seule petite pièce en un acte, où il y ait de la grâce & de la galanterie. Les autres petites pièces que *Molière* ne donnait que comme des farces, ont d'ordinaire un fond plus bouffon & moins agréable.

MELICERTE, PASTORALE HEROIQUE,

Représentée à Saint-Germain en Laye pour le roi au ballet des muses, en décembre 1666.

MOLIERE n'a jamais fait que deux actes de cette comédie; le roi se contenta de ces deux actes dans la fête du ballet des muses. Le public n'a point regretté que l'auteur ait négligé de finir cet ouvrage : il est dans un genre qui n'était point celui de *Molière.* Quelque peine qu'il y eût prise, les plus grands efforts d'un homme d'esprit ne remplacent jamais le génie.

AMPHITRION.

Comédie en vers & en trois actes, représentée sur le théâtre du palais-royal le 13 janvier 1668.

EURIPIDE & *Archippus* avaient traité ce sujet de tragi-comédie chez les Grecs ; c'est une des pièces de *Plaute* qui a eu le plus de succès ; on la jouait encore à Rome cinq cents ans après lui ; & ce qui peut paraître singulier, c'est qu'on la jouait toujours dans des fêtes consacrées à *Jupiter*. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment, qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au théâtre des mêmes dieux qu'on adorait dans les temples.

Molière a tout pris de *Plaute*, hors les scènes de *Sosie* & de *Cleantis*. Ceux qui ont dit qu'il a imité son prologue de *Lucien*, ne savent pas la différence qui est entre une imitation & la ressemblance très-éloignée de l'excellent dialogue de la Nuit & de Mercure dans *Molière*, avec le petit dialogue de Mercure & d'Apollon dans *Lucien* : il n'y a pas une plaisanterie, pas un seul mot que *Molière* doive à cet auteur grec.

Tous les lecteurs exempts de préjugés savent combien l'Amphitrion français est au-dessus de l'Amphitrion latin. On ne peut pas dire des plaisanteries de *Molière* ce qu'*Horace* dit de celles de *Plaute* :

Nostri proavi plautinos & numeros &
Laudavere sales, nimiùm patienter utrumque.

Dans *Plaute*, *Mercure* dit à *Sosie* : *Tu viens avec des fourberies cousues*. *Sosie* répond : *Je viens avec des habits cousus. Tu as menti*, replique le dieu, *tu viens avec tes pieds, & non avec tes habits*. Ce n'est pas là le comique de notre théâtre. Autant *Molière* paraît surpasser *Plaute* dans cette espèce de plaisanterie que les Romains nommaient *urbanité*, autant paraît-il aussi l'emporter dans l'économie de sa pièce. Quand il fallait chez les anciens apprendre au spectateur quelque événement, un acteur venait sans façon le conter dans un monologue ; ainsi *Amphitrion* & *Mercure* viennent seuls sur la scène dire tout ce qu'ils ont fait pendant les entr'actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les tragédies. Cela seul fait peut-être voir que le théâtre des anciens (d'ailleurs à jamais respectable) est par rapport au nôtre ce que l'enfance est à l'âge mûr.

Mme *Dacier* qui a fait honneur à son sexe par son érudition, & qui lui en eût fait davantage, si avec la science des commentateurs elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une dissertation pour prouver que l'Amphitrion de *Plaute* était fort au-dessus du moderne ; mais ayant ouï dire que *Molière* voulait faire une comédie des *Femmes savantes*, elle supprima sa dissertation.

L'Amphitrion de *Molière* réussit pleinement & sans contradiction ; aussi est-ce une pièce faite pour plaire aux plus simple & aux plus grossiers, comme aux plus délicats. C'est la première comédie que *Molière* ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de versification était plus propre à la comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté & plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres sont d'autant plus

mal aiſés à faire qu'ils ſemblent plus faciles. Il y a un rhythme très-peu connu qu'il y faut obſerver, ſans quoi cette poëſie rebute. *Corneille* ne connut pas ce rhythme dans ſon Agéſilas.

L' A V A R E,

Comédie en proſe & en cinq actes, repréſentée à Paris, ſur le théâtre du palais-royal, le 9 ſeptembre 1668.

CETTE excellente comédie avait été donnée au public en 1667 : mais le même préjugé qui fit tomber le Feſtin de Pierre, parce qu'il était en proſe, avait fait tomber l'Avare. *Molière*, pour ne point heurter de front le ſentiment des critiques, & ſachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le temps de revenir, & ne rejoua l'Avare qu'un an après : le public qui, à la longue, ſe rend toujours au bon, donna à cet ouvrage les applaudiſſemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes comédies en proſe, & qu'il y a peut-être plus de difficulté à réuſſir dans ce ſtyle ordinaire, où l'eſprit ſeul ſoutient l'auteur, que dans la verſification qui, par la rime, la cadence & la meſure, prête des ornemens à des idées ſimples, que la proſe n'embellirait pas.

Il y a dans l'Avare quelques idées priſes de *Plaute*, & embellies par *Molière*. *Plaute* avait imaginé le premier de faire en même temps voler la caſſette de l'Avare, & ſéduire ſa fille; c'eſt de lui qu'eſt toute l'invention de la ſcène du jeune homme qui vient

avouer le rapt, & que l'Avare prend pour le voleur. Mais on ose dire que *Plaute* n'a point assez profité de cette situation, il ne l'a inventée que pour la manquer; que l'on en juge par ce trait seul : l'amant de la fille ne paraît que dans cette scène, il vient sans être annoncé ni préparé, & la fille elle-même n'y paraît point du tout.

Tout le reste de la pièce est de *Molière*, caractères, intrigues, plaisanteries; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'Avare parlant (peut-être mal à propos) aux spectateurs, dit : *Mon voleur n'est-il point parmi vous? Ils me regardent tous, & se mettent à rire.* (*Quid est quod ridetis? Novi omnes, scio fures hîc esse complures.*) Et cet autre endroit encore, où ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième : *Ostende tertiam.*

Mais si l'on veut connaître la différence du style de *Plaute* & du style de *Molière*, qu'on voie les portraits que chacun fait dans son Avare. *Plaute* dit :

Clamat suam rem periisse, seque,
De suo tigillo fumus si qua exit foras.
Quin, cum it dormitum, follem obstringit ob gulam,
Ne quid animæ fortè amittat dormiens;
Etiamnè obturat inferiorem gutturem? &c.

Il crie qu'il est perdu, qu'il est abymé, si la fumée de son feu va hors de sa maison. Il se met une vessie à la bouche pendant la nuit, de peur de perdre son souffle. Se bouche-t-il aussi la bouche d'en-bas?

Cependant ces comparaisons de *Plaute* avec *Molière*, toutes à l'avantage du dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive estimer ce comique latin qui, n'ayant

pas

pas la pureté de *Térence*, & fort inférieur à *Molière*, a été, pour la variété de ses caractères & de ses intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve aussi à la vérité dans l'Avare de *Molière* quelques expressions grossières, comme : *Je sais l'art de traire les hommes;* & quelques mauvaises plaisanteries, comme : *Je marierais, si je l'avais entrepris, le grand-turc & la république de Venise.*

Cette comédie a été traduite en plusieurs langues, & jouée sur plus d'un théâtre d'Italie & d'Angleterre, de même que les autres pièces de *Molière;* mais les pièces traduites ne peuvent réussir que par l'habileté du traducteur. Un poëte anglais, nommé *Shadwell*, aussi vain que mauvais poëte, la donna en anglais du vivant de *Molière*. Cet homme dit dans sa préface : *Je crois pouvoir dire sans vanité que Molière n'a rien perdu entre mes mains. Jamais pièce française n'a été maniée par un de nos poëtes, quelque méchant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'est ni faute d'invention, ni faute d'esprit, que nous empruntons des Français; mais c'est par paresse : c'est aussi par paresse que je me suis servi de l'Avare de Molière.*

On peut juger qu'un homme qui n'a pas assez d'esprit pour mieux cacher sa vanité, n'en a pas assez pour faire mieux que *Molière*. La pièce de *Shadwell* est généralement méprisée. M. *Fielding*, meilleur poëte & plus modeste, a traduit l'Avare, & l'a fait jouer à Londres en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de dialogue particulières à sa nation, & sa pièce a eu près de trente représentations; succès très-rare à Londres, où les pièces qui ont le plus de cours ne sont jouées tout au plus que quinze fois.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

Comédie en prose & en trois actes, représentée, à Versailles le 15 de juillet 1668, & à Paris le 9 de novembre suivant.

ON ne connaît, & on ne joue cette pièce que sous le nom de *George Dandin;* & au contraire, le Cocu imaginaire, qu'on avait intitulé & affiché *Sganarelle*, n'est connu que sous le nom du *Cocu imaginaire*, peut-être parce que ce dernier titre est plus plaisant que celui du Mari confondu. George Dandin réussit pleinement; mais si on ne reprocha rien à la conduite & au style, on se souleva un peu contre le sujet même de la pièce; quelques personnes se révoltèrent contre une comédie, dans laquelle une femme mariée donne rendez-vous à son amant. Elles pouvaient considérer que la coquetterie de cette femme n'est que la punition de la sottise que fait *George Dandin* d'épouser la fille d'un gentilhomme ridicule.

L'IMPOSTEUR,

OU

LE TARTUFFE,

Joué sans interruption en public le 5 février 1669.

ON ſait toutes les traverſes que cet admirable ouvrage eſſuya. On en voit le détail dans la préface de l'auteur au-devant du Tartuffe.

Les trois premiers actes avaient été repréſentés à Verſailles devant le roi le 12 mai 1664. Ce n'était pas la première fois que *Louis XIV*, qui ſentait le prix des ouvrages de *Molière*, avait voulu les voir avant qu'ils fuſſent achevés; il fut fort content de ce commencement, & par conſéquent la cour le fut auſſi.

Il fut joué le 29 novembre de la même année à Rainſy, devant le grand *Condé*. Dès-lors les rivaux ſe réveillèrent; les dévots commencèrent à faire du bruit; les faux zélés (l'eſpèce d'homme la plus dangereuſe) crièrent contre *Molière*, & ſéduiſirent même quelques gens de bien. *Molière* voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer ſa perſonne encore plus que ſa pièce, voulut laiſſer ces premières fureurs ſe calmer: il fut un an ſans donner le Tartuffe; il le

lisait seulement dans quelques maisons choisies, où la superstition ne dominait pas.

Molière ayant opposé la protection & le zèle de ses amis aux cabales naissantes de ses ennemis, obtint du roi une permission verbale de jouer le Tartuffe. La première représentation en fut donc faite à Paris le 5 août 1667. Le lendemain on allait la rejouer; l'assemblée était la plus nombreuse qu'on eût jamais vue; il y avait des dames de la première distinction aux troisièmes loges; les acteurs allaient commencer, lorsqu'il arriva un ordre du premier président du parlement, portant défense de jouer la pièce.

C'est à cette occasion qu'on prétend que *Molière* dit à l'assemblée: *Messieurs, nous allions vous donner le Tartuffe, mais monsieur le premier président ne veut pas qu'on le joue.*

Pendant qu'on supprimait cet ouvrage qui était l'éloge de la vertu & la satire de la seule hypocrisie, on permit qu'on jouât sur le théâtre italien Scaramouche ermite, pièce très-froide si elle n'eût été licencieuse, dans laquelle un ermite vêtu en moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, & y reparaît de temps en temps, en disant: *Questo è per mortificar la carne.* On fait sur cela le mot du grand *Condé*: *Les comédiens italiens n'ont offensé que* DIEU, *mais les Français ont offensé les dévots.* Au bout de quelque temps, *Molière* fut délivré de la persécution; il obtint un ordre du roi par écrit de représenter le Tartuffe. Les comédiens ses camarades voulurent que *Molière* eût toute sa vie deux parts dans le gain de la troupe, toutes les fois qu'on

jouerait cette pièce; elle fut repréſentée trois mois de ſuite, & durera autant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même pièce qu'on trouvait autrefois ſi ſcandaleuſe. On peut hardiment avancer que les diſcours de *Cléante*, dans leſquels la vertu vraie & éclairée eſt oppoſée à la dévotion imbécille d'*Orgon*, ſont, à quelques expreſſions près, le plus fort & le plus élégant ſermon que nous ayons en notre langue, & c'eſt peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire que *Molière* au théâtre.

Voyez ſurtout cet endroit:

> Allez, tous vos diſcours ne me font point de peur;
> Je fais comme je parle, & le ciel voit mon cœur:
> Il eſt de faux dévots, ainſi que de faux braves &c.

Preſque tous les caractères de cette pièce ſont originaux: il n'y en a aucun qui ne ſoit bon, & celui du *Tartuffe* eſt parfait. On admire la conduite de la pièce juſqu'au dénouement; on ſent combien il eſt forcé, & combien les louanges du roi, quoique mal amenées, étaient néceſſaires pour ſoutenir *Molière* contre ſes ennemis.

Dans les premières repréſentations l'impoſteur ſe nommait *Panulphe*, & ce n'était qu'à la dernière ſcène qu'on apprenait ſon véritable nom de *Tartuffe*, ſous lequel ſes impoſtures étaient ſuppoſées être connues du roi. A cela près, la pièce était comme

elle eſt aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait eſt à ce vers :

O Ciel ! pardonne-moi la douleur qu'il me donne.

Il y avait :

O Ciel, pardonne-moi comme je lui pardonne.

Qui croirait que le ſuccès de cette admirable pièce eût été balancé par celui d'une comédie qu'on appelle *la Femme juge & partie*, qui fut jouée à l'hôtel de Bourgogne auſſi long-temps que le Tartuffe au palais-royal ? *Montfleuri*, comédien de l'hôtel de Bourgogne, auteur de la Femme juge & partie, ſe croyait égal à *Molière ;* & la préface qu'on a miſe au devant du recueil de ce *Montfleuri*, avertit que M. de *Montfleuri* était un grand-homme. Le ſuccès de la Femme juge & partie, & de tant d'autres pièces médiocres, dépend uniquement d'une ſituation que le jeu d'un acteur fait valoir. On ſait qu'au théâtre il faut peu de choſe pour faire réuſſir ce qu'on mépriſe à la lecture. On repréſenta ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, à la ſuite de la Femme juge & partie, la Critique du Tartuffe. Voici ce qu'on trouve dans le prologue de cette critique :

Molière plaît aſſez, c'eſt un bouffon plaiſant,
Qui divertit le monde en le contrefeſant ;
Ses grimaces ſouvent cauſent quelques ſurpriſes ;
Toutes ſes pièces ſont d'agréables ſottiſes :
Il eſt mauvais poëte, & bon comédien ;
Il fait rire, & de vrai, c'eſt tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt libelles ; un curé

de Paris s'avilit jusqu'à composer une de ces brochures, dans laquelle il débutait par dire qu'il fallait brûler *Molière*. Voilà comme ce grand-homme fut traité de son vivant; l'approbation du public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait assez : mais qu'il est humiliant pour une nation, & triste pour les hommes de génie, que le petit nombre leur rende justice, tandis que le grand nombre les néglige ou les persécute !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

Comedie-ballet en prose & en trois actes, faite & jouée à Chambord, pour le roi, au mois de septembre 1669, *& représentée sur le théâtre du palais-royal le* 15 *novembre de la même année.*

CE fut à la représentation de cette comédie que la troupe de *Molière* prit pour la première fois le titre de *la troupe du roi*. Pourceaugnac est une farce; mais il y a dans toutes les farces de *Molière* des scènes dignes de la haute comédie. Un homme supérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec esprit. *Lulli*, qui n'avait point encore le privilége de l'opéra, fit la musique du ballet de Pourceaugnac; il y dansa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talens étaient employés au divertissement du roi, & tout ce qui avait rapport aux beaux arts était honorable.

On n'écrivit point contre Pourceaugnac : on ne

cherche à rabaisser les grands-hommes que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner sévèrement cette farce, les gens de bon goût reprochèrent à l'auteur d'avilir trop souvent son génie à des ouvrages frivoles qui ne méritaient pas d'examen ; mais *Molière* leur répondait qu'il était comédien aussi-bien qu'auteur, qu'il fallait réjouir la cour & attirer le peuple, & qu'il était réduit à consulter l'intérêt de ses acteurs aussi-bien que sa propre gloire.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie-ballet en prose & en cinq actes, faite & jouée à Chambord au mois d'octobre 1670, *& représentée à Paris le* 23 *novembre de la même année.*

LE Bourgeois gentilhomme est un des plus heureux sujets de comédie que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité, attribut de l'espèce humaine, fait que des princes prennent le titre de *rois*, que les grands-seigneurs veulent être princes ; &, comme dit *la Fontaine*,

Tout prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Cette faiblesse est précisément la même que celle d'un bourgeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du bourgeois est la seule qui soit comique, & qui puisse faire rire au théâtre : ce sont

les extrêmes disproportions des manières & du langage d'un homme, avec les airs & les discours qu'il veut affecter, qui font un ridicule plaisant; cette espèce de ridicule ne se trouve point dans des princes ou dans des hommes élevés à la cour, qui couvrent toutes leurs sottises du même air & du même langage; mais ce ridicule se montre tout entier dans un bourgeois élevé grossièrement, & dont le naturel fait à tout moment un contraste avec l'art dont il veut se parer. C'est ce naturel grossier qui fait le plaisant de la comédie; & voilà pourquoi ce n'est jamais que dans la vie commune qu'on prend les personnages comiques. Le Misanthrope est admirable, le Bourgeois gentilhomme est plaisant.

Les quatre premiers actes de cette pièce peuvent passer pour une comédie; le cinquième est une farce qui est réjouissante, mais trop peu vraisemblable. *Molière* aurait pu donner moins de prise à la critique, en supposant quelque autre homme que le fils du grand-turc. Mais il cherchait par ce divertissement plutôt à réjouir qu'à faire un ouvrage régulier.

Lulli fit aussi la musique du ballet, & il y joua comme dans Pourceaugnac.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

Comédie en prose & en trois actes, représentée sur le théâtre du palais-royal le 24 *mai* 1671.

LES Fourberies de Scapin sont une de ces farces que *Molière* avait préparées en province. Il n'avait pas fait scrupule d'y insérer deux scènes entières du Pédant joué, mauvaise pièce de *Cyrano de Bergerac.* On prétend que quand on lui reprochait ce plagiat il répondait : *Ces deux scènes sont assez bonnes; cela m'appartenait de droit : il est permis de reprendre son bien par-tout où on le trouve.*

Si *Molière* avait donné la farce des Fourberies de Scapin pour une vraie comédie, *Despréaux* aurait eu raison de dire dans son art poëtique :

C'est par-là que Molière illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

On pourrait répondre à ce grand critique, que *Molière* n'a point allié *Térence* avec *Tabarin* dans ses vraies comédies, où il surpasse *Térence* : que s'il a déféré au goût du peuple, c'est dans ses farces,

dont le feul titre annonce du bas comique ; & que ce bas comique était néceffaire pour foutenir fa troupe.

Molière ne penfait pas que les Fourberies de Scapin & le Mariage forcé valuffent l'Avare, le Tartuffe, le Mifanthrope, les Femmes favantes, ou fuffent même du même genre. De plus, comment *Defpréaux* peut-il dire que *Molière peut-être de fon art eût remporté le prix*? Qui aura donc ce prix, fi *Molière* ne l'a pas ?

PSYCHÉ,

Tragédie-ballet en vers libres & en cinq actes, repréfentée devant le roi, dans la falle des machines du palais-des Tuileries, en janvier & durant le carnaval de l'année 1670, *& donnée au public fur le théâtre du palais-royal en* 1671.

LE fpectacle de l'opéra, connu en France fous le miniftère du cardinal *Mazarin*, était tombé par fa mort. Il commençait à fe relever. *Perrin*, introducteur des ambaffadeurs chez *Monfieur*, frère de *Louis XIV*; *Cambert*, intendant de la mufique de la reine-mère, & le marquis de *Sourdiac* homme de goût, qui avait du génie pour les machines, avaient obtenu, en 1669, le privilége de l'opéra ; mais ils ne donnèrent rien au public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français puffent jamais foutenir trois heures de mufique, & qu'une tragédie

toute chantée pût réussir. On pensait que le comble de la perfection est une tragédie déclamée, avec des chants & des danses dans les intermèdes. On ne songeait pas que si une tragédie est belle & intéressante, les entr'actes de musique doivent en devenir froids ; & que si les intermèdes sont brillans, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la musique à la simple déclamation. Un ballet peut délasser dans les entr'actes d'une pièce ennuyeuse ; mais une bonne pièce n'en a pas besoin, & l'on joue Athalie sans les chœurs & sans la musique. Ce ne fut que quelques années après que *Lulli* & *Quinault* nous apprirent qu'on pouvait chanter toute une tragédie, comme on fesait en Italie, & qu'on la pouvait même rendre intéressante : perfection que l'Italie ne connaissait pas.

Depuis la mort du cardinal *Mazarin*, on n'avait donc donné que des pièces à machines avec des divertissemens en musique, telles qu'Andromède & la Toison d'or. On voulut donner au roi & à la cour, pour l'hiver de 1670, un divertissement dans ce goût, & y ajouter des danses. *Molière* fut chargé du sujet de la fable le plus ingénieux & le plus galant, & qui était alors en vogue par le roman beaucoup trop alongé que *la Fontaine* venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte, la première scène du second, & la première du troisième ; le temps pressait : *Pierre Corneille* se chargea du reste de la pièce ; il voulut bien s'assujettir au plan d'un autre ; & ce génie mâle, que l'âge rendait sec & sévère, s'amollit pour plaire à *Louis XIV*. L'auteur

de Cinna fit à l'âge de soixante-sept ans cette déclaration de *Psyché* à l'*Amour* qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres & les plus naturels qui soient au théâtre.

Toutes les paroles qui se chantent sont de *Quinault*; *Lulli* composa les airs. Il ne manquait à cette société de grands-hommes que le seul *Racine*, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au théâtre se fût réuni pour servir un roi qui méritait d'être servi par de tels hommes.

Psyché n'est pas une excellente pièce, & les derniers actes en sont très-languissans; mais la beauté du sujet, les ornemens dont elle fut embellie, & la dépense royale qu'on fit pour ce spectacle, firent pardonner ses défauts.

LES FEMMES SAVANTES,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée sur le théâtre du palais-royal le 11 mars 1672.

CETTE comédie, qui est mise par les connaisseurs dans le rang du Tartuffe & du Misanthrope, attaquait un ridicule qui ne semblait propre à réjouir ni le peuple ni la cour, à qui ce ridicule paraissait être également étranger. Elle fut reçue d'abord assez froidement; mais les connaisseurs rendirent bientôt à *Molière* les suffrages de la ville; & un mot du roi lui donna ceux de la cour. L'intrigue, qui en effet

a quelque chose de plus plaisant que celle du Misanthrope, soutint la pièce long-temps.

Plus on la vit, & plus on admira comment *Molière* avait pu jeter tant de comique sur un sujet qui paraissait fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui sont au fait de l'histoire littéraire de ce temps-là, savent que *Ménage* y est joué sous le nom de *Vadius*, & que *Trissotin* est le fameux abbé *Cottin*, si connu par les satires de *Despréaux*. Ces deux hommes étaient, pour leur malheur, ennemis de *Molière;* ils avaient voulu persuader au duc de *Montausier* que le Misanthrope était fait contre lui ; quelque temps après ils avaient eu chez Mademoiselle, fille de *Gaston de France*, la scène que *Molière* a si bien rendue dans les Femmes savantes. Le malheureux *Cottin* écrivait également contre *Ménage*, contre *Molière* & contre *Despréaux ;* les satires de *Despréaux* l'avaient déjà couvert de honte, mais *Molière* l'accabla. *Trissotin* était appelé aux premières représentations *Tricottin.* L'acteur qui le représentait avait affecté, autant qu'il avait pu, de ressembler à l'original par la voix & par le geste. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de *Trissotin*, sacrifiés sur le théâtre à la risée publique, étaient de l'abbé *Cottin* même. S'ils avaient été bons, & si leur auteur avait valu quelque chose, la critique sanglante de *Molière* & celle de *Despréaux* ne lui eussent pas ôté sa réputation. *Molière* lui-même avait été joué aussi cruellement sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, & n'en fut pas moins estimé : le vrai mérite résiste à la satire. Mais *Cottin* était bien loin de pouvoir se soutenir contre de

telles attaques : on dit qu'il fut ſi accablé de ce dernier coup qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduiſit au tombeau. Les ſatires de *Deſpréaux* coûtèrent auſſi la vie à l'abbé *Caſſaigne :* triſte effet d'une liberté plus dangereuſe qu'utile, & qui flatte plus la malignité humaine, qu'elle n'inſpire le bon goût.

La meilleure ſatire qu'on puiſſe faire des mauvais poëtes, c'eſt de donner d'excellens ouvrages ; *Molière* & *Deſpréaux* n'avaient pas beſoin d'y ajouter des injures.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

Comédie-ballet en proſe & en cinq actes, repréſentée devant le roi à Saint-Germain, au mois de janvier 1670.

LOUIS XIV lui-même donna le ſujet de cette pièce à *Molière.* Il voulut qu'on repréſentât deux princes qui ſe diſputeraient une maîtreſſe, en lui donnant des fêtes magnifiques & galantes. *Molière* ſervit le roi avec précipitation. Il mit dans cet ouvrage deux perſonnages qu'il n'avait point encore fait paraître ſur ſon théâtre, un aſtrologue & un fou de cour. Le monde n'était point alors déſabuſé de l'aſtrologie judiciaire ; on y croyait d'autant plus qu'on connaiſſait moins la véritable aſtronomie. Il eſt rapporté dans *Vittorio Siri* qu'on n'avait pas manqué,

à la naiſſance de *Louis XIV*, de faire tenir un aſtrologue dans un cabinet voiſin de celui où la reine accouchait. C'eſt dans les cours que cette ſuperſtition règne davantage, parce que c'eſt là qu'on a plus d'inquiétude ſur l'avenir.

Les fous y étaient auſſi à la mode ; chaque prince & chaque grand ſeigneur même avait ſon fou ; & les hommes n'ont quitté ce reſte de barbarie qu'à meſure qu'ils ont plus connu les plaiſirs de la ſociété & ceux que donnent les beaux arts. Le fou qui eſt repréſenté dans *Molière*, n'eſt point un fou ridicule, tel que le Moron de la princeſſe d'Elide, mais un homme adroit, & qui, ayant la liberté de tout dire, s'en ſert avec habileté & avec fineſſe. La muſique eſt de *Lulli*. Cette pièce ne fut jouée qu'à la cour, & ne pouvait guère réuſſir que par le mérite du divertiſſement & par celui de l'à-propos.

On ne doit pas omettre que dans les divertiſſemens des Amans magnifiques il ſe trouve une traduction de l'ode d'*Horace* :

Donec gratus eram tibi.

LA

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

Petite comédie en un acte & en prose, représentée devant le roi, à St Germain, en février 1672, & à Paris sur le théâtre du palais-royal le 8 juillet de la même année.

C'EST une farce, mais toute de caractères, qui est une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop simple, des ridicules de la province ; ridicules dont on s'est beaucoup corrigé à mesure que le goût de la société, & la politesse aisée qui règne en France, se sont répandus de proche en proche.

LE MALADE IMAGINAIRE,

En trois actes, avec des intermèdes, fut représenté sur le théâtre du palais-royal le 10 février 1673.

C'EST une de ces farces de *Molière* dans lesquelles on trouve beaucoup de scènes dignes de la haute comédie. La naïveté, peut-être poussée trop loin, en fait le principal caractère. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop basses, & ses comédies de n'être pas toujours assez intéressantes. Mais avec tous ces défauts-là il sera toujours le premier

de tous les poëtes comiques. Depuis lui le théâtre français s'eſt ſoutenu, & même a été aſſervi à des lois de décence, plus rigoureuſes que du temps de *Molière*. On n'oſerait aujourd'hui haſarder la ſcène où le Tartuffe preſſe la femme de ſon hôte ; on n'oſerait ſe ſervir des termes de *fils de putain*, de *carogne*, & même de *cocu;* la plus exacte bienſéance règne dans les pièces modernes. Il eſt étrange que tant de régularité n'ait pu lever encore cette tache, qu'un préjugé très-injuſte attache à la profeſſion de comédien. Ils étaient honorés dans Athènes où ils repréſentaient de moins bons ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes néceſſaires à un Etat bien policé, qui exercent, ſous les yeux des magiſtrats, un talent très-difficile & très-eſtimable. Mais c'eſt le ſort de tous ceux qui n'ont que leur talent pour appui, de travailler pour un public ingrat.

On demande pourquoi *Molière* ayant autant de réputation que *Racine*, le ſpectacle cependant eſt déſert quand on joue ſes comédies, & qu'il ne va preſque plus perſonne à ce même Tartuffe qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu'on court encore avec empreſſement aux tragédies de *Racine* lorſqu'elles ſont bien repréſentées ? C'eſt que la peinture de nos paſſions nous touche encore davantage que le portrait de nos ridicules ; c'eſt que l'eſprit ſe laſſe des plaiſanteries, & que le cœur eſt inépuiſable. L'oreille eſt auſſi plus flattée de l'harmonie des beaux vers tragiques, & de la magie étonnante du ſtyle de *Racine*, qu'elle ne peut l'être du langage propre à la comédie ; ce langage peut plaire, mais il ne

peut jamais émouvoir, & l'on ne vient au ſpectacle que pour être ému.

Il faut encore convenir que *Molière*, tout admirable qu'il eſt dans ſon genre, n'a ni des intrigues aſſez attachantes, ni des dénouemens aſſez heureux, tant l'art dramatique eſt difficile.

TRADUCTION
DU POEME
DE JEAN PLOKOF,
CONSEILLER DE HOLSTEIN,
Sur les affaires présentes.

1770.

I.

Aux armes, princes & républiques, chrétiens ſi long-temps acharnés les uns contre les autres pour des intérêts auſſi faibles que mal entendus : aux armes contre les ennemis de l'Europe. Les uſurpateurs du trône des *Conſtantins* vous appellent eux-mêmes à leur ruine ; ils vous crient en tombant ſous le fer victorieux des Ruſſes : Venez, achevez de nous exterminer.

I I.

Le ſardanapale de Stamboul, endormi dans la molleſſe & dans la barbarie, s'eſt réveillé un moment à la voix de ſes inſolens ſatrapes & de ſes prêtres ignorans. Ils lui ont dit : Viole le droit des nations ; loin de reſpecter les ambaſſadeurs des monarques, commence par ordonner qu'on les mette aux fers, & enſuite nous inſtruirons la terre en ton nom que

tu vas punir la Russie, parce qu'elle t'a désobéi. Je le veux, a répondu le lourd dominateur des Dardanelles & de Marmara. Ses janissaires & ses spahis sont partis : & il s'est rendormi profondément.

III.

PENDANT que son ame matérielle se livrait à des songes flatteurs entre deux géorgiennes aux yeux noirs, arrachées par ses eunuques aux bras de leurs mères pour assouvir ses désirs sans amour, le génie de la Russie a déployé ses ailes brillantes : il a fait entendre sa voix de la Néva au Pont-Euxin, dans la Sarmatie, dans la Dacie, au bord du Danube, au promontoire du Ténare, aux plaines, aux montagnes où régnait autrefois *Ménélas*. Il a parlé, ce puissant génie, & les barbares enfans du Turquestan ont par-tout mordu la poussière. Stamboul tremble, la cognée est à la racine de ce grand arbre qui couvre l'Europe, l'Asie & l'Afrique de ses rameaux funestes. Et vous resteriez tranquilles ! vous, Princes, tant de fois outragés par cette nation farouche, vous dormiriez comme *Mustapha*, fils de *Mahmoud !*

IV.

JAMAIS peut-être on ne retrouvera une occasion si belle de renvoyer dans leurs antiques marais les déprédateurs du monde. La Servie tend les bras au jeune empereur des Romains, & lui crie : Délivrez-moi du joug des Ottomans. Que ce jeune prince, qui aime la vertu & la gloire véritable, mette cette gloire à venger les outrages faits à ses augustes ancêtres : qu'il ait toujours devant les yeux Vienne

affiégée par un vifir, & la Hongrie dévaftée pendant deux fiècles entiers.

V.

QUE le lion de St *Marc* ne fe contente pas de fe voir avec complaifance à la tête d'un évangile : qu'il coure à la proie : que ceux qui époufent tranquillement la mer toutes les années, fendent fes flots par les proues de cent navires : qu'ils reprennent l'île confacrée à *Vénus*, & celle où *Minos* dicta fes lois oubliées pour les lois de l'Alcoran.

V I.

LA patrie des *Thémiftocles* & des *Miltiades* fecoue fes fers en voyant pláner de loin l'aigle de *Catherine*, mais elle ne peut encore les brifer. Quoi donc, n'y aurait-il en Europe qu'un petit peuple ignoré, une poignée de Monténégrins, une fourmillière qui ofât fuivre les traces que cette aigle triomphante nous montre du haut des airs dans fon vol impétueux ?

V I I.

LES braves chevaliers du rocher de Malthe brûlent d'impatience de fe reffaifir de l'île du Soleil & des rofes que leur enleva *Soliman*, l'intrépide aïeul de l'imbécille *Muftapha*. Les nobles & valeureux Efpagnols qui n'ont jamais fait de paix avec ces barbares, qui ne leur envoient point de confuls de marchands, fous le nom d'ambaffadeurs, pour recevoir des affronts toujours diffimulés ; les Efpagnols, qui bravent dans Oran les puiffances de l'Afrique, fouffriront-ils que les fept faibles tours de Byfance ofent infulter aux tours de la Caftille ?

VIII.

Dans les temps d'une ignorance grossière, d'une superstition imbécille & d'une chevalerie ridicule, les pontifes de l'Europe trouvèrent le secret d'armer les chrétiens contre les musulmans, en leur donnant pour toute récompense une croix sur l'épaule & des bénédictions. L'éternel arbitre de l'univers ordonnait, disaient-ils, que les chevaliers & les écuyers, pour plaire à leurs dames, allassent tout tuer dans le territoire pierreux & stérile de Jérusalem & de Bethléem; comme s'il importait à DIEU & à ces dames que cette misérable contrée appartînt à des Francs, à des Grecs, à des Arabes, à des Turcs ou à des Corasmins.

IX.

LE but secret & véritable de ces grands armemens était de soumettre l'Eglise grecque à l'Eglise latine, (car il est impie de prier DIEU en grec; il n'entend que le latin.) Rome voulait disposer des évêchés de Laodicée, de Nicomédie & du grand Caire: elle voulait faire couler l'or de l'Asie sur les rivages du Tibre. L'avarice & la rapine déguisées en religion firent périr des millions d'hommes; elles appauvrirent ceux mêmes qui croyaient s'enrichir par le fanatisme qu'ils inspiraient.

X.

PRINCES, il ne s'agit pas ici de croisades: laissez les ruines de Jérusalem, de Séparvaïm, de Corozaïm, de Sodome & de Gomorrhe: chassez *Mustapha*, & partagez. Ses troupes ont été battues; mais elles

s'exercent par leurs défaites. Un vifir montre aux janiſſaires l'exercice pruſſien. Les Turcs revenus de leur étonnement peuvent ſe rendre formidables. Ceux qui ont été vaincus dans la Dacie peuvent un jour aſſiéger Vienne une ſeconde fois. Le temps de détruire les Turcs eſt venu. Si vous ne ſaiſiſſez pas ce temps, ſi vous laiſſez diſcipliner une nation ſi terrible autrefois ſans diſcipline, elle vous détruira peut-être. Mais où ſont ceux qui ſavent prévoir & prévenir ?

X I.

LES politiques diront : Nous voulons voir de quel côté penchera la balance, nous voulons l'équilibre : l'argent, ce principe de toutes choſes, nous manque. Nous l'avons prodigué dans des guerres inutiles qui ont épuiſé pluſieurs nations, & qui n'ont produit des avantages réels à aucune. Vous n'avez point d'argent, pauvres princes ! les Turcs en avaient moins que vous quand ils prirent Conſtantinople. Prenez du fer, & marchez.

X I I.

AINSI parlait dans la Cherſonèſe cimbrique un citoyen qui aimait les grandes choſes. Il déteſtait les Turcs ennemis de tous les arts ; il déplorait le deſtin de la Grèce ; il gémiſſait ſur la Pologne qui déchirait ſes entrailles de ſes mains, au lieu de ſe réunir ſous le plus ſage & le plus éclairé des rois. Il chantait en vers germaniques : mais les Grecs n'en ſurent rien, & les confédérés polonais ne l'écoutèrent pas.

LETTRES CHINOISES, INDIENNES ET TARTARES.

A MONSIEUR PAW,

PAR UN BENEDICTIN.

Avec plusieurs autres pièces intéressantes.

LETTRES CHINOISES ET INDIENNES.

PREMIERE LETTRE.

Sur le poëme de l'empereur Kien-long.

JE prenais du café chez M. *Gervais* dans la ville de Romorantin, voifine de mon couvent : je trouvai fur fon comptoir un paquet de brochures intitulé : *Moukden par Kien-long*. Quoi ! lui dis-je, vous vendez auffi des livres ? Oui, mon révérend père ; mais je n'ai pu me défaire de celui-ci, on l'a rebuté comme fi c'était une comédie nouvelle. Eft-il poffible, M. *Gervais*, qu'on foit fi barbare dans une capitale où il y a un libraire & trente cabaretiers ? Savez-vous bien ce que c'eft que ce *Kien-long* qu'on néglige tant chez vous ? apprenez que c'eft l'empereur de la Chine & de la Tartarie, le fouverain d'un pays fix fois plus grand que la France, fix fois plus peuplé, & fix fois plus riche. Si ce grand empereur fait le peu de cas qu'on fait de fes vers dans votre ville, (comme il le faura fans doute ; car tout fe

fait) ne doutez pas que dans sa juste colère il ne nous détache quelque armée de cinq cents mille hommes dans vos faubourgs. L'impératrice de Russie *Anne* était moins offensée quand elle envoya contre vous une armée en 1736 : son amour-propre n'était point si cruellement outragé ; on n'avait point négligé ses vers : vous savez ce que c'est que *genus irritabile vatum.*

Hélas ! me dit M. *Gervais*, il y a quatre ans que j'avais cette brochure dans ma boutique, sans me douter qu'elle fût l'ouvrage d'un si grand homme. Alors il ouvrit le paquet, il vit qu'en effet c'était un poëme du présent empereur de la Chine, traduit par le révérend père *Amiot* de la compagnie de Jésus, il ne douta plus de la vengeance ; il se ressouvenait combien cette compagnie de Jésus avait été réputée dangereuse, & il la craignait encore, toute morte qu'elle était. Nous lûmes ensemble le commencement de ce poëme : M. *Gervais* a du sens & du goût, & s'il avait été élevé dans une autre ville, je crois qu'il aurait été un excellent homme de lettres : nous fûmes frappés d'un égal étonnement ; j'avoue que j'étais charmé de cette morale tendre, de cette vertu bienfesante qui respire dans tout l'ouvrage de l'empereur. Comment, disais-je, un homme chargé du fardeau d'un si vaste royaume, a-t-il pu trouver du temps pour composer un tel poëme ? comment a-t-il eu un cœur assez bon pour donner de telles leçons à cent cinquante millions d'hommes, & assez de justesse d'esprit pour faire tant de vers, sans faire danser les montagnes, sans faire enfuir la mer, sans faire fondre le soleil & la lune ? mais comment une

nation aussi vive & aussi sensible que la nôtre a-t-elle pu voir ce prodige avec tant d'indifférence? *Auguste*, il est vrai, aussi grand seigneur que *Kien-long*, était homme de lettres aussi; il composa quelques vers; mais c'étaient des épigrammes bien libertines, il ne savait s'il coucherait avec *Fulvie* femme d'*Antoine*, ou avec *Mannius*.

Quid si me Mannius oret
Pædicem faciam? Non puto si sapiam.

Voici un empereur plus puissant qu'*Auguste*, plus révéré, plus occupé, qui n'écrit que pour l'instruction & pour le bonheur du genre-humain. Sa conduite répond à ses vers; il a chassé les jésuites; & il n'a gardé de cette compagnie que deux ou trois mathématiciens: cependant quelque cher qu'il doive nous être, personne n'a parlé sérieusement de son poëme; personne ne le lit, & c'est en vain que M. de *Guines* s'est donné la peine de le joindre à l'histoire intéressante de Gog & de Magog ou des Huns! je vois que dans notre petit coin de l'Occident, nous n'aimons que l'opéra comique & les brochures!

Mais, répondit M. *Gervais*, si on ne lit pas le beau poëme de Moukden composé par l'empereur *Kien-long*, n'est-ce pas qu'il est ennuyeux? quand un empereur fait un poëme, il faut qu'il nous amuse; je dirais volontiers aux monarques qui font des livres: Sire, écrivez comme *Jules-César*, ou comme un autre héros de ce temps-ci, si vous voulez avoir des lecteurs.

Je répondis à M. *Gervais* que l'empereur de la

Chine ne pouvait avoir le bonheur d'être né français & d'avoir été baptifé à Romorantin ; que la terre, toute petite planète qu'elle eft par rapport à jupiter & faturne, eft pourtant fort grande en comparaifon de la généralité d'Orléans dans laquelle notre ville eft enclavée : fongez, lui dis-je, que la Tartarie orientale & occidentale font des régions immenfes, d'où font fortis les conquérans de prefque tout notre hémifphère. *Kien-long* le tartaro-chinois eft le premier bel-efprit qui ait fait des vers en langue tartare. Le favant & fage père *Parenin*, qui demeura trente ans à la Chine, nous apprend qu'avant cet empereur *Kien-long*, les Tartares ne pouvaient faire des vers dans leur langue, & que lorfqu'ils voulaient traduire des vers chinois, ils étaient obligés de les traduire en profe, (*a*) comme nous fefions du temps des *Daciers*.

Kien-long a tenté cette grande entreprife ; il y a réuffi ; & cependant il en parle avec autant de modeftie que nos petits poëtes étalent d'orgueil & d'impertinence. (*b*) *L'application & les efforts suppléeront*, dit-il, *aux talens qui me manquent*. (*c*) Cette humilité n'eft-elle pas touchante dans un poëte qui peut ordonner qu'on l'admire fous peine de la vie ?

Sa majefté impériale s'exprime fur lui-même avec autant de modeftie que fur fes vers ; & c'eft ce que je n'ai point encore vu chez nous. Voyez comme au lieu de dire, nous avons fait ces vers de

(*a*) Voyez le tome IV de la collection du P. du *Halde*, page 85, édition de Hollande.

(*b*) Modeftie de l'empereur.

(*c*) *Poëme de Moukden* ou *Mougden*, page 11.

notre certaine ſcience, pleine puiſſance & autorité impériale, il eſt dit, page 34 du prologue ou de la préface de l'empereur : „ L'empire ayant été tranſmis à „ ma petite perſonne, je ne dois rien oublier pour „ tâcher de faire revivre la vertu de mes ancêtres ; „ mais je crains, avec raiſon, de ne pouvoir jamais „ les égaler. „

M. *Gervais* m'interrompit à ces mots que je prononçais avec une tendreſſe reſpectueuſe. Il gromelait entre ſes dents.... La modeſtie de ce ſage empereur ne l'empêche pourtant pas d'avouer ingénument que ſa petite perſonne deſcend en ligne directe d'une vierge céleſte, (*d*) ſœur cadette de DIEU, laquelle fut groſſe d'enfant pour avoir mangé d'un fruit rouge. Cette généalogie, ajouta M. *Gervais*, peut inſpirer quelque dégoût.

Cela peut révolter, lui répondis-je, mais non pas dégoûter ; de pareils contes ont toujours réjoui les peuples ; la mère de *Gengis* était une vierge qui fut groſſe d'un raïon du ſoleil. *Romulus* long-temps auparavant naquit d'une religieuſe ſans qu'un homme s'en mêlât. Que deviendrions-nous, nous autres compilateurs, & où en ferait notre art diplomatique, ſi nous n'avions pas des traits d'hiſtoire de cette force à débrouiller ? réduiſez l'hiſtoire à la vérité, vous la perdez ; c'eſt *Alcine* dépouillée de ſes preſtiges, réduite à elle-même. Songez d'ailleurs que le poëme de Moukden n'a pas été fait pour nous, mais pour les Chinois.

Hé bien donc, me répondit M. *Gervais*, qu'on le liſe à la Chine.

(*d*) *Poëme de Moukden*, page 13.

LETTRE II.

Réflexions de dom Ruinard ſur la vierge dont l'empereur Kien-long deſcend.

JE rendis hier compte de cette converſation au ſavant dom *Ruinard*, mon confrère, qui me parla ainſi : „ Vous avez eu tort de nier les couches de la „ vierge céleſte, & de ſon fruit rouge ; vous pourrez „ bientôt aller à la Chine remplacer les révérends „ pères jéſuites ; vous courez de grands riſques ſi „ on ſait que vous avez douté de la généalogie de „ l'empereur *Kien-long*. L'aventure de ſa grand'mère „ eſt d'une vérité inconteſtable dans ſon pays ; elle „ doit donc être vraie par-tout ailleurs. Car enfin „ qui peut être mieux informé de l'hiſtoire de cette „ dame que ſon petit-fils ? l'empereur ne peut être „ trompé ni trompeur. Son poëme eſt entièrement „ dépourvu d'imagination ; il eſt clair qu'il n'a rien „ inventé : tout ce qu'il dit ſur ſa ville de Moukden „ eſt purement véridique ; donc ce qu'il raconte de „ ſa famille eſt véridique auſſi. J'ai avancé dans mes „ livres des choſes non moins extraordinaires : „ l'hiſtoire de mes ſept pucelles d'Ancire, dont la „ plus jeune avait ſoixante & dix ans, condamnées „ toutes à être violées, approche aſſez de votre „ pucelle au fruit rouge. (*e*)

(*e*) Voyez l'hiſtoire des ſept vieilles pucelles d'Ancire, du cabaretier *Théodote*, du curé *Fronton*, & du chevalier céleſte dans les *actes ſincères* de dom *Ruinard*, tome I, page 531 & ſuivantes. Voyez auſſi le jéſuite *Bollandus* ; & voyez comme tout eſt de cette force dans ces auteurs ſincères.

(*f*) „ J'ai

(*f*) „ J'ai rapporté des prodiges encore plus mer-
„ veilleux, mais je les ai démontrés ; car j'ai affirmé
„ les avoir copiés ſur des manuſcrits qui étaient
„ cachés dans plus d'un de nos couvens au ſeizième
„ ſiècle : or quelques pages de ces manuſcrits
„ étaient conformes les unes aux autres ; donc rien
„ n'était plus authentique ; *car cela n'était pas fait de*
„ *concert.* Il y a eu des gens de col roide que je n'ai
„ pu perſuader : ils ont eu l'aſſurance de dire que
„ ce n'eſt pas aſſez, pour conſtater un fait arrivé
„ il y a vingt ou trente ſiècles, de le trouver écrit
„ ſur un vieux papier du temps de *Rabelais* dans
„ une ou deux de nos abbayes ; qu'il faut encore
„ que ce fait ne ſoit pas entièrement abſurde. Un tel
„ raiſonnement pourrait introduire trop de pyrrho-
„ niſme dans la manière d'étudier l'hiſtoire de l'abbé
„ *Langlet.* On finirait par douter de la gargouille
„ de Rouen, & du royaume d'Yvetot : il y a des
„ opinions auxquelles il ne faut jamais toucher ;
„ & pour vous expliquer en deux mots tout le
„ myſtère, il eſt abſolument égal, pour la conduite
„ de la vie, qu'une choſe ſoit vraie ou qu'elle paſſe
„ pour vraie. „

Ce diſcours de dom *Ruinard* me parut profond & d'une grande utilité : cependant je ſentais qu'il y a dans le cœur humain un ſentiment encore plus profond qui nous inſpire l'averſion d'être trompés. Qu'un voyageur me raconte des choſes merveilleuſes & intéreſſantes, il me fait grand plaiſir pour un moment : vient-on me faire voir que tout ce qu'il m'a dit eſt faux, je ſuis indigné contre le hableur. Il y

(*f*) Profonds raiſonnemens de dom *Ruinard*.

a des gens à qui je ne pardonnerai de ma vie de m'avoir trompé dans ma jeuneſſe.

Je ſais fort bien qu'il eſt néceſſaire que je ſois trompé à tous les momens par tous mes ſens ; il faut qu'un bâton me paraiſſe courbe dans l'eau quoiqu'il ſoit très-droit ; que le feu me ſemble chaud, quoiqu'il ne ſoit ni chaud ni froid ; que le ſoleil, un million de fois plus gros que notre planète, ſoit à nos yeux large de deux pieds ; qu'il ſemble plus grand à notre horizon qu'au zénith, ſelon les règles données par l'aſtronome *Hook*. La nature nous fait une illuſion continuelle ; mais c'eſt qu'elle nous montre les choſes, non comme elles ſont, mais comme nous devons les ſentir. Si *Pâris* avait vu la peau d'*Hélène* telle qu'elle était, il aurait aperçu un réſeau gris-jaune inégal, rude, compoſé de mailles ſans ordre, dont chacune renfermait un poil ſemblable à celui d'un lièvre ; jamais il n'aurait été amoureux d'*Hélène*. La nature eſt un grand opéra, dont les décorations ſont un effet d'optique. Il n'en eſt pas de même dans le faire & dans le raiſonner ; nous voulons qu'on ne nous trompe ni dans les marchés qu'on fait avec nous, ni en hiſtoire, ni en philoſophie, ni en chimie &c.

Quand j'y penſe, je me défie un peu de dom *Ruinard*, mon confrère, tout ſavant bénédictin qu'il eſt. J'ai même quelque ſcrupule (s'il m'eſt permis de le dire) ſur le pédagogue chrétien du révérend père d'*Outreman* jéſuite, ſur la légende dorée du révérendiſſime père en Dieu *Voraginé*, & même ſur les épouvantables prodiges de feu M. l'abbé *Pâris*, & ſur les vampires de dom *Calmet*. J'ai une violente paſſion de

m'inſtruire dans ma jeuneſſe, on dit que cela ſert beaucoup quand on eſt vieux. Si je pouvais voyager, je ferais le tour du monde. Je voudrais m'aller faire mandarin à la Chine comme les jéſuites; mais les bénédictins diſent qu'ils ſont trop bien chez eux pour en ſortir. Ne pouvant donc prendre cet eſſor, je lis tous les voyages qui me tombent ſous la main, & la lecture fait ſur moi cet effet ſi commun de me jeter dans de continuelles incertitudes.

Je ſais bien que le démon *Aſmodée* eſt enchaîné dans la haute Egypte; mais je doute que *Paul Lucas* lui ait parlé, l'ait vu mettre dans un ſac coupé en vingt tronçons, & l'en ait vu ſortir avec une peau ſans coutures. Il a vu auſſi & meſuré la tour de Babel. Pluſieurs curieux en avaient fait autant avant lui, & entr'autres le fameux juif *Benjamin Jonas*, natif de Tudèle dans la Navarre au douzième ſiècle. Non-ſeulement *Benjamin* avait reconnu les premiers étages de cette tour, mais il contempla long-temps la ſtatue de ſel en laquelle *Edith* femme de *Loth* fut changée; & il remarqua, en naturaliſte attentif, que toutes les fois que les beſtiaux venaient la lécher, & diminuer par-là l'épaiſſeur de ſa taille, elle reprenait ſur le champ ſa groſſeur ordinaire. (*g*)

Que dirai-je du frère mineur *Plancarpin* & du frère prêcheur *Aſſelin*, envoyés avec d'autres frères par le pape *Innocent IV*, devers les princes de Gog & de Magog, qui ſont les kans des Tartares?

Ce qu'on peut le plus obſerver dans le récit que fait le frère mineur de l'inauguration de ces princes, c'eſt que les mirza, appelés par *Plancarpin* les barons,

(*g*) Voyages de *Paul Lucas*.

font affeoir leurs majeftés par terre fur un grand feutre, & leur difent : *Si tu n'écoutes pas confeil, fi tu gouvernes mal, il ne te reftera pas même ce feutre fur lequel tu t'affieds.* (*h*) C'eft ainfi, dit-il, que les petits-fils de *Gengis* furent couronnés. Il y a dans cette cérémonie je ne fais quoi d'une philofophie anglaife qui ne déplaît pas. Mais, lorfqu'enfuite le moine ambaffadeur nous apprend que les montagnes cafpiennes, où il fe trouve de l'aimant, attiraient à elles toutes les flèches de Gog & de Magog; qu'une nuée fe mettait au devant des troupes, & les empêchait d'avancer; qu'une armée d'ennemis marcha plufieurs milles fous terre pour attaquer l'empereur de Gog dans fon camp; que le prêtre *Jean*, empereur de l'Inde, combattit *Gengis* avec des cavaliers de bronze, montés fur de grands chevaux, & remplis de foufre enflammé; qu'un peuple à têtes de chien fe joignit à cette armée de bronze, &c. &c. alors on eft forcé de convenir que frère *Plancarpin* n'était pas philofophe.

Frère *Rubruquis*, envoyé chez le grand-kan par S*t* *Louis* même, n'était guère mieux informé. (*i*) Ce fut le fort du plus pieux & du plus brave des rois d'être trompé & d'être battu.

Il ne faut pas croire non plus que le fameux *Marc Paul* ait écrit comme *Xénophon*, comme *Polybe* ou de *Thou*. C'eft beaucoup que dans notre treizième fiècle, dans le temps de notre plus craffe ignorance & de notre plus ridicule barbarie, il fe foit trouvé

(*h*) Ambaffade de *Plancarpin*, page 16; *in*-4°, édition de *van-Deraa*.

(*i*) L'abbé *Prévoft*, dans fa rédaction des voyages, l'appelle *capucin* : les révérends pères capucins ne font pourtant établis que de l'année 1528, par le pape *Clément VII*.

une famille de vénitiens aſſez hardis pour aller à l'extrémité de la mer Noire, au-delà du pays de *Médée* & du terme où s'arrêtèrent les argonautes : ce voyage ne fut que le prélude de la courſe immenſe de cette famille errante. *Marc Paul* ſurtout pénétra plus loin que *Zoroaſtre*, *Pythagore* & *Apollonius* de Thyane ; il alla juſqu'au Japon, dont l'exiſtence alors était auſſi ignorée de nous que celle de l'Amérique. Quel divin génie mit dans l'ame de trois vénitiens cette ardeur d'agrandir pour nous le globe ? rien autre choſe que l'envie de gagner de l'argent. Son père, ſon oncle & lui étaient de bons marchands comme *Tavernier* & *Chardin* : il ne paraît pas que *Marc Paul* eût fait fortune : ſon livre n'en fit point, & on ſe moqua de lui. Il eſt difficile en effet de croire que ſitôt que le grand-kan *Coublaï*, fils de *Gengis*, fut informé de l'arrivée de meſſer *Marco Polo* qui venait vendre de la thériaque à ſa cour, il envoya au-devant de lui une eſcorte de quarante mille hommes, & qu'enſuite il dépêcha ce vénitien comme ambaſſadeur auprès du pape, pour ſupplier ſa ſainteté de lui accorder des miſſionnaires qui viendraient le baptiſer lui & les ſiens, toute la famille de *Gengis* ayant une extrême paſſion pour le baptême.

Feſons ici une obſervation qui me paraît très-curieuſe : on trouve dans les notes du poëme de l'empereur tartaro-chinois actuellement régnant (*k*) que le premier des ancêtres de ce monarque étant né, comme on a vu, d'une vierge céleſte, (*l*) s'alla

(*k*) Page 221 & ſuivantes.

(*l*) De la vierge ſœur cadette de Dieu, grand'mère de l'empereur.

promener vers le pays de Moukden, ſur un beau lac, dans un bateau qu'il avait conſtruit lui-même: toute une nation était aſſemblée ſur le bord du lac pour choiſir un roi. Le fils de la vierge harangua le peuple avec tant d'éloquence qu'il fut élu unanimement. Qui croirait que *Marc Paul* rapporte à peu près la même aventure plus de cinq cents ans auparavant ? elle était donc dès-lors en vogue ; c'était donc un ancien dogme du pays : l'empereur *Kien-long* n'a donc fait que ſe conformer depuis à la créance commune, comme *Jules-Céſar* feſait graver l'étoile de Vénus ſur ſes médailles. *Céſar* ſe plaiſait à deſcendre de la déeſſe de l'amour : *Kien-long* veut bien ſe croire iſſu de ſa vierge céleſte, & les d'*Hoſiers* de la Chine n'en diſconviennent pas.

Gonzalez de Mendoza, de l'ordre de *St Auguſtin*, l'un des premiers qui nous ait donné des nouvelles ſûres de la Chine, nous apprend qu'avant l'aventure de la vierge céleſte, une princeſſe nommée *Hauzibon* (*m*) devint groſſe d'un éclair ; c'eſt à peu près l'hiſtoire de *Semelé* avec qui *Jupiter* coucha au milieu des éclairs & des tonnerres. Les Grecs ſont de tous les peuples ceux qui ont le plus multiplié ces imaginations orientales ; chaque pays a ſes fables, on ne ment point quand on les rapporte : la partie la plus philoſophique de l'hiſtoire eſt de faire connaître les ſottiſes des hommes. Il n'en eſt pas ainſi de ces exagérations dont tant de voyageurs ont voulu nous éblouir.

On ſoupçonne *Marc Paul* d'un peu d'enflure,

(*m*) Dans ſon ouvrage imprimé à Rome en 1586, & dédié à *Sixte-Quint*.

quand il nous dit : (*n*) *Moi Marc, j'ai été dans la ville de Kinſay, je l'ai examinée diligemment ; elle a cent milles de circuit & douze mille ponts de pierre, dont les arches ſont ſi hautes que les plus grands vaiſſeaux paſſent deſſous ſans baiſſer leurs mâts : la ville eſt bâtie comme Veniſe. — On y voit trois mille bains. — C'eſt la capitale de la province de Mangi, province partagée en neuf royaumes. Kinſay eſt la métropole de cent quarante villes, & la province de Mangi en contient douze cents*, &c. &c.

On avoue que depuis la Jéruſalem céleſte, qui avait cinq cents lieues de long & de large, dont les murs étaient de rubis & d'émeraude, & les maiſons d'or, il ne fut jamais de plus grande & de plus belle ville que Kinſay : c'eſt dommage qu'elle n'exiſte pas plus aujourd'hui que la Jéruſalem.

Cette étonnante province de Mangi eſt dans nos jours celle de Ichenguiam dont parle l'empereur dans ſon poëme. Il n'y a plus, dit-on, que onze villes du premier ordre, & ſoixante & dix-ſept du ſecond. Les villages & les ponts ſont encore en grand nombre dans le pays ; mais on y cherche en vain l'admirable ville de Kinſay. *Marc Paul* peut l'avoir flattée, & les guerres l'avoir détruite.

Tous ceux qui nous ont donné des relations de la Chine conjecturent que de cette ancienne Babylone aux douze mille ponts, il en reſte une petite ville nommée Cho-hing-fou qui n'a qu'un million d'habitans : on nous perſuade qu'elle eſt percée des plus beaux canaux, plantée de promenades délicieuſes, ornée de grands monumens de marbre, couverte de

(*n*) Page 16 & ſuivantes, édition de *van-Deren*.

plus de ponts de pierre que Venise, Amsterdam, Batavia & Surinam n'en ont de bois : cela doit au moins nous consoler, & mérite que nous fassions le voyage.

Le physique & le moral de ce pays-là, le vrai & le faux m'inspirent tant de curiosité, tant d'intérêt, que je vais écrire sur le champ à M. *Paw*, j'espère qu'il levera tous mes doutes.

LETTRE III.

Adressée à M. Paw, sur l'athéisme de la Chine.

MONSIEUR,

J'AI lu vos livres, je ne doute pas que vous n'ayez été long-temps à la Chine, en Egypte & au Mexique; de plus, vous avez beaucoup d'esprit; avec cet avantage on voit & on dit tout ce qu'on veut. Je vous fais le compliment que les lettrés chinois se font les uns aux autres : *Ayez la bonté de me communiquer un peu de votre doctrine.*

Je vous fais d'abord un aveu plus sincère que les actes de dom *Ruinard*, (*o*) c'est que le poëme de sa majesté l'empereur de la Chine, & la théologie de *Confucius*, m'ennuient au fond de l'ame autant qu'ils

(*o*) Les savans connaissent les *actes sincères* de dom *Ruinard*, aussi sincères que la *Légende dorée* & *Robert le diable*.

ennuient M. *Gervais*, & que cependant je les admire. Ma raiſon pour m'être ennuyé avec le plus grand monarque du monde, & même de ſon vivant; c'eſt qu'un poëme traduit en proſe, produit d'ordinaire cet effet, comme M. *Gervais* l'a bien ſenti. Pour *Confucius*, c'eſt un bon prédicateur; il eſt ſi verbeux qu'on n'y peut tenir. Ce qui fait que je les admire tous deux, c'eſt que l'un étant roi ne s'occupe que du bonheur de ſes ſujets, & que l'autre étant théologien n'a dit d'injures à perſonne. Quand je ſonge que tout cela s'eſt fait à ſix mille lieues de ma ville de Romorantin, & à deux mille trois cents ans du temps où je chante vêpres, je ſuis en extaſe.

Les révérends pères dominicains, les révérends pères capucins, les révérends pères jéſuites, ont eu de violentes diſputes à Rome ſur la théologie de la Chine. Les capucins & les dominicains ont démontré, comme on ſait, que la religion de *Confucius*, de l'empereur & de tous les mandarins eſt l'athéiſme: les jéſuites qui étaient tous mandarins, ou qui aſpiraient à l'être, ont démontré qu'à la Chine tout le monde croit en DIEU, & qu'on n'y eſt pas loin du royaume des cieux. Ce procès, en cour de Rome, a fait preſqu'autant de bruit que celui de *la Cadière*. On y eſt bien embarraſſé.

Vous ſouviendriez-vous, Monſieur, de celui qui écrivait: *Les uns croient que le cardinal Mazarin eſt mort, les autres qu'il eſt vivant, & moi je ne crois ni l'un ni l'autre.* Je pourrais vous dire, je ne crois, ni que les Chinois admettent un Dieu, ni qu'ils ſoient athées. Je trouve ſeulement qu'ils ont comme vous

beaucoup d'esprit, & que leur métaphysique est tout aussi embrouillée que la nôtre.

Je lis ces mots dans la préface de l'empereur : car les Chinois font des préfaces comme nous : *J'ai toujours ouï dire que si l'on conforme son cœur aux cœurs de ses père & mère, les frères vivront toujours ensemble de bonne intelligence ; si on conforme son cœur aux cœurs de ses ancêtres, l'union régnera dans toutes les familles : & si on conforme son cœur aux cœurs du ciel & de la terre, l'univers jouira d'une paix profonde.*

Ce seul passage me paraît digne de *Marc-Aurèle* sur le trône du monde. Qu'on se conforme aux justes désirs du père de famille, & la famille est unie : qu'on suive la loi naturelle & tous les hommes sont frères ; cela est divin. Mais par malheur cela est athée dans nos langues d'Europe : car parmi nous que veut dire se conformer au ciel & à la terre ? La terre & le ciel ne sont point DIEU, ils sont ses ouvrages brutes.

L'empereur poursuit, il en appelle à *Confucius* : voici la décision de *Confucius* qu'il cite : *Celui qui s'acquitte convenablement des cérémonies ordonnées pour honorer le ciel & la terre à l'équinoxe & au solstice, & qui a l'intelligence de ces rites, peut gouverner un royaume aussi facilement qu'on regarde dans sa main.*

On trouvera encore ici que ces lignes de *Confucius* sentent l'athée de six mille lieues loin ? Vous avez lu qu'elles ébranlèrent le cerveau chrétien de l'abbé *Boileau* frère de *Nicolas Boileau* le bon poëte. *Confucius* & l'empereur *Kien-long* auraient mal passé leur temps à l'inquisition de Goa ; mais comme il ne faut jamais condamner légérement son prochain & encore moins un bon roi, considérons ce que dit ensuite notre grand

monarque : *De tels hommes devaient attirer ſur eux des regards ſavorables du ſouverain maître qui règne dans le plus haut des cieux.*

Certes le père *Bourdaloue* & *Maſſillon* n'ont jamais rien dit de plus orthodoxe dans leurs ſermons. Le père *Amiot* jure qu'il a traduit ce paſſage à la lettre. Les ennemis des jéſuites diront que ce ſerment même de frère *Amiot* eſt très-ſuſpect, & qu'on ne s'aviſa jamais d'affirmer par ſerment la fidélité de la traduction d'un endroit ſi ſimple, *nimia præcautio dolus.* Trop de précaution eſt fourberie. Frère *Amiot* logé dans le palais, & ſachant très-bien que ſa majeſté eſt athée, aura voulu aller au-devant de cette accuſation.

Si l'empereur croyait en DIEU, il dirait un mot de l'immortalité de l'ame : il n'en parle pas plus que *Confucius* ; (*p*) donc l'empereur n'eſt qu'un athée vertueux & reſpectable. Voilà ce que diront les janſéniſtes, s'il en reſte encore.

A cela les jéſuites répondront : On peut très-bien croire en DIEU ſans être inſtruit des dogmes de l'immortalité de l'ame, de l'enfer & du paradis : la loi moſaïque n'annonça point ces grands dogmes : elle les réſerva pour des temps plus divins. Les ſaducéens, rigides théologiens, n'en ont rien cru : la croyance d'un DIEU fut de tout temps une vérité inſpirée par la nature à tous les hommes vivans en ſociété : le reſte a été enſeigné par la révélation : de-là on conclut avec aſſez de vraiſemblance que l'empereur *Kien-long* peut manquer de foi, mais qu'il ne manque pas de raiſon.

(*p*) Page 103 du *poëme de Moukden.*

Pour moi, Monſieur, je ne me ſens ni aſſez hardi, ni aſſez compétent pour juger un auſſi grand roi ; je préſume ſeulement que le mot *Tien* ou *Changti* ne comporte pas préciſément la même idée que le mot *al* donnait en arabe, *Jehova* en phénicien, *Knef* en égyptien, *Zeus* en grec, *Deus* en latin, *Gott* en ancien allemand, chaque mot entraîne avec lui différens acceſſoires en chaque langue : peut-être même ſi tous les docteurs de la même ville voulaient ſe rendre compte des paroles qu'ils prononcent, on ne trouverait pas deux licenciés qui attachaſſent la même idée à la même expreſſion. Peut-être enfin n'eſt-il pas poſſible qu'il y ait deux hommes ſur la terre qui penſent abſolument de même.

Vous m'objecterez que ſi la choſe était ainſi les hommes ne s'entendraient jamais. Auſſi en vérité ne s'entendent-ils guère : du moins je n'ai jamais vu de diſpute dans laquelle les argumentans ſuſſent bien poſitivement de quoi il s'agiſſait. Perſonne ne poſa jamais l'état de la queſtion, ſi ce n'eſt cet hibernois qui diſait : *Verum eſt, contra ſic argumentor.* La choſe eſt vraie, voici comme j'argumente contre.

Permettez-moi, Monſieur, de vous faire d'autres queſtions dans ma première lettre. Je ne me ferai pas entendre de vous avec autant de plaiſir que je vous ai entendu quand j'ai lu vos ouvrages.

LETTRE IV.

Sur l'ancien christianisme qui n'a pas manqué de fleurir à la Chine.

JE vous supplie, Monsieur, de m'éclairer sur une difficulté qui intéresse l'empire de la Chine, tous les Etats de la chrétienté, & même un peu les Juifs nos pères. Vous savez ce que fit à la Chine le révérend père *Ricci;* (q) ce nom est respectable, mais n'est pas heureux : il avait trouvé le moyen de s'introduire à la Chine avec un jésuite portugais nommé *Sémédo*, & notre révérend père *Trigaut*, autre nom célèbre, qu'on a cru significatif. Ces trois missionnaires fesaient bâtir en 1625 une maison & une église auprès de la ville de Sigan-fou ; ils ne manquèrent pas de trouver sous terre une tablette de marbre longue de dix palmes, couverte de caractères chinois très-fins, & d'autres lettres inconnues, le tout surmonté d'une croix de Malthe, toute semblable à celle que d'autres missionnaires avaient découverte auparavant dans le tombeau de l'apôtre S[t] *Thomas* sur la côte de Malabar. (r) Les caractères inconnus furent reconnus bientôt pour être de l'ancien hébreu ressemblant au

(q) Quatre dictionnaires, intitulés *Dictionnaires des grands-hommes*, le font mourir à l'âge de cinquante-huit ans. L'abbé *Prévost*, dans sa compilation de voyages, le fait vivre jusqu'à quatre-vingt-huit. On ment beaucoup sur les grands-hommes.

(r) L'apôtre *saint Thomas* était charpentier : il alla à pied au Malabar portant un soliveau sur l'épaule.

ſyriaque ; cette tablette diſait que la foi chrétienne avait été prêchée à Sigan-fou, & dans toute la province de Kenſi (*s*) dès l'an de notre ſalut 636 ; la date de ce monument n'eſt que de l'année 782 de notre ère : de ſorte que ceux qui érigèrent autrefois ce marbre attendirent cent quarante-ſix ans que la choſe fût bien conſtatée pour la certifier à la poſtérité.

L'authenticité de cette pièce était confirmée par pluſieurs témoins qui gravèrent leurs noms ſur la pierre : on ſent bien que ces noms ne ſont aiſés à prononcer ni en italien ni en français. Pour plus grande ſureté, outre les noms gravés des premiers témoins oculaires de l'an de grâce 782, on a ſigné ſur une grande feuille de papier ſoixante & dix autres noms de témoins de bonne volonté, comme *Aaron*, *Pierre*, *Job*, *Lucas*, *Matthieu*, *Jean* &c. qui tous ſont réputés avoir vu tirer le marbre de terre à Sigan-fou en préſence du frère *Ricci* l'an 1625, *& qui ne peuvent avoir été ni trompeurs ni trompés.*

Maintenant il faut voir ce qu'atteſtent les anciens témoins gravés de notre année 782, & les nouveaux témoins en papier de notre année 1725 ; ils dépoſent *qu'un ſaint homme nommé Olopuen arriva de Judée à la Chine, guidé par des nuées bleues, par des vents & par des cartes hydrographiques ſous le règne de Taïcum-veu-huamti* qui n'eſt connu de perſonne ; c'était, dit le texte ſyriaque, dans l'année mil quatre-vingt-douze d'*Alexandre aux deux cornes*, (*t*) c'eſt l'ère des Séleucides, & elle revient à la nôtre 636. Les jéſuites, &

(*s*) Sigan-fou eſt la capitale de Kenſi.

(*t*) *Alexandre aux deux cornes* ſignifie *Alexandre* vainqueur de l'Orient & de l'Occident.

ſurtout le père *Kirker*, commentateurs de cette pièce curieuſe, diſent que par la Judée il faut entendre la Méſopotamie, & qu'ainſi le juif *Olopuen* était un très-bon chrétien qui venait planter la foi dans le royaume de Cathay, ce qui eſt prouvé par la croix de Malthe; mais ces commentateurs ne ſongent pas que les chrétiens de la Méſopotamie étaient des neſtoriens qui ne croyaient pas la ſainte Vierge mère de DIEU. Par conſéquent, en prenant *Olopuen* pour un chaldéen dépêché par les nuées bleues pour convertir la Chine, on ſuppoſe que DIEU envoya exprès un hérétique pour pervertir ce beau royaume.

Voilà pourtant ce qu'on nous a conté ſérieuſement; voilà ce qui a ſi long-temps occupé les ſavans de Rome & de Paris. Voilà ce que le père *Kirker*, l'un de nos plus intrépides antiquaires, nous raconte dans ſa *Sina illuſtrata*. Il n'avait point vu la pierre, mais on lui en avait donné la copie d'une copie. *Kirker* était à Rome, & n'avait jamais été à la Chine qu'il illuſtrait; & ce qu'il y a de bon & d'aſſez curieux à mon gré, c'eſt que le père *Sémédo*, qui avait vu ce beau monument à Sigan-fou, le rapporte d'une façon, & le père *Kirker* d'une autre.

Voici l'inſcription de *Sémédo* telle qu'il l'imprima en eſpagnol dans ſon hiſtoire de la Chine, à Madrid chez *Jean Sanchès*, en 1642.

O que l'Eternel eſt vrai & profond, incompréhenſible & ſpirituel ! En parlant du temps paſſé, il eſt ſans principe. En parlant du temps à venir, il eſt ſans fin. Il prit le rien, & avec lui il fit tout. Son principe eſt trois en un : ſans vrai principe il arrangea les quatre parties du monde en forme de croix. Il remua le chaos, & les deux principes

en furent tirés. L'abyme éprouva le changement, le ciel & la terre parurent.

Après avoir ainsi fait parler l'auteur de l'inscription chinoise dans le style des personnages de *Cervantes de Quevedo*, après avoir passé du péché d'*Adam* au déluge, & du déluge au Messie, il vient enfin au fait. Il déclare que du temps du roi *Taïcum-veu-huamti* qui gouvernait avec prudence & sainteté, il vint de Judée un homme de vertu supérieure nommé *Olopuen* qui, guidé par les nuées, apporta la véritable doctrine. *Vino desde un Judæo hombre de superior virtud, de nombre Olopuen, que guiado de las nubes truxo la verdadera dottrina.*

Ensuite cette inscription qui n'est pas dans le style lapidaire, nous instruit que l'évangile n'était bien connu que dans le royaume de Taçin qui est la Judée; que Taçin confine à la mer Rouge par le midi, avec la montagne des perles par le nord &c. que dans ce pays d'évangile, les dignités ne se donnent qu'à la vertu; que les maisons sont grandes & belles; que le royaume est orné de bonnes mœurs.

Le prince *Caocum*, fils de l'empereur *Taïcum*, ordonna bientôt qu'on bâtît des églises dans toute la Chine à la façon de Taçin. Il honora *Olopuen*, & lui donna le titre d'évêque de la grande loi : *Honrò a Olopuen dandole titulo de Obispo de la gran ley.*

Ce n'est pas la peine de traduire le reste de cette sage & éloquente pièce, *Kirker* a voulu en corriger le fond & le style.

Le principe, dit-il, *a toujours été le même, vrai, tranquille, premier des premiers, sans origine, nécessairement le même, intelligent & spirituel; le dernier des derniers, être excellentissime. Il établit les pôles des cieux, & il opéra excellemment*

excellemment avec le rien.... Enfin une femme vierge engendra le saint dans Taçin en Judée; & la constellation claire annonça la félicité.... Or du temps de Taïcum-veu, très-illustre & très-sage empereur de la Chine, arriva du royaume de Taçin en Judée un homme ayant une vertu suprême, nommé Olopuen, conduit par des nuées bleues, apportant les écritures de la vraie doctrine, contemplant la règle des vents pour résister aux dangers auxquels ses travaux l'exposaient. Il arriva à la cour. L'empereur commanda à un colao son sujet d'aller au devant du nouveau venu avec les bâtons rouges; (qui sont la marque d'honneur) & quand on eut introduit Olopuen dans le palais par l'occident, l'empereur fit apporter les livres de la doctrine de la loi. Il s'informa soigneusement de cette loi profonde dans son cabinet, & de cette droite vérité... il ordonna qu'on la promulguât, & qu'on l'étendît par-tout.

C'était, ajoute *Kirker*, l'an de *Christ* 639, en quoi il ne s'accorde pas avec *Sémédo*. Après quoi il poursuit ainsi dans sa traduction : *L'empereur ordonna qu'on bâtît une église à la manière de Taçin en Judée, & qu'on y établît vingt & un prêtres &c.*

Tout le reste est dans ce goût; conciliera qui voudra le jésuite portugais *Sémédo* avec le jésuite allemand *Kirker*.

Les hérétiques disent que le voyage d'*Olopuen* à la Chine, conduit par les nuées bleues, n'approche pas encore du voyage de Notre-Dame de Lorette, qui vint depuis par les airs dans sa maison de Jérusalem en Dalmatie, & de Dalmatie à la Marche d'Ancone. Le jésuite *Bertier* a combattu vigoureusement dans le Journal de Trévoux en faveur d'*Olopuen* & de son aventure. Il se trouvera encore quelque

Nonotte (*u*) qui prouvera la vérité de cette hiftoire, comme il s'en eft trouvé d'autres qui ont démontré la tranflation de la maifon de notre fainte Vierge.

Je dirais volontiers à ces meffieurs qui nous ont démontré tant de chofes, ce que dit à peu près *Théone* à *Phaëton* dans l'opéra du *Phénix de la poëfie chantante*, que j'aime toujours malgré ma robe.

> Ah! du moins bonze que vous êtes,
> Puifque vous me voulez tromper,
> Trompez-moi mieux que vous ne faites.

Ayez la bonté de me dire, Monfieur, ce que vous aimez le mieux, ou ces belles imaginations, ou les nouveaux fyftèmes de phyfique. Les pères du concile de Trente ayant entendu difcourir *Dominico Soto* & *Achille Gaillard* fur la grâce, dirent que cela était admirable, mais qu'ils donnaient la préférence à leurs cuifiniers. Je crois que *Dominico Soto* & *Achille Gaillard* étaient dans la bonne foi, & même que leurs difputes ne briferent point les liens de la charité. Je ne dois ni ne puis penfer autrement ; mais quand je viens à confidérer tous les autres charlatanifmes de ce monde, depuis les dogmes qui ont régné en Ethiopie jufqu'à l'immortalité du dalai-lama au grand Thibet, & à la fainteté de fa chaife percée : depuis

(*u*) Ce *Nonotte* dans un beau livre intitulé *Erreurs de M. de Voltaire* a démontré l'authenticité de l'apparition du labarum à *Conftantin*, la douce modération de ce bon prince, celle de *Théodofe*, la chafteté de tous les rois de France de la première race, les facrifices de fang humain offerts par *Julien* le philofophe, le martyre de la légion thébaine &c. c'était un régent de fixième fort favant, & un jéfuite très-tolérant, grand prédicateur, & d'un efprit fin quoique profond.

le Xaca du Japon jusqu'aux anciens druides des Gaules & de l'Angleterre, je suis épouvanté. Je conçois bien que tant de joueurs de gobelets ont voulu se faire payer en argent & en honneurs. On ne tromperait pas, dit-on, s'il n'y avait rien à gagner; mais concevez-vous ceux qui payent? comment se peut-il que parmi tant de millions d'hommes il n'y en eût pas deux qui se fussent laissé tromper sur la valeur d'un écu, & que tous courussent au-devant des erreurs les plus grossières & les plus affreuses, dont il leur importait tant d'être désabusés?

Ne voyez-vous pas comme moi avec consolation qu'il y a au bout de l'Asie une société immense de lettrés, auxquels on n'a jamais reproché de superstition ridicule ou sanguinaire? & s'il se forme jamais ailleurs une compagnie pareille, ne la bénirez-vous pas?

Je m'aperçois que je ne vous ai pas écrit tout-à-fait en enfant de *St Idulphe*, vous me le pardonnerez, s'il vous plaît.

LETTRE V.

Sur les lois & les mœurs de la Chine.

MONSIEUR,

J'AI peine à me défendre d'un vif enthousiasme, quand je contemple cent cinquante millions d'hommes (*x*) gouvernés par treize mille six cents magistrats, divisés en différentes cours, toutes subordonnées à six cours supérieures, lesquelles sont elles-mêmes sous l'inspection d'une cour suprême. Cela me donne je ne sais quelle idée des neuf chœurs des anges de *St Thomas d'Aquin.*

Ce qui me plaît de toutes ces cours chinoises, c'est qu'aucune ne peut faire exécuter à mort le plus vil citoyen à l'extrémité de l'empire, sans que le procès ait été examiné trois fois par le grand conseil auquel préside l'empereur lui-même. Quand je ne connaîtrais de la Chine que cette seule loi, je dirais : Voilà le peuple le plus juste & le plus humain de l'univers.

(*x*) Plus ou moins ; mais par les mémoires envoyés de la Chine au père du *Halde*, il paraît que sous l'empereur *Cam-hi* on comptait environ soixante millions d'hommes entre l'âge de vingt & cinquante ans capables de porter les armes, sans parler des femmes, des filles, des jeunes gens, des vieillards, des lettrés, des familles nombreuses qui n'habitent que dans des bateaux ; le compte doit aller à plus de deux cents millions, surtout depuis les immenses conquêtes faites dans la Tartarie occidentale.

Si je creuſe dans le fondement de leurs lois, tous les voyageurs, tous les miſſionnaires, amis & ennemis, Eſpagnols, Italiens, Portugais, Allemands, Français, ſe réuniſſent pour me dire que ces lois ſont établies ſur le pouvoir paternel, c'eſt-à-dire ſur la loi la plus ſacrée de la nature.

Ce gouvernement ſubſiſte depuis quatre mille ans, de l'aveu de tous les ſavans, & nous ſommes d'hier; je ſuis forcé de croire & d'admirer. Si la Chine a été deux fois ſubjuguée par des Tartares, & ſi les vainqueurs ſe ſont conformés aux lois des vaincus, j'admire encore davantage.

Je laiſſe là cette muraille de cinq cents lieues de long, bâtie deux cents vingt ans avant notre ère; c'eſt un ouvrage auſſi vain qu'immenſe, & auſſi malheureux qu'il parut d'abord utile, puiſqu'il n'a pu défendre l'empire. Je ne parle pas du grand canal de ſix cents mille pas géométriques qui joint le fleuve Jaune à tant d'autres rivières. Notre canal du Languedoc nous en donne quelque faible idée. Je paſſe ſous ſilence des ponts de marbre de cent arches (*y*) conſtruits ſur des bras de mer, parce qu'après tout nous avons bâti le pont St Eſprit ſur le Rhône dans le temps que nous étions encore à demi barbares, & parce que les Egyptiens élevèrent leurs pyramides lorſqu'ils ne ſavaient pas encore penſer.

Je ne ferai nulle mention de la prodigieuſe magnificence des cours chinoiſes; car l'inſtallation

(*y*) Je ſuis fâché de ne pouvoir ni bien prononcer ni bien écrire Fou-tchou-ſou, ville capitale de la grande province de Fokien: c'eſt auprès de Fou-tchou-ſou qu'eſt ce beau pont, & ce qu'il y a de mieux, c'eſt que les environs ſont couverts d'orangers, de citroniers, de cédras & de cannes de ſucre.

de quelques-uns de nos papes eut auffi quelque fplendeur ; & la promulgation de la bulle d'or à Nuremberg ne fut pas fans fafte.

J'ai plus de plaifir à lire les maximes de *Confucius*, prédéceffeur de *St Martin*, de plus de mille ans, qu'à contempler l'eftampe d'un mandarin, fefant fon entrée dans une ville à la tête d'une proceffion : permettez-moi de rapporter ici quelques-unes de ces fentences.

» La raifon eft un miroir qu'on a reçu du ciel ; » il fe ternit ; il faut l'effuyer. Il faut commencer » par fe corriger pour corriger les hommes.

» Je ne voudrais pas qu'on fût ma penfée, ne » la difons donc pas. Je ne voudrais pas qu'on » fût ce que je fuis tenté de faire, ne le fefons » donc pas.

» Le fage craint quand le ciel eft ferein : dans » la tempête il marcherait fur les flots & fur les » vents.

» Voulez-vous minuter un grand projet, écrivez- » le fur la pouffière, afin qu'au moindre fcrupule il » n'en refte rien.

» Un riche montrait fes bijoux à un fage ; je » vous remercie des bijoux que vous me donnez, » dit le fage. Vraiment je ne vous les donne pas, » repartit le riche. Je vous demande pardon, » repliqua le fage, vous me les donnez, car » vous les voyez, & je les vois, j'en jouis comme » vous &c. »

Il y a plus de mille fentences pareilles de *Confucius*, de fes difciples & de leurs imitateurs.

Ces maximes valent bien les secs & fastidieux essais de *Nicole*.

On n'est pas surpris qu'une nation si morale ait été subjuguée par des peuples féroces ; mais on s'étonne qu'elle ait été souvent bouleversée comme nous par des guerres intestines : c'est un beau climat qui a essuyé de violens orages.

(z) Ce qui étonne plus, c'est qu'ayant si long-temps cultivé toutes les sciences, ils soient demeurés au terme où nous étions en Europe aux dixième, onzième & douzième siècles. Ils ont de la musique, & ils ne savent pas noter un air, encore moins chanter en parties. Ils ont fait des ouvrages d'une mécanique prodigieuse, & ils ignoraient les mathématiques. Ils observaient, ils calculaient les éclipses, mais les élémens de l'astronomie leur étaient inconnus.

Leurs grands progrès anciens & leur ignorance présente sont un contraste dont il est difficile de rendre raison. J'ai toujours pensé que leur respect pour leurs ancêtres, qui est chez eux une espèce de religion, était une paralysie qui les empêchait de marcher dans la carrière des sciences. Ils regardaient leurs aïeux comme nous avons long-temps regardé *Aristote*. Notre soumission pour *Aristote* (qui n'était pourtant pas l'un de nos ancêtres) a été si superstitieuse que, même dans l'avant dernier siècle, le parlement de Paris défendit, sous peine de mort, qu'on fût en physique d'un avis différent de ce grec de Stagire. (*aa*) On ne menaçait pas à la Chine de

(z) Pourquoi les Chinois peu profonds dans les mathématiques ?

(*aa*) L'arrêt est de 1624.

faire pendre les jeunes lettrés qui inventeraient des nouveautés en mathématiques ; mais un candidat n'aurait jamais été mandarin s'il avait montré trop de génie, comme parmi nous un bachelier suspect d'héréfie courrait risque de n'être pas évêque. L'habitude & l'indolence se joignaient ensemble pour maintenir l'ignorance en possession. Aujourd'hui les Chinois commencent à oser faire usage de leur esprit, grâce à nos mathématiciens d'Europe.

Peut-être, Monsieur, avez-vous trop méprisé cette antique nation ; peut-être l'ai-je trop exaltée : ne pourrions-nous pas nous rapprocher ?

Est virtus medium vitiorum & utrimque reductum.

LETTRE VI.

Sur les disputes des révérends pères jésuites à la Chine.

LA guerre de Troye, Monsieur, n'est pas plus connue que les succès des révérends pères jésuites à la Chine, & leurs tribulations. Je vous demande d'abord si parmi toutes les nations du monde, excepté la juive, (*bb*) il y en a jamais eu une seule

(*bb*) Le Deutéronome des Juifs, chap. XIII, dit : Si un prophète vous fait des prédictions, & si ces prédictions s'accomplissent, & s'il vous dit servons le Dieu d'un autre peuple..... & si votre frère ou votre fils ou votre chère femme vous en dit autant, tuez-les aussitôt. *Le Clerc* soutient que dieux d'un autre peuple, dieux étrangers, *dii alieni*, ne signifie que dieu d'un autre nom ; que le Dieu créateur du ciel & de la terre était partout le même, & qu'on doit entendre par *dii alieni*, dieux secondaires, dieux locaux, demi-dieux, anges, puissances aériennes &c.

qui eût pu perſécuter des gens honnêtes, prêchant avec humilité un Dieu & la vertu, ſecourant les pauvres ſans offenſer les riches, béniſſant les peuples & les rois ? je ſoutiens que chez les anthropophages, de tels miſſionnaires feraient accueillis le plus gracieuſement du monde.

Si à la modeſtie, au déſintéreſſement, à cette vertu de la charité que *Cicéron* appelle *caritas humani generis*, ils joignent une connaiſſance profonde des beaux arts & des arts utiles; s'ils vous apprennent à peſer l'air, à marquer ſes degrés de froid & de chaud, à meſurer la terre & les cieux, à prédire juſte toutes les éclipſes pour des milliers de ſiècles, enfin à rétablir votre ſanté avec une écorce qu'ils ont apportée du nouveau monde aux extrémités de l'ancien; alors ne ſe jette-t-on pas à genoux devant eux, ne les prend-on pas pour des divinités bienfeſantes ?

Si après s'être montré quelque temps ſous cette forme heureuſe, ils ſont chaſſés des quatre parties du monde, n'eſt-ce pas une grande probabilité que leur orgueil a par-tout révolté l'orgueil des autres, que leur ambition a réveillé l'ambition de leurs rivaux, que leur fanatiſme a enſeigné au fanatiſme à les perdre ?

Il eſt évident que ſi les clercs de la brillante Egliſe de Nicomédie n'avaient pas pris querelle avec les valets-de-pied du céſar *Galérius*; & ſi un enthouſiaſte inſolent n'avait pas déchiré l'édit de *Dioclétien*, protecteur des chrétiens, jamais cet empereur juſque-là ſi bon, & mari d'une chrétienne,

n'aurait permis la persécution qui éclata les deux dernières années de son règne ; persécution que nos ridicules copistes de légendes ont tant exagérée. Soyez tranquille, & on vous laissera tranquille.

Du Halde rapporte dans sa collection des mémoires de la Chine, un billet du bon empereur *Cam-hi* aux jésuites de Pékin, lequel peut donner beaucoup à penser, le voici. (*cc*)

„ L'empereur (*dd*) est surpris de vous voir si „ entêtés de vos idées. Pourquoi vous occuper si „ fort d'un monde où vous n'êtes pas encore ? „ jouissez du temps présent. Votre Dieu se met „ bien en peine de vos soins ! n'est-il pas assez puis- „ sant pour se faire justice sans que vous vous en „ mêliez ? „

Il paraît par ce billet que les jésuites se mêlaient un peu de tout à Pékin comme ailleurs.

Plusieurs d'entr'eux étaient parvenus à être mandarins ; & les mandarins chinois étaient jaloux. Les frères prêcheurs & les frères mineurs étaient plus jaloux encore. N'était-ce pas une chose plaisante de voir nos moines disputer humblement les premières dignités de ce vaste empire ? Ne fut-il pas encore plus singulier que le pape envoyât des évêques dans ce pays ; qu'il partageât déjà la Chine en diocèses sans que l'empereur en sût rien, & qu'il y dépêchât des légats pour juger qui savait le mieux le chinois, des jésuites, ou des capucins ou de l'empereur ?

(*cc*) Tome III de la collection de du *Halde*, page 129.

(*dd*) Billet singulier de l'empereur *Cam-hi* aux jésuites.

Le comble de l'extravagance était, ſans doute, (& on l'a déjà dit aſſez) que les miſſionnaires qui venaient tous enſeigner la vérité fuſſent tous diviſés entr'eux, & s'accuſaſſent réciproquement des plus puans menſonges. Il y avait bien un autre danger : ces miſſionnaires avaient été dans le Japon la malheureuſe cauſe d'une guerre civile, dans laquelle on avait égorgé plus de trente mille hommes en l'an de grâce 1638. Bientôt les tribunaux chinois rappelèrent cette horrible aventure à l'empereur *Yont-chin* fils de *Cam-hi*, & père de *Kien-long* l'auteur du poëme de Moukden. Tous les prédicateurs d'Europe furent chaſſés avec bonté par le ſage *Yont-chin* en 1724. (*ee*) La cour ne garda que deux ou trois mathématiciens ; parce que d'ordinaire ce ne ſont pas ces gens-là qui bouleverſent le monde par des argumens théologiques.

Mais, Monſieur, ſi les Chinois aiment tant les bons mathématiciens, pourquoi ne le ſont-ils pas devenus eux-mêmes ? pourquoi ayant vu nos éphémérides ne ſe ſont-ils pas aviſés d'en faire ? pourquoi ſont-ils toujours obligés de s'en rapporter à

(*ee*) Rien n'eſt plus connu aujourd'hui que le diſcours admirable de cet empereur aux jéſuites en les chaſſant : *Que diriez-vous ſi j'envoyais une troupe de bonzes & de lamas dans votre pays pour y prêcher leurs dogmes ?.... Les mauvais dogmes ſont ceux qui ſous prétexte d'enſeigner la vertu ſoufflent la diſcorde & la révolte : vous voulez que tous les Chinois ſe faſſent chrétiens, je le ſais bien ; alors que deviendrons-nous ? les ſujets de vos rois comme l'île de Manille. Mon père a perdu beaucoup de ſa réputation chez les lettrés en ſe fiant trop à vous. Vous avez trompé mon père, n'eſpérez pas me tromper de même.* Après ce diſcours ſévère & paternel l'empereur renvoya tous les convertiſſeurs en leur fourniſſant de l'argent, des vivres, & des eſcortes qui les défendirent des fureurs de tout un peuple déchaîné contr'eux : il n'y eut point de dragonnade. Voyez le XVII volume des *Lettres curieuſes & édifiantes.*

nous ? Le gouvernement met toujours sa gloire à faire recevoir ses almanachs par ses voisins, & il ne sait pas encore en faire ? ce ridicule honteux n'est-il pas l'effet de leur éducation ? Les Chinois apprennent long-temps à lire & à écrire, & à répéter des leçons de morale ; aucun d'eux n'apprend de bonne heure les mathématiques. On peut parvenir à se bien conduire soi-même, à bien gouverner les autres, à maintenir une excellente police, à faire fleurir tous les arts, sans connaître la table des sinus & les logarithmes. Il n'y a peut-être pas un secrétaire d'Etat en Europe qui sût prédire une éclipse. Les lettrés de la Chine n'en savent pas plus que nos ministres & que nos rois.

Vous croyez que ce défaut vient des têtes chinoises encore plus que de leur éducation. Vous semblez penser que ce peuple n'est fait pour réussir que dans les choses faciles ; mais qui sait si le temps ne viendra pas où les Chinois auront des *Cassini* & des *Newton* ? Il ne faut qu'un homme ou plutôt qu'une femme. Voyez ce qu'ont fait de nos jours *Pierre I* & *Catherine II*.

LETTRE VII.

Sur la fantaisie qu'ont eu quelques savans d'Europe de faire descendre les Chinois des Egyptiens.

Je voudrais, Monsieur, dompter ma curiosité, n'ayant pu la satisfaire. J'ai vu chez mon père, qui est négociant, plusieurs marchands, facteurs, patrons de navires, & aumôniers de vaisseaux qui revenaient de la Chine, & qui ne m'en ont pas plus appris que s'ils débarquaient du coche d'Auxerre. Un commissionnaire qui avait séjourné vingt ans à Kanton, m'a seulement confirmé que les marchands y sont très-méprisés, quoique dans la ville la plus commerçante de l'empire. Il avait été témoin qu'un officier tartare, très-curieux des nouvelles de l'Europe, n'avait jamais osé donner à dîner dans Kanton à un officier de notre compagnie des Indes, parce qu'il servait des marchands. Le capitaine tartare avait peur de se compromettre : il ne se familiarisa jusqu'à dîner avec ce capitaine français qu'à sa maison de campagne. Je soupçonne par parenthèse que ce mépris pour une profession si utile, est la source de la friponnerie dont on accuse les marchands chinois, & principalement les détailleurs ; ils se font payer leur humiliation. De plus ce dédain mandarinal pour le commerce nuit beaucoup au progrès des sciences.

N'ayant rien pu savoir par nos marchands, j'ai

été encore moins éclairé par nos aumôniers qui ont pu argumenter depuis Goa jusqu'à Bornéo. Le capucin *Norberg* ne m'a appris autre chose dans huit gros volumes, sinon qu'il avait été persécuté dans l'Inde par les jésuites poursuivis eux-mêmes par-tout.

Je me suis adressé à des savans de Paris qui n'étaient jamais sortis de chez eux : ceux-là n'ont fait aucune difficulté de m'expliquer le secret de l'origine des Chinois, des Indiens, & de tous les autres peuples. Ils le savaient par les mémoires de *Sem*, *Cam* & *Japhet*. L'évêque d'Avranche *Huet*, l'un de nos plus laborieux écrivains, fut le premier qui imagina que les Egyptiens avaient peuplé l'Inde & la Chine ; mais comme il avait imaginé aussi que *Moïse* était *Bacchus*, *Adonis* & *Priape*, son système ne persuada personne.

Mairan, secrétaire de l'académie des sciences, crut entrevoir avec les lunettes d'*Huet*, une grande conformité entre les sciences, les usages, les mœurs & même les visages des Egyptiens & des Chinois. Il se figura que *Sésostris* avait pu fonder des colonies à Pékin & à Déli. Le père *Parennin* lui écrivit de la Chine une grande lettre aussi ingénieuse que savante qui dut le désabuser. (*ff*)

D'autres savans ont travaillé ensuite à transplanter l'Egypte à la Chine. Ils ont commencé par établir qu'on pouvait trouver quelque ressemblance entre d'anciens caractères de la langue phénicienne ou syriaque, & ceux de l'ancienne Egypte, en y fesant les changemens requis ; il ne leur a pas été difficile de travestir ensuite ces caractères égyptiens

(*ff*) Imprimée à la tête du XXVI tome des *Lettres curieuses & édifiantes*.

en chinois. Cela fait, ils ont composé des anagrammes avec les noms des premiers rois de la Chine. Par ces anagrammes ils ont reconnu que le roi chinois *Yu* est évidemment le roi d'Egypte *Menés* en changeant seulement *Y* en *me*, & *u* en *nès*. *Ki* est devenu *Athoès; Kang* a été transformé en *Diabiès*, & encore *Diabiès* est-il un mot grec. On sait assez que les Athéniens donnèrent des terminaisons grecques aux mots égyptiens. Il n'y a pas eu plus de Diabiès en Egypte, que de Memphis & d'Héliopolis; Memphis s'appelait *Moph*, Héliopolis s'appelait *On*. C'est ainsi que dans la suite des siècles ces Grecs s'avisèrent de donner le nom de Crocodilopolis à la ville d'Arsinoé. Tout cela ferait renoncer à la généalogie des noms & des hommes. Enfin il ne paraît pas que les Chinois soient venus d'Egypte plutôt que de Romorantin.

Je ne pense pas pourtant qu'il fût honteux à la Chine d'avoir l'Egypte pour aïeule. La Chine est, à la vérité, neuf fois (*gg*) aussi grande que sa prétendue grand'mère: & même on peut dire que l'Egypte n'est pas d'une race fort ancienne; car pour qu'elle figurât un peu dans le monde, il fallut des temps infinis: elle n'aurait jamais eu de blé si elle n'avait eu l'adresse de creuser les canaux qui reçurent les eaux du Nil. Elle s'est rendue fameuse par ses pyramides, quoiqu'elles n'eussent guère, selon *Platon* dans sa République, (*hh*) plus de dix mille ans d'antiquité.

(*gg*) Je compte l'Egypte trois fois moins étendue que la France, & la France six fois moins que la Chine. Ces mesures ne contredisent point celles de M. *Danville*, qui n'a considéré que le terrain cultivable de l'Egypte: Voyez son *Egypte ancienne & moderne*.

(*hh*) Voyez *Platon* au livre II de sa *République*.

Enfin, on ne juge pas toujours des peuples par leur grandeur & leur puiſſance. Athènes a été preſque égale à l'empire romain aux yeux des philoſophes; mais malgré toute la ſplendeur dont l'Egypte a brillé, ſurtout ſous la plume de l'évêque *Boſſuet*, qu'il me ſoit permis de préférer un peuple adorateur pendant quatre mille ans du DIEU du ciel & de la terre, à un peuple qui ſe proſternait devant des bœufs, des chats & des crocodiles, & qui finit par aller dire la bonne aventure à Rome, & par voler des poules au nom d'*Iſis*.

Vous avez vaillamment combattu ceux qui ont voulu faire paſſer ces Egyptiens pour les pères des Chinois, *laudo vos*. Mais ſi vous regardez encore les Chinois avec mépris, *in hoc non laudo*.

LETTRE VIII.

Sur les dix anciennes tribus juives qu'on dit être à la Chine.

JE gourmande toujours inutilement cette curioſité inſatiable & inutile. Si on m'apprend quelques vérités ſur un coin des quatre parties du monde, je me dis: A quoi ces vérités me ſerviront-elles? ſi on m'accable de menſonges, comme cela m'arrive tous les jours, je gémis, & je ſuis prêt de me mettre en colère.

Bénis ſoient les Chinois, Monſieur, qui ne s'informent jamais de ce qui ſe paſſe hors de chez

eux.

eux. M. *Gervais* a bien raiſon de remarquer que l'empereur n'a point fait ſon poëme pour nous ; mais ſeulement pour ſes chers Tartares, & pour ſes chers Chinois. Un littérateur de notre pays a écrit à ſa majeſté chinoiſe ſur le danger qu'elle courait à Paris d'eſſuyer un réquiſitoire & un monitoire au ſujet de ſon poëme. L'empereur ne lui a pas répondu ; & il a bien fait.

Que chacun faſſe chez lui comme il l'entend. C'eſt ce qu'apprit à ſes dépens mon père le marchand *Jean du Chemin*, qui n'était pas riche. Il lui en coûta deux mille écus pour avoir été curieux lorſqu'il commerçait à Quanton, Canton, ou Kanton.

Vous avez entendu parler du révérend père *Gozzani* (*ii*) auquel le révérend père *Joſeph Suarez* recommanda, en 1707, d'aller viſiter leurs frères les Juifs des dix tribus tranſplantées dans le pays de Gog & de Magog par *Salmanazar* l'an 717 avant notre ère latine, juſte du temps de *Romulus*.

Le révérend père *Gozzani* qui était fort zélé, & qui n'avait pas un écu, alla trouver mon père *Jean du Chemin*, qui n'était pas riche. Venez avec moi, lui dit-il, & défrayez-moi pour l'amour de DIEU, dans le voyage que père *Suarez* m'ordonne de la part du pape de faire à Caï-foum-fou dans la province de Honang, qui n'eſt pas loin d'ici. Vous aurez l'avantage de voir les dix tribus d'Iſraël chaſſées par *Salmanazar* il y a deux mille quatre cents vingt-quatre ans, de l'admirable pays de Judée. Elles règnent dans la province de Honang, elles reviendront

(*ii*) Voyez la lettre du frère *Gozzani* au VIIe recueil des lettres intitulées *édifiantes & curieuſes*.

à la fin du monde dans la terre promise, avec les deux autres tribus Juda & Benjamin pour combattre l'ante-christ, & pour juger le genre-humain: elles nous recevront à bras ouverts, & vous ferez une fortune immense avant que vous soyez jugé. Mon père crut ce *Gozzani;* il acheta des chevaux, une voiture, des habits magnifiques pour paraître décemment devant les princes des tribus de *Gad, Nephtali, Zabulon, Issacar, Aser,* & autres qui régnaient dans Caï-foum-fou capitale de Honang. Il défraya splendidement son jésuite. Quand ils furent arrivés dans le royaume des dix tribus, ils furent en effet introduits dans la synagogue, où le sanhédrin s'assemblait. C'était une douzaine de gueux qui vendaient des haillons. Le voyage avait coûté à mon père deux mille écus de cinq livres qu'on appelle *taels* à la Chine, & les *Gad, Nephtali, Zabulon, Issacar* & *Aser* lui volèrent le reste de son argent.

Frère *Gozzani* pour le consoler lui prouva que les gens des tribus chassées depuis deux mille quatre cents vingt-quatre ans par *Salmanazar* de leur royaume d'Israël, qui avait bien quinze lieues de long sur huit de large, furent d'abord enchaînés deux à deux comme des galériens par l'ordre de *Salmanazar* roi de Chaldée, qu'ils furent conduits à coups de fourche de Samarie à Sichem, de Sichem à Damas, de Damas à Alep, d'Alep à Erzerum: que dans la suite des temps cette grande partie du peuple chéri s'avança vers Erivan; que bientôt après elle marcha au sud de la mer d'Hircanie, vulgairement la mer Caspienne, qu'elle planta ses pavillons dans le Guilan, dans le Tabeistan; qu'elle vécut long-temps

de cailles dans le grand désert salé, selon son ancienne coutume ; & qu'enfin de déserts en déserts, & de bénédictions en bénédictions, les dix tribus fondèrent le royaume de Caï-foum-fou dont ils ne reviendront que pour conduire les nations dans la voie droite. (*kk*) Cette doctrine consola fort mon père, mais ne le dédommagea pas.

J'avais dans ce temps-là même un cousin-germain bachelier de sorbonne. Il se chargea de faire le panégyrique des six corps des marchands : la sacrée faculté y trouva des propositions mal-sonnantes, hérétiques, sentant l'hérésie, ce qui lui fit une affaire très-sérieuse.

Ces aventures & d'autres pareilles firent connaître à la famille qu'elle ne devait jamais se mêler des affaires d'autrui, qu'il fallait renoncer à la prose soutenue comme aux vers alexandrins, & qu'enfin rien n'était plus dangereux que de vouloir briller dans le monde.

En effet, quand le père *Castel* fit une brochure pour rassurer *l'univers*, & une autre brochure pour instruire *l'univers* ; les honnêtes gens en rirent & l'univers n'en sut rien C'est bien pis que si l'univers avait ri. Tout cela était un avertissement de me taire.

Vous pourrez me dire, Monsieur, que l'empereur *Kien-long* a pourtant voulu instruire une grande partie du globe en vers tartares, & que tous les

(*kk*) On peut consulter sur une partie de ces belles choses un professeur émérite du collége Duplessis à Paris, lequel a fait parler fort savamment messieurs les juifs *Jonathan*, *Mathataï* & *Winker*. On peut voir aussi la réponse à ces messieurs article *Juif*, dans le *Dictionnaire philosophique*.

lettrés de la Chine ont été à ſes pieds. Vous ajouterez encore qu'il a fait imprimer une chanſon ſur le thé, (*ll*) & qu'il n'y a point de dame depuis Pékin juſqu'à Kanton qui n'ait chanté la chanſon de ſon maître en déjeûnant. Mais s'il eſt permis à un empereur d'être bon poëte, un particulier riſque trop. Il ne faut point ſe publier. Cachons-nous en vers & en proſe. Il vous appartient, Monſieur, de paraître au grand jour, mais ne montrez pas mes lettres.

LETTRE IX.

Sur un livre des brachmanes, le plus ancien qui ſoit au monde.

NE parlons plus, Monſieur, du poëme de l'empereur de la Chine, quelque beau qu'il puiſſe être. J'ai à vous entretenir d'un ouvrage cent fois plus poëtique, & beaucoup plus ancien, fait autrefois dans l'Inde, & qui ne commence que de nos jours à être connu en Europe; c'eſt le Shaſta-bad, le plus ancien livre de l'Indoſtan & du monde entier, écrit dans la langue ſacrée du hanſcrit, il y a près de cinq mille ans. C'eſt bien autre choſe que les yking ou les yquim chinois, qui ne ſont que des lignes droites où perſonne n'a jamais rien compris. Deux gentilshommes anglais qui ont tous deux, pendant plus de

(*ll*) Cette chanſon à boire eſt traduite par le père *Amiot*, & imprimée à la ſuite du *poëme de Moukden*. C'eſt une chanſon fort différente des nôtres : elle ne reſpire que la ſobriété & la morale. Les chanſonniers du bas étage, les ſeuls qui nous reſtent, n'en feraient pas contens.

vingt ans, étudié la langue ſacrée dans le Bengale, langue connue ſeulement de quelques ſavans brames, ſe ſont donné la peine de lire & de traduire les morceaux les plus précieux de ce Shaſta-bad. L'un eſt M. *Holwell*, long-temps vice-gouverneur du principal établiſſement anglais ſur le Gange, l'autre M. *Dow*, colonel dans l'armée de la compagnie. J'avoue, Monſieur, que notre compagnie françaiſe ne s'eſt pas donné de pareils ſoins, & qu'elle n'a été ni ſi ſavante, ni ſi heureuſe.

L'antiquité du Shaſta-bad fait voir évidemment que les brachmanes précédèrent de pluſieurs ſiècles les Chinois, qui précèdent le reſte des hommes. Ce qui ſurprend, ce n'eſt pas que ce livre ſoit ſi ancien, c'eſt qu'il ſoit écrit dans le ſtyle dont *Platon* écrivait en Grèce, plus de deux mille ans après l'auteur indien.

Vous connaiſſez ce Shaſta-bad ſans doute; mais permettez-moi de vous en repréſenter ici les principaux traits. Vous verrez qu'ils n'ont été connus d'aucuns de nos miſſionnaires. Chacun d'eux nous a conté ce qu'il entendait dire, & encore très-difficilement, dans la province où il ſéjourna peu de temps. Toutes ces provinces ont des idiomes & des catéchiſmes différens. Suppoſé que des indiens fuſſent aſſez déſœuvrés, aſſez inquiets, aſſez déterminés pour venir en Europe s'informer de nos dogmes & nous inſtruire des leurs, ils verraient à Pétersbourg l'Egliſe grecque qui diffère de la romaine, en Suède, en Danemarck l'Egliſe évangélique ou luthérienne qui ne reſſemble ni à la romaine ni à la grecque, en Pruſſe une autre religion,

Il ferait bien difficile à ces indiens de fe faire une idée nette de l'origine du chriftianifme. MM. *Holwell* & *Dow* ont puifé à la fource du brachmanifme ; & on verra que cette fource eft celle des croyances qui ont régné le plus anciennement fur notre hémifphère, & même à la Chine, où la métempfycofe indienne eft encore reçue chez le peuple, quoique méprifée chez les lettrés & dans tous les tribunaux.

Voici le commencement du plus fingulier de tous les livres. (*mm*)

„ DIEU eft un, créateur de tout, fphère „ univerfelle, fans commencement, fans fin. DIEU „ gouverne toute la création par une providence „ générale, réfultante de fes éternels deffeins. — „ Ne recherche point l'effence & la nature de „ l'Eternel qui eft un ; ta recherche ferait vaine & „ coupable. C'eft affez que jour par jour, & nuit „ par nuit tu adores fon pouvoir, fa fageffe & fa „ bonté dans fes ouvrages. „

J'avais dit tout-à-l'heure que le Shafta-bad était digne de *Platon*. Je me rétracte, *Platon* n'eft pas digne du Shafta-bad. Continuons.

„ L'Eternel voulut, dans la plénitude du temps, „ communiquer de fon effence & de fa fplendeur à „ des êtres capables de la fentir. Ils n'étaient pas „ encore ; (*nn*) l'Eternel voulut, & ils furent. Il créa „ *Birma*, *Vitfnou* & *Sib*. „

(*mm*) Nous en avons déjà quelques extraits en français dans un abrégé de l'hiftoire de l'Inde, imprimé avec le procès mémorable du général *Lalli*. (Volume de l'*Hiftoire du parlement de Paris*.)

(*nn*) N'eft-ce pas là le vrai fublime ?

On voit ensuite comment DIEU forma d'autres substances nombreuses, subordonnées à ces trois premières participantes de sa propre nature, & dominatrice avec lui. Ces puissances subordonnées, & d'un ordre inférieur, avaient à leur tête un génie céleste que l'on nomme *Moisazor;* tous ces noms expriment dans la langue du hanscrit des perfections différentes : ces perfections diverses & cette subordination produisirent dans les globes, dont DIEU a rempli l'espace, une harmonie & une félicité constante pendant plusieurs siècles.

Il est clair que ces idées, toutes sublimes qu'elles peuvent être, ne sont cependant qu'une image d'un bon gouvernement parmi les hommes; c'est le terrestre épuré & transporté au ciel. C'est encore ce que *Platon* a tant imité.

Enfin l'envie & l'ambition se saisissent du cœur de *Moisazor* & de ses compagnons : ils joignent les imperfections aux perfections : ils pervertissent l'ouvrage de l'Eternel : ils se révoltent contre les trois êtres supérieurs, tirés de sa substance divine ; la discorde succède à l'harmonie ; le ciel se divise ; les génies fidelles qui ont conservé la perfection se déclarent contre les génies infidelles qui ont choisi l'imperfection : l'Eternel précipite *Moisazor* & les autres substances imparfaites & révoltées dans le globe des ténèbres, nommé l'*ondéra*.

Voilà probablement l'origine de la guerre des Titans contre les dieux en Egypte, de la destruction de *Typhon*, de la punition de *Typhée* & d'*Encelade*

enchaînés par les Grecs en Sicile (*oo*) ſous le mont Etna. Un autre aurait dit, *voilà infailliblement*, au lieu de voilà probablement. Car on ſait que, dès qu'un beau conte eſt inventé par une nation, il eſt vîte copié par une autre : l'aventure d'*Amphitrion* & de *Soſie* eſt originairement de l'Inde ; on l'a déjà remarqué ailleurs.

Si on oſait, on obſerverait encore que cette hiſtoire, ou cette théogonie, ou cette allégorie parvint juſqu'aux Juifs, vers les temps d'*Archelaüs* & d'*Agrippa ;* car c'eſt alors qu'il parut un livre juif ſous le nom d'*Enoch*, dans lequel il était fait mention de la révolte & de la chute des anges. On nous a conſervé quelques paſſages de ce livre attribué à *Enoch*, *ſeptième homme après Adam.* On y trouve que deux cents anges principaux, ayant l'archange *Sémexias* à leur tête, ſe liguèrent enſemble ſur le mont Hermon pour aller voler les hommes, & pour violer des filles. Le Seigneur ordonna à *Michaël* de lier le capitaine *Semexias*, & à *Gabriel* de lier *Azazel* le lieutenant : ils furent jetés avec leurs ſoldats dans le lieu d'obſcurité, comme y avaient été jetés les génies déſobéiſſans du Shaſta-bad. C'eſt même à cette chute des anges, rapportée dans le livre d'*Enoch*, que l'apôtre *St Jude* ſait alluſion, quand il dit dans ſon épître, chapitre premier : *Qu'Enoch, ſeptième homme après Adam, prophétiſa ſur ces étoiles errantes, auxquelles une tempête noire eſt réſervée pour l'éternité.* (*pp*) Il dit dans ce même chapitre : *Que ces anges ſont liés de chaînes à tout jamais.* (*qq*)

(*oo*) Voyez l'Abrégé de l'hiſtoire de l'Inde, à la ſuite de la cataſtrophe du général *Lalli.*

(*pp*) Verſ. 13. (*qq*) Verſ. 6.

quoique l'archange Michaël n'osât maudire le diable, en lui disputant le corps de Moïse.

C'est au père *Calmet* de notre congrégation d'expliquer ces mystères ; c'est à lui seul de montrer comment la chute des anges n'avait été annoncée chez nous que dans un livre apocryphe : je dois me borner à vous dire que cette chute était articulée depuis des siècles dans le Shasta-bad des anciens brachmanes.

Vous savez, Monsieur, qu'il y a dans ce temps-ci des doctes qui raisonnent, ce qui n'était pas autrefois si commun : vous savez que parmi nos doctes raisonneurs modernes il s'en trouve quelques-uns d'assez téméraires pour oser croire que le berceau du christianisme fut dans l'Inde, il y a cinq mille ans à peu près ; & voici comme ils tâchent d'argumenter. L'origine de tout, disent-ils, selon nous, & selon les Indiens, c'est le diable. Car nous disons que le diable s'étant révolté dans le ciel, avant qu'il y eût des hommes sur la terre, & ayant été mis en enfer, il en sortit pour venir tenter nos premiers parens, dès qu'il sut qu'ils existaient. Il fut la cause du péché originel, & ce péché originel fut la cause de tout ce qui est arrivé depuis. Donc le diable est la cause de tout. Mais puisqu'il n'est question dans aucun endroit de la Genèse, ni du diable, ni de son enfer, ni de son voyage sur la terre, il est évident que toute cette théologie est tirée de la théologie des anciens brachmanes, qui seuls avaient écrit l'histoire du diable sous le nom de *Moisazor*. Ce *Moisazor* avait commencé par être favori de Dieu ; puis avait été damné, puis était venu sur la terre.

Nos commentateurs firent de ce diable chaſſé du ciel un ſerpent; enſuite ils en firent *Sathan*, *Belphegor*, *Belzébuth*, &c. ils ont fini par l'appeler *Lucifer* d'un mot latin qui veut dire l'étoile de Vénus.

Et pourquoi ont-ils appelé le diable étoile de Vénus? c'eſt que dans un ancien écrit juif (*rr*) on a déterré un paſſage traduit en latin. Ce paſſage regarde la mort d'un roi de Babylone, de qui les Juifs avaient été eſclaves. Les Juifs ſe réjouiſſaient d'avoir perdu ce monarque, comme fait le peuple preſque par-tout à la mort de ſon maître. L'auteur exhorte le peuple à ſe moquer de ce roi babylonien qu'on vient d'enterrer.

» Allons, dit-il, chantez une parabole contre » le roi de Babylone. Dites : Que ſont devenus » ſes employés des gabelles? que ſont devenus les » bureaux de ces gabelles? le Seigneur a briſé le » ſceptre des impies & les verges des dominateurs; » la terre eſt maintenant tranquille & en ſilence: » elle eſt dans la joie. Les cèdres & les ſapins, ô roi! » ſe réjouiſſent de ta mort. Ils ont dit : Depuis que » tu es enterré, perſonne n'eſt plus venu nous » couper & nous abattre : tout le ſouterrain s'eſt » ému à ton arrivée; les géans, les princes ſe ſont » levés de leur trône; ils diſent : Te voilà donc » percé comme nous, te voilà ſemblable à nous, » ton orgueil eſt tombé dans les ſouterrains avec » ton cadavre; comment es-tu tombée du ciel, » étoile du matin, étoile de Vénus, *Lucifer*, (en » ſyriaque *Hellel;*) comment es-tu tombée en terre, » toi qui frappais les nations? &c. »

(*rr*) *Iſaïe.*

Cette parabole eſt fort longue. Il a plu aux commentateurs d'entendre littéralement cette allégorie, comme il leur a plu d'expliquer allégoriquement le ſens littéral de cent autres paſſages ; c'eſt ainſi que notre *St François de Paule* ayant fondé les minimes, on prêcha en Italie que ſon ordre était prédit dans la Geneſe : *frater minimus cum patre noſtro.* C'eſt ainſi que toute l'hiſtoire de *St François d'Aſſiſe* ſe trouve mot à mot dans la Bible. De tout cela, Monſieur, nos commentateurs concluent que le ſerpent qui trompa notre *Eve* était le diable, & les Indiens concluent que le diable était leur *Moiſazor*, qui fut ci-devant le premier des anges. Si on en croyait les anciens Perſes, leur *Sathan* ſerait d'une plus vieille date que notre ſerpent, & approcherait preſque de l'antiquité de *Moiſazor.* Chaque nation veut avoir ſon diable, comme chaque paroiſſe a ſon ſaint.

Je n'entre point dans ces profondeurs, je remarquerai ſeulement que le gouverneur *Holwell*, après nous avoir donné une idée de ce livre ſi antique, & en avoir admiré le ſtyle, le compare au paradis perdu de *Milton*, *à cela près*, dit-il, *que Milton a été entraîné par ſon génie inventif & ingouvernable à ſemer dans ſon poëme des ſcènes trop groſſières, trop bouffonnes, trop oppoſées aux ſentimens qu'on doit avoir de l'être ſuprême.* (*ss*)

Pourſuivons l'hiſtoire de l'ancienne loi indienne. Dieu pardonne, après pluſieurs milliers de ſiècles, aux génies délinquans ; il crée la terre comme un ſéjour d'épreuve pour leur donner lieu d'expier leurs

(*ss*) Page 64 deuxième édition.

crimes : il les fait paſſer par plusieurs métamorphoſes; d'abord ils ſont vaches, afin que, lorſqu'ils ſeront hommes, ils apprennent à ne point tuer leurs nourrices, & à ne pas manger leurs pères nourriciers : c'eſt ce qui établit cette doctrine de la métempſycoſe, & cette abſtinence rigoureuſe de tout être à qui DIEU a donné la vie ; doctrine que *Pythagore* embraſſa dans l'Inde, & qu'il ne put faire recevoir à Crotone.

Quand ces génies céleſtes & punis ont ſubi plusieurs métamorphoſes ſans commettre des crimes, ils retournent enfin avec leurs femmes dans le ciel leur première patrie, & c'eſt pour accompagner leurs époux dans le ciel, que tant de femmes ſe brûlèrent, & ſe brûlent encore ſur le corps de leurs maris : piété ancienne autant qu'affreuſe, qui nous montre à quel excès de faibleſſe la ſuperſtition peut réduire l'eſprit humain, & à quelle grandeur elle peut élever le courage. *Cicéron* dit dans ſes Tuſculanes que cette coutume ſubſiſtait de ſon temps dans toute ſa force. Il s'en effraie, & il l'admire.

M. *Holwell* a vu dans ſon gouvernement, en 1743, la plus belle femme de l'Inde, âgée de dix-huit ans, réſiſter aux prières & aux larmes de miladi *Ruſſell*, femme de l'amiral anglais, qui la conjurait d'avoir pitié d'elle-même & de deux enfans charmans qu'elle allait laiſſer orphelins : elle répondit à Mme *Ruſſell* : DIEU les a fait naître, DIEU en prendra ſoin : elle s'étendit ſur le bûcher, & y mit le feu elle-même avec autant de ſérénité que des dévotes prennent le voile parmi nous.

Il ajoute qu'un anglais, nommé *Charnoc*, étant témoin du même épouvantable facrifice d'une jeune indienne très-belle, defcendit malgré les prêtres dans la foffe du bûcher, arracha du milieu des flammes cette victime, qui criait au raviffeur & à l'impie : qu'il eut une peine extrême à l'apaifer : qu'enfin il l'époufa, mais qu'il fut regardé par tout le peuple comme un monftre.

Les brachmanes eurent un autre dogme qui a fait plus de fortune dans tout notre occident; c'eft celui de nos quatre âges du monde, fi bien chantés par *Ovide*, & qui figurent toujours dans nos opéra & dans nos tableaux. Le premier âge de la création de la terre pour fauver les ames de l'enfer fut de trois millions deux cents mille de nos années, ci 3200000

Le fecond fut de 1600000

Le troifième de 800000

Le quatrième où nous fommes eft de 400000

Ainfi tout va toujours en diminuant & en empirant dans ce monde; mais nous fommes plus difcrets que les brachmanes. Nos âges ne font pas fi longs. Les Indiens appellent ces âges *Iogues;* c'eft dans le préfent iogue qu'un roi des bords du Gange, nommé *Brama*, écrivit dans la langue facrée le facré Shaftabad, il n'y a guère que cinq mille années : mais il ne s'écoula pas quinze fiècles qu'un autre brachmane, qui pourtant n'était pas roi, donna une loi nouvelle du Veidam. Je lui en demande bien pardon; ce Veidam eft le plus ennuyeux fatras que j'aie jamais lu. Figurez-vous la légende dorée, les conformités de *S*[t] *François d'Affife*, les exercices fpirituels de

St Ignace & les sermons de *Menot* joints ensemble, vous n'aurez encore qu'une idée très-imparfaite des impertinences du Veidam.

L'Ezour-veidam est tout autre chose. C'est l'ouvrage d'un vrai sage qui s'élève avec force contre toutes les sottises des brachmanes de son temps. Cet Ezour-veidam fut écrit quelque temps avant l'invasion d'*Alexandre*. C'est une dispute de la philosophie contre la théologie indienne ; mais je parie que l'Ezour-veidam (*tt*) n'a aucun crédit dans son pays, & que le Veidam y passe pour un livre céleste.

LETTRE X.

Sur le paradis terrestre de l'Inde.

Ce n'est pas assez, Monsieur, que deux anglais, dans les trésors qu'ils ont rapportés de l'Inde, aient compté principalement cet ancien livre de la religion des brachmanes ; ils ont encore découvert le paradis terrestre. Vous savez que de grands théologiens l'avaient placé les uns dans la Taprobane, les autres en Suède, quelques-uns même dans la lune.

(*tt*) L'*Ezour-veidam* est en effet un livre qui combat toutes les superstitions & qui détruit les fables dont on déshonore la Divinité ; c'est probablement le livre que le père *Pons* missionnaire, sur la côte de Malabar en 1740, appelle l'*Ajour-veidam* : il avait un peu appris la langue des brames modernes, mais non pas l'ancien hanscrit, qui est pour eux ce qu'est l'Iliade d'*Homère* pour les grecs d'aujourd'hui. Voyez sa lettre au père du *Halde*, dans le XXV tome des *Lettres curieuses & édifiantes*.

Mais il eſt réellement ſur un des bras du Gange. M. *Holwell* & quelques-uns de ſes amis y ont voyagé d'un bout à l'autre, (*uu*) ce pays peut prendre ſon nom de ſa capitale Bishnapor ou Vitſnapor, où l'on adore *Vitſnou* fils de Dieu de temps immémorial. Il eſt à quelques journées de Calcuta, chef-lieu de la domination anglaiſe, & on le trouve marqué ſur toutes les bonnes cartes des poſſeſſions de la compagnie des Indes. Il n'eſt guère qu'à neuf ou dix journées des frontières du petit royaume de Patna. La contrée vers la ville anglaiſe de Calcuta, & vers celle de Vishnapor, eſt arroſée des canaux du Gange qui fertiliſent la terre. Tous les fruits, tous les arbres, toutes les fleurs y ſont entretenus par une fraîcheur éternelle, qui tempère les chaleurs du Tropique dont ce climat n'eſt pas éloigné. Le peuple y eſt encore plus favoriſé de la nature.

Ce peuple fortuné, dit la relation, *a conſervé la beauté du corps ſi vantée dans les anciens brachmanes, & toute la beauté de l'ame, pureté, piété, équité, régularité, amour de tous les devoirs. C'eſt là que la liberté & la propriété ſont inviolables. Là on n'entend jamais parler de vol, ſoit privé, ſoit public; dès qu'un voyageur quel qu'il ſoit a touché les limites du pays, il eſt ſous la garde immédiate du gouvernement. On lui envoie des guides qui répondent de ſon bagage & de ſa perſonne, ſans aucun ſalaire. Ces guides le conduiſent à la première ſtation. Le premier officier du lieu le loge & le défraie, puis le remet à d'autres guides qui en prennent le même ſoin. Il n'a d'autre peine que de délivrer de ville en ville, à ſes conducteurs, un certificat qu'ils ont rempli*

(*uu*) Voyez *intereſting events relative to Bengale*, pages 197 & ſuivantes.

leur charge. Il eſt entretenu de tout dans chaque gîte pendant trois jours aux dépens de l'Etat, & s'il tombe malade on le garde, & on lui adminiſtre tous les ſecours juſqu'à ce qu'il ſoit guéri, ſans qu'on reçoive de lui la moindre récompenſe.

Si ce n'eſt pas là le paradis terreſtre, je ne ſais où il peut être.

Un philoſophe ſera moins ſurpris qu'un autre homme, quand il ſaura que les habitans de Vishnapor deſcendent des anciens brachmanes. C'eſt probablement ainſi que *Pythagore* fut reçu chez eux. Ils ont conſervé depuis des ſiècles innombrables la ſimplicité & la généroſité de leurs mœurs. Ajoutez à cela que cette province, preſque auſſi grande que la France ou l'Allemagne, a toujours été préſervée du fléau de la guerre, tandis que ce fléau dévorait tout depuis Déli, & depuis les rives du Gange, juſqu'aux ſables de Pondichéri.

On demandera comment des peuples ſi doux & ſi vertueux n'ont pas été conquis par quelqu'un de ces voleurs de grand chemin, ſoit Marattes, ſoit Européens, ſoit *Thamas-Kouli-Kan*, ſoit *Abdala*? c'eſt qu'on ne peut pas entrer chez eux ſi facilement que le diable entra, ſelon *Milton*, dans le paradis terreſtre, en ſautant les murs.

Le prince deſcendant des premiers rois brachmanes, qui règne dans Vishnapor, peut en moins d'un jour inonder tout le pays ; une armée ſerait noyée en arrivant. Vishnapor eſt auſſi bien défendu qu'Amſterdam & Veniſe ; ces peuples qui n'ont jamais attaqué perſonne réſiſteraient à l'univers entier.

Probablement

Probablement quelques français soit à Romorantin, soit à Paris, prendront ce récit pour des contes d'*Hérodote*, ou pour d'autres contes. Tout est cependant de la plus exacte vérité. Les témoins oculaires sont à Londres.

Pourquoi n'en sait-on rien chez nous? pourquoi de soixante journaux qui paraissent tous les mois, aucun n'a-t-il discuté des merveilles si étranges? on dit que le livre de M. *Holwell* a été traduit; mais ces faits, jetés en passant dans des mémoires sur les intérêts de sa compagnie des Indes, n'ont été remarqués en France par personne. Un seul homme en a parlé & on n'y a pas pris garde. On n'était occupé chez nous que de l'histoire parisienne du jour. Si on a jeté les yeux un moment sur l'Inde, ce n'a été que pour accuser de nos désastres ceux qui avaient prodigué leur sang pour les finir. Aucun même des négocians, des commis, des employés de notre malheureuse compagnie, n'a jamais entendu parler de Vishnapor ou Bishnapor. Ils ont été chassés d'un climat que pendant cinquante ans ils n'avaient pu connaître. Le jésuite *Lavaur*, qui revint de Pondichéri avec onze cents mille francs dans sa cassette, ne savait pas si M. *Holwell* & M. *Dow* étaient au monde.

J'avoue que si la route de Vishnapor était aussi fréquentée que celle d'Orléans & de Lyon, l'hospitalité y serait moins en honneur; c'est une vertu qui coûte peu de chose à ces peuples; mais on m'avouera qu'ils exercent cette vertu quand l'occasion s'en présente: une bonne action aisée à faire est toujours une bonne action. Ce serait le bonheur du

genre-humain que la vertu fût par-tout d'une pratique facile. La *dévotion aiſée* du père *le Moine* n'était point un ſi ridicule titre de livre : faudrait-il donc que la ſaine morale fût rebutante ?

Si les brachmanes furent les premiers théologiens de ce monde, ils furent auſſi les premiers aſtronomes. Les nuits de leur pays, qui ſont plus belles que nos beaux jours, dûrent néceſſairement les engager à obſerver les aſtres. Il n'eſt pas à croire que cette ſcience ait été cultivée d'abord par des bergers, comme on le dit. Nous ne voyons pas que nos pâtres s'occupent beaucoup des planètes & des étoiles fixes. Probablement ceux qui gardaient les moutons en Tartarie, aux Indes, en Chaldée, n'étaient pas plus curieux que les payſans de nos contrées, & je ne vois pas qu'il y ait jamais eu de *Newton* & de *Halley* parmi nos bergers d'Allemagne, de France & d'Eſpagne. Il faut ſavoir un peu de géométrie pour être même un aſtronome ignorant. Les brachmanes étaient géomètres. Il eſt donc de la plus grande vraiſemblance que la ſcience du ciel eut ſon origine chez eux.

Il paraît qu'ils furent les premiers qui connurent l'obliquité de l'écliptique. Leur première époque aſtronomique commençait à une conjonction de toutes les planètes, & cette conjonction était arrivée vingt-trois mille cinq cents & un ans avant notre ère. Je n'examine pas s'ils ſe ſont trompés ſur cette époque ; mais je dis qu'il faut une prodigieuſe ſcience & bien des ſiècles pour être en état de ſe tromper dans un tel calcul.

LETTRE XI.

Sur le grand-lama, & la métempſycoſe.

Après avoir voyagé ſous vos ordres, Monſieur, en Egypte, à la Chine & aux Indes, je veux faire un petit tour dans un coin de la Tartarie pour vous parler du grand-lama. Je veux bien croire qu'il y a des tartares aſſez bons pour pendre à leur cou quelques reliques de ſon derrière, en forme de grains de chapelet; en vérité il y a dans les environs de Romorantin, & dans d'autres villes, des gens du peuple qui ſe parent de reliques auſſi ſingulières: je ne vois pas que ce qui ſort du derrière d'un homme qu'on reſpecte & qu'on aime, quand il eſt bien ſec, bien muſqué, bien préparé, bien enchaſſé dans de l'or ou de l'ivoire, ſoit plus dégoûtant que tel vieux haillon qui n'a jamais appartenu à un homme de mérite, ou tel vieux os pourri, ou tel nombril, ou tel prépuce qu'on expoſe encore dans plus d'un de nos villages à l'adoration des bonnes femmes.

Mais que dans tout le Thibet on penſe qu'il exiſte un homme immortel, cela peut faire quelque peine à un philoſophe. Peut-être ce dogme eſt-il la ſuite de cette recherche ſérieuſe que des rois de la Chine firent autrefois du breuvage d'immortalité. Vous remarquez très-bien dans votre livre que plus d'un roi mourut ſubitement de ce breuvage qui feſait vivre éternellement.

Il y a, ce me femble, dans *Oléarius* un très-bon conte fur *Alexandre* qui chercha le breuvage d'immortalité, en paffant par le Thibet lorfqu'il allait conquérir l'Inde. C'eft dommage que ce conte n'ait pas eu place dans les mille & une nuits. Mais il était trop philofophique pour ma fœur *Shezarade*. Voici donc ce qu'*Oléarius* lut en Perfe, dans une hiftoire d'*Alexandre* qui n'eft pas écrite par *Quinte-Curce*. (*xx*)

Alexandre après la mort de *Darah*, ou *Darius*, ayant vaincu les Tartares Usbecks, & fe trouvant de loifir, voulut boire de l'eau d'immortalité. Il fut conduit par deux frères qui en avaient bu largement, & qui vivent encore comme *Hénoch* & *Elie*. Cette fontaine eft dans une montagne du Caucafe, au fond d'une grotte ténébreufe. Les deux frères firent monter *Alexandre* fur une jument, dont ils attachèrent le poulain à l'entrée de la caverne, afin que la mère qui portait le roi au milieu de ces profondes ténèbres, pût revenir d'elle-même à fon petit après qu'on aurait bu.

Quand on fut arrivé à tâtons au milieu de la grotte, on vit tout d'un coup une grande clarté ; une porte d'acier brillant s'ouvre ; un ange en fort en fonnant de la trompette. Qui es-tu ? lui dit le héros. Je fuis *Raphaël* — Et toi ? — Moi, je fuis *Alexandre*. — Que cherches-tu ? — l'immortalité. — Tiens, lui dit l'ange, prend ce caillou, & quand tu en auras trouvé un autre précifément du même poids, reviens à moi, & je te ferai boire. Alors l'ange difparut, & les ténèbres furent plus épaiffes qu'auparavant.

(*xx*) Voyages d'*Oléarius* en Mofcovie & en Perfe, pages 169 & 170.

Alexandre fortit de la grotte à l'aide de fa jument qui courut après fon poulain. Tous les officiers, tous les valets d'*Alexandre* fe mirent à chercher des cailloux. On n'en trouva point qui fût exactement d'une pefanteur égale à celui de *Raphaël;* & cela fervit à prouver cette ancienne vérité, fur laquelle *Leibnitz* a tant infifté depuis, qu'il eft impoffible que la nature produife deux êtres abfolument femblables.

Enfin *Alexandre* prit le parti de faire ajouter une pincée de terre à fon caillou pour égaler le poids, & revint tout joyeux à fa grotte fur fa jument. La porte d'acier s'ouvre, l'ange reparaît; *Alexandre* lui montre les deux cailloux. L'ange les ayant confidérés lui dit: Mon ami, tu y as ajouté de la terre, tu m'as prouvé que tu en es formé, & que tu retourneras à ton origine.

Il faut que depuis on ait cru dans le Thibet qu'enfin le grand-lama avait trouvé les deux cailloux & la véritable recette. C'eft ainfi que nos ancêtres crurent qu'*Ogier* le danois avait bu de la fontaine de Jouvence. C'eft ainfi qu'en Grèce on avait imaginé que l'*Aurore* avait fait préfent à *Titon* d'une éternelle vieilleffe.

Mais ce qui me paraît plus vraifemblable, c'eft que la croyance de la métempfycofe, qui paffa depuis fi long-temps de l'Inde en Tartarie, eft l'origine de cette opinion populaire que la perfonne du grand-lama eft immortelle.

Je vous prie de vouloir bien d'abord obferver qu'il n'eft point du tout abfurde de croire à la métempfycofe. C'eft un dogme très-faux, je l'avoue;

il n'eſt point approuvé parmi nous, il peut être un jour déclaré hérétique, mais il n'a été jamais expreſſément condamné : on pouvait, ce me ſemble, ſuppoſer en ſureté de conſcience que DIEU, le créateur de toutes les ames, les feſait ſucceſſivement paſſer dans des corps différens ; car que faire des ames de tant de fœtus qui meurent en naiſſant, ou qui ne parviennent pas à maturité ? Voilà des ames toutes neuves qui n'ont point ſervi, ne ſeront-elles plus bonnes à rien ? ne paraît-il pas très-raiſonnable de leur donner d'autres corps à gouverner, ou ſi vous l'aimez mieux, de les faire gouverner par d'autres corps ?

Pour les ames qui ont habité des corps diſgraciés, & qui ont ſouffert avec eux dans leur demeure, n'eſt-il pas encore très-raiſonnable qu'après être délogées de leurs vilains étuis elles aillent en habiter de mieux faits ?

Je dirais plus ; il n'y a perſonne qui, ſi on lui propoſait de renaître après ſa mort, n'acceptât ce marché de tout ſon cœur : *quàm vellent æthere in alto !* Il paraît donc aſſez évident que ce ſyſtème ne répugne ni au cœur humain ni à la raiſon humaine.

Il eſt encore évident que cette doctrine ne choque point les bonnes mœurs ; car une ame qui ſe trouvera logée dans le corps d'un homme pour ſoixante ou quatre-vingts ans tout au plus, devra prendre le parti d'être une ame honnête, de peur d'aller habiter après ſon décès le corps de quelque animal immonde & dégoûtant.

Pourquoi ce ſyſtème ne fut-il reçu ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni même en Egypte,

ni en Chaldée? est-ce parce qu'il n'était pas prouvé? non, car tous ces peuples étaient infatués de dogmes bien plus improbables. Il est à croire plutôt que la doctrine de la transmigration des ames fut rejetée parce qu'elle ne fut annoncée que par des philosophes. Dans tout pays on dispputa toujours contre le philosophe, & on recourut au sorcier. *Pythagore* eut beau dire en Italie :

O genus attonitum gelidæ formidine mortis,
Quid styga, quid tenebras, quid numina vana timetis,
Materiam vatum falsique piacula mundi?
Morte carent animæ, semperque priore relictâ
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ.
(Ipse ego nam memini) Trojani tempore belli,
Panthoïdes Euphorbus eram.

Ce que du *Bartas* a traduit ainsi dans son style naïf:

Pauvres humains effrayés du trépas,
Ne craignez point le Styx & l'autre monde;
Tous vains propos dont notre fable abonde.
Le corps périt, l'ame ne s'éteint pas,
Elle ne fait que changer de demeure,
Anime un corps, puis un autre sans fin.
Gardons-nous bien de penser qu'elle meure;
Elle voyage, & tel fut mon destin,
J'étais Euphorbe à la guerre de Troye.

On laissa dire *Pythagore*, on se moqua d'*Euphorbe*, on se jeta à corps perdu à la tête de *Cerbère*, dans le Styx & dans l'Achéron, & l'on paya chèrement

des prêtres de *Diane* & d'*Apollon* qui vous en retiraient pour de l'argent comptant.

Les brachmanes & les lamas du Thibet furent presque les seuls qui s'en tinrent à la métempsycose. Il arriva qu'après la mort d'un grand-lama, celui qui briguait la succession prétendit que l'ame du défunt était passée dans son corps : il fut élu, & il introduisit la coutume de léguer son ame à son successeur. Ainsi tout grand-lama élève auprès de lui un jeune-homme, soit son fils, soit son parent, soit un étranger adopté qui prend la place du grand-prêtre dès que le siége est vacant. C'est ainsi que nous disons en France que le roi ne meurt point. C'est-là, si je ne me trompe, tout le mystère. Le mort saisit le vif, & le bon peuple qui ne voit ni les derniers momens du défunt, ni l'installation du successeur, croit toujours que son grand-lama est immortel, infaillible & impeccable.

Le père *Gerberon*, qui accompagna si souvent l'empereur *Cam-hi* dans ses parties de chasse en Tartarie, nous a pleinement instruits des précautions que ces pontifes prenaient pour ne point mourir. Voici ce qu'il raconte dans une de ses lettres écrites en 1697 : (*yy*)

Le dalaï-lama, attaqué d'une maladie mortelle dans son palais de roseaux & de joncs au Thibet, ne pouvait laisser son sceptre & sa mitre à un petit bâtard d'un an, le seul enfant qui lui restait : cette place demandait un enfant de seize ans,

(*yy*) Voyez le tome IV de la collection de du *Halde*, page 466, édition d'Hollande.

c'était l'âge de la majorité. Il recommanda, ſous peine de damnation, à ſes prêtres de cacher ſon décès pendant quinze années; & il écrivit une lettre à l'empereur *Cam-hi* par laquelle *il le mettait dans la confidence, & le ſuppliait de protéger ſon fils.* Son clergé devait rendre la lettre au bout de ce temps par une ambaſſade ſolemnelle, & cependant il était tenu de dire à tous ceux qui viendraient demander audience à ſa ſainteté, qu'elle ne voyait perſonne, & qu'elle était en retraite. On ne parlait en Tartarie & à la Chine que de cette longue retraite du dalaï-lama; l'empereur y fut trompé lui-même.

Enfin ce monarque s'étant avancé juſqu'à la ville de Nianga auprès de la grande muraille, lorſque les quinze ans étaient écoulés, l'ambaſſade ſacerdotale parut, & la lettre fut rendue; mais les valets des ambaſſadeurs avaient divulgué le myſtère, & cent mille ſoldats qui ſuivaient l'empereur dans ſes chaſſes raillaient déjà l'immortalité d'un homme enterré depuis quinze ans. *Cam-hi* dit à l'ambaſſade : Mandez à votre maître que je lui ferai réponſe dès que je ſerai mort. Cependant il eut la bonté de protéger le nouvel immortel qui avait ſes ſeize ans accomplis; & la canaille du Thibet crut plus que jamais à l'éternité de ſon pontife. (zz)

Toute cette affaire qui ſe paſſait moitié dans ce monde-ci, moitié dans l'autre, n'était donc au fond

(zz) Les miniſtres *Claude* & *Jurieu* ont oſé comparer notre ſaint père le pape au grand-lama : ils ont dit qu'il n'eſt pas moins ridicule d'être infaillible que d'être immortel. Je penſe que la comparaiſon n'eſt pas juſte : car il peut être arrivé qu'un pape à la tête d'un concile ait décidé que les cinq propoſitions ſont dans *Janſénius*, & ne ſe ſoit pas trompé : mais il ne peut être arrivé que le même pape ne ſoit pas mort, lui & tout ſon concile.

qu'une intrigue de cour. *Cam-hi* fesait reconnaître un immortel, & s'en moquait. Le défunt lama avait joué la comédie, même en mourant, & avait fait la fortune de son bâtard. Il ne faut pas croire que des hommes d'Etat soient des imbécilles parce qu'ils sont nés en Tartarie ; mais le peuple pourrait bien l'être.

Je suis persuadé que si nous avions vécu du temps des adorateurs d'*Isis*, d'*Apis* & d'*Anubis*, nous aurions trouvé dans la cour de Memphis autant de bon sens & de sagacité que dans les nôtres, malgré la foule des docteurs du pays, payés pour pervertir ce bon sens.

Il est contradictoire, dira-t-on, que les premiers d'une nation soient sages, habiles, polis, lorsque toute la jeunesse est élevée dans la démence & dans la barbarie. Oui, cela semble incompatible ; mais on a déjà remarqué que le monde ne subsiste que de contradictions.

Informez un chinois homme d'esprit, ou un tartare de Moukden, ou un tartare du Thibet, de certaines opinions qui ont cours dans une certaine partie de l'Europe, ils nous prendront tous pour ces bossus qui n'ont qu'un œil & qu'une jambe, pour des singes manqués, tels qu'ils figuraient autrefois, aux quatre coins des cartes géographiques chinoises, tous les peuples qui n'avaient pas l'honneur d'être de leur pays. Qu'ils viennent à Londres, à Rome ou à Paris, ils nous respecteront, ils nous étudieront, ils verront que dans toutes les sociétés d'hommes il vient un temps où l'esprit, les arts & les mœurs se perfectionnent. La raison arrive tard, elle trouve la place prise par la sottise ; elle ne chasse

pas l'ancienne maîtresse de la maison, mais elle vit avec elle en la supportant, & peu à peu s'attire toute la considération & tout le crédit. C'est ainsi qu'on en use à Rome même; les hommes d'Etat savent s'y plier à tout, & laissent la canaille ergotante dans tous ses droits. C'est ainsi que les dogmes les plus absurdes peuvent subsister chez les peuples les plus instruits.

Voyez ces Tartares Mantchoux qui conquirent la Chine le siècle passé. Dom *Jean de Palafox* évêque & vice-roi du Mexique, ce violent ennemi des jésuites, qui pourtant n'a pas encore été canonisé, fut un des premiers qui écrivit une relation de cette conquête. Il regarde les Tartares Mantchoux comme des loups qui ont ravagé une partie des bergeries de ce monde. On ne voit d'abord chez eux qu'ignorance de tout bien, jointe à la rage de faire tout le mal possible, insolence, perfidie, cruauté, débauche portée à l'excès. Qu'est-il arrivé? trois empereurs & le temps ont suffi pour les rendre dignes de commenter le poëme de Moukden, & de l'imprimer en trente-deux nouveaux caractères différens.

L'empereur *Cam-hi*, grand-père de l'empereur poëte, avait déjà civilisé ses tartares, non pas jusqu'à être éditeurs de poëmes, mais jusqu'à égaler les Chinois en science, en politesse, en douceur de mœurs. On ne distingue presque plus aujourd'hui les deux nations.

Permettez-moi encore de vous dire que le père de l'empereur *Cam-hi*, tout jeune qu'il était, montrait une grande prudence en fesant couper les

cheveux aux Chinois, afin que les vaincus reſſemblaſſent plus aux vainqueurs. *Palafox*, il eſt vrai, nous dit que pluſieurs chinois aimèrent mieux perdre leur tête que leur chevelure, ainſi que pluſieurs ruſſes ſous *Pierre le grand* aimèrent mieux perdre leur argent que leur barbe; mais enfin tout ce qui tend à l'uniformité eſt toujours très-utile. Les derniers empereurs tartares n'ont fait qu'un ſeul peuple de deux grands peuples, & ils ſe ſont ſoumis, les armes à la main, aux anciennes lois chinoiſes. Une telle politique, ſoutenue depuis cent ans par un gouvernement équitable, vaut peut-être bien le travail aſſidu de calculer des éphémérides. Les brames d'aujourd'hui les calculent encore avec une facilité & une vîteſſe ſurprenante: mais ils vivent ſous le plus funeſte des gouvernemens ou plutôt des anarchies; & les Tartaro-chinois jouiſſent de toute la portion de bonheur qu'on peut goûter ſur la terre.

Je conclus que politique & morale valent encore mieux que mathématique &c. &c.

LETTRE XII.

Sur le Dante, & ſur un pauvre homme nommé Martinelli.

J'ENTRETENAIS mon ami *Gervais* de toutes ces choſes curieuſes, & je lui feſais lire les lettres que j'avais écrites à M. *Paw*, à condition que M. *Paw* me donnerait enſuite la permiſſion de montrer les

ſiennes à M. *Gervais*, lorſqu'il arriva deux ſavans d'Italie à pied qui venaient par la route de Nevers.

L'un était M. *Vincenzio Martinelli*, maître de langue qui avait dédié une édition du *Dante* à milord *Orfort*. L'autre était un bon violon. *Per tutti i ſanti!* dit le ſignor *Martinelli*, on eſt bien barbare dans la ville de Nevers par où j'ai paſſé : on n'y fait que des colifichets de verre, & perſonne n'a voulu imprimer mon *Dante*, & mes préfaces qui ſont autant de diamans.

Vous voilà bien à plaindre, lui dit M. *Gervais*, il y a quatre ans que je n'ai pu débiter dans Romorantin un exemplaire des vers d'un empereur chinois ; & vous qui n'êtes qu'un pauvre italien, vous oſez trouver mauvais qu'on n'imprime pas votre *Dante* & vos préfaces à Nevers ! Q'eſt-ce donc que ce *Dante*? C'eſt, dit *Martinelli*, le divin *Dante*, qui manquait de chauſſes au treizième ſiècle, comme moi au dix-huitième. J'ai prouvé que *Bayle*, qui était un ignorant ſans eſprit, n'avait dit que des ſottiſes ſur le *Dante* dans les dernières éditions de ſon grand dictionnaire, *notizie ſpurie diforme.* J'ai relancé vigoureuſement un autre *cioſo* (*a*) homme de lettres, qui s'eſt aviſé de donner à ſes compatriotes français une idée des poëtes italiens & anglais, en traduiſant quelques morceaux librement & ſottement en vers d'un ſtyle de *Polichinelle*, (*b*) comme je le dis expreſſément. En un mot, je viens apprendre aux Français à vivre, à lire & à écrire.

(*a*) Quelques gens de lettres italiens, qui ne ſavent pas vivre, appellent un français un *Cioſo*.

(*b*) Préface du *Dante* par le ſignor *Martinelli* : c'eſt de M. de *Voltaire* qu'il parle.

Le ſtupide orgueil d'un mercenaire, qui ſe croyait un homme conſidérable pour avoir imprimé le *Dante*, me cauſa d'abord une vive indignation. Mais j'eus bientôt quelque pitié du ſignor *Martinelli*, je me mêlai de la converſation & je lui dis : Monſieur le maître de langues, vous ne me paraiſſez maître de goût ni de politeſſe. J'ai lu autrefois votre divin *Dante*, c'eſt un poëme très-curieux en Italie pour ſon antiquité. Il eſt le premier qui ait eu des beautés & du ſuccès dans une langue moderne. Il y a même dans cet énorme ouvrage une trentaine de vers qui ne dépareraient pas l'*Arioſte :* mais M. *Gervais* ſera fort étonné quand il ſaura que ce poëme eſt un voyage en enfer, en purgatoire & en paradis. M. *Gervais* recula de deux pas, & trouva le chemin un peu long.

Sachez, dis-je à mon ami *Gervais*, que le *Dante* ayant perdu par la mort ſa maîtreſſe *Béatrice Portinari*, rencontre un jour à la porte de l'enfer *Virgile* & cette *Béatrice* auprès d'une lionne & d'une louve. Il demande à *Virgile* qui il eſt ; *Virgile* lui répond que ſon père & ſa mère ſont de Lombardie, & qu'il le menera dans l'enfer, dans le purgatoire & au paradis ſi le *Dante* veut le ſuivre. Je te ſuivrai, lui dit le *Dante*, mène-moi où tu dis, & que je voie la porte de St *Pierre*.

Che tu mi meni la dove or diceſti;
Si che vegga la porta di ſan Pietro.

Béatrice eſt du voyage. Le *Dante*, qui avait été chaſſé de Florence par ſes ennemis, ne manque pas

de les voir en enfer, & de fe moquer de leur damnation. C'eft ce qui a rendu fon ouvrage intéreffant pour la Tofcane. L'éloignement du temps a nui à la clarté ; & on eft même obligé d'expliquer aujourd'hui fon enfer comme un livre claffique. Les perfonnages ne font pas fi attachans pour le refte de l'Europe. Je ne fais comment il eft arrivé qu'*Agamemnon* fils d'*Atrée*, *Achille* aux pieds légers, le pieux *Hector*, le beau *Pâris*, ont toujours plus de réputation que le comte de *Montefeltro*, *Guido da Polenta*, & *Paolo Lancilotto*.

Pour embellir fon enfer, l'auteur joint les anciens païens aux chrétiens de fon temps. Cet affemblage & cette comparaifon de nos damnés avec ceux de l'antiquité pourrait avoir quelque chofe de piquant, fi cette bigarrure était amenée avec art, s'il était poffible de mettre de la vraifemblance dans ce mélange bizarre de chriftianifme & de paganifme, & furtout fi l'auteur avait fu ourdir la trame d'une fable, & y introduire des héros intéreffans, comme ont fait depuis l'*Ariofte* & le *Taffe*. Mais *Virgile* doit être fi étonné de fe trouver entre *Cerbère* & *Belzébuth*, & de voir paffer en revue une foule de gens inconnus, qu'il peut en être fatigué, & le lecteur encore davantage.

M. *Gervais* fentit la vérité de ce que je lui difais, & renvoya M. *Martinelli* avec fes commentaires. Nous nous avouâmes l'un à l'autre que ce qui peut convenir à une nation eft fouvent fort infipide pour le refte des hommes. Il faut même être très-réfervé à reproduire les anciens ouvrages de fon pays. On croit rendre fervice aux lettres en commentant

Coquillart & le roman de la Rose. C'est un travail aussi ingrat que bizarre de rechercher curieusement des cailloux dans de vieilles ruines quand on a des palais modernes.

Je me suis avisé d'être librâire, me disait M. *Gervais*; je quitterai bientôt le métier ; il y a trop de livres & trop peu de lecteurs. Je m'en tiendrai à tenir café. Tous ceux qui viennent en prendre chez moi, disent continuellement : J'ai bien à faire du roman de Mlle *Lucie*, des mémoires de M. le marquis de *trois étoiles*, de la nouvelle histoire de *César* & d'*Auguste* dans laquelle il n'y a rien de nouveau, & d'un dictionnaire des grands-hommes dans lequel ils sont tous si petits, & de tant de pièces de théâtre qu'on ne voit jamais au théâtre, & de cette foule de vers où l'on fait tant d'efforts pour être naturel, & où l'on est de si mauvaise compagnie en cherchant le ton de la bonne compagnie ; tout cela rebute les honnêtes gens, ils aiment mieux lire la gazette.

Ils ont raison, lui dis-je, il y a long-temps qu'on se plaint de la multitude des livres ; voyez l'Ecclésiaste, il vous dit tout net qu'on ne cesse d'écrire : *scribendi nullus est finis.* Tant de méditation n'est qu'une affliction de la chair : *frequens meditatio afflictio est carnis.* Ce n'est pas que je croie que du temps du roi *Salomoh* ou *Soleïman*, il y eût autant de livres qu'il y en eut dans Alexandrie, dont la bibliothèque royale possédait sept cents mille volumes, dont *César* brûla la moitié.

Beaucoup de savans ont prétendu, & peut-être avec témérité, que cet Ecclésiaste ne pouvait être du troisième roi de la Judée, & qu'il fut composé

sous

ſous les *Ptolomées* par un juif d'Alexandrie, homme d'eſprit & philoſophe. Mais le fait eſt que la multitude de livres inliſibles dégoûte. Il n'y a plus moyen de rien apprendre, parce qu'il y a trop de choſes à apprendre. Je ſuis occupé d'un problème de géométrie, vient un roman de Clariſſe en ſix volumes que des Anglomanes me vantent comme le ſeul roman digne d'être lu d'un homme ſage: je ſuis aſſez fou pour le lire. Je perds mon temps & le fil de mes études. Puis lorſqu'il m'a fallu lire dix gros volumes du préſident de *Thou*, & dix autres de *Daniel*, & quinze de *Rapin Thoyras*, & autant de *Mariana*, arrive encore un *Martinelli* qui veut que je le ſuive en enfer, en purgatoire & en paradis, & qui me dit des injures parce que je ne veux pas y aller! cela déſeſpère. La vue d'une bibliothèque me fait tomber en ſyncope.

Mais, me dit M. *Gervais*, penſez-vous qu'on ſe mette plus en peine dans ce pays-ci de vos Chinois & de vos Indiens, que vous ne vous souciez des préfaces du ſignor *Martinelli*? Hé bien, M. *Gervais*, n'imprimez pas mes Chinois & mes Indiens.

M. *Gervais* les imprima.

DES DIVERS CHANGEMENS

ARRIVÉS A L'ART TRAGIQUE.

QUI croirait que l'art de la tragédie eſt dû en partie à *Minos* ? Si un juge des enfers eſt l'inventeur de cette poëſie, il n'eſt pas étonnant qu'elle ſoit un peu lugubre. On lui donne d'ordinaire une origine plus gaie. *Theſpis* & d'autres ivrognes paſſent pour avoir introduit ce ſpectacle chez les Grecs au temps des vendanges ; mais ſi nous en croyons *Platon*, dans ſon dialogue de *Minos*, on jouait déjà des pièces de théâtre du temps de ce prince. *Theſpis* promenait ſes acteurs dans une charrette ; mais en Grèce & dans d'autres pays, long-temps avant *Theſpis*, les acteurs ne jouaient que dans les temples. La tragédie fut dans ſon origine une choſe ſacrée, & de-là vient que les hymnes des chœurs ſont preſque toujours les louanges des dieux dans les tragédies d'Eſchyle, de Sophocle, d'Euripide. Il n'était pas permis à un poëte de donner une pièce avant quarante ans ; ils s'appelaient *Tragedidaskaloi*, docteurs en tragédie. Ce n'était qu'aux grandes fêtes qu'on repréſentait leurs ouvrages ; l'argent que le public employait à ces ſpectacles était un argent ſacré.

Eubulus, ou *Eubolis*, ou *Ebylys*, fit paſſer en loi qu'on mettrait à mort quiconque propoſerait de détourner cette monnaie à des uſages profanes. C'eſt

pourquoi *Démosthènes*, dans sa seconde *Olinthienne*, emploie tant de circonspection & tant de détours pour engager les Athéniens à employer cet argent à la guerre contre *Philippe;* c'est comme si on entreprenait en Italie de soudoyer des troupes avec le trésor de Notre-Dame de Lorette.

Les spectacles étaient donc liés aux cérémonies de la religion. On sait que chez les Egyptiens les danses, les chants, les représentations furent une partie essentielle des cérémonies réputées saintes. Les Juifs prirent ces usages des Egyptiens, comme tout peuple ignorant & grossier tâche d'imiter ses voisins savans & polis; de-là ces fêtes juives, ces danses des prêtres devant l'arche, ces trompettes, ces hymnes & tant d'autres cérémonies entièrement égyptiennes.

Il y a bien plus; les véritablement grandes tragédies, les représentations imposantes & terribles, étaient les mystères sacrés qu'on célébrait dans les plus vastes temples du monde, en présence des seuls initiés; c'était là que les habits, les décorations, les machines étaient propres au sujet; & le sujet était la vie présente & la vie future.

C'était d'abord un grand chœur, à la tête duquel était l'hiérophante: » Préparez-vous, s'écriait-il, à » voir par les yeux de l'ame, l'arbitre de l'univers. » Il est unique, il existe seul par lui-même, & tous » les êtres doivent à lui seul leur existence; il étend » par-tout son pouvoir & ses œuvres; il voit tout, » & ne peut être vu des mortels. »

Le chœur répétait cette strophe; ensuite on gardait quelque temps le silence; c'était-là un vrai prologue. La pièce commençait par une nuit répandue

ſur le théâtre ; des acteurs paraiſſaient à la faible lueur d'une lampe ; ils erraient ſur des montagnes, & deſcendaient dans des abymes. Ils ſe heurtaient, ils marchaient comme égarés. Leurs diſcours, leurs geſtes exprimaient l'incertitude des démarches des hommes, & toutes les erreurs de notre vie. La ſcène changeait, les enfers paraiſſaient dans toute leur horreur, les criminels avouaient leurs fautes, & atteſtaient la vengeance céleſte. C'eſt ce que *Virgile* développe admirablement dans ſon ſixième livre de l'Enéide, qui n'eſt autre choſe qu'une deſcription des myſtères ; & c'eſt ce qui montre qu'il n'a pas tant de tort de mettre ces paroles dans la bouche de *Phlégias : Soyez juſtes, mortels, & ne craignez qu'un* DIEU. Ce fou de *Scarron* ſe trompe donc quand il dit :

> Cette ſentence eſt bonne & belle,
> Mais en enfer de quoi ſert-elle ?

Elle ſervait aux ſpectateurs. Enfin on voyait les champs élyſiens, la demeure des juſtes. Ils chantaient la bonté de DIEU, d'un ſeul DIEU architecte du monde ; ils enſeignaient aux aſſiſtans tous leurs devoirs. C'eſt ainſi que *Stobée* parle de ces ſpectacles ſublimes, dont on retrouve encore quelques faibles traces dans des fragmens épars de l'antiquité.

Chez les Romains, la comédie fut admiſe après la première guerre punique, pour accomplir un vœu, pour détourner la contagion, pour apaiſer les dieux, comme le dit *Tite-Live* au livre VII. Ce fut un acte très-ſolemnel de religion. Les pièces de *Livius Andronicus* furent une partie de la cérémonie

fainte des jeux féculaires. Jamais de théâtre fans fimulacres des dieux & fans autels.

Les chrétiens eurent la même horreur que les Juifs pour les cérémonies païennes, quoiqu'ils en retinffent quelques-unes. Les premiers pères de l'Eglife voulurent féparer en tout les chrétiens des gentils; ils crièrent contre les fpectacles. Le théâtre, féjour des antiques divinités fubalternes, leur parut l'empire du diable. *Tertullien* l'africain dit, dans fon livre des fpectacles, que le diable élève les *acteurs fur des brodequins pour donner un démenti à* JESUS-CHRIST, *qui affure que perfonne ne peut ajouter une coudée à fa taille. St Grégoire de Nazianze* inftitua un théâtre chrétien, comme nous l'apprend *Sozomène;* un *St Apollinaire* en fit autant; c'eft encore *Sozomène* qui nous en inftruit dans l'*Hiftoire eccléfiaftique.* L'ancien & le nouveau teftament furent les fujets de ces pièces; & il y a très-grande apparence que la tradition de ces ouvrages de théâtre fut l'origine des myftères qu'on joua quelque temps après dans prefque toute l'Europe.

Caftelvetro certifie dans fa *poëtique* que la paffion de JESUS-CHRIST était jouée de temps immémorial dans toute l'Italie. Nous imitâmes ces repréfentations des Italiens, de qui nous tenons tout; & nous les imitâmes affez tard, ainfi que nous avons fait dans prefque tous les arts de l'efprit & de la main.

Nous ne commençâmes ces exercices qu'au quatorzième fiècle: les bourgeois de Paris firent leurs premiers effais à St Maur. On joua les myftères à l'entrée de *Charles VI* à Paris, l'an 1380.

On croit communément que ces pièces étaient des

turpitudes, des plaisanteries indécentes sur les mystères de notre sainte religion, sur la naissance d'un Dieu dans une étable, sur le bœuf & sur l'âne, sur l'étoile des trois rois, sur ces trois rois même, sur la jalousie de *Joseph*, &c. On en juge par nos noëls, qui sont en effet des plaisanteries, aussi comiques que blâmables, sur tous ces événemens ineffables. Il n'y a presque personne qui n'ait entendu répéter les vers par lesquels on prétend qu'une de ces tragédies de la passion commence :

Matthieu ? — plaît-il, Dieu ? —
Prends ton épieu. —
Prendrai-je aussi mon épée ? —
Oui, & suis-moi en Galilée.

On croit que dans la tragédie de la résurrection un ange parle ainsi à DIEU le père :

Père éternel, vous avez tort,
Et devriez avoir vergogne :
Votre fils bien-aimé est mort,
Et vous ronflez comme un ivrogne !
Il est mort ? — Foi — d'homme de bien.
Diable emporte qui en savait rien.

Il n'y a pas un mot de tout cela dans les pièces des mystères qui sont venues jusqu'à nous. Ces ouvrages étaient la plupart très-graves ; on n'y pouvait reprendre que la grossièreté de la langue qu'on parlait alors. C'était la sainte écriture en dialogues & en action ; c'étaient des chœurs qui chantaient les louanges de DIEU. Il y avait sur le théâtre beaucoup plus de pompe & d'appareil que nous n'en n'avons

jamais vu : la troupe bourgeoise était composée de plus de cent acteurs, indépendamment des assistans, des gagistes & des machinistes. Aussi on y courait en foule, & une seule loge était louée cinquante écus pour un carême, avant même l'établissement de l'hôtel de Bourgogne. C'est ce qui se voit par les registres du parlement de Paris de l'an 1541.

Les prédicateurs se plaignirent que personne ne venait plus à leurs sermons, car le monologue fut en tout temps jaloux du dialogue : il s'en fallait beaucoup que les sermons fussent alors aussi décens que ces pièces de théâtre. Si on veut s'en convaincre, on n'a qu'à lire les sermons de *Menot* & de tous ses contemporains.

Cependant, en 1541, le procureur-général, par son réquisitoire du 9 novembre, prétend (article II) *que prédications sont plus décentes que mystères, attendu qu'elles se font par théologiens, gens doctes & de savoir, que ne sont les actes que font gens indoctes.*

Sans entrer dans un plus long détail sur les mystères & sur les moralités qui leur succédèrent, il suffira de dire que les Italiens, qui les premiers donnèrent ces jeux, les quittèrent aussi les premiers : le cardinal *Bibiena*, le pape *Léon X*, l'archevêque *Trissino*, ressuscitèrent, autant qu'ils le purent, le théâtre des Grecs ; & il ne se trouva alors aucun petit pédant insolent qui osât croire qu'il pouvait flétrir l'art des *Sophocles* que les papes fesaient revivre dans Rome.

La ville de Vicence, en 1514, fit des dépenses immenses pour la représentation de la première tragédie qu'on eût vue en Europe depuis la décadence de l'empire. Elle fut jouée dans l'hôtel-de-ville, &

on y accourut des extrémités de l'Italie. La pièce eſt de l'archevêque *Triſſino ;* elle eſt noble, elle eſt régulière & purement écrite. Il y a des chœurs ; elle reſpire en tout le goût de l'antiquité ; on ne peut lui reprocher que les déclamations, les défauts d'intrigue & la langueur ; c'étaient les défauts des Grecs ; il les imita trop dans leurs fautes ; mais il atteignit à quelques-unes de leurs beautés. Deux ans après, le pape *Léon* X fit repréſenter à Florence la Roſamonda du *Ruccelaï*, avec une magnificence très-ſupérieure à celle de Vicence. L'Italie fut partagée entre le *Ruccelaï* & le *Triſſino*.

Long-temps auparavant la comédie ſortait du tombeau par le génie du cardinal *Bibiena*, qui donna la Calandra en 1482. Après lui on eut les comédies de l'immortel *Arioſte*, la fameuſe Mandragore de *Machiavel*, enfin le goût de la paſtorale prévalut. L'Aminte du *Taſſe* eut le ſuccès qu'elle méritait, & le Paſtor fido un ſuccès encore plus grand. Toute l'Europe ſavait & ſait encore par cœur cent morceaux du Paſtor fido ; ils paſſeront à la dernière poſtérité : il n'y a de véritablement beau que ce que toutes les nations reconnaiſſent pour tel. Malheur à un peuple, comme on l'a déjà dit, qui ſeul eſt content de ſa muſique, de ſes peintures, de ſon éloquence, de ſa poëſie !

Tandis que le Paſtor fido enchantait l'Europe, qu'on en récitait par-tout des ſcènes entières, qu'on le traduiſait dans toutes les langues, en quel état étaient ailleurs les belles-lettres & les théâtres ? Ils étaient dans l'état où nous étions tous, dans la barbarie. Les Eſpagnols avaient leurs *autos-ſacramentales*,

c'eſt-à-dire, leurs actes ſacramentaux. *Lopez de Vega*, qui était digne de corriger ſon ſiècle, fut ſubjugué par ſon ſiècle. Il dit lui-même qu'il eſt obligé, pour plaire, d'enfermer ſous la clef les bons auteurs anciens, de peur qu'ils ne lui reprochent ſes ſottiſes.

Dans l'une de ſes meilleures pièces intitulée *Dom Raymond*, ce dom *Raymond*, fils d'un roi de Navarre, eſt déguiſé en payſan; l'infante de *Léon*, ſa maîtreſſe, eſt déguiſée en bûcheron; un prince de *Léon* en pélerin. Une partie de la ſcène eſt chez un aubergiſte.

Pour les Français, quels étaient leurs livres & leurs ſpectacles favoris? Le chapitre des *torcheculs* de *Gargantua*, l'oracle de la *dive Bouteille*, les pièces de *Chrétien* & de *Hardy*.

Soixante & douze ans s'écoulèrent depuis *Jodelle* qui, ſous *Henri II*, avait très-vainement tenté de faire revivre l'art des Grecs, ſans que la France produisît rien de ſupportable. Enfin *Mairet*, gentilhomme du duc de *Montmorenci*, après avoir lutté long-temps contre le mauvais goût, donna ſa tragédie de *Sophonisbe*, qui ne reſſemblait point à celle de l'archevêque *Triſſino*. C'eſt une petite ſingularité que la renaiſſance du théâtre & l'obſervation des règles aient commencé en Italie & en France par une Sophonisbe. Cette pièce de *Mairet* eſt la première que nous ayons, dans laquelle les trois unités ne ſoient point violées; elle ſervit de modèle à la plupart des tragédies qu'on donna depuis. Elle fut jouée en 1629, quelque temps avant que *Corneille* travaillât pour la ſcène tragique; & elle fut ſi goûtée, malgré ſes défauts, que, lorſque *Corneille* lui-même voulut enſuite donner

une Sophonisbe, elle tomba; & celle de *Mairet* se soutint encore long-temps. *Mairet* ouvrit donc la véritable carrière où *Rotrou* entra, & celui-ci alla plus loin que son maître. On joue encore sa tragédie de Venceslas, pièce très-défectueuse à la vérité, mais dont la première scène, & presque tout le quatrième acte sont des chefs-d'œuvre.

Corneille parut ensuite; sa Médée, qui n'est qu'une déclamation eut un peu de succès. Mais le C dimité de l'espagnol, fut la première piece qui franchit les bornes de la France, & qui obtint tous les suffrages, excepté ceux du cardinal de *Richelieu* & de *Scudéri*. On sait assez jusqu'à quel point *Corneille* s'éleva dans les belles scènes des *Horaces* & de *Cinna*, dans les personnages de Cornélie, de Sevère, dans le cinquième acte de Rodogune. Si Médée, Pertharite, Théodore, Oedipe. Bérénice, Suréna, Othon, Sophonisbe, Pulchérie, Agésilas, Attilla, dom Sanche, la Toison d'or, ont été indignes de lui & de tous les théâtres, ses belles pièces & les morceaux admirables répandus dans les médiocres, le feront toujours regarder avec justice comme le père de la tragédie.

Il est inutile de parler ici de celui qui fut son émule & son vainqueur, quand ce grand-homme commença à baisser. Il ne fut plus permis alors de négliger la langue & l'art des vers dans les tragédies; & tout ce qui ne fut pas écrit avec l'élégance de *Racine* fut méprisé.

Il est vrai qu'on nous reprocha avec raison que notre théâtre était une école continuelle d'une galanterie & d'une coquetterie qui n'a rien de tragique. On a justement condamné *Corneille* pour avoir fait

parler froidement d'amour *Théfée* & *Dircé* au milieu de la pefte ; pour avoir mis de petites coquetteries ridicules dans la bouche de *Cléopâtre;* & enfin, pour avoir prefque toujours traité l'amour bourgeois dans tous fes ouvrages, fans jamais en faire une paffion forte, excepté dans les fureurs de *Camille* & dans les fcènes attendriffantes du Cid qu'il avait prifes dans Guilain de Caftro, & qu'il avait embellies. On ne reprocha pas à l'élégant *Racine* l'amour infipide & les expreffions bourgeoifes ; mais on s'aperçut bientôt que prefque toutes fes pièces & celles des auteurs fuivans contenaient une déclaration, une rupture, un raccommodement, une jaloufie. On a prétendu que cette uniformité de petites intrigues froides aurait trop avili les pièces de cet aimable poëte, s'il n'avait pas fu couvrir cette faibleffe de tous les charmes de la poëfie, des grâces de fa diction, de la douceur de fon éloquence fage & de toutes les reffources de fon art.

Dans les beautés frappantes de notre théâtre, il y avait un autre défaut caché, dont on ne s'était pas aperçu, parce que le public ne pouvait pas avoir par lui-même des idées plus fortes que celles de ces grands maîtres. Ce défaut ne fut relevé que par *St Evremond;* il dit *que nos pièces ne font pas une impreffion affez forte ; que ce qui doit former la pitié, fait tout au plus de la tendreffe ; que l'émotion tient lieu de faififfement, l'étonnement de l'horreur ; qu'il manque à nos fentimens quelque chofe d'affez profond.*

Il faut avouer que *St Evremond* a mis le doigt dans la plaie fecrète du théâtre français ; on dira tant qu'on voudra que *St Evremond* eft l'auteur de la

pitoyable comédie de Sir Politik & de celle des opéra, que ses petits vers de société sont ce que nous avons de plus plat en ce genre, que c'était un petit fesseur de phrases ; mais on peut être totalement dépourvu de génie, & avoir beaucoup d'esprit & de goût. Certainement son goût était très-fin, quand il trouvait ainsi la raison de la langueur de la plupart de nos pièces.

Il nous a presque toujours manqué un degré de chaleur ; nous avions tout le reste. L'origine de cette langueur, de cette faiblesse monotone, venait en partie de ce petit esprit de galanterie, si cher alors aux courtisans & aux femmes, qui a transformé le théâtre en conversations de *Clélie*. Les autres tragédies étaient quelquefois de longs raisonnemens politiques, qui ont gâté Sertorius, qui ont rendu Othon si froid, & Suréna & Attila si mauvais. Mais une autre raison empêchait encore qu'on ne déployât un grand patétique sur la scène, & que l'action ne fût vraiment tragique ; c'était la construction du théâtre & la mesquinerie du spectacle. Nos théâtres étaient, en comparaison de ceux des Grecs & des Romains, ce que sont nos halles, notre place de Grève, nos petites fontaines de village, où des porteurs d'eau viennent remplir leurs seaux, en comparaison des aqueducs & des fontaines d'Agrippa, du forum Trajani, du Colisée & du Capitole.

Nos salles de spectacle méritaient bien sans doute d'être excommuniées, quand des bateleurs louaient un jeu de paume pour représenter Cinna sur des tréteaux, & que ces ignorans, vêtus comme des charlatans, jouaient César & Auguste en perruque quarrée & en chapeau bordé.

Tout fut bas & servile. Des comédiens avaient un privilége ; ils achetaient un jeu-de-paume, un tripot ; ils formaient une troupe comme des marchands forment une société. Ce n'était pas là le théâtre de *Périclès*. Que pouvait-on faire sur une vingtaine de planches chargées de spectateurs ? quelle pompe, quel appareil pouvait parler aux yeux ? quelle grande action théâtrale pouvait être exécutée ? quelle liberté pouvait avoir l'imagination du poëte ? Les pièces devaient être composées de longs récits ; c'étaient des conversations plutôt qu'une action. Chaque comédien voulait briller par un long monologue ; ils rebutaient une pièce qui n'en avait point ; il fallut que *Corneille* dans Cinna débutât par l'inutile monologue d'*Emilie* qu'on retranche aujourd'hui.

Cette forme excluait toute action théâtrale, toutes grandes expressions des passions, ces tableaux frappans des infortunes humaines, ces traits terribles & perçans qui arrachent le cœur ; on le touchait, & il fallait le déchirer. La déclamation qui fut jusqu'à mademoiselle *le Couvreur* un récitatif mesuré, un chant presque noté, mettait encore un obstacle à ces emportemens de la nature, qui se peignent par un mot, par une attitude, par un silence, par un cri qui échappe à la douleur.

Nous ne commençâmes à connaître ces traits que par mademoiselle *Dumesnil*, lorsque dans Mérope, les yeux égarés, la voix entrecoupée, levant une main tremblante, elle allait immoler son propre fils ; quand *Narbas* l'arrêta ; quand, laissant tomber son poignard, on la vit s'évanouir entre les bras de ses femmes, & qu'elle sortit de cet état de mort avec les transports d'une mère ; lorsqu'ensuite s'élançant aux

yeux de *Polifonte*, traverfant en un clin d'œil tout le théâtre, les larmes dans les yeux, la pâleur fur le front, les fanglots à la bouche, les bras étendus, elle s'écria : *Barbare, il eft mon fils.* Nous avons vu *Baron* : il était noble & décent, mais c'était tout. Mademoifelle *le Couvreur* avait les grâces, la jufteffe, la fimplicité, la vérité, la bienféance; mais pour le grand pathétique de l'action, nous le vîmes la première fois dans mademoifelle *Dumefnil.*

Quelque chofe de fupérieur encore, s'il eft poffible, a été l'action de mademoifelle *Clairon* & de l'acteur qui joue Tancrède, au troifième acte de la pièce de ce nom & à la fin du cinquième. Jamais les ames n'ont été tranfportées par des fecouffes fi vives; jamais les larmes n'ont plus coulé. La perfection de l'art des acteurs s'eft déployée en ces deux occafions dans une force dont jufque-là nous n'avions point d'idée; & mademoifelle *Clairon* eft devenue fans contredit le plus grand peintre de la nation.

Si, dans le quatrième acte de Mahomet, on avait de jeunes acteurs qui priffent ces grands traits pour modèle, un *Seide* qui fût être à la fois enthoufiafte & tendre, féroce par fanatifme, humain par nature, qui fût frémir & pleurer; une *Palmire* animée, attendrie, effrayée, tremblante du crime qu'on va commettre; fentant déjà l'horreur, le repentir, le défefpoir, à l'inftant que le crime eft commis; un père vraiment père qui en eût les entrailles, la voix, le maintien; un père qui reconnaît fes deux enfans dans fes deux meurtriers, qui les embraffe en verfant fes larmes avec fon fang, qui mêle fes pleurs avec ceux de fes enfans, qui fe foulève pour les ferrer entre fes bras, retombe, fe penche fur eux; enfin,

ce que la nature & la mort peuvent fournir à un tableau : cette ſituation ferait encore au-deſſus de celles dont nous venons de parler.

Ce n'eſt que depuis quelques années que les acteurs ont enfin haſardé d'être ce qu'ils doivent être, des peintures vivantes : auparavant ils déclamaient. Nous ſavons, & le public le ſait mieux que nous, qu'il ne faut pas prodiguer ces actions terribles & déchirantes, que plus elles ſont d'impreſſion, bien amenées, bien ménagées, plus elles ſont impertinentes quand elles ſont hors de propos. Une pièce mal écrite, mal débrouillée, obſcure, chargée d'incidens incroyables, qui n'a de mérite que celui d'un pantomime & d'un décorateur, n'eſt qu'un monſtre dégoûtant.

Placez un tombeau dans Sémiramis, oſez faire paraître l'ombre de *Ninus*; que *Ninias* ſorte de ce tombeau les bras teints du ſang de ſa mère, cela vous ſera permis. Le reſpect pour l'antiquité, la mythologie, la majeſté du ſujet, la grandeur du crime, je ne ſais quoi de ſombre & de terrible répandu dès les premiers vers ſur toute cette tragédie, tranſportent le ſpectateur hors de ſon ſiècle & de ſon pays ; mais ne répétez pas ces hardieſſes : qu'elles ſoient rares, qu'elles ſoient néceſſaires ; ſi elles ſont inutilement prodiguées, elles feront rire.

L'abus de l'action théâtrale peut faire rentrer la tragédie dans la barbarie. Que faut-il donc faire ? Craindre tous les écueils ; mais comme il eſt plus aiſé de faire une belle décoration qu'une belle ſcène, plus aiſé d'indiquer des attitudes que de bien écrire, il eſt vraiſemblable qu'on gâtera la tragédie en croyant la perfectionner.

DE LA TRAGEDIE ANGLAISE.

Les Anglais avaient déjà un théâtre, auffi-bien que les Efpagnols, quand les Français n'avaient encore que des tréteaux. *Shakefpeare*, que les Anglais prennent pour un *Sophocle*, floriffait à peu près dans le temps de *Lopez de Vega;* il créa le théâtre; il avait un génie plein de force & de fécondité, de naturel & de fublime, fans la moindre étincelle de bon goût & fans la moindre connaiffance des règles. Je vais vous dire une chofe hafardée, mais vraie : c'eft que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais; il y a de fi belles fcènes, des morceaux fi grands & fi terribles répandus dans fes farces monftrueufes qu'on appelle *tragédies*, que ces pièces ont toujours été jouées avec un grand fuccès. Le temps, qui fait feul la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts refpectables. La plupart des idées bizarres & gigantefques de cet auteur ont acquis, au bout de cent cinquante ans, le droit de paffer pour fublimes. Les auteurs modernes l'ont prefque tous copié. Mais ce qui réuffiffait dans *Shakefpeare*, eft fifflé chez eux; & vous croyez bien que la vénération qu'on a pour cet auteur augmente à mefure que l'on méprife les modernes. On ne fait pas réflexion qu'il ne faudrait pas l'imiter; & le mauvais fuccès des copiftes fait feulement qu'on le croit inimitable.

Vous

Vous ſavez que dans la tragédie du Maure de Veniſe, pièce très-touchante, un mari étrangle ſa femme ſur le théâtre, & que quand la pauvre femme eſt étranglée, elle s'écrie qu'elle meurt très-injuſtement. Vous n'ignorez pas que dans *Hamlet*, des foſſoyeurs creuſent une foſſe en buvant, en chantant des vaudevilles, & en feſant ſur les têtes des morts qu'ils rencontrent, des plaiſanteries convenables à gens de leur métier; mais ce qui vous ſurprendra, c'eſt qu'on a imité ces ſottiſes.

Sous le règne de *Charles II*, qui était celui de la politeſſe & l'âge des beaux arts, *Otwai*, dans ſa Veniſe ſauvée, introduit le ſénateur *Antonio* & ſa courtiſanne *Naki*, au milieu des horreurs de la conſpiration du marquis de *Bedmar*. Le vieux ſénateur *Antonio* fait auprès de ſa courtiſanne toutes les ſingeries d'un vieux débauché impuiſſant & hors du bon ſens. Il contrefait le taureau & le chien; il mord les jambes de ſa maîtreſſe, qui lui donne des coups de pied & des coups de fouet. On a retranché de la pièce d'*Otwai* ces bouffonneries faites pour la plus vile canaille; mais on a laiſſé dans le Jules-Céſar de *Shakeſpeare* les plaiſanteries des cordonniers & des ſavetiers romains, introduits ſur la ſcène avec *Caſſius* & *Brutus*. Vous vous plaindrez ſans doute que ceux qui juſqu'à préſent vous ont parlé du théâtre anglais, & ſurtout de ce fameux *Shakeſpeare*, ne vous aient encore fait voir que ſes erreurs, & que perſonne n'ait traduit aucun de ces endroits frappans qui demandent grâce pour toutes ſes fautes. Je vous répondrai qu'il eſt bien aiſé de rapporter en proſe les ſottiſes d'un poëte, mais

très-difficile de traduire ſes beaux vers. Tous ceux qui s'érigent en critiques des écrivains célébres, compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages qui nous fiſſent connaître quelques beautés ; car je maintiendrai toujours, avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'*Homère* & de *Virgile*, que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands-hommes.

J'ai haſardé de traduire quelques morceaux des meilleurs poëtes anglais ; en voici un de *Shakeſpeare*. Faites grâce à la copie en faveur de l'original ; & ſouvenez-vous toujours, quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une faible eſtampe d'un beau tableau. J'ai choiſi le monologue de la tragédie de Hamlet, qui eſt ſu de tout le monde, & qui commence par ces vers :

To be, or not to be ! that is the queſtion ! &c.

C'eſt *Hamlet*, prince de Danemarck, qui parle &c.

Demeure, il faut choiſir, & paſſer à l'inſtant
De la vie à la mort, & de l'être au néant.
Dieux juſtes, s'il en eſt, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé ſous la main qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur & mon ſort ?
Qui ſuis-je ? qui m'arrête ? & qu'eſt-ce que la mort ?
C'eſt la fin de nos maux, c'eſt mon unique aſile ;
Après de longs tranſports, c'eſt un ſommeil tranquille.
On s'endort, & tout meurt. Mais un affreux réveil
Doit ſuccéder peut-être aux douceurs du ſommeil.
On nous menace ; on dit que cette courte vie
De tourmens éternels eſt auſſitôt ſuivie.
O mort ! moment fatal ! affreuſe éternité !

Tout cœur à ton ſeul nom ſe glace épouvanté.
Eh ! qui pourrait ſans toi ſupporter cette vie?
De nos fourbes puiſſans bénir l'hypocriſie?
D'une indigne maîtreſſe encenſer les erreurs?
Ramper ſous un miniſtre, adorer ſes hauteurs?
Et montrer les langueurs de ſon ame abattue,
A des amis ingrats, qui détournent la vue?
La mort ſerait trop douce en ces extrémités.
Mais le ſcrupule parle, & nous crie, arrêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier, fait un chrétien timide &c.

Après ce morceau de poëſie, les lecteurs ſont priés de jeter les yeux ſur la traduction littérale :

Etre ou n'être pas, c'eſt-là la queſtion;
S'il eſt plus noble dans l'eſprit de ſouffrir
Les piqûres & les flèches de l'affreuſe fortune,
Ou de prendre les armes contre une mer de trouble,
Et en s'oppoſant à eux, les finir? Mourir, dormir,
Rien de plus; & par ce ſommeil, dire : Nous terminons
Les peines du cœur, & dix mille chocs naturels
Dont la chair eſt héritière, c'eſt une conſommation
Ardemment déſirable. Mourir, dormir :
Dormir, peut-être rêver ! Ah, voilà le mal !
Car, dans ce ſommeil de la mort, quels rêves aura-t-on,
Quand on a dépouillé cette enveloppe mortelle?
C'eſt-là ce qui fait penſer : c'eſt-là la raiſon
Qui donne à la calamité une vie ſi longue :
Car qui voudrait ſupporter les coups, & les injures du temps,
Les torts de l'oppreſſeur, les dédains de l'orgueilleux,
Les angoiſſes d'un amour mépriſé, les délais de la juſtice,
L'inſolence des grandes places, & les rebuts

S 2

Que le mérite patient essuie de l'homme indigne,
Quand il peut faire son quietus (*b*)
Avec une simple aiguille à tête ? qui voudrait porter
ces fardeaux,
Sanglotter, suer sous une fatigante vie ?
Mais cette crainte de quelque chose après la mort,
Ce pays ignoré, des bornes duquel
Nul voyageur ne revient, embarrasse la volonté,
Et nous fait supporter les maux que nous avons,
Plutôt que de courir vers d'autres que nous ne connaissons pas.
Ainsi la conscience fait des poltrons de nous tous;
Ainsi la couleur naturelle de la résolution
Est ternie par les pâles teintes de la pensée;
Et les entreprises les plus importantes,
Par ce respect, tournent leur courant de travers,
Et perdent leur nom d'action. . . . .

Ne croyez pas que j'aie rendu ici l'anglais mot pour mot; malheur aux feseurs de traductions littérales, qui traduisant chaque parole énervent le sens! C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue, & que l'esprit vivifie.

Voici encore un passage d'un fameux tragique anglais; c'est *Dryden*, poëte du temps de *Charles II*, auteur plus fécond que judicieux, qui aurait une réputation sans mélange, s'il n'avait fait que la dixième partie de ses ouvrages.

Ce morceau commence ainsi :

When I consider Life tis all a Cheat,
Yet fool'd by Hope Men favour the Deceit, &c.

(*b*) Ce mot latin, qui signifie *tranquille*, est dans l'original : on s'en servait & on s'en sert encore pour exprimer quitte à quitte.

De desseins en regrets, & d'erreurs en désirs,
Les mortels insensés promènent leur folie,
Dans des malheurs présens, dans l'espoir des plaisirs.
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Demain, demain, dit-on, va combler tous nos vœux.
Demain vient, & nous laisse encor plus malheureux.
Quelle est l'erreur, hélas ! du soin qui nous dévore?
Nul de nous ne voudrait recommencer son cours.
De nos premiers momens nous maudissons l'aurore,
Et de la nuit qui vient, nous attendons encore
Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, &c.

C'est dans ces morceaux détachés que les tragiques anglais ont jusqu'ici excellé. Leurs pièces, presque toutes barbares, dépourvues de bienséance, d'ordre & de vraisemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le style est trop ampoulé, trop hors de la nature, trop copié des écrivains hébreux si remplis de l'enflure asiatique; mais aussi les échasses du style figuré, sur lesquelles la langue anglaise est guindée, élèvent l'esprit bien haut, quoique par une marche irrégulière.

Il semble quelquefois que la nature ne soit pas faite en Angleterre comme ailleurs. Ce même *Dryden*, dans sa farce de dom Sébastien roi de Portugal, qu'il appelle *tragédie*, fait parler ainsi un officier à ce monarque :

LE ROI SEBASTIEN.

Ne me connais-tu pas, traître, insolent !

ALONZE.

Qui, moi?
Je te connais fort bien, mais non pas pour mon roi.

Tu n'es plus dans Lisbonne, où ta cour méprisable
Nourrissait de ton cœur l'orgueil insupportable.
Un tas d'illustres sots & de fripons titrés,
Et de gueux du bel air & d'esclaves dorés,
Chatouillait ton oreille & fascinait ta vue;
On t'entourait en cercle ainsi qu'une statue.
Quand tu disais un mot, chacun le cou tendu
S'empressait d'applaudir sans t'avoir entendu;
Et ce troupeau servile admirait en silence
Ta royale sottise & ta noble arrogance:
Mais te voilà réduit à ta juste valeur....

Ce discours est un peu anglais; la pièce d'ailleurs est bouffonne. Comment concilier, disent nos critiques, tant de ridicule & de raison, tant de bassesse & de sublime? Rien n'est plus aisé à concevoir; il faut songer que ce sont des hommes qui ont écrit. La scène espagnole a tous les défauts de l'anglaise, & n'en a peut-être pas les beautés. Et de bonne foi qu'étaient donc les Grecs? qu'était donc *Euripide* qui, dans la même pièce, fait un tableau si touchant, si noble d'*Alceste* s'immolant à son époux, & met dans la bouche d'*Admète* & de son père des puérilités si grossières, que les commentateurs mêmes en sont embarrassés? Ne faut-il pas être bien intrépide pour ne pas trouver le sommeil d'*Homère* quelquefois un peu long, & les rêves de ce sommeil assez insipides? Il faut bien des siècles pour que le bon goût s'épure. *Virgile* chez les Romains, *Racine* chez les Français, furent les premiers dont le goût fut toujours pur dans les grands ouvrages.

M. *Addisson* est le premier anglais qui ait fait une

tragédie raisonnable. Je le plaindrais, s'il n'y avait mis que de la raison. Sa tragédie de Caton est écrite d'un bout à l'autre avec cette élégance mâle & énergique, dont *Corneille* le premier donna chez nous de si beaux exemples dans son style inégal. Il me semble que cette pièce est faite pour un auditoire un peu philosophe & très-républicain. Je doute que nos jeunes dames & nos petits-maîtres eussent aimé *Caton* en robe-de-chambre, lisant les dialogues de *Platon*, & fesant ses réflexions sur l'immortalité de l'ame. Mais ceux qui s'élèvent au-dessus des usages, des préjugés, des faiblesses de leur nation, ceux qui sont de tous les temps & de tous les pays, ceux qui préfèrent la grandeur philosophique à des déclarations d'amour, seront bien aises de trouver ici une copie, quoiqu'imparfaite de ce morceau sublime. Il semble qu'*Addisson*, dans ce beau monologue de *Caton*, ait voulu lutter contre *Shakespeare*. Je traduirai l'un comme l'autre, c'est-à-dire, avec cette liberté sans laquelle on s'écarterait trop de son original à force de vouloir lui ressembler. Le fonds est très-fidelle; j'y ajoute peu de détails. Il m'a fallu enchérir sur lui, ne pouvant l'égaler.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame est immortelle.
C'est un DIEU qui lui parle, un DIEU qui vit en elle.
Eh ! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes.
Du monde & de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie & de l'éternité.
L'éternité ! quel mot consolant & terrible !

O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
Que ſuis-je ? où ſuis-je ? où vais-je ? & d'où ſuis-je tiré ?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré,
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
Où ſera cet eſprit qui ne peut ſe connaître ?
Que me préparez-vous, abymes ténébreux ?
Allons, s'il eſt un Dieu, Caton doit être heureux.
Il en eſt un ſans doute, & je ſuis ſon ouvrage.
Lui-même au cœur du juſte il empreint ſon image.
Il doit venger ſa cauſe & punir les pervers.
Mais comment ? dans quel temps ? & dans quel univers ?
Ici la vertu pleure, & l'audace l'opprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
La fortune y domine, & tout y ſuit ſon char.
Ce globe infortuné fut formé pour Céſar.
Hâtons-nous de ſortir d'une priſon funeſte.
Je te verrai ſans ombre, ô vérité céleſte !
Tu te caches de nous dans nos jours de ſommeil :
Cette vie eſt un ſonge, & la mort un réveil.

Dans cette tragédie d'un patriote & d'un philoſophe, le rôle de *Caton* me paraît ſurtout un des plus beaux perſonnages qui ſoient ſur aucun théâtre. Le Caton d'*Addiſſon* eſt, je crois, fort au-deſſus de la Cornélie de *Pierre Corneille ;* car il eſt continuellement grand ſans enflure ; & le rôle de *Cornélie*, qui d'ailleurs n'eſt pas un perſonnage néceſſaire, ſent trop la déclamation en quelques endroits. Elle veut toujours être héroïne, & *Caton* ne s'aperçoit jamais qu'il eſt un héros.

Il eſt bien triſte que quelque choſe de ſi beau ne ſoit pas une belle tragédie ; des ſcènes découſues qui laiſſent ſouvent le théâtre vide, des *à parte* trop

longs & ſans art, des amours froids & inſipides, une conſpiration inutile à la pièce, un certain *Sempronius* déguiſé & tué ſur le théâtre ; tout cela fait de la fameuſe tragédie de Caton, une pièce que nos comédiens n'oſeraient jamais jouer, quand même nous penſerions à la romaine ou à l'anglaiſe. La barbarie & l'irrégularité du théâtre de Londres ont percé juſque dans la ſageſſe d'*Addiſſon*. Il me ſemble que je vois le czar *Pierre*, qui, en réformant les Ruſſes, tenait encore quelque choſe de ſon éducation & des mœurs de ſon pays.

La coutume d'introduire de l'amour à tort & à travers, dans les ouvrages dramatiques, paſſa de Paris à Londres vers l'an 1660 avec nos rubans & nos perruques. Les femmes, qui y parent les ſpectacles comme ici, ne veulent plus ſouffrir qu'on leur parle d'autres choſes que d'amour. Le ſage *Addiſſon* eut la molle complaiſance de plier la ſévérité de ſon caractère aux mœurs de ſon temps, & gâta un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui, les pièces ſont devenues plus régulières, le peuple plus difficile, les auteurs plus corrects & moins hardis. J'ai vu des pièces nouvelles fort ſages, mais froides. Il ſemble que les Anglais n'aient été faits juſqu'ici que pour produire des beautés irrégulières. Les monſtres brillans de *Shakeſpeare* plaiſent mille fois plus que la ſageſſe moderne. Le génie poëtique des Anglais reſſemble juſqu'à préſent à un arbre touffu, planté par la nature, jetant au haſard mille rameaux, & croiſſant inégalement avec force. Il meurt ſi vous voulez forcer ſa nature, & le tailler en arbre des jardins de Marly,

SUR LA COMEDIE

ANGLAISE.

SI dans la plupart des tragédies anglaises les héros sont ampoulés & les héroïnes extravagantes, en récompense le style est plus naturel dans la comédie. Mais ce naturel nous paraîtrait souvent celui de la débauche plutôt que celui de l'honnêteté. On y appelle chaque chose par son nom. Une femme fâchée contre son amant lui souhaite la v.... Un ivrogne, dans une pièce qu'on joue tous les jours, se masque en prêtre, fait du tapage, est arrêté par le guet. Il se dit curé; on lui demande s'il a une cure; il répond qu'il en a une excellente pour la chaude.... Une des comédies les plus décentes, intitulée *Le mari négligent*, représente d'abord ce mari qui se fait gratter la tête par une servante assise à côté de lui; sa femme survient & s'écrie: A quelle autorité ne parvient-on pas par être p....! Quelques cyniques prennent le parti de ces expressions grossières; ils s'appuient sur l'exemple d'*Horace*, qui nomme par leur nom toutes les parties du corps humain & tous les plaisirs qu'elles donnent. Ce sont des images qui gagnent chez nous à être voilées. Mais *Horace* qui semble fait pour les mauvais lieux, ainsi que pour la cour, & qui entend parfaitement les usages de ces deux empires, parle aussi franchement de ce qu'un honnête homme dans ses besoins peut faire à une jeune

fille, que s'il parlait d'une promenade ou d'un ſoupé. On ajoute que les Romains, du temps d'*Auguſte*, étaient auſſi polis que les Pariſiens, & que ce même *Horace* qui loue l'empereur *Auguſte* d'avoir réformé les mœurs, ſe conformait ſans honte à l'uſage de ſon ſiècle, qui permettait les filles, les garçons & les noms propres. Choſe étrange (ſi quelque choſe pouvait l'être) qu'*Horace*, en parlant le langage de la débauche, fût le favori d'un réformateur ; & qu'*Ovide*, pour avoir parlé le langage de la galanterie, fût exilé par un débauché, un fourbe, un aſſaſſin nommé *Octave*, parvenu à l'empire par des crimes qui méritaient le dernier ſupplice ! (*a*)

Quoi qu'il en ſoit, *Bayle* prétend que les expreſſions ſont indifférentes ; en quoi lui, les cyniques & les ſtoïciens ſemblent ſe tromper ; car chaque choſe a des noms différens qui la peignent ſous divers aſpects, & qui donnent d'elle des idées fort différentes. Les mots de *magiſtrat* & de *robin*, de *gentilhomme* & de *gentillâtre*, d'*officier* & d'*aigrefin*, de *religieux* & de *moine*, ne ſignifient pas la même choſe. La conſommation du mariage & tout ce qui ſert à ce grand œuvre ſera différemment exprimé par le curé, par le mari, par le médecin & par un jeune homme amoureux. Le mot dont celui-ci ſe ſervira réveillera l'image du plaiſir ; les termes du médecin ne préſenteront que des figures anatomiques ; le mari fera entendre avec décence ce que le jeune indiſcret aura dit avec audace ; & le curé tâchera de donner l'idée d'un ſacrement. Les mots ne ſont

(*a*) Voyez les cauſes de la perſécution faite par *Octave* à *Ovide*, dans le *Dictionnaire philoſophique*.

donc pas indifférens puisqu'il n'y a point de synonymes.

Il faut encore considérer que si les Romains permettaient des expressions grossières dans des satires qui n'étaient lues que de peu de personnes, ils ne souffraient pas des mots déshonnêtes sur le théâtre. *Car*, comme dit *la Fontaine*, *chastes sont les oreilles, encore que les yeux soient fripons.* En un mot, il ne faut pas qu'on prononce en public un mot qu'une honnête femme ne puisse répéter.

Les Anglais ont pris, ont déguisé, ont gâté la plupart des pièces de *Molière.* Ils ont voulu faire un Tartuffe; il était impossible que ce sujet réussît à Londres: la raison en est qu'on ne se plaît guère aux portraits des gens qu'on ne connaît pas. Un des grands avantages de la nation anglaise, c'est qu'il n'y a point de Tartuffes chez elle. Pour qu'il y eût de faux dévots, il faudrait qu'il y en eût de véritables. On n'y connaît presque pas le nom de *dévot*, mais beaucoup celui d'honnête homme. On n'y voit point d'imbécilles qui mettent leurs ames en d'autres mains, ni de ces petits ambitieux qui s'établissent dans un quartier de la ville un empire despotique sur quelques femmelettes autrefois galantes & toujours faibles, & sur quelques hommes plus faibles & plus méprisables qu'elles. La philosophie, la liberté & le climat conduisent à la misanthropie. Londres qui n'a point de Tartuffes est plein de *Timons*. Aussi le Misanthrope, ou l'Homme au franc procédé, est une des bonnes comédies qu'on ait à Londres: elle fut faite du temps que *Charles II* & sa cour brillante tâchaient de défaire la nation de son

humeur noire. *Wicherley*, auteur de cet ouvrage, était l'amant déclaré de la ducheſſe de *Cleveland*, maîtreſſe du roi. Cet homme qui paſſait ſa vie dans le plus grand monde, en peignait les ridicules & les faibleſſes avec les couleurs les plus fortes. Les traits de la pièce de *Wicherley* ſont plus hardis que ceux de *Molière*, mais auſſi ils ont moins de fineſſe & de bienſéance. L'auteur anglais a corrigé le ſeul défaut qui ſoit dans la pièce de *Molière;* ce défaut eſt le manque d'intrigue & d'intérêt. La pièce anglaiſe eſt intéreſſante, & l'intrigue en eſt ingénieuſe, mais trop hardie pour nos mœurs.

C'eſt un capitaine de vaiſſeau, plein de valeur, de franchiſe & de mépris pour le genre-humain. Il a un ami ſage & ſincère dont il ſe défie, & une maîtreſſe dont il eſt tendrement aimé, ſur laquelle il ne daigne pas jeter les yeux ; au contraire, il a mis toute ſa confiance dans un faux ami, qui eſt le plus indigne homme qui reſpire, & il a donné ſon cœur à la plus coquette & à la plus perfide de toutes les femmes. Il eſt bien aſſuré que cette femme eſt une *Pénélope*, & ce faux ami un *Caton*. Il part pour s'aller battre contre les Hollandais, & laiſſe tout ſon argent, ſes pierreries & tout ce qu'il a au monde à cette femme de bien, & recommande cette femme elle-même à cet ami fidelle ſur lequel il compte ſi fort. Cependant le véritable honnête-homme, dont il ſe défie tant, s'embarque avec lui ; & la maîtreſſe qu'il n'a pas ſeulement daigné regarder, ſe déguiſe en page, & fait le voyage ſans que le capitaine s'aperçoive de ſon ſexe, de toute la campagne.

Le capitaine ayant fait ſauter ſon vaiſſeau dans un

combat, revient à Londres ſans ſecours, ſans vaiſſeau & ſans argent, avec ſon page & ſon ami, ne connaiſſant ni l'amitié de l'un ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes, qu'il compte retrouver avec ſa caſſette & ſa fidélité. Il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'était confié, & on ne lui a pas plus gardé ſon dépôt que le reſte. Mon homme a toutes les peines du monde à croire qu'une femme de bien puiſſe faire de pareils tours; mais, pour l'en convaincre mieux, cette honnête dame devient amoureuſe du petit page, & veut le prendre à force; mais comme il faut que juſtice ſe faſſe, & que dans une pièce de théâtre le vice ſoit puni, & la vertu récompenſée, il ſe trouve à la fin du compte que le capitaine ſe met à la place du page, couche avec ſon infidelle, fait cocu ſon traître ami, lui donne un bon coup d'épée au travers du corps, reprend ſa caſſette, & épouſe ſon page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette pièce d'une comteſſe de *Pimbeſche*, vieille plaideuſe, parente du capitaine, laquelle eſt bien la plus plaiſante créature & le meilleur caractère qui ſoit au théâtre.

Wicherley a encore tiré de *Molière* une pièce non moins ſingulière & non moins hardie, c'eſt une eſpèce d'Ecole des femmes. Le principal perſonnage de la pièce eſt un drôle à bonnes fortunes, la terreur des maris de Londres, qui, pour être plus ſûr de ſon fait, s'aviſe de faire courir le bruit que dans ſa dernière maladie les chirurgiens ont trouvé à propos de le faire eunuque. Avec cette belle réputation, tous les maris lui amènent leurs femmes, & le pauvre homme n'eſt plus embarraſſé que du choix. Il donne

furtout la préférence à une petite campagnarde qui a beaucoup d'innocence & de tempérament, & qui fait fon mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des dames les plus expertes. Cette pièce n'eft pas, fi vous voulez, l'école des bonnes mœurs; mais en vérité c'eft l'école de l'efprit & du bon comique.

Un chevalier *van Brugh* a fait des comédies encore plus plaifantes, mais moins ingénieufes. Ce chevalier était un homme de plaifir, & par-deffus cela poëte & architecte. On prétend qu'il écrivait avec autant de délicateffe & d'élégance qu'il bâtiffait groffièrement. C'eft lui qui a bâti le fameux château de Blenheim, pefant & durable monument de notre malheureufe bataille d'Hochftet. Si les appartemens étaient feulement auffi larges que les murailles font épaiffes, ce château ferait affez commode. On a mis dans l'épitaphe de *van Brugh*, qu'on fouhaitait que la terre ne lui fût point légère, attendu que de fon vivant il l'avait fi inhumainement chargée. Ce chevalier ayant fait un tour en France avant la belle guerre de 1701, fut mis à la baftille, & y refta quelque temps fans avoir jamais pu favoir ce qui lui avait attiré cette diftinction de la part de notre miniftère. Il fit une comédie à la baftille; & ce qui eft à mon fens fort étrange, c'eft qu'il n'y a dans cette pièce aucun trait contre le pays dans lequel il effuya cette violence.

Celui de tous les anglais qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique, eft feu M. *Congrève*. Il n'a fait que peu de pièces, mais toutes font excellentes dans leur genre. Les règles du théâtre y font

rigoureusement observées. Elles sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse: on n'y essuie pas la moindre mauvaise plaisanterie: vous y voyez par-tout le langage des honnêtes gens, avec des actions de fripon ; ce qui prouve qu'il connaissait bien son monde, & qu'il vivait dans ce qu'on appelle *la bonne compagnie.* Ses pièces sont les plus spirituelles & les plus exactes, celles de *van Brugh* les plus gaies, & celles de *Wicherley* les plus fortes. Il est à remarquer qu'aucun de ces beaux esprits n'a mal parlé de *Molière;* il n'y a que les mauvais auteurs anglais qui aient dit du mal de ce grand-homme.

Au reste, ne me demandez pas que j'entre ici dans le moindre détail de ces pièces anglaises dont je suis si grand partisan, ni que je vous rapporte un bon mot ou une plaisanterie des *Wicherleys* & des *Congrèves :* on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez connaître la comédie anglaise, il n'y a d'autre moyen pour cela que d'aller à Londres, d'y rester trois ans, d'apprendre bien l'anglais, & de voir la comédie tous les jours. Je n'ai pas grand plaisir en lisant *Plaute* & *Aristophane;* pourquoi ? c'est que je ne suis ni grec ni romain. La finesse des bons mots, l'allusion, l'à-propos, tout cela est perdu pour un étranger.

Il n'en est pas de même dans la tragédie. Il n'est question chez elle que de grandes passions, & de sottises héroïques, consacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'histoire. Oedipe, Electre appartiennent aux Espagnols, aux Anglais, & à nous comme aux Grecs. Mais la bonne comédie est la peinture parlante des ridicules d'une nation ; & si vous ne

connaissez

connaiſſez pas la nation à fond, vous ne pouvez guère juger de la peinture.

On reproche aux Anglais leur ſcène ſouvent enſanglantée, & ornée de corps morts ; on leur reproche leurs gladiateurs, qui combattent à moitié nus devant de jeunes filles, & qui s'en retournent quelquefois avec un nez & une joue de moins. Ils diſent pour leurs raiſons, qu'ils imitent les Grecs dans l'art de la tragédie, & les Romains dans l'art de couper des nez. Mais leur théâtre eſt un peu loin de celui des *Sophocles* & des *Euripides;* & à l'égard des Romains, il faut avouer qu'un nez & une joue ſont bien peu de choſe en comparaiſon de cette multitude de victimes qui s'égorgeaient mutuellement dans le cirque pour le plaiſir des dames romaines.

Ils ont eu quelquefois des danſes dans leurs comédies, & ces danſes ont été des allégories d'un goût ſingulier. Le pouvoir deſpotique & l'état républicain furent repréſentés en 1709 par une danſe tout-à-fait galante. On voyait d'abord un roi qui après un entrechat donnait un grand coup de pied dans le derrière à ſon premier miniſtre, celui-ci le rendait à un ſecond, le ſecond à un troiſième ; & enfin celui qui recevait le dernier coup, figurait le gros de la nation, qui ne ſe vengeait ſur perſonne ; le tout ſe feſait en cadence. Le gouvernement républicain était figuré par une danſe ronde, où chacun donnait & recevait également. C'eſt pourtant là le pays qui a produit des *Adiſſons*, des *Popes*, des *Lockes* & des *Newtons.*

DU THÉATRE ANGLAIS,

PAR JEROME CARRÉ.

DEUX petits livres anglais nous apprennent que cette nation célébre par tant de bons ouvrages & tant de grandes entreprifes, poffède de plus deux excellens poëtes tragiques; l'un eft *Shakefpeare*, qu'on affure laiffer *Corneille* fort loin derrière lui; & l'autre le tendre *Otwai*, très-fupérieur au tendre *Racine*.

Cette difpute étant une affaire de goût, il femble qu'il n'y ait rien à répliquer aux Anglais. Qui pourrait empêcher une nation entière d'aimer mieux un poëte de fon pays que celui d'un autre? On ne peut prouver à tout un peuple qu'il a du plaifir mal à propos; mais on peut faire les autres nations juges entre le théâtre de Paris & celui de Londres. Nous nous adreffons donc à tous les lecteurs depuis Pétersbourg jufqu'à Naples, & nous les prions de décider.

Il n'y a point d'homme de lettres, foit ruffe, foit italien, foit allemand ou efpagnol, point de fuiffe ou de hollandais qui ne connaiffe, par exemple, Cinna ou Phèdre; & très-peu connaiffent les œuvres de *Shakefpeare* & d'*Otwai*. C'eft déjà un affez grand préjugé; mais ce n'eft qu'un préjugé. Il faut mettre les pièces du procès fur le bureau. Hamlet eft une des pièces les plus eftimées de *Shakefpeare*, & des plus

courues. Nous allons fidellement l'expofer aux yeux des juges.

Plan de la tragédie d'Hamlet.

Le fujet d'Hamlet, prince de Danemarck, eft à peu près celui d'Electre.

Hamlet, roi de Danemarck, a été empoifonné par fon frère *Claudius*, & par fa propre femme *Gertrude*, qui lui ont verfé du poifon dans l'oreille pendant qu'il dormait. *Claudius* a fuccédé au mort; & peu de jours après l'enterrement, la veuve a époufé fon beau-frère.

Perfonne n'a eu le moindre foupçon de l'empoifonnement du feu roi *Hamlet* par l'oreille. *Claudius* règne tranquillement. Deux foldats étant en fentinelle à la porte du palais de *Claudius*, l'un dit à l'autre : Comment s'eft paffé ton heure de garde? Fort bien; je n'ai pas entendu une fouris trotter. Après quelques propos pareils, un fpectre paraît vêtu à peu près comme le feu roi *Hamlet;* l'un des deux foldats dit à fon camarade : Parle à ce revenant, toi, car tu as étudié. Volontiers, dit l'autre. Arrête & parle, fantôme, je te l'ordonne, parle. Le fantôme difparaît fans répondre. Les deux foldats étonnés raifonnent fur cette apparition. Le foldat docteur fe reffouvient d'avoir ouï dire *que la même chofe était arrivée à Rome du temps de la mort de Céfar : les tombeaux s'ouvrirent, les morts dans leurs linceuls crièrent & fautèrent dans les rues de Rome. C'eft furement un préfage de quelque grand événement.*

A ces paroles le revenant reparaît encore. Une

ſentinelle lui crie : Fantôme, que veux-tu? puis-je faire quelque chose pour toi ? viens-tu pour quelque tréſor caché ? *Alors le coq chante.* Le ſpectre s'en retourne à pas lents ; les ſentinelles ſe propoſent de lui donner un coup de hallebarde pour l'arrêter ; mais il s'enfuit, & ces ſoldats concluent que c'eſt l'uſage que les eſprits s'enfuient au chant du coq.

Car, diſent-ils, *dans le temps de l'avent, la veille de Noël, l'oiſeau du point du jour chante toute la nuit, & alors les eſprits n'oſent plus courir. Les nuits ſont ſaines, les planètes n'ont point de mauvaiſe influence, les fées & les ſorcières ſont ſans pouvoir dans un temps ſi ſaint & ſi béni.*

Vous noterez que c'eſt-là un des beaux endroits que *Pope* a marqués avec des guillemets dans ſon édition de Shakeſpeare, pour en faire ſentir la force.

Après cette apparition, le roi *Claudius*, *Gertrude* ſa femme, & les courtiſans, font converſation dans une ſalle du palais. Le jeune *Hamlet*, fils du monarque empoiſonné, *Hamlet* le héros de la pièce, reçoit avec une triſteſſe morne & ſévère, les marques d'amitié que lui donnent *Claudius* & *Gertrude :* ce prince était bien loin de ſoupçonner que ſon père eût été empoiſonné par eux ; mais il trouvait fort mauvais dans le fond de ſon cœur que ſa mère ſe fût remariée ſi vîte avec le frère de ſon premier mari. C'eſt en vain que *Gertrude* veut perſuader à ſon fils de ne plus porter le deuil. *Ce n'eſt pas*, dit-il, *mon habit couleur d'encre, ce ne ſont pas les apparences de la douleur qui ſont le deuil véritable : ce deuil eſt au fond de mon cœur, le reſte n'eſt que vaine oſtentation.* Il déclare qu'il veut quitter le Danemarck, & aller à l'école à Vittemberg. *Cher Hamlet, ne va point à l'école à Vittemberg*,

reste avec nous. Hamlet répond qu'il tâchera d'obéir. Le roi *Claudius* en est charmé, & ordonne que tout le monde aille boire au bruit du canon, quoique la poudre ne fût point encore inventée.

Hamlet demeuré seul reste en proie à ses réflexions. *Quoi*, dit-il, *ma mère que mon père aimait tant, ma mère pour qui mon père sentait toujours renaître son appétit en mangeant, ma mère en épouse un autre au bout d'un mois ! un autre qui n'approche pas plus de lui qu'un satyre n'approche du soleil ! à peine le mois écoulé ! un petit mois ! que dis-je, avant qu'elle eût usé les souliers avec lesquels elle suivit le corps de mon pauvre père ! Ah ! la fragilité est le nom de la femme. Mon cœur se fend, car il faut que j'arrête ma langue. Pope* avertit encore les lecteurs d'admirer ce morceau.

Cependant les deux sentinelles viennent informer le prince *Hamlet* qu'ils ont vu un spectre tout semblable au roi son père : cela donne une grande inquiétude au prince ; il brûle de voir ce fantôme, il jure de lui parler, quand l'enfer ouvert lui commanderait de se taire ; & il va chez lui attendre avec impatience que le jour finisse.

Tandis qu'il est dans sa chambre au palais, il y a une jeune personne nommée *Ophélie*, fille de milord *Polonius*, grand-chambellan, qui paraît dans la maison de son père avec son frère *Laërte*. Ce *Laërte* va voyager ; cette *Ophélie* sent un peu de goût pour le prince *Hamlet*. *Laerte* lui donne de très-bons conseils. *Voyez-vous, ma sœur ? un prince, un héritier d'un royaume ne doit pas couper sa viande lui-même ; il faut qu'on lui choisisse ses morceaux ; prenez garde de perdre avec lui votre cœur, & de laisser votre chaste trésor ouvert à ses*

violentes importunités. Il eſt dangereux d'ôter ſon maſque, même au clair de la lune. La putréfaction détruit ſouvent les enfans du printemps, avant que leurs boutons ſoient ouverts, & dans le matin & la roſée de la jeuneſſe, les vents contagieux ſont fort à craindre.

OPHELIE répond.

Ah! mon cher frère, ne fais pas avec moi comme font tant de curés maugracieux, qui montrent le chemin roide & épineux du ciel, tandis qu'eux-mêmes ſont de hardis libertins qui font le contraire de ce qu'ils prêchent.

Le frère & la ſœur, ayant ainſi raiſonné, laiſſent la place au prince *Hamlet*, qui revient avec un ami, & les mêmes ſentinelles qui avaient vu le revenant. Ce fantôme ſe préſente encore devant eux. Le prince lui parle avec reſpect & avec courage. Le fantôme ne lui répond qu'en lui feſant ſigne de le ſuivre. Ah! ne le ſuivez pas, lui dit ſon ami; quand on a ſuivi un eſprit on court riſque de devenir fou. N'importe, répond *Hamlet*, j'irai avec lui. On veut l'en empêcher, on ne peut en venir à bout: *Mon deſtin me crie d'y aller*, dit-il, *& rend les plus petits de mes artères auſſi forts que le lion de Nemée. Oui, je ſuivrai, & je ferai un eſprit de quiconque s'y oppoſera.*

Il s'en retourne donc avec le fantôme, & ils reviennent enſuite familièrement tous deux enſemble. Le revenant lui apprend qu'*il eſt en purgatoire, & qu'il va lui conter des choſes qui lui feront dreſſer les cheveux comme les pointes d'un porc-épic. On croit*, dit-il, *que je ſuis mort de la piqûre d'un ſerpent dans mon verger; mais le ſerpent, c'eſt celui qui porte ma couronne, c'eſt mon frère; & ce qu'il y a de plus horrible, c'eſt qu'il m'a fait mourir ſans que je*

puſſe recevoir l'extrême-onction ; venge-moi. Adieu, mon fils, les vers luiſans annoncent l'aurore ; adieu, ſouviens-toi de moi.

Les amis du prince *Hamlet* reviennent alors lui demander ce que lui a dit l'eſprit. *C'eſt un très-honnête eſprit*, répond le prince ; mais jurez-moi de ne rien révéler de ce qu'il m'a confié. On entend auſſitôt la voix du fantôme qui crie aux amis : *Jurez.* Il faut, leur dit le prince, jurer par mon épée ; le fantôme crie ſous terre : *Jurez par ſon épée.* Ils font le ſerment. *Hamlet* s'en va avec eux ſans prendre aucune réſolution.

Le lecteur qui lit cette hiſtoire merveilleuſe, peut ſe ſouvenir que ce même prince *Hamlet* était amoureux de mademoiſelle *Ophélie*, fille de milord *Polonius*, grand-chambellan, & ſœur du jeune *Laerte*, qui va en France pour ſe former *l'eſprit & le cœur.* Le bon homme *Polonius* recommande *Laerte* ſon fils à ſon gouverneur ; & lui dit en propres termes, que ce jeune homme va quelquefois au b...., & qu'il faut le veiller de près. Tandis qu'il donne au gouverneur ſes inſtructions, ſa fille *Ophélie* arrive toute effarée ! *Ah ! milord*, lui dit-elle, *j'étais occupée à coudre dans mon cabinet ; le prince Hamlet eſt arrivé le pourpoint déboutonné, ſans chapeau, ſans jarretières, les bas ſur les talons, les genoux tremblans & heurtans l'un contre l'autre, pâle comme ſa chemiſe. Il m'a long-temps manié le viſage comme s'il voulait me peindre, m'a ſecoué le bras, a branlé la tête, a pouſſé de profonds ſoupirs, & s'en eſt allé comme un aveugle qui cherche ſon chemin à tâtons.*

Le chambellan *Polonius*, qui ne ſait pas qu'*Hamlet* a vu un eſprit, & qu'il peut en être devenu fou,

croit que ce prince a perdu la cervelle par l'excès de son amour pour *Ophélie* ; & les choses en restent là. Le roi & la reine raisonnent beaucoup sur la folie du prince. Des ambassadeurs de (*a*) Norvège arrivent à la cour, & apprennent cet accident. Le bon homme *Polonius*, qui est un vieux radoteur beaucoup plus fou que *Hamlet*, assure le roi qu'il aura grand soin du malade : *C'est mon devoir*, dit-il, *car qu'est-ce que le devoir? c'est le devoir, comme le jour est le jour, la nuit est la nuit, & le temps est le temps; ainsi, puisque la brièveté est l'ame de l'esprit, & que la loquacité en est le corps, je serai court. Votre noble fils est fou; je l'appelle* fou, *car qu'est-ce que la folie, sinon d'être fou? Il est donc fou, Madame. Cela est; c'est grand'pitié : mais c'est grand'pitié que cela soit vrai; il ne s'agit plus que de trouver la cause de l'effet. Or, la cause, c'est que j'ai une fille.* Pour prouver que c'est l'amour qui a ôté le sens commun au prince, il lit au roi & à la reine les lettres qu'*Hamlet* a écrites à *Ophélie*.

Tandis que le roi, la reine & toute la cour s'entretiennent ainsi du triste état du prince, il arrive tout en désordre, & confirme par ses discours l'opinion qu'on a de sa cervelle; cependant il fait quelquefois des réponses qui décèlent une ame profondément blessée, lesquelles ont beaucoup de sens. Les chambellans, qui ont ordre de le divertir, lui proposent d'entendre une troupe de comédiens nouvellement arrivés. *Hamlet* parle de la comédie avec beaucoup d'intelligence; les comédiens jouent une

(*a*) En France on s'avise d'imprimer *Norwège*, *Wirtemberg*, *Westphalie*, c'est que les imprimeurs français ne savent pas que le *w* tudesque vaut notre *v* consonne.

ſcène devant lui, il en dit fort bien ſon avis : & enſuite quand il eſt ſeul, il déclare qu'il n'eſt pas ſi fou qu'il le paraît. *Quoi*, dit-il, *un comédien vient de pleurer pour Hécube! Et qu'eſt-ce que lui eſt Hécube? Que ferait-il donc, ſi ſon oncle & ſa mère avaient empoiſonné ſon père, comme Claudius & Gertrude ont empoiſonné le mien? Ah! maudit empoiſonneur, aſſaſſin, put...., traître, débauché, indigne vilain! Et moi, quel âne je ſuis! N'eſt-il pas vraiment brave à moi, moi le fils d'un roi empoiſonné, moi à qui le ciel & l'enfer demandent vengeance, de me borner à exhaler ma douleur en paroles comme une p..... que je m'en tienne à des malédictions comme une vraie ſalope, comme une gueuſe, un torchon de cuiſine.*

Il prend alors la réſolution de ſe ſervir de ces comédiens, pour découvrir ſi en effet ſon oncle & ſa mère ont empoiſonné ſon père : car après tout, dit-il, le fantôme a pu me tromper; c'eſt peut-être le diable qui m'a parlé ; il faut s'éclaircir. *Hamlet* propoſe donc aux comédiens de jouer une pantomime, dans laquelle un homme dormira, & un autre lui verſera du poiſon dans l'oreille. Il eſt bien ſûr que ſi le roi *Claudius* eſt coupable, il ſera fort étonné en voyant la pantomime; il pâlira, ſon crime ſera ſur ſon viſage. *Hamlet* ſera certain du crime, & aura le droit de ſe venger.

Ainſi dit, ainſi fait. La troupe vient jouer cette ſcène muette devant le roi, la reine & toute la cour ; & après la ſcène muette, il y en a une autre en vers. Le roi & la reine trouvent ces deux ſcènes fort impertinentes. Ils ſoupçonnent *Hamlet* d'avoir fait la pièce, & de n'être pas tout-à-fait auſſi fou qu'il le paraît ; cette idée les met dans une grande

perplexité ils tremblent d'être découverts. Quel parti prendre? le roi *Claudius* se résout à envoyer *Hamlet* en Angleterre pour le guérir de sa folie, & écrit au roi d'Angleterre, son bon ami, pour le prier de faire pendre le jeune voyageur aussitôt la présente reçue.

Mais avant de faire partir *Hamlet*, la reine est bien aise de l'interroger, de le sonder; & de peur qu'il ne fasse quelque folie dangereuse, le vieux chambellan *Polonius* se cache derrière une tapisserie, prêt à venir au secours en cas de besoin.

Le prince fou, ou prétendu fou, vient parler à *Gertrude* sa mère. Chemin fesant il rencontre dans un coin le roi *Claudius*, à qui il a pris un petit remords; il craint d'être un jour damné pour avoir empoisonné son frère, épousé la veuve & usurpé la couronne. Il se met à genoux, & fait une courte prière qui vaudra ce qu'elle pourra. *Hamlet* a d'abord envie de prendre ce temps-là pour le tuer; mais fesant réflexion que le roi *Claudius* est en état de grâce, puisqu'il prie DIEU, il se donne bien de garde de l'assassiner dans cette circonstance. *Que je serais sot!* dit-il, *je l'enverrais droit au ciel, au lieu qu'il a envoyé mon père en purgatoire. Allons, mon épée, attends pour passer au travers de son corps, qu'il soit ivre, ou qu'il joue, & qu'il jure, ou qu'il soit couché avec quelque incestueuse, ou qu'il fasse quelqu'autre action qui n'ait pas l'air d'opérer son salut; alors tombe sur lui, qu'il donne du talon au ciel, que son ame soit damnée, & noire comme l'enfer où il descendra.* C'est encore là un morceau que les guillemets de *Pope* nous ordonnent d'admirer.

Hamlet ayant donc différé le meurtre du roi

Claudius, dans l'intention de le damner, vient parler à sa mère, & lui fait, au milieu de ses propos insensés, des reproches accablans, qu'elle ressent jusqu'au fond du cœur. Le vieux chambellan *Polonius* craint que les choses n'aillent trop loin ; il crie au secours derrière la tapisserie. *Hamlet* ne doute pas que ce ne soit le roi qui s'est caché là pour l'entendre : Ah ! ma mère, s'écrie-t-il, il y a un gros rat derrière la tapisserie ; il tire son épée, court au rat, & tue le bon homme *Polonius*. Ah ! mon fils, que fais-tu ? *Ma mère, est-ce le roi que j'ai tué ? c'est une vilaine action de tuer un roi ; & presque aussi vilaine, ma bonne mère, que de tuer un roi & de coucher avec son frère.* Cette conversation dure très-long-temps ; & *Hamlet* en s'en allant, marche sans y penser sur le corps du vieux chambellan, & est prêt de tomber.

Le bon homme milord chambellan était un vieux fou, & donné pour tel, comme on l'a déjà vu. Sa fille *Ophélie*, qui apparemment avait des dispositions au même tour d'esprit, devient folle à lier, quand elle apprend la mort de son père : elle accourt avec des fleurs & de la paille sur la tête, chante des vaudevilles, & va se noyer. Ainsi voilà trois fous dans la pièce, le chambellan, sa fille & *Hamlet*, sans compter les autres bouffons qui jouent leurs rôles.

On repêche *Ophélie*, & on se dispose à l'enterrer. Cependant le roi *Claudius* a fait embarquer le prince pour l'Angleterre ; déjà *Hamlet* était dans le vaisseau, & il se doutait qu'on l'envoyait à Londres pour lui jouer quelque mauvais tour ; il prend dans la poche d'un des chambellans ses conducteurs, la

lettre du roi *Claudius* à ſon ami le roi d'Angleterre, ſcellée du grand ſceau; il y trouve une inſtante prière de le dépêcher, & de le faire partir pour l'autre monde à ſon arrivée. Que fait-il? il avait heureuſement le grand ſceau de ſon père dans ſa bourſe; il jette la lettre dans la mer, & en écrit une autre, dans laquelle il ſigne *Claudius*, & prie le roi d'Angleterre de faire pendre ſur le champ les porteurs de la dépêche; puis il replie le tout fort proprement, & y applique le ſceau du royaume.

Cela fait, il trouve un prétexte de revenir à la cour. La première choſe qu'il y voit, c'eſt une couple de foſſoyeurs qui creuſent une foſſe pour enterrer *Ophélie;* ces deux manœuvres ſont encore des bouffons de la tragédie. Ils agitent la queſtion ſi *Ophélie* doit être enterrée en terre ſainte après s'être noyée; & ils concluent qu'elle doit être traitée en bonne chrétienne, parce qu'elle eſt fille de qualité. Enſuite ils prétendent que les manœuvres ſont les plus anciens gentilshommes de la terre, parce qu'ils ſont du métier d'*Adam*. Mais *Adam* était-il gentilhomme, dit l'un des foſſoyeurs? Oui, répond l'autre, car il eſt le premier qui ait porté les armes. Lui des armes! dit un foſſoyeur. Sans doute, dit l'autre; peut-on remuer la terre ſans avoir des pioches & des hoyaux? il avait donc des armes, il était donc gentilhomme.

Au milieu de tous ces beaux diſcours, & des chanſons galantes que ces meſſieurs chantent dans le cimetière de la paroiſſe du palais, arrive le prince *Hamlet* avec un de ſes amis, & tous enſemble ſe mettent à conſidérer les têtes de morts qu'on trouve

en creusant. *Hamlet* croit reconnaître le crâne d'un homme d'Etat capable de tromper DIEU, puis celui d'un courtisan, d'une dame de la cour, d'un fripon d'homme de loi; & il n'épargne pas les railleries aux défunts possesseurs de ces têtes. Enfin on trouve l'étui qui renfermait la cervelle du fou du roi, & on conclut qu'il n'y a pas grande différence entre la cervelle des *Alexandre*, des *César*, & celle de ce fou; enfin en raisonnant & en chantant, la fosse est faite. Les prêtres arrivent avec de l'eau bénite: on apporte le corps d'*Ophélie*. Le roi & la reine suivent la bière; *Laerte*, le frère d'*Ophélie*, accompagne sa sœur avec un long crêpe; & quand on a mis le corps en terre, *Laerte*, outré de douleur, se jette dans la fosse. *Hamlet*, qui se souvient d'avoir aimé *Ophélie*, s'y jette aussi. *Laerte*, indigné de voir avec lui dans la même fosse celui qui a tué le chambellan *Polonius* son père, en le prenant pour un rat, lui saute à la face; ils se battent à coups de poing dans la fosse, & le roi les sépare pour maintenir la décence dans les cérémonies de l'Eglise.

Cependant le roi *Claudius*, qui est grand politique, voit bien qu'il se faut défaire d'un aussi dangereux fou que le prince *Hamlet;* & puisque ce jeune prince n'est pas pendu à Londres, il est bien convenable de le faire périr en Danemarck.

Voici la façon dont l'adroit *Claudius* s'y prend. Il était accoutumé à empoisonner: Ecoute, dit-il, au jeune *Laërte*, le prince *Hamlet* a tué ton père, mon grand-chambellan; je vais te proposer, pour te venger, un petit divertissement de chevalerie; je gagerai contre toi que de douze passes tu n'en feras

pas trois à *Hamlet;* tu combattras avec lui devant toute la cour. Tu prendras adroitement un fleuret aiguifé, dont j'ai trempé la pointe dans un poifon très-fubtil. Si par malheur tu ne peux réuffir à frapper le prince, j'aurai foin de mettre pour lui une bouteille de vin empoifonné fur la table. Il faut bien boire quand on s'efcrime : *Hamlet* boira quelques coups; & de façon ou d'autre il eft mort fans rémiffion... *Laërte* trouve le divertiffement & la vengeance de la meilleure invention du monde.

Hamlet accepte le défi. On met des bouteilles & des vidrecomes fur la table ; les deux champions paraiffent le fleuret à la main en préfence de *Claudius*, de madame *Gertrude* & de la cour danoife; ils ferraillent; *Laërte* bleffe *Hamlet* avec fon fleuret empoifonné. *Hamlet* fe fentant bleffé crie *trahifon*, tous les affiftans crient *trahifon*. *Hamlet* furieux arrache à *Laërte* fon fleuret pointu, l'en frappe lui-même, & en frappe le roi : la reine *Gertrude*, épouvantée, veut boire un coup pour reprendre fes forces ; la voilà auffi empoifonnée, & tous quatre, c'eft-à-dire le roi *Claudius*, *Gertrude*, *Laërte* & *Hamlet* tombent morts.

Il eft à remarquer qu'on reçoit alors la nouvelle que les deux chambellans qui avaient fait voile pour l'Angleterre, avec le paquet fcellé du grand fceau de Danemarck, ont été dépêchés en arrivant. Ainfi, Dieu merci, il ne refte aucun des acteurs en vie : mais pour remplacer les défunts il y a un certain *Fort-en-bras*, parent de la maifon, qui a conquis la Pologne, pendant qu'on jouait la pièce, & qui vient à la fin fe propofer pour candidat au trône de Danemarck.

Telle eſt exactement la fameuſe tragédie d'Hamlet, le chef-d'œuvre du théâtre de Londres : tel eſt l'ouvrage qu'on préfère à Cinna.

Il y a là deux grands problèmes à réſoudre : le premier, comment tant de merveilles ſe ſont accumulées dans une ſeule tête? car il faut avouer que toutes les pièces du divin *Shakeſpeare* ſont dans ce goût : le ſecond, comment on a pu élever ſon ame jusqu'à voir ces pièces avec tranſport, & comment elles ſont encore ſuivies dans un ſiècle qui a produit le Caton d'*Addiſſon*?

L'étonnement de la première merveille doit ceſſer quand on ſaura que *Shakeſpeare* a pris toutes ſes tragédies de l'hiſtoire ou des romans, & qu'il n'a fait que mettre en dialogues le roman de *Claudius*, de *Gertrude* & d'*Hamlet*, écrit tout entier par *Saxon* le grammairien, à qui gloire ſoit rendue.

La ſeconde partie du problème, c'eſt-à-dire le plaiſir qu'on prend à ces tragédies, ſouffre un peu plus de difficulté; mais en voici la raiſon ſelon les profondes réflexions de quelques philoſophes.

Les porteurs de chaiſe, les matelots, les fiacres, les courtauds de boutique, les bouchers, les clercs même aiment paſſionnément les ſpectacles; donnez-leur des combats de coqs, ou de taureaux, ou de gladiateurs, des enterremens, des duels, des gibets, des ſortiléges, des revenans, ils y courent en foule; & il y a plus d'un ſeigneur auſſi curieux que le peuple. Les bourgeois de Londres trouvèrent dans les tragédies de *Shakeſpeare* tout ce qui peut plaire à des curieux. Les gens de la cour furent obligés de ſuivre le torrent : comment ne pas admirer ce que

la plus faine partie de la ville admirait? Il n'y eut rien de mieux pendant cent cinquante ans; l'admiration fe fortifia & devint une idolâtrie. Quelques traits de génie, quelques vers heureux, pleins de naturel & de force, & qu'on retient par cœur malgré qu'on en ait, ont demandé grâce pour le refte, & bientôt toute la pièce a fait fortune, à l'aide de quelques beautés de détail.

Il y a, n'en doutons point, de ces beautés dans *Shakefpeare*. M. de *Voltaire* eft le premier qui les ait fait connaître en France; c'eft lui qui nous apprit, il y a environ trente ans, les noms de *Milton* & de *Shakefpeare* : mais les traductions qu'il a faites de quelques paffages de ces auteurs, font-elles fidelles? Il nous avertit lui-même que non; il nous dit qu'il a plutôt imité que traduit. Voici comme il a rendu en vers le monologue d'*Hamlet*, qui commence la feconde fcène du troifième acte :

Demeure, il faut choifir, & paffer à l'inftant &c. (*)

A travers les obfcurités de cette traduction fcrupuleufe, qui ne peut rendre le mot propre anglais par le mot propre français, on découvre pourtant très-aifément le génie de la langue anglaife, fon naturel qui ne craint pas les idées les plus baffes ni les plus gigantefques; fon énergie que d'autres nations croiraient dureté; fes hardieffes que des efprits peu accoutumés aux tours étrangers prendraient pour du galimatias. Mais fous ces voiles on découvrira de la

(*) Voyez ci-deffus page 274.

vérité,

vérité, de la profondeur, & je ne sais quoi qui attache, & qui remue beaucoup plus que ne ferait l'élégance; aussi il n'y a presque personne en Angleterre qui ne sache ce monologue par cœur. C'est un diamant brut qui a des taches; si on le polissait, il perdrait de son poids.

Il n'y a peut-être pas un plus grand exemple de la diversité des goûts des nations. Qu'on vienne après cela nous parler des règles d'*Aristote*, & des trois unités, & des bienséances, & de la nécessité de ne laisser jamais la scène vide, & de ne faire ni sortir ni entrer aucun personnage sans une raison sensible; de lier une intrigue avec art, de la dénouer naturellement, de s'exprimer en termes nobles & simples, de faire parler les princes avec la décence qu'ils ont toujours, ou qu'ils voudraient avoir; de ne jamais s'écarter des règles de la langue. Il est clair qu'on peut enchanter toute une nation sans se donner tant de peines.

Si *Shakespeare* l'emporte par ces raisons sur *Corneille*, nous avouerons que *Racine* est bien peu de chose en comparaison du tendre & élégant *Otwai*. Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur ce petit précis de la tragédie intitulée l'*Orpheline*.

L'Orpheline, *tragédie*.

UN vieux gentilhomme bohème, nommé *Acasto*, est retiré dans son château avec ses deux fils, *Castalio* & *Polidore*. Il est vrai que ces noms-là ne sont pas plus bohèmes que celui de *Claudius* n'est danois. *Serine* sa fille demeure aussi dans la maison; de plus il a

chez lui une orpheline nommée *Monime*, qui n'eſt pas la *Monime* de *Racine*. Cette *Monime* lui a été confiée par le défunt père de la demoiſelle. Il y a dans le château de monſeigneur *Acaſto* un chapelain, un page & deux valets-de-chambre. Voilà le train du bon-homme, du moins celui qu'on voit ſur le théâtre. Joignez-y encore une ſervante de *Serine;* ajoutez à tout cela un frère de *Monime*, homme un peu violent, qui arrive de Hongrie, & vous aurez tous les acteurs de cette tragédie.

Si celle d'Hamlet commence par deux ſentinelles, celle de l'Orpheline commence par deux valets-de-chambre; car il faut bien imiter les grands-hommes. Ces valets parlent de leur bon maître *Acaſto* qui a quitté le ſervice, & de ſes deux enfans *Polidore* & *Caſtalio*, qui paſſent leur temps à la chaſſe. Pour ne point amuſer le lecteur, il faut lui dire que s'il ſe doute que les deux frères ſont tous deux amoureux de *Monime*, comme dans *Racine*, il ne ſe trompe pas. Mais il ſera peut-être un peu étonné d'apprendre que *Caſtalio*, l'un des deux frères qui eſt aimé, permet à ſon cher *Polidore* de coucher, s'il peut, avec *Monime;* pourvu que lui *Caſtalio* puiſſe auſſi avoir le même droit, il eſt content; car il jure qu'il ne veut pas l'épouſer, *& qu'il ſe mariera quand il ſera vieux pour mortifier ſa chair.*

Cependant, immédiatement après avoir parlé ainſi contre le mariage, il épouſe ſecrétement *Monime*, & l'aumônier de la maiſon leur donne la bénédiction nuptiale. Sur ces entrefaites arrive de Hongrie M. *Chamont*, frère de *Monime;* c'eſt un homme bien étrange & bien difficile que ce M. *Chamont*. Il demande

d'abord à sa sœur si elle a son pucelage ? *Monime* lui jure qu'elle est une personne d'honneur. ,, Hé ! ,, pourquoi êtes-vous en doute de mon pucelage, ,, mon frère ? — Ecoute, ma sœur, il n'y a pas ,, long-temps que j'eus un rêve en Hongrie ; tout ,, mon lit remua, je te vis entre deux gens qui te ,, festoyaient tour à tour ; je pris ma grande épée ; ,, je courus à eux ; & en m'éveillant, je vis que j'avais ,, percé ma tapisserie à personnages, juste dans l'en- ,, droit qui représente *Polinice* & *Etéocle*, les deux ,, frères thébains, se tuant l'un l'autre.

,, Hé bien, mon frère, parceque vous avez été tour- ,, menté en songe, il faut que vous me tourmentiez ,, éveillée ? — Oh ! ce n'est pas tout, ma sœur, ne te ,, justifie pas si vîte. Comme je passais mon chemin ,, l'autre jour en pensant à mon rêve, je rencontrai ,, une vieille sans dent, toute raccornie, toute en ,, double ; son dos voûté était couvert d'un vieux mor- ,, ceau de bergame, ses cuisses à peine cachées par des ,, haillons de toutes couleurs, variété de gueuserie. ,, Elle ramassait quelques copeaux de bois ; je lui ,, donnai l'aumône ; elle me demanda où j'allais, & ,, me dit d'aller vîte si je voulais sauver ma sœur. ,, Enfin elle me parla de *Castalio* & de *Polidore*. ,,

Cette aventure étonne beaucoup *Monime ;* elle lui avoue sur le champ qu'elle s'est promise à *Castalio ;* mais elle jure qu'elle n'a pas encore couché avec lui.

Cet aveu ne satisfait point M. *Chamont ;* c'est un rude homme, comme nous l'avons déjà insinué ; il s'en va trouver le chapelain : ,, *Or çà*, lui dit-il, *M. Gravité, n'êtes-vous pas l'aumônier de la maison ? — Et vous, Monsieur, n'êtes-vous pas officier ? Oui*

l'ami. — Monsieur, j'ai été officier aussi ; mais mes parens m'ont mis dans l'Eglise, & je suis pourtant honnête homme, quoique je sois vêtu de noir. Je suis assez bien venu dans la famille : je ne prétends pas en savoir plus que les autres, je ne me mêle que de mes affaires ; je me lève matin, j'étudie un peu, je bois & mange gaiement ; aussi tout le monde a de la considération pour moi.

As-tu connu mon père, le vieux Chamont ? — Oui, j'ai été très-affligé de sa mort.

Quoi ! tu l'aimais ! je t'embrasserai volontiers. Dis-moi un peu, crois-tu que *Castalio* aime ma sœur ?

S'il aime votre sœur ?

Oui, oui, s'il aime ma sœur ?

Ma foi, je ne lui ai jamais demandé ; & je m'étonne que vous me fassiez une pareille question.

Ah, hypocrite ! tu es comme tous tes pareils, tu ne vaux rien, tu n'a pas le courage de dire la vérité, & tu prétends l'enseigner ! . . . Es-tu mêlé dans cette affaire ? Quelle part y as-tu ? la peste soit de la farce sérieuse du vilain ! tu roules les yeux tout juste comme les maquerelles ; oui, les maquerelles ; elles parlent du ciel, elles ont les yeux dévots, elles mentent ; elles prêchent comme un prêtre, & tu es une maquerelle.

Ce qu'il y a de bon, c'est que l'aumônier, gagné par ces douces paroles, lui avoue que le matin il a marié dans un grenier *Castalio* & *Monime*.

Le frère trouve la chose assez bien, & s'en va avec monsieur l'aumônier. Les deux mariés arrivent ; il s'agit

de consommer le mariage. Les gens peu instruits croiraient, par tout ce qui s'est passé, que cette cérémonie va se faire sur le théâtre; mais la décente *Monime* se contente de dire au nouveau marié, de venir frapper trois coups à la porte de sa chambre, quand toute la maison sera bien endormie.

Le frère *Polidore* dans la coulisse entend ce propos; & ne sachant pas que son frère *Castalio* est le mari de *Monime*, il prend son parti de le prévenir, & d'aller vîte s'emparer des prémices de *Monime*. Il s'adresse au petit fripon de page, lui promet des sucreries & de l'argent, s'il veut amuser son frère *Castalio* une partie de la nuit: le page fait bien sa commission, il parle à *Castalio* de l'amour de *Monime*, de ses jarretières, de sa gorge; il veut lui chanter une chanson. Il lui fait perdre son temps.

Polidore n'a pas perdu le sien; il est allé à la porte de *Monime*, il a frappé les trois petits coups, la servante lui a ouvert, & le voilà couché avec la femme de son frère.

Enfin, *Castalio* arrive à cette porte, & frappe les trois coups; la servante qui aurait dû le reconnaître à la voix, & reconnaître aussi l'autre, ne s'avise seulement pas de craindre de se méprendre; elle croit que le faux mari qui se présente est *Polidore*, & que c'est le vrai mari *Castalio* qui est au lit; elle le renvoie, lui dit qu'il est un extravagant: il a beau se nommer, on lui ferme la porte au nez, il est traité par la suivante comme *Amphitrion* par *Sosie*.

Polidore ayant joui à son aise du fruit de sa supercherie, apparemment sans dire mot, a laissé là sa conquête, & s'est allé reposer. *Castalio*, à qui on n'a

point ouvert, se désespère, entre en fureur, se roule sur le plancher, dit des injures à tout le sexe, & conclut que depuis *Eve*, qui devint amoureuse du diable, & damna le genre-humain, les femmes ont été la cause de tous les malheurs.

Monime qui s'est levée en hâte pour retrouver son cher *Castalio*, avec qui elle croit avoir passé quelques doux momens, le rencontre, & veut l'embrasser; il la traite de scélérate, & la traîne par les cheveux hors du théâtre.

M. *Chamont* se souvenant toujours de son rêve & de sa vieille sorcière, vient gravement demander à sa sœur des nouvelles de la consommation de son mariage. La pauvre femme lui avoue que son mari, après l'avoir bien caressée, l'a traînée par les cheveux sur le plancher.

Ce *Chamont*, qui n'entend pas raillerie, s'en va vîte trouver le père; (qui par paranthèse était tombé en faiblesse dans le courant de la tragédie par excès de vieillesse) il lui parle du même ton qu'il a parlé à l'aumônier : *Savez-vous, lui dit-il, que votre fils Castalio a épousé ma sœur ? — J'en suis fâché, répond le bon-homme. — Comment fâché ? pardieu, il n'y a point de grand-seigneur qui ne s'énorgueillît d'avoir ma sœur, entendez-vous ? Mais, morbleu, il l'a maltraitée; je veux que vous lui appreniez à vivre, ou je mettrai le feu à la maison. — Hé bien, hé bien, je vous rendrai justice. Adieu, fier garçon.*

Ce pauvre père va donc parler à *Castalio* son fils pour savoir quelle est cette aventure : pendant qu'il lui parle, *Polidore* veut savoir de *Monime* comment elle se trouve de la nuit passée; il croit n'avoir joui que

de la maîtreſſe de ſon frère, en vertu de la permiſſion que ſon frère lui avait donnée. *Monime*, à ſes diſcours, ſe doute de la mépriſe; enfin, *Polidore* lui avoue qu'il a eu ſes faveurs. *Monime* tombe évanouie; elle ne reprend ſes ſens que pour s'abandonner à l'excès de ſa juſte douleur.

Si un tel ſujet, de tels diſcours & de telles mœurs, révoltent les gens de goût dans toute l'Europe, ils doivent pardonner à l'auteur. Il ne ſe doutait pas qu'il eût rien fait de monſtrueux. Il dédie ſa pièce à la ducheſſe de *Cleveland*, avec la même naïveté qu'il a écrit ſa tragédie; il félicite cette dame d'avoir eu deux enfans de *Charles II*.

Courtes réflexions.

NOUS ſentons combien la Monime de *Racine*, dans Mithridate, eſt au-deſſous de la Monime de M. *Thomas Otwai;* c'eſt le même qui fit Veniſe préſervée. Il eſt déſagréable qu'on ne nous ait pas traduit fidellement cette Veniſe; on nous a privé d'un ſénateur qui mord les jambes de ſa maîtreſſe, qui fait le chien, qui aboie, & qu'on chaſſe à coups de fouet; nous aurions encore eu le plaiſir de voir un échafaud, une roue, un prêtre qui veut exhorter à la mort le capitaine *Pierre*, & qu'on renvoie comme un gueux : il y a mille autres traits de cette force, que le traducteur a épargnés à notre fauſſe délicateſſe.

Nous ne pouvons trop nous plaindre que le traducteur nous ait privés, avec la même cruauté, des plus belles ſcènes de l'*Othello* de *Shakeſpeare*. Avec quel plaiſir nous aurions vu la première ſcène à

Venise, & la dernière en Chypre ! Un maure enlève d'abord la fille d'un sénateur. *Jago*, officier du maure, court sous la fenêtre du père : le père paraît en chemise à cette fenêtre. » Tête-bleu, dit *Jago*, mettez » votre robe ; un bélier noir monte sur votre brebis » blanche ; allons, allons, debout, descendez, ou » le diable va faire de vous un grand-père.

LE SENATEUR.

» Quoi donc ? que veux-tu ? es-tu devenu fou ?

JAGO.

» Hé ! mordieu, signor, êtes-vous de ceux qui » n'oseraient servir DIEU, si le diable le leur défendait ? Nous venons vous rendre service, & vous » nous prenez pour des ruffiens ; je vous dis que » votre fille va être couverte par un cheval de Barbarie ; que vos petits-enfans henniront après vous, » & que vous aurez pour cousins des roussins » d'Afrique.

LE SENATEUR.

» Quel profane coquin me parle ainsi ?

JAGO.

» Hé ! oui ; sachez que votre fille *Desdémona* & le » maure *Othello* font à présent la bête à deux dos. »

Ce même *Jago* accompagne à Chypre le maure *Othello* & la signora *Desdémona*, que le sénat a gracieusement accordée pour femme à ce maure, gouverneur de Chypre, en dépit du père.

A peine sont-ils arrivés dans cette île, que ce *Jago* entreprend de rendre le maure jaloux de sa femme, & de lui faire soupçonner sa fidélité. Le maure

commence déjà à ſentir de l'inquiétude ; il fait ſes réflexions. *Après tout*, dit-il, *quelle ſenſation ai-je eue des plaiſirs que d'autres ont pu lui donner, & de ſa luxure? Je ne l'ai point vu, cela ne m'a point bleſſé, j'ai dormi tout auſſi-bien. Quand on nous vole une choſe dont nous n'avons pas beſoin, ſi nous l'ignorons, on ne nous a rien volé..... J'aurais été fort heureux, ſi toute l'armée, & juſqu'aux goujats, avaient tâté d'elle, & que je n'en euſſe rien ſu..... Oh! non..... Adieu tout contentement; adieu les troupes emplumées; adieu la fière guerre, qui fait une vertu de l'ambition; adieu les chevaux henniſſans, & la trompette aiguë, & le fifre qui perce l'oreille, & le tambour qui anime le courage, & la bannière royale, & tous les grades, & l'orgueil, & la pompe, & les détails d'une guerre glorieuſe; & vous, engins mortels, dont le rude goſier imite ceux de l'immortel Jupiter, adieu; Othello n'a plus d'occupation.*

C'eſt encore là un des endroits admirables, enrichis par les guillemets de *Pope*.

JAGO.

„ Eſt-il poſſible, monſeigneur!

OTHELLO *le prenant à la gorge.*

„ Vilain, prouve-moi que ma femme eſt une
„ p...., prouve-le-moi, donne-m'en une preuve
„ oculaire, ou par tout ce que vaut l'ame éternelle
„ de l'homme, il vaudrait mieux pour toi que tu
„ fuſſes né un chien.

JAGO.

„ Cette fonction ne me plaît guère; mais puiſ-
„ que je me ſuis ſi fort avancé, par pure honnêteté
„ & par amitié pour vous, je pourſuivrai. J'étais

» couché l'autre nuit avec votre lieutenant *Caſſio;* &
» je ne pouvais dormir à cauſe d'une rage de dent.
» Il y a des gens, comme vous ſavez, qui ont l'ame
» ſi relâchée, qu'ils parlent en dormant de leurs
» affaires; *Caſſio* eſt un de ceux-là. Il diſait dans ſon
» ſommeil : Ma chère *Deſdémona*, ſoyons bien pru-
» dens, cachons bien nos amours. En parlant ainſi,
» il me prenait les mains, il me tâtonnait, il s'écriait:
» Ah! charmante créature, & il me baiſait avec
» ardeur, comme s'il eût arraché par la racine des
» baiſers plantés ſur mes lèvres, & il mettait ſes
» cuiſſes ſur mes jambes, & il ſoupirait, il haletait,
» il me baiſait, il s'écriait: Damné de deſtin qui
» t'a donnée à ce maure! »

Sur ces preuves ſi décemment énoncées, & ſur un mouchoir de *Deſdémona* que *Caſſio* avait rencontré par haſard, le capitaine maure ne manque pas d'étrangler ſa femme dans ſon lit, mais il lui donne un baiſer avant de la faire mourir. » Allons, dit-il,
» meurs, p..... — Ah! monſeigneur, renvoyez-
» moi, mais ne me tuez pas. — Meurs, p.....—
» Ah! tuez-moi demain, laiſſez-moi vivre cette
» nuit. — Gueuſe, ſi tu branles! — Une ſeule
» demi-heure. — Non, quand cela ſera fait, il n'y
» aura plus de délai. — Mais que je diſe au moins
» mes prières. — Non, il eſt trop tard..... » Il l'étrangle; & *Deſdémona* après avoir été bien étranglée, s'écrie qu'elle eſt innocente. Quand *Deſdémona* eſt morte, le ſénat rappelle *Othello;* on vient le prendre pour le mener à Veniſe où il doit être jugé.
» Arrêtez, dit-il, un mot ou deux.... Vous direz
» au ſénat qu'un jour dans Alep je trouvai un turc

„ à turban qui battait un vénitien & qui ſe moquait „ de la république ; je pris par la barbe ce chien de „ circoncis, & je le frappai ainſi. „ Il ſe frappe alors lui-même.

Un traducteur français qui nous a donné des eſquiſſes de pluſieurs pièces anglaiſes, & entr'autres du *Maure de Veniſe*, moitié en vers, moitié en proſe, n'a traduit aucun des morceaux eſſentiels que nous avons mis ſous les yeux des lecteurs ; il fait parler ainſi *Othello* :

L'art n'eſt pas fait pour moi ; c'eſt un fard que je hais.
Dites-leur qu'Othello, plus amoureux que ſage,
Quoiqu'époux adoré, jaloux juſqu'à la rage,
Trompé par un eſclave, aveuglé par l'erreur,
Immola ſon épouſe, & ſe perça le cœur.

Il n'y a pas un mot de cela dans l'original. *L'art n'eſt pas fait pour moi*, eſt pris dans *Zaïre ;* mais le reſte n'en eſt pas.

Le lecteur eſt maintenant en état de juger le procès entre la tragédie de Londres & la tragédie de Paris.

PARALLELE D'HORACE, DE BOILEAU ET DE POPE.

LE *Journal encyclopédique*, l'un des plus curieux & des plus inſtructifs de l'Europe, nous inſtruit d'un parallèle entre *Horace*, *Boileau* & *Pope*, fait en Angleterre. Il nous rappelle des vers adreſſés au roi de Pruſſe, dans leſquels *Pope* a la préférence ſur le français & ſur le romain.

Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervale,
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré :
D'un eſprit plus hardi, d'un pas plus aſſuré
Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être ;
Et l'homme, avec lui ſeul, apprit à ſe connaître.

Ces vers ſe trouvent à la tête du poëme ſur la loi naturelle, ouvrage philoſophique & moral, dans lequel la poëſie reprend ſon premier droit, celui d'enſeigner la vertu, l'amour du prochain, l'indulgence ; & où l'auteur développe les principes de la loi univerſelle que DIEU a mis dans tous les cœurs. Nous convenons avec l'auteur que l'*Eſſai ſur l'homme* de l'illuſtre *Pope* eſt un très-bon ouvrage, & que ni

Horace, ni *Boileau*, ni aucun poëte n'ont rien fait dans ce genre. *Rouſſeau* eſt le ſeul qui ait tenté quelque choſe d'approchant, dans une pièce de vers intitulée, on ne ſait pourquoi, *Allégorie:* il fait ſes efforts pour expliquer le ſyſtème de *Platon:* mais que cet ouvrage eſt faible, languiſſant! ce n'eſt ni de la poëſie, ni de la philoſophie; il ne prouve ni ne peint.

L'homme & les dieux de ton ſouffle animés,
Du même eſprit diverſement formés,
Furent doués, par ta bonté fertile,
D'une chaleur plus vive ou moins ſubtile,
Selon les corps ou plus vifs ou plus lents,
Qui de leur feu retardent les élans;
Par ces degrés de lumière inégale,
Tu ſus remplir le vide & l'intervale
Qui ſe trouvait, ô magnifique roi,
De l'homme aux dieux, & des dieux juſqu'à toi;
Et dans cette œuvre éclatante, immortelle,
Ayant comblé ton idée éternelle,
Tu fis du ciel la demeure des dieux,
Et tu mis l'homme en ces terreſtres lieux,
Comme le terme & l'équateur ſenſible
De l'univers inviſible & viſible.

Il n'eſt pas étonnant que cette pièce ſoit demeurée dans l'oubli; c'eſt, comme on voit, un galimatias de termes impropres, un tiſſu d'épithètes oiſeuſes en proſe dure & ſéche que l'auteur a rimée.

Il n'en eſt pas ainſi de l'*eſſai* de *Pope;* jamais vers ne rendirent tant de grandes idées en ſi peu de paroles. C'eſt le plan des lords *Shaftesbury* & *Bolingbroke*

exécuté par le plus habile ouvrier ; auffi eft-il traduit dans prefque toutes les langues de l'Europe. Nous n'examinons pas fi cet ouvrage, fi fort & fi plein, eft orthodoxe ; fi même fa hardieffe n'a pas contribué à fon prodigieux débit ; s'il ne fape pas les fondemens de la religion chrétienne, en tâchant de prouver que les chofes font dans l'état où elles devaient être originairement, & fi ce fyftème ne renverfe pas le dogme de la chute de l'homme, & les divines écritures. Nous ne fommes pas théologiens ; nous leur laiffons le foin de confondre *Pope*, *Shaftesbury*, *Bolingbroke*, *Leibnitz* & d'autres grands-hommes ; nous nous en tenons uniquement à la philofophie & à la poëfie. Nous ofons, en cherchant à nous éclairer, demander comment il faut expliquer ce vers qui eft le précis de tout l'ouvrage :

All partial evil à general good.

Tout mal particulier eft le bien général.

Voilà un étrange bien général que celui qui ferait compofé des fouffrances de chaque individu ! Entendra cela qui pourra. *Bolingbroke* s'entendait-il bien lui-même, quand il rédigeait ce fyftème ? Que veut dire : *Tout eft bien* ? eft-ce pour nous ? non, fans doute. Eft-ce pour Dieu ? il eft clair que Dieu ne fouffre pas de nos maux. Quelle eft donc au fond cette idée platonicienne? un chaos comme tous les autres fyftèmes ; mais on l'a orné de diamans.

Quant aux autres épîtres de *Pope* qui pourraient être comparées à celles d'*Horace* & de *Boileau*, je demanderai fi ces deux auteurs, dans leurs fatires,

ſe ſont jamais ſervis des armes dont *Pope* ſe ſert. Les gentilleſſes dont il régale milord *Harvey*, l'un des plus aimables hommes d'Angleterre, ſont un peu ſingulières ; les voici mot pour mot :

Que Harvey tremble ! Qui ? cette choſe de ſoie !
Harvey, ce fromage mou fait de lait d'âneſſe !
Hélas ! il ne peut ſentir ni ſatire, ni raiſon.
Qui voudrait faire mourir un papillon ſur la roue ?
Pourtant je veux frapper cette punaiſe volante à ailes dorées,
Cet enfant de la boue qui ſe peint & qui put,
Dont le bourdonnement fatigue les beaux eſprits & les belles,
Qui ne peut tâter ni de l'eſprit, ni de la beauté :
Ainſi l'épagneul bien élevé ſe plaît civilement
A mordiller le gibier qu'il n'oſe entamer.
Son ſourire éternel trahit ſon vide,
Comme les petits ruiſſeaux ſe rident dans leurs cours ;
Soit qu'il parle avec ſon impuiſſance fleurie,
Soit que cette marionnette barbouille les mots que le compère lui ſouffle,
Soit que crapaud familier à l'oreille d'Eve,
Moitié écume, moitié venin, il ſe crache lui-même en compagnie,
En quolibets, en politique, en contes, en menſonges.
Son eſprit roule ſur des ouï-dire, entre ceci & cela ;
Tantôt haut, tantôt bas, petit maître ou petite maîtreſſe ;
Et lui-même n'eſt qu'une vile antithèſe ;
Etre amphibie, qui, en jouant les deux rôles,
La tête frivole, & le cœur gâté,
Fat à la toilette, flatteur chez le roi,
Tantôt trotte en ladi, tantôt marche en milord.

Ainsi les rabins ont peint le tentateur
Avec face de chérubin & queue de serpent.
Sa beauté vous choque, vous vous défiez de son esprit,
Son esprit rampe & sa vanité lèche la poussière.

Il est vrai que *Pope* a la discrétion de ne pas nommer le lord qu'il désigne; il l'appelle honnêtement *Sporus*, du nom d'un infame prostitué de *Néron*, Vous observerez encore que la plupart de ces invectives tombent sur la figure de milord *Harvey*, & que *Pope* lui reproche jusqu'à ses grâces. Quand on songe que c'était un petit homme contrefait, bossu par devant & par derrière, qui parlait ainsi, on voit à quel point l'amour-propre & la colère sont aveugles.

Les lecteurs pourront demander si c'est *Pope*, ou un de ses porteurs de chaise qui a fait ces vers. Ce n'est pas là absolument le style de *Despréaux*. Ne sera-t-on pas en droit de conclure que la politesse & la décence ne sont pas les mêmes en tous pays?

Pour mieux faire sentir encore, s'il se peut, cette différence que la nature & l'art mettent souvent entre des nations voisines, jetons les yeux sur une traduction fidelle d'un passage de la Dunciade de *Pope*; c'est au chant second. La bêtise a proposé des prix pour celui de ses favoris qui sera vainqueur à la course. Deux libraires de Londres disputent le prix: l'un est *Lintot*, personnage un peu pesant; l'autre est *Curl*, homme plus délié: ils courent, & voici ce qui arrive:

Au milieu du chemin on trouve un bourbier
Que madame Curl avait produit le matin:

C'était

C'était fa coutume de fe défaire au lever de l'aurore
Du marc de fon fouper devant la porte de fa voifine.
Le malheureux Curl gliffe; la troupe pouffe un grand cri;
Le nom de Lintot réfonne dans toute la rue;
Le mécréant Curl eft couché dans la vilenie,
Couvert de l'ordure qu'il a lui-même fournie, &c.

Le portrait de la molleffe dans le Lutrin eft d'un autre genre; mais on dit qu'il ne faut pas difputer des goûts.

Une autre conclufion que nous oferons tirer encore de la comparaifon des petits poëmes détachés, avec les grands poëmes, tels que l'épopée & la tragédie, c'eft qu'il faut les mettre à leur place. Je ne vois pas comment on peut égaler une épître, une ode, à une bonne pièce de théâtre. Qu'une épître, ou ce qui eft plus aifé à faire, une fatire, ou ce qui eft fouvent affez infipide, une ode, foit auffi bien écrite qu'une tragédie, il y a cent fois plus de mérite à faire celle-ci, & plus de plaifir à la voir, que non pas à tranfcrire ou à lire des lieux communs de morale. Je dis lieux communs, car tout a été dit. Une bonne épître morale ne nous apprend rien; une bonne ode encore moins; elle peut tout au plus amufer un quart-d'heure les gens du métier; mais créer un fujet, inventer un nœud & un dénouement, donner à chaque perfonnage fon caractère, & le foutenir, faire en forte qu'aucun d'eux ne paraiffe & ne forte fans une raifon fentie de tous les fpectateurs, ne laiffer jamais le théâtre vide, faire dire à chacun ce qu'il doit dire, avec nobleffe fans enflure, avec fimplicité fans baffeffe; faire de beaux vers qui ne

ſentent point le poëte, & tels que le perſonnage aurait dû en faire s'il parlait en vers, c'eſt-là une partie des devoirs que tout auteur d'une tragédie doit remplir, ſous peine de ne point réuſſir parmi nous. Et quand il s'eſt acquitté de tous ces devoirs, il n'a encore rien fait. *Eſther* eſt une pièce qui remplit toutes ces conditions ; mais quand on l'a voulu jouer en public, on n'a pu en ſoutenir la repréſentation. Il faut tenir le cœur des hommes dans ſa main ; il faut arracher des larmes aux ſpectateurs les plus inſenſibles, il faut déchirer les ames les plus dures. Sans la terreur & ſans la pitié, point de tragédie ; & quand vous auriez excité cette pitié & cette terreur, ſi avec ces avantages vous avez manqué aux autres lois, ſi vos vers ne ſont pas excellens, vous n'êtes qu'un médiocre écrivain, qui avez traité un ſujet heureux.

Qu'une tragédie eſt difficile ! & qu'une épître, une ſatire ſont aiſées ! Comment donc oſer mettre dans le même rang un *Racine* & un *Deſpréaux* ! Quoi ! on eſtimerait autant un peintre de portrait qu'un *Raphaël* ? Quoi ! une tête de *Rimbrant* ſera égale au tableau de la transfiguration, ou à celui des noces de Cana ?

Nous ſavons que la plupart des épîtres de *Deſpréaux* ſont belles, qu'elles poſent ſur le fondement de la vérité, ſans laquelle rien n'eſt ſupportable ; mais pour les épîtres de *Rouſſeau*, quel faux dans les ſujets & quelles contorſions dans le ſtyle ! qu'elles excitent ſouvent le dégoût & l'indignation ! Que veut dire une épître à *Marot*, dans laquelle il prétend prouver qu'il n'y a que les ſots qui ſoient méchans ? que ce paradoxe eſt ridicule !

Sylla, *Catilina*, *César*, *Tibère*, *Néron* même, étaient-ils des sots ? Le fameux duc de *Borgia* était-il un sot ? Et avons-nous besoin d'aller chercher des exemples dans l'histoire ancienne ? Peut-on d'ailleurs souffrir la manière dure & contrainte dont cette idée fausse est exprimée ?

Et si par fois on vous dit qu'un vaurien
A de l'esprit, examinez-le bien,
Vous trouverez qu'il n'en a que le casque,
Et qu'en effet c'est un sot sous le masque.

Le casque de l'esprit. Bon Dieu, est-ce ainsi que *Despréaux* écrivait ? Comment souffrir le langage de l'épître à M. le duc de *Noailles*, qu'il baptisa, dans ses dernières éditions, d'*épître à M. le comte de C...*

Jaçoit qu'en vous gloire & haute naissance
Soient alliés à titres & puissance,
Que de splendeurs & d'honneurs mérités
Votre maison luise de tous côtés,
Si toutefois ne sont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes.

Ce malheureux burlesque, ce mélange impertinent du jargon du seizième siècle, & de notre langue, si méprisé par les gens de goût, ne peut donner de prix à un sujet qui par lui-même n'apprend rien, ne dit rien, n'est ni utile ni agréable.

Un des grands défauts de tous les ouvrages de cet auteur, c'est qu'on ne se retrouve jamais dans ses peintures ; on ne voit rien *qui rende l'homme cher à lui-même*, comme dit *Horace :* point d'aménité, point de

douceur. Jamais cet écrivain mélancolique n'a parlé au cœur. Presque toutes ses épîtres roulent sur lui-même, sur ses querelles avec ses ennemis; le public ne prend aucune part à ces pauvretés : on ne se soucie pas plus de ses vers contre *la Motte*, que de ses roches de Salisburi : qu'importe?...

» . . . . . Qu'entre ces roches nues
» Qui par magie en ces lieux sont venues,
» S'en trouve sept, trois de chacune part,
» Une au dessus ; le tout fait par tel art,
» Qu'il représente une porte effective,
» Porte vraiment bien faite & bien naïve ;
» Mais c'est le tout : car qui voudrait y voir
» Tours ou châtel, doit ailleurs se pourvoir.

Ces détestables vers, & ce malheureux sujet, peuvent-ils être comparés à la plus mauvaise tragédie que nous ayons? Nous sommes rassasiés de vers : une denrée trop commune est avilie. Voilà le cas du *ne quid nimis*. Le théâtre où la nation se rassemble est presque le seul genre de poësie qui nous intéresse aujourd'hui ; encore ne faudrait-il pas avoir des poëmes dramatiques tous les jours :

Namque voluptates commendat rarior usus.

LETTRES

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE ***,

Sur Rabelais & sur d'autres auteurs accusés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne.

LETTRE PREMIERE.

SUR FRANÇOIS RABELAIS.

MONSEIGNEUR,

PUISQUE votre alteſſe veut connaître à fond *Rabelais*, je commence par vous dire que ſa vie imprimée au devant de Gargantua eſt auſſi fauſſe & auſſi abſurde que l'hiſtoire de Gargantua même. On y trouve que le cardinal du *Belley* l'ayant mené à Rome, & ce cardinal ayant baiſé le pied droit du pape, & enſuite la bouche, *Rabelais* dit qu'il lui voulait baiſer le derrière, & qu'il fallait que le S[t] Père commençât par le laver. Il y a des choſes que le reſpect du lieu, de la bienſéance & de la perſonne rend impoſſibles. Cette hiſtoriette ne peut avoir été imaginée que par des gens de la lie du peuple dans un cabaret.

Sa prétendue requête au pape eſt du même genre: on ſuppoſe qu'il pria le pape de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé, parce que, diſait-il, ſon hôteſſe ayant voulu faire brûler un fagot, & n'en pouvant venir à bout, avait dit que ce fagot était excommunié de la gueule du pape.

L'aventure qu'on lui ſuppoſe à Lyon eſt auſſi fauſſe & auſſi peu vraiſemblable : on prétend que, n'ayant ni de quoi payer ſon auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôteſſe ces étiquettes ſur des petits ſachets : *Poiſon*

pour faire mourir le roi, poiſon pour faire mourir la reine, &c. Il uſa, dit-on, de ce ſtratagème pour être conduit & nourri juſqu'à Paris, ſans qu'il lui en coûtât rien, & pour faire rire le roi. On ajoute que c'était en 1536, dans le temps même que le roi & toute la France pleuraient le dauphin *François* qu'on avait cru empoiſonné, & lorſqu'on venait d'écarteler *Montecuculi* ſoupçonné de cet empoiſonnement. Les auteurs de cette plate hiſtoriette n'ont pas fait réflexion que, ſur un indice auſſi terrible, on aurait jeté *Rabelais* dans un cachot, qu'il aurait été chargé de fers, qu'il aurait ſubi probablement la queſtion ordinaire & extraordinaire, & que dans des circonſtances auſſi funeſtes, & dans une accuſation auſſi grave, une mauvaiſe plaiſanterie n'aurait pas ſervi à ſa juſtification. Preſque toutes les vies des hommes célèbres ont été défigurées par des contes qui ne méritent pas plus de croyance.

Son livre à la vérité eſt un ramas des plus impertinentes & des plus groſſières ordures qu'un moine ivre puiſſe vomir; mais auſſi il faut avouer que c'eſt une ſatire ſanglante du pape, de l'Egliſe & de tous les événemens de ſon temps. Il voulut ſe mettre à couvert ſous le maſque de la folie; il le fait aſſez entendre lui-même dans ſon prologue : *Poſez le cas*, dit-il, *qu'au ſens littéral vous trouvez matières aſſez joyeuſes & bien correſpondantes au nom; toutefois pas demeurer là ne faut, comme au chant des ſirènes, ains à plus haut ſens interprêter ce que par aventure cuidiez dit en gayeté de cœur. Veites-vous oncques chien, rencontrant quelque os médullaire? c'eſt, comme dit Platon* lib. II de Rep. *la bête du monde plus philoſophe. Si vous l'avez, vous*

avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel ſoing il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entamme, de quelle affection il le briſe, & de quelle diligence il le ſugce. Qui l'induict à ce faire ? quel eſt l'eſpoir de ſon étude ? quel bien prétend-il ? rien plus qu'ung peu de moüelle.

Mais qu'arriva-t-il ? très-peu de lecteurs reſſemblèrent au chien qui ſuce la moëlle. On ne s'attacha qu'aux os, c'eſt-à-dire, aux bouffonneries abſurdes, aux obſcénités affreuſes dont le livre eſt plein. Si malheureuſement pour *Rabelais* on avait trop pénétré le ſens du livre ; ſi on l'avait jugé ſérieuſement, il eſt à croire qu'il lui en aurait coûté la vie, comme à tous ceux qui dans ce temps-là écrivaient contre l'Egliſe romaine.

Il eſt clair que *Gargantua* eſt *François I*, *Louis XII* eſt *Grand-gouſier*, quoiqu'il ne fût pas le père de *François ;* & *Henri II* eſt *Pantagruel :* l'éducation de *Gargantua* & le chapitre des *torches-cu* ſont une ſatire de l'éducation qu'on donnait alors aux princes : les couleurs blanc & bleu déſignent évidemment la livrée des rois de France.

La guerre pour une charrette de fouaſſes, eſt la guerre entre *Charles V* & *François I*, qui commença pour une querelle très-légère entre la maiſon de *Bouillon-la-Marck* & celle de *Chimay ;* & cela eſt ſi vrai que *Rabelais* appelle *Marckuet* le conducteur des fouaſſes par qui commença la noiſe.

Les moines de ce temps-là ſont peints très-naïvement ſous le nom de frère *Jean des Entomures*. Il n'eſt pas poſſible de méconnaître *Charles-Quint* dans le portrait de *Picrocole*.

A l'égard de l'Eglise, il ne l'épargne pas. Dès le premier livre au chapitre XXXIX, voici comme il s'exprime : ,, Que DIEU eſt bon qui nous donne ce ,, bon piot ! j'advoue DIEU que ſi j'euſſe été au temps ,, de JESUS-CHRIST, j'euſſe bien engardé que les ,, Juifs l'euſſent prins au jardin d'Olivet. Enſemble ,, le diable me faille ſi j'euſſe failli à couper les jarrêts ,, à meſſieurs les apôtres qui fuirent tant lâchement ,, après qu'ils eurent bien ſoupé, & laiſſèrent leur ,, bon maître au beſoing. Je hais plus que poiſon ,, un homme qui fuit quand il faut jouer des cou- ,, teaux. Hon, que je ne ſuis roi de France pour ,, quatre-vingts ou cent ans ! par-Dieu, je vous ,, accoutrerais en chiens courtaults les fuyards de ,, Pavie. ,,

On ne peut ſe méprendre à la généalogie de *Gargantua*, c'eſt une parodie très-ſcandaleuſe de la généalogie la plus reſpectable. *De ceux-là*, dit-il, *ſont venus les géants, & par eux Pantagruel ; le premier fut Calbrot, qui engendra Sarabroth,*

Qui engendra Faribroth,

Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de ſoupe, & qui régna du temps du déluge ;

Qui engendra Happe-mouche, qui le premier inventa de fumer les langues de bœuf ;

Qui engendra Fout-ânon,

Qui engendra Vit-de-grain,

Qui engendra Grand-gouſier,

Qui engendra Gargantua,

Qui engendra le noble Pantagruel mon maître.

On ne s'eſt jamais tant moqué de tous nos livres de théologie que dans le catalogue des livres que trouva *Pantagruel* dans la bibliothèque de S[t] Victor, c'eſt *biga ſalutis*, *braguetta juris*, *pantouſla decretorum*, la couille-barine des preux, le décret de l'univerſité de Paris ſur la gorge des filles; l'apparition de *Gertrude* à une nonain en mal d'enfant, le moutardier de pénitence, *tartareus de modo cacandi*, l'invention de S[te] Croix par les clercs de fineſſe, le couillage des promoteurs, la cornemuſe des prélats, la profiterole des indulgences, *utrum chimera in vacuo bombinans poſſit comedere ſecundas intentiones; quæſtio debatuta per decem hebdomadas in concilio Conſtantienſi;* les brimborions des céleſtins, la ratoire des théologiens, *chacouillonis de magiſtro*, les aiſes de la vie monacale, la patenôtre du ſinge, les gréſillons de dévotion, le viédaſe des abbés, &c.

Lorſque *Panurge* demande conſeil à frère *Jean des Entomures* pour ſavoir s'il ſe mariera & s'il ſera cocu, frère *Jean* récite ſes litanies. Ce ne ſont pas les litanies de la Vierge, ce ſont les litanies du c. mignon, c. moignon, c. patté, c. laité &c. Cette plate profanation n'eût pas été pardonnable à un laïque: mais dans un prêtre!

Après cela, *Panurge* va conſulter le théologal *Hipotadée*, qui lui dit qu'il ſera cocu, s'il plaît à DIEU. *Pantagruel* va dans l'île des lanternois; ces lanternois ſont les ergoteurs théologiques qui commencèrent, ſous le règne de *Henri II*, ces horribles diſputes dont naquirent tant de guerres civiles.

L'île de Tohu-Bohu, c'eſt-à-dire de la confuſion, eſt l'Angleterre qui changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII*.

On voit assez que l'île de Papefiguière désigne les hérétiques. On connaît les papimanes ; ils donnent le nom de *Dieu* au pape. On demande à *Panurge* s'il est assez heureux pour avoir vu le St Père ; *Panurge* répond qu'il en a vu trois, & qu'il n'y a guère profité. La loi de *Moïse* est comparée à celle de *Cybèle*, de *Diane*, de *Numa ;* les décrétales sont appelées *décrotoires*. *Panurge* assure que, s'étant torché le cul avec un feuillet des décrétales appelées *clémentines*, il en eut des hémorrhoïdes longues d'un demi-pied.

On se moque des basses messes qu'on appelle *messes sèches*, & *Panurge* dit qu'il en voudrait une mouillée, pourvu que ce fût de bon vin. La confession y est tournée en ridicule. *Pantagruel* va consulter l'oracle de la dive bouteille pour savoir s'il faut communier sous les deux espèces, & boire de bon vin après avoir mangé le pain sacré. *Epistémon* s'écrie en chemin : *Vivat, fifat, pipat, bibat, c'est le secret de l'Apocalypse*. Frère *Jean des Entomures* demande une charretée de filles pour se reconforter en cas qu'on lui refuse la communion sous les deux espèces. On rencontre les gastrolacs, c'est-à-dire des possédés. *Gaster* invente le moyen de n'être pas blessé par le canon ; c'est une raillerie contre tous les miracles.

Avant de trouver l'île où est l'oracle de la dive bouteille, ils abordent à l'île Sonnante, où sont cagots, clergots, monagots, prétregots, abbégots, évégots, cardingots, & enfin le papegot qui est unique dans son espèce. Les cagots avaient conchié toute l'île Sonnante. Les capucingots étaient les animaux les plus puans & les plus maniaques de toute l'île.

La fable de l'âne & du cheval, la défense faite aux

ânes de baudouiner dans l'écurie, & la liberté que se donnent les ânes de baudouiner pendant le temps de la foire, sont des emblèmes assez intelligibles du célibat des prêtres & des débauches qu'on leur imputait alors.

Les voyageurs *sont admis devant le papegot. Panurge* veut jeter *une pierre à un évégo* qui ronflait à la grand'-messe; maître *Editue*, c'est-à-dire maître sacristain, l'en empêche en lui disant : *Homme de bien, frappe, feris, tue & meurtris tous rois, princes du monde en trahison, par venin ou autrement quand tu voudras, déniche des cieux les anges, de tout auras pardon du papegot : ces sacrés oiseaux ne touches.*

De l'île Sonnante on va au royaume de Quintescence, ou Enteléchie; or Enteléchie c'est l'ame. Ce personnage inconnu, & dont on parle depuis qu'il y a des hommes, n'y est pas moins tourné en ridicule que le pape; mais les doutes sur l'existence de l'ame sont beaucoup plus enveloppés que les railleries sur la cour de Rome.

Les ordres mendians habitent l'île des frères Fredons. Ils paraissent d'abord en procession. L'un d'eux ne répond qu'en monosyllabes à toutes les questions que *Panurge* fait sur leurs g..... Combien sont-elles ? *Vingt.* Combien en voudriez-vous ? *Cent.*

Le remuement des fesses quel est-il ? *dru.*

Que disent-elles en culetant ? *mot.*

Vos cas quels sont-ils..... ? *grands.*

Quantesfois par jour ? *Six.* Et de nuit ? *Dix.*

Enfin l'on arrive à l'oracle de la dive bouteille. La coutume alors dans l'Eglise était de présenter de l'eau

aux communians laïques pour faire paſſer l'hoſtie; & c'eſt encore l'uſage en Allemagne. Les réformateurs voulaient abſolument du vin pour figurer le ſang de JESUS-CHRIST. L'Egliſe romaine ſoutenait que le ſang était dans le pain auſſi-bien que les os & la chair. Cependant les prêtres catholiques buvaient du vin, & ne voulaient pas que les ſéculiers en buſſent. Il y avait dans l'île de l'oracle de la dive bouteille une belle fontaine d'eau claire. Le grand-pontife *Bacbuc* en donna à boire aux pélerins en leur diſant ces mots : „ Jadis ung capitaine juif, docte & chevaleureux, „ conduiſant ſon peuple par les déſerts en extrême „ famine, impétra des cieux la manne, laquelle leur „ était de goût tel par imagination que paravant leur „ étaient réellement les viandes. Ici de même beuvans „ de cette liqueur mirifique ſentirez goût de tel vin „ comme l'aurez imaginé. Or *imaginez* & *beuvez :* ce „ que nous feimes : puis s'écria *Panurge*, diſant : „ Par-Dieu, c'eſt ici vin de Baune, meilleur que „ oncques jamais je beus, ou je me donne à nonante „ & ſeize diables. „

Le fameux doyen d'Irlande *Swift* a copié ce trait dans ſon Conte du tonneau, ainſi que pluſieurs autres. Milord *Pierre* donne à *Martin* & à *Jean* ſes frères un morceau de pain ſec pour leur dîner, & veut leur faire accroire que ce pain contient de bon bœuf, des perdrix, des chapons, avec d'excellent vin de Bourgogne.

Vous remarquerez que *Rabelais* dédia la partie de ſon livre, qui contient cette ſanglante ſatire de l'Egliſe romaine, au cardinal *Odet de Châtillon*, qui n'avait pas encore levé le maſque, & ne s'était pas

déclaré pour la religion proteſtante. Son livre fut imprimé avec privilége ; & le privilége pour cette ſatire de la religion catholique fut accordé en faveur des ordures, dont on feſait en ce temps-là beaucoup plus de cas que des papegots & des cardingots. Jamais ce livre n'a été défendu en France ; parce que tout y eſt entaſſé ſous un tas d'extravagances qui n'ont jamais laiſſé le loiſir de démêler le véritable but de l'auteur.

On a peine à croire que le bouffon qui riait ſi hautement de l'ancien & du nouveau teſtament était curé. Comment mourut-il ? en diſant : *Je vais chercher un grand peut-être.*

L'illuſtre M. *le Duchat* a chargé de notes pédanteſques cet étrange ouvrage dont il s'eſt fait quarante éditions. Obſervez que *Rabelais* vécut & mourut chéri, fêté, honoré ; & qu'on fit mourir dans les plus affreux ſupplices ceux qui prêchaient la morale la plus pure.

LETTRE II.

Sur les prédécesseurs de Rabelais en Allemagne, & en Italie, & d'abord du livre intitulé Litteræ virorum obscurorum.

MONSEIGNEUR,

VOTRE altesse me demande si, avant *Rabelais*, on avait écrit avec autant de licence. Nous répondons que probablement son modèle a été le recueil des lettres des *gens obscurs*, qui parut en Allemagne au commencement du seizième siècle : ce recueil est en latin; mais il est écrit avec autant de naïveté & de hardiesse que *Rabelais*. Voici une ancienne traduction d'un passage de la vingt-huitième lettre.

„ Il y a concordance entre les sacrés cahiers & les „ fables poëtiques, comme le pourrez noter du „ serpent *Python*, occis par *Apollon*, comme le dit le „ psalmiste : *Ce dragon qu'avez formé pour vous en* „ *gausser*. *Saturne*, vieux père des dieux qui mange „ ses enfans, est en Ezéchiel, lequel dit : *Vos pères* „ *mangeront leurs enfans*. *Diane* se pourmenant avec „ force vierges est la bienheureuse vierge *Marie*, „ selon le psalmiste, lequel dit : *Vierges viendront après* „ *elle*. *Calisto* déflorée par *Jupiter*, & retournant au „ ciel, est en Matthieu chap. XII : *Je reviendrai* „ *dans la maison dont je suis sortie*. *Aglaure* transmuée

„ en

» en pierre se trouve en Job chap. XLII : *Son cœur* » *s'endurcira comme pierre. Europe* engrossée par *Jupiter* » est en Salomon : *Ecoute, fille, vois, & incline ton* » *oreille ; car le roi t'a concupiscée. Ezéchiel* a prophétisé » d'*Actéon* qui vit la nudité de *Diane : Tu étais nue,* » *j'ai passé par-là ; & je t'ai vue.* Les poëtes ont écrit » que *Bacchus* est né deux fois, ce qui signifie le » CHRIST, né *avant les siècles & dans le siècle. Sémélé* » qui nourrit *Bacchus* est le prototype de la bienheu- » reuse vierge ; car il est dit en Exode : *Prends cet* » *enfant, nourris-le-moi, & tu auras salaire.* »

Ces impiétés sont encore moins voilées que celles de *Rabelais.*

C'est beaucoup que dans ce temps-là on commençât en Allemagne à se moquer de la magie. On trouve dans la lettre à maître *Acacius Lampirius* une raillerie assez forte sur la conjuration qu'on employait pour se faire aimer des filles. Le secret consistait à prendre un cheveu de la fille : on le plaçait d'abord dans son haut-de-chausse : on fesait une confession générale, & l'on fesait dire trois messes, pendant lesquelles on mettait le cheveu autour de son cou : on allumait un cierge béni au dernier évangile, & on prononçait cette formule : *O cierge ! je te conjure par la vertu du* DIEU *tout-puissant, par les neuf chœurs des anges, par la vertu gosdriene, amène-moi icelle fille en chair & en os, afin que je la saboule à mon plaisir &c.*

Le latin macaronique dans lequel ces lettres sont écrites, porte avec lui un ridicule qu'il est impossible de rendre en français ; il y a surtout une lettre de *Pierre de la Charité*, messager de grammaire à Ortoouin, dont on ne peut traduire en français les équivoques

latines : il s'agit de favoir fi le pape peut rendre phyfiquement légitime un enfant bâtard. Il y en a une autre de *Jean de Schwinfordt*, maître-ès-arts, où l'on foutient que JESUS-CHRIST a été moine, *St Pierre* prieur du couvent, *Judas Ifcariote* maître d'hôtel, & l'apôtre *Philippe* portier.

Jean Schelontzique raconte dans la lettre qui eft fous fon nom, qu'il avait trouvé à Florence *Jacques Hoeftrat* (grande rue) ci-devant inquifiteur : Je lui fis la révérence, dit-il, en lui ôtant mon chapeau, & je lui dis : Père, êtes-vous révérend, ou n'êtes-vous pas révérend ? Il me répondit : *Je fuis celui qui fuis;* Je lui dis alors : Vous êtes maître *Jacques Grande rue;* facré char d'*Elie*, dis-je, comment diable êtes-vous à pied ? c'eft un fcandale ; *ce qui eft* ne doit pas fe promener avec fes pieds en fange & en merde. Il me répondit : *Ils font venus en chariots & fur chevaux, mais nous venons au nom du Seigneur.* Je lui dis : Par le Seigneur il eft grande pluie & grand froid. Il leva les mains au ciel en difant : *Rofée du ciel, tombez d'en-haut, & que les nuées du ciel pleuvent le jufte.*

Il faut avouer que voilà précifément le ftyle de *Rabelais*. Et je ne doute pas qu'il n'ait eu fous les yeux ces lettres des *gens obfcurs*, lorfqu'il écrivit fon *Gargantua* & fon *Pantagruel.*

Le conte de la femme qui ayant ouï dire que tous les bâtards étaient de grands-hommes, alla vîte fonner à la porte des cordeliers pour fe faire faire un bâtard, eft abfolument dans le goût de notre maître *François.*

Les mêmes obfcénités & les mêmes fcandales fourmillent dans ces deux finguliers livres.

Des anciennes facéties italiennes qui précédèrent Rabelais.

L'ITALIE, dès le quatorzième ſiècle, avait produit plus d'un exemple de cette licence. Voyez ſeulement dans *Bocace* la confeſſion de *Ser Ciapelleto* à l'article de la mort. Son confeſſeur l'interroge ; il lui demande s'il n'eſt jamais tombé dans le péché d'orgueil : Ah ! mon père, dit le coquin, j'ai bien peur de m'être damné par un petit mouvement de complaiſance en moi-même, en réfléchiſſant que j'ai gardé ma virginité toute ma vie.— Avez-vous été gourmand ? — Hélas oui, mon père ; car outre les autres jours de jeûne ordonnés, j'ai toujours jeûné au pain & à l'eau trois fois par ſemaine; mais j'ai mangé mon pain quelquefois, avec tant d'appétit & de délice, que ma gourmandiſe a ſans doute déplu à DIEU. — Et l'avarice, mon fils ? — Hélas ! mon père, je ſuis coupable du péché d'avarice, pour avoir fait quelquefois le commerce, afin de donner tout mon gain aux pauvres. — Vous êtes-vous mis quelquefois en colère ? — Oh tant ! quand je voyais le ſervice divin ſi négligé, & les pécheurs ne pas obſerver les commandemens de DIEU, comme je me mettais en colère !

Enſuite *Ser Ciapelleto* s'accuſe d'avoir fait balayer ſa chambre un jour de dimanche ; le confeſſeur le raſſure, & lui dit que DIEU lui pardonnera ; le pénitent fond en larmes, & lui dit que DIEU ne lui pardonnera jamais ; qu'il ſe ſouvient qu'à l'âge de deux ans il s'était dépité contre ſa mère, que c'était un crime irrémiſſible ; ma pauvre mère, dit-il, qui

m'a porté neuf mois dans son ventre le jour & la nuit, & qui me portait dans ses bras quand j'étais petit ! Non, DIEU ne me pardonnera jamais d'avoir été un si méchant enfant !

Enfin, cette confession étant devenue publique, on fait un saint de *Ciapelleto*, qui avait été le plus grand fripon de son temps.

Le chanoine *Luigi Pulci* est beaucoup plus licencieux dans son poëme du *Morgante*. Il commence ce poëme par oser tourner en ridicule les premiers versets de l'évangile de *St Jean*.

In principio era il verbo appresso a Dio,
Ed era Iddio il Verbo, e il Verbo lui,
Questo era il principio al parer mio &c.

J'ignore après tout, si c'est par naïveté, ou par impiété que le *Pulci* ayant mis l'évangile à la tête de son poëme, le finit par le *Salve Regina ;* mais soit puérilité, soit audace, cette liberté ne serait pas soufferte aujourd'hui. On condamnerait plus encore la réponse de *Morgante* à *Margutte :* ce *Margutte* demande à *Morgante* s'il est chrétien ou musulman.

E se gli crede in Cristo ô in Maometto.
Respose allor Margutte, per dir te l' tosto,
Io non credo più al nero che al azurro ;
Ma nel Cappone o lesso o voglia arrosto.
. . . .
Ma sopra tutto nel bon vino ho fede.
. . . .
Or queste son' tre virtu cardinale !
La gola, il dado, e'l culo come io t'ho detto.

Une chofe bien étrange, c'eft que prefque tous les écrivains italiens des quatorzième, quinzième & feizième fiècles ont très-peu refpecté cette même religion dont leur patrie était le centre; plus ils voyaient de près les auguftes cérémonies de ce culte & les premiers pontifes, plus ils s'abandonnaient à une licence que la cour de Rome femblait alors autorifer par fon exemple. On pouvait leur appliquer ces vers du *Paftor fido.*

Il longo converfar genera noia,
E la noia il faftidio, e l'odio al fine.

Les libertés qu'ont prifes *Machiavel*, l'*Ariofte*, l'*Aretin*, l'archevêque de Bénévent *la Cafa*, le cardinal *Bembo*, *Pomponace*, *Cardan* & tant d'autres favans, font affez connues. Les papes n'y fefaient nulle attention; & pourvu qu'on achetât des indulgences & qu'on ne fe mêlât point du gouvernement, il était permis de tout dire. Les Italiens alors reffemblaient aux anciens Romains qui fe moquaient impunément de leurs dieux, mais qui ne troublèrent jamais le culte reçu. (*a*) Il n'y eut que *Giordano Bruno*, qui ayant bravé l'inquifiteur à Venife, & s'étant fait un ennemi irréconciliable d'un homme fi puiffant & fi dangereux, fut recherché pour fon livre *della beftia trionfante;* on le fit périr par le fupplice du feu, fupplice inventé parmi les chrétiens contre les hérétiques. Ce livre très-rare eft pis qu'hérétique; l'auteur n'admet que la loi des patriarches, la loi naturelle;

(*a*) Nous citons tous ces fcandales en les déteftant, & nous efpérons faire paffer dans l'efprit du lecteur judicieux les fentimens qui nous animent.

il fut composé & imprimé à Londres chez le lord *Philippe Sidney*, l'un des plus grands-hommes d'Angleterre, favori de la reine *Elisabeth*.

Parmi les incrédules on range communément tous les princes & les politiques d'Italie des quatorzième, quinzième & seizième siècles. On prétend que si le pape *Sixte IV* avait eu de la religion, il n'aurait pas trempé dans la conjuration des *Pazzi*, pour laquelle on pendit l'archevêque de Florence en habits pontificaux aux fenêtres de l'hôtel de ville. Les assassins des *Médicis*, qui exécutèrent leur parricide dans la cathédrale au moment que le prêtre montrait l'eucharistie au peuple, ne pouvaient, dit-on, croire à l'eucharistie : il paraît impossible qu'il y eût le moindre instinct de religion dans le cœur d'un *Alexandre VI*, qui fesait périr par le stylet, par la corde, ou par le poison, tous les petits princes dont il ravissait les Etats, & qui leur accordait des indulgences *in articulo mortis* dans le temps qu'ils rendaient les derniers soupirs.

On ne tarit point sur ces affreux exemples. Hélas ! Monseigneur, que prouvent-ils ? que le frein d'une religion pure, dégagée de toutes les superstitions qui la déshonorent & qui peuvent la rendre incroyable, était absolument nécessaire à ces grands criminels. Si la religion avait été épurée, il y aurait eu moins d'incrédulité & moins de forfaits. Quiconque croit fermement un DIEU rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime, tremblera sur le point d'assassiner un homme innocent, & le poignard lui tombera des mains ; mais les Italiens alors ne connaissant le christianisme que par des légendes ridicules, par les sottises

& les fourberies des moines, s'imaginaient qu'il n'eſt aucune religion, parce que leur religion ainſi déshororée leur paraiſſait abſurde. De ce que *Savonarole* avait été un faux prophète, ils concluaient qu'il n'y a point de DIEU ; ce qui eſt un fort mauvais argument. L'abominable politique de ces temps affreux leur fit commettre mille crimes : leur philoſophie non moins affreuſe étouffa leurs remords ; ils voulurent anéantir le DIEU qui pouvait les punir.

LETTRE III.

Sur Vanini.

MONSEIGNEUR,

VOUS me demandez des mémoires ſur *Vanini;* je ne puis mieux faire que de vous renvoyer à la ſection troiſième de l'article ATHÉISME du Dictionnaire philoſophique : j'ajouterai aux ſages réflexions que vous y trouverez, qu'on imprima une vie de *Vanini* à Londres en 1717. Elle eſt dédiée à milord *North and Grei.* C'eſt un français réfugié ſon chapelain qui en eſt l'auteur. C'eſt aſſez de dire, pour faire connaître le perſonnage, qu'il s'appuie dans ſon hiſtoire ſur le témoignage du jéſuite *Garaſſe*, le plus abſurde & le plus inſolent calomniateur, & en même temps le plus ridicule écrivain qui jamais ait été chez les jéſuites. Voici les paroles de *Garaſſe*, citées par le

chapelain, & qui ſe trouvent en effet dans la doctrine curieuſe de ce jéſuite page 144.

» Pour *Lucile Vanin*, il était napolitain, homme » de néant, qui avait rodé toute l'Italie en chercheur de repues franches, & une bonne partie de » la France en qualité de pédant. Ce méchant » beliſtre étant venu en Gaſcogne en 1617, feſait » état d'y ſemer avantageuſement ſon ivraie, & » faire riche moiſſon d'impiété, cuidant avoir » trouvé des eſprits ſuſceptibles de ſes propoſitions. » Il ſe gliſſait dans les nobleſſes effrontément pour » y piquer l'eſcabelle auſſi franchement que s'il eût » été domeſtique, & apprivoiſé de tout temps à » l'humeur du pays; mais il rencontra des eſprits » plus forts & réſolus à la défenſe de la vérité qu'il » ne s'était imaginé. »

Que pouvez-vous penſer, Monſeigneur, d'une vie écrite ſur de pareils mémoires? Ce qui vous ſurprendra davantage, c'eſt que lorſque ce malheureux *Vanini* fut condamné, on ne lui repréſenta aucun de ſes livres dans leſquels on a imaginé qu'était contenu le prétendu athéiſme pour lequel il fut condamné. Tous les livres de ce pauvre napolitain étaient des livres de théologie & de philoſophie, imprimés avec privilége & approuvés par des docteurs de la faculté de Paris. Ses dialogues même qu'on lui reproche aujourd'hui, & qu'on ne peut guère condamner que comme un ouvrage très-ennuyeux, furent honorés des plus grands éloges en français, en latin & même en grec. On voit ſurtout parmi ces éloges ces vers d'un fameux docteur de Paris.

Vaninus, vir mente potens ſophiæque magiſter
Maximus, Italiæ decus & nova gloria gentis.

Ces deux vers furent imités depuis en français :

Honneur de l'Italie, émule de la Grèce,
Vanini fait connaître & chérir la ſageſſe.

Mais tous ces éloges ont été oubliés : & on ſe ſouvient ſeulement qu'il a été brûlé vif. Il faut avouer qu'on brûle quelquefois les gens un peu légérement ; témoin *Jean Hus*, *Jérôme de Prague*, le conſeiller *Anne Dubourg*, *Servet*, *Antoine*, *Urbain Grandier*, la maréchale d'*Ancre*, *Morin* & *Jean Calas* ; témoin enfin cette foule innombrable d'infortunés que preſque toutes les ſectes chrétiennes ont fait périr tour à tour dans les flammes, horreur inconnue aux Perſans, aux Turcs, aux Tartares, aux Indiens, aux Chinois, à la république romaine, & à tous les peuples de l'antiquité ; horreur à peine abolie parmi nous, & qui fera rougir nos enfans d'être ſortis d'aïeux ſi abominables.

LETTRE IV.

Sur les auteurs anglais ; & particulièrement de Warburton.

MONSEIGNEUR,

VOTRE altesse demande qui sont ceux qui ont eu l'audace de s'élever, non-seulement contre l'Eglise romaine, mais contre l'Eglise chrétienne ; le nombre en est prodigieux, surtout en Angleterre. Un des premiers est le lord *Herbert de Cherburi*, mort en 1648, connu par ses traités de la religion des laïques, & de celle des gentils.

Hobbes ne reconnut d'autre religion que celle à qui le gouvernement donnait sa sanction. Il ne voulait point deux maîtres. Le vrai pontife est le magistrat ; cette doctrine souleva tout le clergé. On cria au scandale, à la nouveauté. Pour du scandale, c'est-à-dire de ce qui fait tomber, il y en avait ; mais de la nouveauté, non ; car en Angleterre le roi était dès long-temps le chef de l'Eglise. L'impératrice de Russie en est le chef dans un pays plus vaste que l'empire romain. Le sénat dans la république était le chef de la religion, & tout empereur romain était souverain pontife.

Le lord *Shaftesbury* surpassa de bien loin *Herbert* & *Hobbes* pour l'audace & pour le style. Son mépris pour la religion chrétienne éclate trop ouvertement.

La religion naturelle de *Woolaſton* eſt écrite avec bien plus de ménagement ; mais n'ayant pas les agrémens de milord *Shaftesbury*, ce livre n'a été guère lu que des philoſophes.

De Toland.

Toland a porté des coups beaucoup plus violens. C'était une ame fière & indépendante ; né dans la pauvreté, il pouvait s'élever à la fortune s'il avait été plus modéré. La perſécution l'irrita ; il écrivit contre la religion chrétienne par haine & par vengeance.

Dans ſon premier livre intitulé *la religion chrétienne ſans myſtères*, il avait écrit lui-même un peu myſtérieuſement, & ſa hardieſſe était couverte d'un voile. On le condamna, on le pourſuivit en Irlande : le voile fut bientôt déchiré. Ses *Origines judaiques*, ſon *Nazaréen*, ſon *Pantéiſticon* furent autant de combats qu'il livra ouvertement au chriſtianiſme. Ce qui eſt étrange, c'eſt qu'ayant été opprimé en Irlande pour le plus circonſpect de ſes ouvrages, il ne fut jamais troublé en Angleterre pour les livres les plus audacieux.

On l'accuſa d'avoir fini ſon *Pantéiſticon* par cette prière blaſphématoire qui ſe trouve en effet dans quelques éditions. *Omnipotens & ſempiterne Bacche, qui hominum corda donis tuis recreas, concede propitiùs ut qui heſternis poculis ægroti facti ſunt, hodiernis curentur, per pocula poculorum. Amen !*

Mais comme cette profanation était une parodie d'une prière de l'Egliſe romaine, les Anglais n'en

furent point choqués. Au reste, il est démontré que cette prière profane n'est point de *Toland;* elle avait été faite deux cents ans auparavant en France par une société de buveurs ; on la trouve dans le *Carême allégorisé*, imprimé en 1563. Ce fou de jésuite *Garasse* en parle dans sa *Doctrine curieuse*, livre II, page 201.

Toland mourut avec un grand courage en 1721. Ses dernières paroles furent *je vais dormir*. Il y a encore quelques pièces de vers en l'honneur de sa mémoire ; ils ne sont pas faits par des prêtres de l'Eglise anglicane.

De Locke.

C'EST à tort qu'on a compté le grand philosophe *Locke* parmi les ennemis de la religion chrétienne. Il est vrai que son livre *du christianisme raisonnable* s'écarte assez de la foi ordinaire ; mais la religion des primitifs appelés *trembleurs*, qui fait une si grande figure en Pensilvanie, est encore plus éloignée du christianisme ordinaire ; & cependant ils sont réputés chrétiens.

On lui a imputé de ne point croire l'immortalité de l'ame, parce qu'il était persuadé que DIEU, le maître absolu de tout, pouvait donner (s'il voulait) le sentiment & la pensée à la matière. M. de *Voltaire* l'a bien vengé de ce reproche. Il a prouvé que DIEU peut conserver éternellement l'atome, la monade qu'il aura daigné favoriser du don de la pensée. C'était le sentiment du célèbre & saint prêtre *Gassendi*, pieux défenseur de ce que la doctrine

d'*Epicure* peut avoir de bon. Voyez sa fameuse lettre à *Descartes*.

„ D'où vous vient cette notion ? Si elle procède „ du corps, il faut que vous ne soyez pas sans „ extension. Apprenez-nous comment il se peut faire „ que l'espèce ou l'idée du corps, qui est étendu, „ puisse être reçue dans vous, c'est-à-dire dans une „ substance non étendue......... Il est vrai que „ vous connaissez que vous pensez, mais vous igno- „ rez quelle espèce de substance vous êtes, vous „ qui pensez, quoique l'opération de la pensée vous „ soit connue. Le principal de votre essence vous „ est caché, & vous ne savez point quelle est la „ nature de cette substance, dont l'une des opéra- „ tions est de penser &c. „

Locke mourut en paix disant à Mme *Masham* & à ses amis qui l'entouraient : *La vie est une pure vanité.*

De l'évêque Tailor & de Tindal.

On a mis peut-être avec autant d'injustice, *Tailor* évêque de Cannor parmi les mécréans, à cause de son livre du *Guide des douteurs*.

Mais pour le docteur *Tindal* auteur du *Christianisme aussi ancien que le monde*, il a été constamment le plus intrépide soutien de la religion naturelle, ainsi que de la maison royale de *Hanovre*. C'était un des plus savans hommes d'Angleterre dans l'histoire. Il fut honoré jusqu'à sa mort d'une pension de deux cents livres sterling. Comme il ne goûtait pas les livres de *Pope*, qu'il le trouvait absolument sans génie & sans imagination, & ne lui accordait que le talent

de verſifier & de mettre en œuvre l'eſprit des autres, *Pope* fut ſon implacable ennemi. *Tindal* de plus était un whig ardent, & *Pope* un jacobite. Il n'eſt pas étonnant que *Pope* l'ait déchiré dans ſa Dunciade, ouvrage imité de *Dryden*, & trop rempli de baſſeſſes & d'images dégoûtantes.

De Collins.

Un des plus terribles ennemis de la religion chrétienne a été *Antoine Collins* grand-tréſorier de la comté d'Eſſex, bon métaphyſicien, & d'une grande érudition. Il eſt triſte qu'il n'ait fait uſage de ſa profonde dialectique que contre le chriſtianiſme. Le docteur *Clarke*, célèbre ſocinien, auteur d'un très-bon livre où il démontre l'exiſtence de Dieu, n'a jamais pu répondre aux livres de *Collins* d'une manière ſatisfeſante, & a été réduit aux injures.

Ses *Recherches philoſophiques* ſur la liberté de l'homme, ſur les fondemens de la religion chrétienne, ſur les prophéties littérales, ſur la liberté de penſer, ſont malheureuſement demeurés des ouvrages victorieux.

De Wolſton.

Le trop fameux *Thomas Wolſton*, maître-ès-arts de Cambridge, ſe diſtingua vers l'an 1726 par ſes diſcours contre les miracles de Jesus-Christ, & leva l'étendard ſi hautement qu'il feſait vendre à Londres ſon ouvrage dans ſa propre maiſon. On en fit trois éditions coup ſur coup de dix mille exemplaires chacune.

Perſonne n'avait encore porté ſi loin la témérité & le ſcandale. Il traite de contes puériles & extravagans les miracles & la réſurrection de notre Sauveur. Il dit que quand JESUS-CHRIST changea l'eau en vin pour des convives qui étaient déjà ivres, c'eſt qu'apparemment il fit du punch. DIEU emporté par le diable ſur le pinacle du temple, & ſur une montagne dont on voyait tous les royaumes de la terre, lui paraît un blaſphême monſtrueux. Le diable envoyé dans un troupeau de deux mille cochons, le figuier ſéché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le temps des figues, la transfiguration de JESUS, ſes habits devenus tout blancs, ſa converſation avec *Moïſe* & *Elie*, enfin toute ſon hiſtoire ſacrée eſt traveſtie en roman ridicule. *Wolſton* n'épargne pas les termes les plus injurieux & les plus mépriſans. Il appelle ſouvent notre Seigneur JESUS-CHRIST *The fellow*, ce compagnon, ce garnement, *a wanderer*, un vagabond, *a mendicant fryar*, un frère coupe-chou mendiant.

Il ſe ſauve pourtant à la faveur du ſens myſtique en diſant que ces miracles ſont de pieuſes allégories. Tous les bons chrétiens n'en ont pas moins eu ſon livre en horreur.

Il y eut un jour une dévote qui, en le voyant paſſer dans la rue, lui cracha au viſage. Il s'eſſuia tranquillement & lui dit : *C'eſt ainſi que les Juifs ont traité votre* DIEU. Il mourut en paix en diſant : *T'is a paſſ every man muſt come to*, c'eſt un terme où tout homme doit arriver. Vous trouverez dans le *Dictionnaire hiſtorique portatif* de l'abbé *Ladvocat* & dans un nouveau dictionnaire portatif où les mêmes erreurs

ſont copiées, que *Wolſton* eſt mort en priſon en 1733. Rien n'eſt plus faux, pluſieurs de mes amis l'ont vu dans ſa maiſon ; il eſt mort libre chez lui.

De Warburton.

ON a regardé *Warburton* évêque de Glocefter, comme un des plus hardis infidelles qui aient jamais écrit, parce qu'après avoir commenté *Shakeſpeare*, dont les comédies, & même quelquefois les tragédies fourmillent de quolibets licencieux, il a ſoutenu dans ſa légation de *Moïſe* que DIEU n'a point enſeigné à ſon peuple chéri l'immortalité de l'ame. Il ſe peut qu'on ait jugé cet évêque trop durement, & que l'orgueil & l'eſprit ſatirique qu'on lui reprocha aient ſoulevé toute la nation. On a beaucoup écrit contre lui. Les deux premiers volumes de ſon ouvrage n'ont paru qu'un vain fatras d'érudition erronée, dans leſquels il ne traite pas même ſon ſujet, & qui de plus ſont contraires à ſon ſujet, puiſqu'ils ne tendent qu'à prouver que tous les légiſlateurs ont établi pour principes de leurs religions, l'immortalité de l'ame ; en quoi même *Warburton* ſe trompe; car ni *Sanchoniathon* le phénicien, ni le livre des *cinq Kings* chinois, ni *Confucius* n'admettent ce principe.

Mais jamais *Warburton* dans tous ſes faux-fuyans n'a pu répondre aux grands argumens perſonnels dont on l'a accablé. Vous prétendez que tous les ſages ont poſé pour fondement de la religion l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes

après

après la mort ; or *Moïse* n'en parle ni dans son Décalogue, ni dans aucune de ses lois ; donc *Moïse*, de votre aveu, n'était pas un sage.

Ou il était instruit de ce grand dogme, ou il l'ignorait. S'il en était instruit, il est coupable de ne l'avoir pas enseigné : s'il l'ignorait, il était indigne d'être législateur.

Ou DIEU inspirait *Moïse*, ou ce n'était qu'un charlatan. Si DIEU inspirait *Moïse*, il ne pouvait lui cacher l'immortalité de l'ame ; & s'il ne lui a pas appris ce que tous les Egyptiens savaient, DIEU l'a trompé & a trompé tout son peuple. Si *Moïse* n'était qu'un charlatan, vous détruisez toute la loi mosaïque, & par conséquent vous sapez par le fondement la religion chrétienne bâtie sur la mosaïque. Enfin, si DIEU a trompé *Moïse*, vous faites de l'être infiniment parfait un séducteur & un fripon. De quelque côté que vous vous tourniez, vous blasphémez.

Vous croyez vous tirer d'affaire en disant que DIEU payait son peuple comptant, en le punissant temporellement de ses transgressions, & en le récompensant par les biens de la terre quand il était fidelle. Cette évasion est pitoyable ; car combien de transgresseurs ont passé leurs jours dans les délices ! témoin *Salomon*. Ne faut-il pas avoir perdu le bon sens ou la pudeur, pour dire que chez les Juifs aucun scélérat n'échappait à la punition temporelle ? N'est-il pas parlé cent fois du bonheur des méchans dans l'Ecriture ?

Nous savions avant vous que ni le Décalogue ni le Lévitique ne font mention de l'immortalité de l'ame, ni de sa spiritualité, ni des peines & des

récompenſes dans une autre vie ; mais ce n'était pas à vous à le dire. Ce qui eſt pardonnable à un laïque ne l'eſt pas à un prêtre ; & ſurtout vous ne devez pas le dire dans quatre volumes ennuyeux.

Voilà ce que l'on objecte à *Warburton ;* il a répondu par des injures atroces, & il a cru enfin qu'il avait raiſon, parce que ſon évêché lui vaut deux mille cinq cents guinées de rentes. Toute l'Angleterre s'eſt déclarée contre lui malgré ſes guinées. Il s'eſt rendu odieux par la virulence de ſon inſolent caractère beaucoup plus que par l'abſurdité de ſon ſyſtème.

De Bolingbroke.

MILORD *Bolingbroke* a été plus audacieux que *Warburton*, & de meilleure foi. Il ne ceſſe de dire dans ſes *Œuvres philoſophiques* que les athées ſont beaucoup moins dangereux que les théologiens ; il raiſonnait en miniſtre d'Etat qui ſavait combien de ſang les querelles théologiques ont coûté à l'Angleterre ; mais il devait s'en tenir à proſcrire la théologie & non la religion chrétienne dont tout homme d'Etat peut tirer de très-grands avantages pour le genre-humain, en la reſſerrant dans ſes bornes ſi elle les a franchies. On a publié après la mort du lord *Bolingbroke* quelques-uns de ſes ouvrages plus violens encore que ſon *recueil philoſophique ;* il y déploie une éloquence funeſte. Perſonne n'a jamais écrit rien de plus fort ; on voit qu'il avait la religion chrétienne en horreur. Il eſt triſte qu'un ſi ſublime génie ait voulu couper par la racine un arbre qu'il pouvait rendre très-utile en élaguant ſes branches, & en nettoyant ſa mouſſe.

On peut épurer la religion. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cents cinquante années ; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait prévu alors qu'on analyserait les rayons du soleil, qu'on électriserait avec le tonnerre., & qu'on découvrirait la loi de la gravitation universelle, loi qui préside à l'univers ? Il est temps, selon *Bolingbroke*, qu'on bannisse la théologie comme on a banni l'astrologie judiciaire, la sorcellerie, la possession du diable, la baguette divinatoire, la panacée universelle & les jésuites. La théologie n'a jamais servi qu'à renverser les lois & qu'à corrompre les cœurs ; elle seule fait les athées ; car le grand nombre des théologiens qui est assez sensé pour voir le ridicule de cette science chimérique, n'en fait pas assez pour lui substituer une saine philosophie. La théologie, disent-ils, est, selon la signification du mot, la science de DIEU. Or les polissons qui ont profané cette science, ont donné de DIEU des idées absurdes ; & de-là ils concluent que la Divinité est une chimère, parce que la théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut ni prendre du quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans la pléthore, ni être saigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a eu de mauvais médecins ; c'est nier la connaissance du cours des astres, parce qu'il y a eu des astrologues ; c'est nier les effets évidens de la chimie, parce que des chimistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde, encore plus ignorans que ces petits théologiens, disent : Voilà des bacheliers & des licenciés qui ne croient pas en DIEU, pourquoi y croirions-nous ? Voilà quelle est la suite

funeste de l'esprit théologique. Une fausse science fait les athées, une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité: elle rend juste & sage celui que l'abus de la théologie a rendu inique & insensé.

De Thomas Chubb.

Thomas Chubb est un philosophe formé par la nature. La subtilité de son génie, dont il abusa, lui fit embrasser non-seulement le parti des sociniens qui ne regardent JESUS-CHRIST que comme un homme, mais enfin celui des théistes rigides qui reconnaissent un Dieu, & n'admettent aucun mystère. Ses égaremens sont méthodiques: il voudrait réunir tous les hommes dans une religion qu'il croit épurée parce qu'elle est simple. Le mot de *christianisme* est à chaque page dans ses divers ouvrages, mais la chose ne s'y trouve pas. Il ose penser que JESUS-CHRIST a été de la religion de *Thomas Chubb*; mais il n'est pas de la religion de JESUS-CHRIST. Un abus perpétuel des mots est le fondement de sa persuasion. JESUS-CHRIST a dit: Aimez DIEU & votre prochain, voilà toute la loi, voilà tout l'homme. *Chubb* s'en tient à ces paroles, il écarte tout le reste. Notre Sauveur lui paraît un philosophe comme *Socrate*, qui fut mis à mort comme lui pour avoir combattu les superstitions & les prêtres de son pays. D'ailleurs il a écrit avec retenue, il s'est toujours couvert d'un voile. Les obscurités dans lesquelles il s'enveloppe lui ont donné plus de réputation que de lecteurs.

LETTRE V.

Sur Swift.

IL eſt vrai, Monſeigneur, que je ne vous ai point parlé de *Swift;* il mérite un article à part ; c'eſt le ſeul écrivain anglais de ce genre qui ait été plaiſant. C'eſt une choſe bien étrange que les deux hommes à qui on doit le plus reprocher d'avoir oſé tourner la religion chrétienne en ridicule, aient été deux prêtres ayant charge d'ames. *Rabelais* fut curé de Meudon, & *Swift* fut doyen de la cathédrale de Dublin ; tous deux lancèrent plus de ſarcaſmes contre le chriſtianiſme que *Molière* n'en a prodigué contre la médecine ; & tous deux vécurent & moururent paiſibles, tandis que d'autres hommes ont été perſécutés, pourſuivis, mis à mort pour quelques paroles équivoques.

Mais ſouvent l'un ſe perd où l'autre s'eſt ſauvé,
Et par où l'un périt un autre eſt conſervé.

Le *Conte du tonneau* du doyen *Swift* eſt une imitation des *trois anneaux*. La fable de ces trois anneaux eſt fort ancienne ; elle eſt du temps des croiſades. C'eſt un vieillard qui laiſſa en mourant une bague à chacun de ſes trois enfans ; ils ſe battirent à qui aurait la plus belle ; on reconnut enfin, après de longs débats, que les trois bagues étaient parfaitement ſemblables. Le bon vieillard eſt le théiſme,

les trois enfans ſont la religion juive, la chrétienne & la muſulmane.

L'auteur oublia les religions des mages & des brachmanes, & beaucoup d'autres; mais c'était un arabe qui ne connaiſſait que ces trois ſectes. Cette fable conduit à cette indifférence qu'on reprocha tant à l'empereur *Fréderic II* & à ſon chancelier *Vineis*, qu'on accuſe d'avoir compoſé le livre *de tribus impoſtoribus*, qui, comme vous ſavez, n'a jamais exiſté.

Le conte des *trois anneaux* ſe trouve dans quelques anciens recueils: le docteur *Swift* lui a ſubſtitué trois juſtaucorps: l'introduction à cette raillerie impie eſt digne de l'ouvrage; c'eſt une eſtampe où ſont repréſentées trois manières de parler en public; la première eſt le théâtre d'*Arlequin* & de *Gilles;* la ſeconde eſt un prédicateur dont la chaire eſt la moitié d'une futaille; la troiſième eſt l'échelle du haut de laquelle un homme qu'on va pendre harangue le peuple.

Un prédicateur entre *Gilles* & un pendu ne fait pas une belle figure. Le corps du livre eſt une hiſtoire allégorique des trois principales ſectes qui diviſent l'Europe méridionale, la romaine, la luthérienne & la calviniſte; car il ne parle pas de l'Egliſe grecque, qui poſſède ſix fois plus de terrain qu'aucune des trois autres, & il laiſſe là le mahométiſme bien plus étendu que l'Egliſe grecque.

Les trois frères à qui leur vieux bon-homme de père a légué trois juſtaucorps tout unis, & de la même couleur, ſont *Pierre*, *Martin* & *Jean;* c'eſt-à-dire le pape, *Luther* & *Calvin*. L'auteur fait faire plus d'extravagances à ces trois héros que *Cervantes* n'en

attribue à ſon dom *Quichotte*, & l'*Arioſte* à ſon *Roland*; mais milord *Pierre* eſt le plus maltraité des trois frères. Le livre eſt très-mal traduit en français; il n'était pas poſſible de rendre le comique dont il eſt aſſaiſonné; ce comique tombe ſouvent ſur des querelles entre l'Egliſe anglicane & la presbytérienne, ſur des uſages, ſur des aventures que l'on ignore en France, & ſur des jeux de mots particuliers à la langue anglaiſe. Par exemple, le mot qui ſignifie *une bulle du pape* en français ſignifie auſſi en anglais *un bœuf*. C'eſt une ſource d'équivoques & de plaiſanteries entièrement perdues pour un lecteur français.

Swift était bien moins ſavant que *Rabelais*, mais ſon eſprit eſt plus fin & plus délié; c'eſt le *Rabelais* de la bonne compagnie. Les lords *Oxford* & *Bolingbroke* firent donner le meilleur bénéfice d'Irlande, après l'archevêché de Dublin, à celui qui avait couvert la religion chrétienne de ridicule; & *Abadie*, qui avait écrit en faveur de cette religion un livre auquel on prodiguait les éloges, n'eut qu'un malheureux petit bénéfice de village. Mais il eſt à remarquer que tous deux ſont morts fous.

LETTRE VI.

Sur les Allemands.

MONSEIGNEUR,

VOTRE Allemagne a eu auffi beaucoup de grands feigneurs & de philofophes accufés d'irréligion. Votre célèbre *Corneille Agrippa*, au XVe fiècle, fut regardé non-feulement comme un forcier, mais comme un incrédule ; cela eft contradictoire, car un forcier croit en DIEU, puifqu'il ofe mêler le nom de DIEU dans toutes fes conjurations. Un forcier croit au diable puifqu'il fe donne au diable. Chargé de ces deux calomnies comme *Apulée*, *Agrippa* fut bien heureux de n'être qu'en prifon, & de ne mourir qu'à l'hôpital. Ce fut lui qui le premier débita que le fruit défendu dont avaient mangé *Adam* & *Eve*, était la jouiffance de l'amour à laquelle ils s'étaient abandonnés avant d'avoir reçu de DIEU la bénédiction nuptiale. Ce fut encore lui qui après avoir cultivé les fciences écrivit le premier contr'elles. Il décria le lait dont il avait été nourri, parce qu'il l'avait très-mal digéré. Il mourut dans l'hôpital de Grenoble en 1535.

Je ne connais votre fameux docteur *Fauftus* que par la comédie dont il eft le héros, & qu'on joue dans toutes vos provinces de l'empire. Votre docteur *Fauftus* y eft dans un commerce fuivi avec

le diable. Il lui écrit des lettres qui cheminent par l'air au moyen d'une ficelle. Il en reçoit des réponses. On voit des miracles à chaque acte, & le diable emporte *Faustus* à la fin de la pièce. On dit qu'il était né en Suabe, & qu'il vivait sous *Maximilien I.* Je ne crois pas qu'il ait fait plus de fortune auprès de *Maximilien* qu'auprès du diable son autre maître.

Le célèbre *Erasme* fut également soupçonné d'irréligion par les catholiques & par les protestans, parce qu'il se moquait des excès où les uns & les autres tombèrent. Quand deux partis ont tort, celui qui se tient neutre, & qui par conséquent a raison, est vexé par l'un & par l'autre. La statue qu'on lui a dressée dans la place de Roterdam sa patrie, l'a vengé de *Luther* & de l'inquisition.

Mélancton, terre noire, fut à peu près dans le cas d'*Erasme*. On prétend qu'il changea quatorze fois de sentiment sur le péché originel & sur la prédestination. On l'appelait, dit-on, le *Prothée* d'Allemagne. Il aurait voulu en être le *Neptune* qui retient la fougue des vents.

Jam cælum terramque meo sine numine, venti,
Miscere & tantas audetis tollere moles!

Il était modéré & tolérant. Il passa pour indifférent. Etant devenu protestant il conseilla à sa mère de rester catholique. De-là on jugea qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

J'omettrai, si vous le permettez, la foule des sectaires à qui l'on a reproché d'embrasser des factions plutôt que d'adhérer à des opinions, & de croire à l'ambition ou à la cupidité bien plutôt qu'à *Luther* &

au pape. Je ne parlerai pas des philoſophes accuſés de n'avoir eu d'autre évangile que la nature.

Je viens à votre illuſtre *Leibnitz*. *Fontenelle*, en feſant ſon éloge à Paris en pleine académie, s'exprime ſur ſa religion en ces termes : *On l'accuſe de n'avoir été qu'un grand & rigide obſervateur du droit naturel : ſes paſteurs lui en ont fait des réprimandes publiques & inutiles.*

Vous verrez bientôt, Monſeigneur, que *Fontenelle*, qui parlait ainſi, avait eſſuyé des imputations non moins graves.

Volf, le diſciple de *Leibnitz*, a été expoſé à un plus grand danger : il enſeignait les mathématiques dans l'univerſité de Hall avec un ſuccès prodigieux. Le profeſſeur théologien *Lange*, qui gelait de froid dans la ſolitude de ſon école tandis que *Volf* avait cinq cents auditeurs, s'en vengea en dénonçant *Volf* comme un athée. Le feu roi de Pruſſe *Fréderic-Guillaume*, qui s'entendait mieux à exercer ſes troupes qu'aux diſputes des ſavans, crut *Lange* trop aiſément ; il donna le choix à *Volf*, de ſortir de ſes Etats dans vingt-quatre heures ou d'être pendu : le philoſophe réſolut ſur le champ le problème en ſe retirant à Marbourg où ſes écoliers le ſuivirent, & où ſa gloire & ſa fortune augmentèrent. La ville de Hall perdit alors plus de quatre cents mille florins par an que *Volf* lui valait par l'affluence de ſes diſciples ; le revenu du roi en ſouffrit, & l'injuſtice faite au philoſophe ne retomba que ſur le monarque. Vous ſavez, Monſeigneur, avec quelle équité & quelle grandeur d'ame le ſucceſſeur de ce prince répara l'erreur dans laquelle on avait entraîné ſon père.

Il eſt dit à l'article *Volf* dans un dictionnaire, que *Charles-Fréderic* philoſophe couronné, ami de *Volf*, l'éleva à la dignité de vice-chancelier de l'univerſité de l'électeur de Bavière, & de baron de l'empire. Le roi dont il eſt parlé dans cet article eſt en effet un philoſophe, un ſavant, un très-grand génie, ainſi qu'un très-grand capitaine ſur le trône, mais il ne s'appelle point *Charles*; il n'y a point dans ſes Etats d'univerſité appartenante à l'électeur de Bavière; l'empereur ſeul fait des barons de l'empire. Ces petites fautes, qui ſont trop fréquentes dans tous les dictionnaires, peuvent être aiſément corrigées.

Depuis ce temps la liberté de penſer a fait des progrès étonnans dans tout le nord de l'Allemagne. Cette liberté même a été portée à un tel excès qu'on a imprimé en 1766 un *Abrégé de l'hiſtoire eccléſiaſtique* de *Fleuri* avec une préface d'un ſtyle éloquent, qui commence par ces paroles :

„ L'établiſſement de la religion chrétienne a eu, „ comme tous les empires, de faibles commence- „ mens. Un juif de la lie du peuple, dont la naiſ- „ ſance eſt douteuſe, qui mêle aux abſurdités des „ anciennes prophéties des préceptes de morale, „ auquel on attribue des miracles, eſt le héros de „ cette ſecte : douze fanatiques ſe répandent d'Orient „ en Italie &c. „

Il eſt triſte que l'auteur de ce morceau, d'ailleurs profond & ſublime, ſe ſoit laiſſé emporter à une hardieſſe ſi fatale à notre ſainte religion. Rien n'eſt plus pernicieux. Cependant cette licence prodigieuſe n'a preſque point excité de rumeurs. Il eſt bien à ſouhaiter que ce livre ſoit peu répandu. On n'en a

tiré, à ce que je présume, qu'un petit nombre d'exemplaires.

Le discours de l'empereur *Julien* contre le christianisme, traduit à Berlin par le marquis d'*Argens* chambellan du roi de Prusse, & dédié au prince *Ferdinand de Brunswick*, serait un coup non moins funeste porté à notre religion, si l'auteur n'avait pas eu le soin de rassurer par des remarques savantes les esprits effarouchés. L'ouvrage est précédé d'une préface sage & instructive, dans laquelle il rend justice (il est vrai) aux grandes qualités & aux vertus de *Julien*, mais dans laquelle aussi il avoue les erreurs funestes de cet empereur. Je pense, Monseigneur, que ce livre ne vous est pas inconnu, & que votre christianisme n'en a pas été ébranlé.

LETTRE VII.

Sur les Français.

Vous avez, je crois, très-bien deviné, Monseigneur, qu'en France il y a plus d'hommes accusés d'impiété que de véritables impies ; de même qu'on y a vu beaucoup plus de soupçons d'empoisonnemens que d'empoisonneurs.

L'inquiétude, la vivacité, la loquacité, la pétulance française supposa toujours plus de crimes qu'elle n'en commit. C'est pourquoi il meurt rarement un prince chez *Mézerai* sans qu'on lui ait donné le boucon. Le jésuite *Garasse*, & le jésuite *Hardouin*

trouvent par-tout des athées. Force moines, ou gens pires que moines, craignant la diminution de leur crédit, ont été des ſentinelles, criant toujours qui vive, l'ennemi eſt aux portes. Grâces ſoient rendues à DIEU de ce que nous avons bien moins de gens niant DIEU qu'on ne l'a dit.

De Bonaventure Deſperriers.

UN des premiers exemples en France de la perſécution fondée ſur des terreurs paniques, fut le vacarme étrange qui dura ſi long-temps au ſujet du *cymbalum mundi*, petit livret d'une cinquantaine de pages tout au plus. L'auteur, *Bonaventure Deſperriers*, vivait au commencement du ſeizième ſiècle. Ce *Deſperriers* était domeſtique de *Marguerite de Valois* ſœur de *François I.* Les lettres commençaient alors à renaître. *Deſperriers* voulut faire en latin quelques dialogues dans le goût de *Lucien:* il compoſa quatre dialogues très-inſipides ſur les prédictions, ſur la pierre philoſophale, ſur un cheval qui parle, ſur les chiens d'*Actéon.* Il n'y a pas aſſurément dans tout ce fatras de plat écolier, un ſeul mot qui ait le moindre & le plus éloigné rapport aux choſes que nous devons révérer.

On perſuada à quelques docteurs qu'ils étaient déſignés par les chiens & par les chevaux. Pour les chevaux ils n'étaient pas accoutumés à cet honneur. Les docteurs aboyèrent ; auſſitôt l'ouvrage fut recherché, traduit en langue vulgaire & imprimé: & chaque fainéant d'y trouver des alluſions, & les docteurs de crier à l'hérétique, à l'impie, à l'athée.

Le livret fut déféré aux magiſtrats, le libraire *Morin* mis en priſon, & l'auteur en de grandes angoiſſes.

L'injuſtice de la perſécution frappa ſi fortement le cerveau de *Bonaventure*, qu'il ſe tua de ſon épée dans le palais de *Marguerite.* Toutes les langues des prédicateurs, toutes les plumes des théologiens s'exercèrent ſur cette mort funeſte. Il s'eſt défait lui-même, donc il était coupable, donc il ne croyait point en DIEU, donc ſon petit livre, que perſonne n'avait pourtant la patience de lire, était le catéchiſme des athées; chacun le dit, chacun le crut: *credidi propter quod locutus ſum*, j'ai cru parce que j'ai parlé, eſt la deviſe des hommes. On répète une ſottiſe, & à force de la redire on en eſt perſuadé.

Le livre devint d'une rareté extrême; nouvelle raiſon pour le croire infernal. Tous les auteurs d'anecdotes littéraires & de dictionnaires n'ont pas manqué d'affirmer que le *cymbalum mundi* eſt le précurſeur de *Spinoſa.*

Nous avons encore un ouvrage d'un conſeiller de Bourges, nommé *Catherinot*, très-digne des armes de Bourges: ce grand juge dit: Nous avons deux livres impies que je n'ai jamais vus, l'un *de tribus impoſtoribus*, l'autre le *cymbalum mundi.* Eh! mon ami, ſi tu ne les a pas vus, pourquoi en parles-tu?

Le minime *Merſenne*, ce facteur de *Deſcartes*, le même qui donne douze apôtres à *Vanini*, dit de *Bonaventure Deſperriers*, *c'eſt un monſtre & un fripon, d'une impiété achevée.* Vous remarquerez qu'il n'avait pas lu ſon livre. Il n'en reſtait plus que deux exemplaires dans l'Europe quand *Proſper Marchand* le réimprima à Amſterdam en 1711. Alors le voile

fut tiré, on ne cria plus à l'impiété, à l'athéiſme: on cria à l'ennui, & on n'en parla plus.

De Théophile.

IL en a été de même de *Théophile*, très-célébre dans ſon temps; c'était un jeune homme de bonne compagnie, feſant très-facilement des vers médiocres, mais qui eurent de la réputation; très-inſtruit dans les belles-lettres, écrivant purement en latin; homme de table autant que de cabinet, bien venu chez les jeunes ſeigneurs qui ſe piquaient d'eſprit, & ſurtout chez cet illuſtre & malheureux duc de *Montmorenci* qui, après avoir gagné des batailles, mourut ſur un échafaud.

S'étant trouvé un jour avec deux jéſuites, & la converſation étant tombée ſur quelques points de la malheureuſe philoſophie de ſon temps, la diſpute s'aigrit. Les jéſuites ſubſtituèrent les injures aux raiſons. *Théophile* était poëte & gaſcon, *genus irritabile vatum & Vaſconum.* Il fit une petite pièce de vers où les jéſuites n'étaient pas trop bien traités; en voici trois qui coururent toute la France:

Cette grande & noire machine,
Dont le ſouple & le vaſte corps
Etend ſes bras juſqu'à la Chine.

Théophile même les rappelle dans une épître en vers, écrite de ſa priſon au roi *Louis XIII.* Tous les jéſuites ſe déchaînèrent contre lui. Les deux plus furieux, *Garaſſe* & *Guerin*, déshonorèrent la chaire &

violèrent les lois en le nommant dans leurs sermons, en le traitant d'athée & d'homme abominable, en excitant contre lui toutes leurs dévotes.

Un jésuite plus dangereux, nommé *Voisin*, qui n'écrivait ni ne prêchait, mais qui avait un grand crédit auprès du cardinal de *la Rochefoucauld*, intenta un procès criminel à *Théophile*, & suborna contre lui un jeune débauché nommé *Sajeot* qui avait été son écolier, & qui passait pour avoir servi à ses plaisirs infames, ce que l'accusé lui reprocha à la confrontation Enfin le jésuite *Voisin* obtint, par la faveur du jésuite *Caussin* confesseur du roi, un décret de prise de corps contre *Théophile* sur l'accusation d'impiété & d'athéisme. Le malheureux prit la fuite, on lui fit son procès par contumace, il fut brûlé en effigie en 1621. Qui croirait que la rage des jésuites ne fut pas encore assouvie! *Voisin* paya un lieutenant de la connétablie, nommé *le Blanc*, pour l'arrêter dans le lieu de sa retraite en Picardie. On l'enferma chargé de fers dans un cachot aux acclamations de la populace, à qui *le Blanc* criait: C'est un athée que nous allons brûler. De là on le mena à Paris à la conciergerie, où il fut mis dans le cachot de *Ravaillac*. Il y resta une année entière, pendant laquelle les jesuites prolongèrent son procès pour chercher contre lui des preuves.

Pendant qu'il était dans les fers, *Garasse* publiait sa *Doctrine curieuse*, dans laquelle il dit que *Pasquier*, le cardinal *Volsey*, *Scaliger*, *Luther*, *Calvin*, *Bèze*, le roi d'Angleterre, le landgrave de Hesse & *Théophile* sont des *belistres d'athéistes & de carpocratiens*. Ce *Garasse* écrivait dans son temps comme le miserable ex-jésuite

Nonotte

Nonotte a écrit dans le sien : la différence est que l'insolence de *Garasse* était fondée sur le crédit qu'avaient alors les jésuites, & que la fureur de l'absurde *Nonotte* est le fruit de l'horreur & du mépris où les jésuites sont tombés dans l'Europe ; c'est le serpent qui veut mordre encore quand il a été coupé en tronçons. *Théophile* fut surtout interrogé sur le *Parnasse satirique*, recueil d'impudicités dans le goût de *Pétrone*, de *Martial*, de *Catulle*, d'*Ausone*, de l'archevêque de Bénévent *la Caza*, de l'évêque d'Angoulême *Octavien de St Gelais* & de *Mélin de St Gelais* son fils, de l'*Aretin*, de *Chorier*, de *Marot*, de *Verville*, des épigrammes de *Rousseau*, & de cent autres sottises licencieuses. Cet ouvrage n'était pas de *Théophile*. Le libraire avait rassemblé tout ce qu'il avait pu de *Maynard*, de *Colletet*, de *Frénicle* magistrat, & depuis de l'académie des sciences & de quelques seigneurs de la cour. Il fut avéré que *Théophile* n'avait point de part à cette édition, contre laquelle lui-même avait présenté requête. Enfin les jésuites, quelque puissans qu'ils fussent alors, ne purent avoir la cosolation de le faire brûler, & ils eurent même beaucoup de peine à obtenir qu'il fût banni de Paris. Il y revint malgré eux, protégé par le duc de *Montmorenci*, qui le logea dans son hôtel où il mourut en 1626 du chagrin auquel une si cruelle persécution le fit enfin succomber.

De Des-Barreaux.

Le conseiller au parlement *Des-Barreaux*, qui dans sa jeunesse avait été ami de *Théophile*, & qui ne l'avait pas abandonné dans sa disgrace, passa constamment

pour un athée : & fur quoi ? fur un conte qu'on fait de lui, fur l'aventure de l'*omelette au lard*. Un jeune homme à faillies libertines peut très-bien dans un cabaret manger gras un famedi, & pendant un orage mêlé de tonnerres, jeter le plat par la fenêtre, en difant : *voilà bien du bruit pour une omelette au lard*, fans pour cela mériter l'affreufe accufation d'athéifme. C'eft fans doute une très-grande irrévérence, c'eft infulter l'Églife dans laquelle il était né ; c'eft fe moquer de l'inftitution des jours maigres, mais ce n'eft pas nier l'exiftence de DIEU.

Ce qui lui donna cette réputation, ce fut principalement l'indifcrète témérité de *Boileau*, qui dans fa *Satire des femmes*, laquelle n'eft pas fa meilleure, dit qu'il a vu plus d'une *Capanée*,

> Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
> Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux.

Jamais ce magiftrat n'écrivit rien contre la Divinité. Il n'eft pas permis de flétrir du nom d'*athée* un homme de mérite contre lequel on n'a aucune preuve ; cela eft indigne. On a imputé à *Des-Barreaux* le fameux fonnet qui finit ainfi :

> Tonne, frappe, il eft temps, rends-moi guerre pour guerre ;
> J'adore en périffant la raifon qui t'aigrit,
> Mais deffus quel endroit tombera ton tonnerre,
> Qui ne foit tout couvert du fang de Jéfus-Chrift ?

Ce fonnet ne vaut rien du tout. JESUS-CHRIST en vers n'eft pas tolérable ; *rends-moi guerre*, n'eft pas français ; *guerre pour guerre* eft très-plat ; & *deffus quel endroit*, eft déteftable. Ces vers font de l'abbé de

Lavau; & *Des-Barreaux* fut toujours très-fâché qu'on les lui attribuât. C'eſt ce même abbé de *Lavau* qui fit cette abominable épigramme ſur le mauſolée élevé dans S[t] Euſtache à l'honneur de *Lulli.*

. . . .

Laiſſez tomber ſans plus attendre
Sur ce buſte honteux votre fatal rideau,
Et ne montrez que le flambeau
Qui devrait avoir mis l'original en cendre.

De la Mothe le Vayer.

Le ſage *la Mothe le Vayer*, conſeiller d'Etat, précepteur de *Monſieur* frère de *Louis XIV*, & qui le fut même de *Louis XIV* près d'une année, n'eſſuya pas moins de ſoupçons que le voluptueux *Des-Barreaux.* Il y avait encore peu de philoſophie en France. Le traité de *la vertu des païens*, & les dialogues d'*Orazius Tubero*, lui firent des ennemis. Les janſéniſtes ſurtout, qui ne regardaient, après *ſaint Auguſtin*, les vertus des grands-hommes de l'antiquité que comme des *péchés ſplendides*, ſe déchaînèrent contre lui. Le comble de l'inſolence fanatique eſt de dire, *nul n'aura de vertu que nous & nos amis; Socrate, Confucius, Marc-Aurèle, Epictète ont été des ſcélérats, puiſqu'ils n'étaient pas de notre communion.* On eſt revenu aujourd'hui de cette extravagance; mais alors elle dominait. On a rapporté dans un ouvrage curieux, qu'un jour un de ces énergumènes voyant paſſer *la Mothe le Vayer* dans la galerie du louvre, dit tout haut: Voilà un homme ſans religion. *Le Vayer*, au lieu de le faire punir, ſe

retourna vers cet homme, & lui dit: *Mon ami, j'ai tant de religion que je ne ſuis pas de ta religion.*

De St Evremont.

On a donné quelques ouvrages contre le chriſtianiſme ſous le nom de *St Evremont*, mais aucun n'eſt de lui. On crut après ſa mort faire paſſer ces dangereux livres à l'abri de ſa réputation ; parce qu'en effet on trouve dans ſes véritables ouvrages pluſieurs traits qui annoncent un eſprit dégagé des préjugés de l'enfance. D'ailleurs ſa vie épicurienne, & ſa mort toute philoſophique, ſervirent de prétexte à tous ceux qui voulaient accréditer de ſon nom leurs ſentimens particuliers.

Nous avons ſurtout une *analyſe de la religion chrétienne* qui lui eſt attribuée. C'eſt un ouvrage qui tend à renverſer toute la chronologie, & preſque tous les faits de la ſainte écriture. Nul n'a plus approfondi que l'auteur l'opinion où ſont quelques théologiens, que l'aſtronome *Phlégon* avait parlé des ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de notre Seigneur JESUS-CHRIST. J'avoue que l'auteur a pleinement raiſon contre ceux qui ont voulu s'appuyer du témoignage de cet aſtronome ; mais il a grand tort de vouloir combattre tout le ſyſtème chrétien, ſous prétexte qu'il a été mal défendu.

Au reſte, *St Evremont* était incapable de ces recherches ſavantes. C'était un eſprit agréable & aſſez juſte; mais il avait peu de ſcience, nul génie, & ſon goût était peu ſûr: ſes diſcours ſur les Romains lui firent une réputation dont il abuſa pour faire les plus plates

comédies, & les plus mauvais vers dont ont ait jamais fatigué les lecteurs, qui n'en sont plus fatigués aujourd'hui puisqu'ils ne les lisent plus. On peut le mettre au rang des hommes aimables & pleins d'esprit qui ont fleuri dans les temps brillans de *Louis XIV*; mais non pas au rang des hommes supérieurs. Au reste ceux qui l'ont appelé *athéiste* sont d'infames calomniateurs.

De Fontenelle.

Bernard de Fontenelle, depuis secrétaire de l'académie des sciences, eut une secousse plus vive à soutenir. Il fit insérer, en 1686, dans la *République des Lettres* de *Bayle*, une relation de l'île de Bornéo fort ingénieuse; c'était une allégorie sur Rome & Genève; elles étaient désignées sous le nom de deux sœurs, *Mero* & *Enegu*. *Mero* était une magicienne tyrannique; elle exigeait que ses sujets vinssent lui déclarer leurs plus secrètes pensées, & qu'ensuite ils lui apportassent tout leur argent. Il fallait, avant de venir baiser ses pieds, adorer des os de morts; & souvent, quand on voulait déjeûner, elle fesait disparaître le pain. Enfin ses sortiléges & ses fureurs soulevèrent un grand parti contr'elle; & sa sœur *Enegu* lui enleva la moitié de son royaume.

Bayle n'entendit pas d'abord la plaisanterie; mais l'abbé *Terson* l'ayant commentée, elle fit beaucoup de bruit. C'était dans le temps de la révocation de l'édit de Nantes. *Fontenelle* courait risque d'être enfermé à la Bastille. Il eut la bassesse de faire d'assez mauvais vers à l'honneur de cette révocation & à

celui des jésuites ; on les inséra dans un mauvais recueil intitulé *le Triomphe de la religion sous Louis le grand*, imprimé à Paris chez l'*Anglois* en 1687.

Mais ayant depuis rédigé en français avec un grand succès la savante *Histoire des oracles* de *Vandale*, les jésuites le persécutèrent. *Le Tellier* confesseur de *Louis XIV*, rappelant l'allégorie de *Mero* & d'*Enegu*, aurait voulu le traiter comme le jésuite *Voisin* avait traité *Théophile*. Il sollicita une lettre de cachet contre lui. Le célèbre garde-des-sceaux d'*Argenson*, alors lieutenant de police, sauva *Fontenelle* de la fureur de *le Tellier*. S'il avait fallu choisir un *athéiste* entre *Fontenelle* & *le Tellier*, c'était sur le calomniateur *le Tellier* que devait tomber le soupçon.

Cette anecdote est plus importante que toutes les bagatelles littéraires dont l'abbé *Trublet* a fait un gros volume concernant *Fontenelle*. Elle apprend combien la philosophie est dangereuse quand un fanatique ou un fripon, ou un moine qui est l'un & l'autre, a malheureusement l'oreille du prince. C'est un danger, Monseigneur, auquel on ne sera jamais exposé auprès de vous.

De l'abbé de St Pierre.

L'*Allégorie du mahométisme* par l'abbé de *St Pierre*, fut beaucoup plus frappante que celle de *Mero*. Tous les ouvrages de cet abbé, dont plusieurs passent pour des rêveries, sont d'un homme de bien & d'un citoyen zélé, mais tout s'y ressent d'un pur théisme. Cependant il ne fut point persécuté, c'est qu'il écrivait d'une manière à ne rendre personne jaloux :

son ſtyle n'a aucun agrément ; il était peu lu, il ne prétendait à rien : ceux qui le liſaient ſe moquaient de lui, & le traitaient de bon homme. S'il eût écrit comme *Fontenelle*, il était perdu, ſurtout quand les jéſuites régnaient encore.

De Bayle.

CEPENDANT s'élevait alors, & depuis pluſieurs années, l'immortel *Bayle*, le premier des dialecticiens & des philoſophes ſceptiques. Il avait déjà donné ſes *Penſées ſur la comète*, ſes *Réponſes aux queſtions d'un provincial*, & enfin ſon *Dictionnaire de raiſonnement*. Ses plus grands ennemis ſont forcés d'avouer qu'il n'y a pas une ſeule ligne dans ſes ouvrages qui ſoit un blaſphème évident contre la religion chrétienne ; mais ſes plus grands défenſeurs avouent que dans les articles de controverſe il n'y a pas une ſeule page qui ne conduiſe le lecteur au doute, & ſouvent à l'incrédulité. On ne pouvait le convaincre d'être impie, mais il feſait des impies, en mettant des objections contre nos dogmes dans un jour ſi lumineux qu'il n'était pas poſſible à une foi médiocre de n'être pas ébranlée : & malheureuſement la plus grande partie des lecteurs n'a qu'une foi très-médiocre.

Il eſt rapporté dans un de ces dictionnaires hiſtoriques, où la vérité eſt ſi ſouvent mêlée avec le menſonge, que le cardinal de *Polignac*, en paſſant par Roterdam, demanda à *Bayle* s'il était anglican, ou luthérien ou calviniſte, & qu'il répondit : *Je ſuis proteſtant, car je proteſte contre toutes les religions.* En

premier lieu le cardinal de *Polignac* ne passa jamais par Roterdam que lorsqu'il alla conclure la paix d'Utrecht en 1713, après la mort de *Bayle*.

Secondement ce savant prélat n'ignorait pas que *Bayle* né calviniste au pays de Foix, & n'ayant jamais été en Angleterre ni en Allemagne, n'était ni anglican ni luthérien.

Troisièmement, il était trop poli pour aller demander à un homme de quelle religion il était. Il est vrai que *Bayle* avait dit quelquefois ce qu'on lui fait dire; il ajoutait qu'il était comme *Jupiter* assemble-nuages. d'*Homère*. C'était d'ailleurs un homme de mœurs réglées & simples; un vrai philosophe dans toute l'étendue de ce mot. Il mourut subitement après avoir écrit ces mots : *Voilà ce que c'est que la vérité.*

Il l'avait cherchée toute sa vie, & n'avait trouvé par-tout que des erreurs.

Après lui on a été beaucoup plus loin. Les *Maillet*, les *Boulainvilliers*, les *Boulangers*, les *Mesliers*, le savant *Fréret*, le dialecticien du *Marsais*, l'intempérant *la Métrie*, & bien d'autres, ont attaqué la religion chrétienne avec autant d'acharnement que les *Porphyres*, les *Celses* & les *Juliens*.

J'ai souvent recherché ce qui pouvait déterminer tant d'écrivains modernes à déployer cette haine contre le christianisme. Quelques-uns m'ont répondu que les écrits des nouveaux apologistes de notre religion les avaient indignés; que si ces apologistes avaient écrit avec la modération que leur cause devait leur inspirer, on n'aurait pas pensé à s'élever contr'eux; mais que leur bile donnait de la bile;

que leur colère fesait naître la colère ; que le mépris qu'ils affectaient pour les philosophes excitait le mépris : de sorte qu'enfin il est arrivé entre les défenseurs & les ennemis du christianisme, ce qu'on avait vu entre toutes les communions ; on a écrit de part & d'autre avec emportement ; on a mêlé les outrages aux argumens.

De mademoiselle Huber.

MADEMOISELLE *Huber* était une femme de beaucoup d'esprit, & sœur de l'abbé *Huber* très-connu de monseigneur votre père. Elle s'associa avec un grand métaphysicien pour écrire vers l'an 1740 le livre intitulé *la religion essentielle à l'homme.* Il faut convenir que malheureusement cette religion essentielle est le pur théisme tel que les noachides le pratiquèrent, avant que DIEU eût daigné se faire un peuple chéri dans les déserts de Sinaï & d'Oreb, & lui donner des lois particulières. Selon mademoiselle *Huber* & son ami, la religion essentielle à l'homme doit être de tous les temps, de tous les lieux, & de tous les esprits. Tout ce qui est mystère est au-dessus de l'homme, & n'est pas fait pour lui; la pratique des vertus ne peut avoir aucun rapport avec le dogme. La religion essentielle à l'homme est dans ce qu'on doit faire, & non dans ce qu'on ne peut comprendre. L'intolérance est à la religion essentielle ce que la barbarie est à l'humanité, la cruauté à la douceur. Voilà le précis de tout le livre. L'auteur est très abstrait : c'est une suite de lemmes & de théorèmes qui répandent quelquefois plus d'obscurité que de lumières. On a

peine à ſuivre cette marche. Il eſt étonnant qu'une femme ait écrit en géomètre ſur une matière ſi intéreſſante : peut-être a-t-elle voulu rebuter des lecteurs qui l'auraient perſécutée, s'ils l'avaient entendue, & s'ils avaient eu du plaiſir en la liſant. Comme elle était proteſtante, elle n'a guère été lue que par des proteſtans. Un prédicant nommé *Deroches* l'a réfutée & même aſſez poliment pour un prédicant. Les miniſtres proteſtans, Monſeigneur, devraient, ce me ſemble, être plus modérés avec les théiſtes, que les évêques catholiques & les cardinaux ; car ſuppoſé un moment, ce qu'à DIEU ne plaiſe, que le théiſme prévalût, qu'il n'y eût qu'un culte ſimple ſous l'autorité des lois & des magiſtrats, que tout fût réduit à l'adoration de l'être ſuprême rémunérateur & vengeur, les paſteurs proteſtans n'y perdront rien ; ils reſteront chargés de préſider aux prières publiques faites à l'être ſuprême, & feront toujours des maîtres de morale ; on leur conſervera leurs penſions, ou s'ils les perdent, cette perte ſera bien modique. Leurs antagoniſtes, au contraire, ont de riches prélatures, ils ſont comtes, ducs, princes ; ils ont des ſouverainetés ; & quoique tant de grandeurs & de richeſſes conviennent mal peut-être aux ſucceſſeurs des apôtres, ils ne ſouffriront jamais qu'on les en dépouille : les droits temporels même qu'ils ont acquis ſont tellement liés aujourd'hui à la conſtitution des Etats catholiques, qu'on ne peut les en priver que par des ſecouſſes violentes.

Or le théiſme eſt une religion ſans enthouſiaſme, qui par elle-même ne cauſera jamais de révolution. Elle eſt erronée ; mais elle eſt paiſible. Tout ce qui

eſt à craindre, c'eſt que le théiſme ſi univerſellement répandu, ne diſpoſe inſenſiblement tous les eſprits à mépriſer le joug des pontifes, & qu'à la première occaſion la magiſtrature ne les réduiſe à la fonction de prier DIEU pour le peuple; mais tant qu'ils ſeront modérés, ils ſeront reſpectés: il n'y a jamais que l'abus du pouvoir qui puiſſe énerver le pouvoir. Remarquons en effet, Monſeigneur, que deux ou trois cents volumes de théiſme n'ont jamais diminué d'un écu le revenu des pontifes catholiques romains, & que deux ou trois écrits de *Luther* & de *Calvin* leur ont enlevé environ cinquante millions de rente. Une querelle de théologie pouvait, il y a deux cents ans, bouleverſer l'Europe: le théiſme n'attroupa jamais quatre perſonnes. On peut même dire que cette religion, en trompant les eſprits, les adoucit, & qu'elle apaiſe les querelles que la vérité mal entendue a fait naître. Quoi qu'il en ſoit, je me borne à rendre à votre alteſſe un compte fidelle. C'eſt à vous qu'il appartient de juger.

De Barbeirac.

Barbeirac eſt le ſeul commentateur dont on faſſe plus de cas que de ſon auteur. Il traduiſit & commenta le fatras de *Puffendorf;* mais il l'enrichit d'une préface qui fit ſeule débiter le livre. Il remonte, dans cette préface, aux ſources de la morale, & il a la candeur hardie de faire voir que les pères de l'Egliſe n'ont pas toujours connu cette morale pure, qu'ils l'ont défigurée par d'étranges allégories, comme lorſqu'ils diſent que le lambeau de drap rouge expoſé

à la fenêtre par la cabaretière *Raab*, eſt viſiblement le ſang de JESUS-CHRIST; que *Moïſe* étendant les bras pendant la bataille contre les Amalécites, eſt la croix ſur laquelle JESUS expire ; que les baiſers de la Sunamite ſont le mariage de JESUS-CHRIST avec ſon Egliſe; que la grande porte de l'arche de *Noé* déſigne le corps humain, la petite porte déſigne l'anus &c. &c.

Barbeirac ne peut ſouffrir, en fait de morale, qu'*Auguſtin* devienne perſécuteur après avoir prêché la tolérance. Il condamne hautement les injures groſſières que *Jérôme* vomit contre ſes adverſaires, & ſurtout contre *Rufin* & contre *Vigilantius*. Il relève les contradictions qu'il remarque dans la morale des pères, il s'indigne qu'ils aient quelquefois inſpiré la haine de la patrie, comme *Tertullien* qui défend poſitivement aux chrétiens de porter les armes pour le ſalut de l'empire.

Barbeirac eut de violens adverſaires qui l'accuſèrent de vouloir détruire la religion chrétienne, en rendant ridicules ceux qui l'avaient ſoutenue par des travaux infatigables. Il ſe défendit : mais il laiſſe paraître dans ſa défenſe un ſi profond mépris pour les pères de l'Egliſe, il témoigne tant de dédain pour leur fauſſe éloquence & pour leur dialectique, il leur préfère ſi hautement *Confucius*, *Socrate*, *Zaleucus*, *Cicéron*, l'empereur *Antonin*, *Epictète*, qu'on voit bien que *Barbeirac* eſt plutôt le zélé partiſan de la juſtice éternelle & de la loi naturelle donnée de DIEU aux hommes, que l'adorateur des ſaints myſtères du chriſtianiſme. S'il s'eſt trompé en penſant que DIEU eſt le père de tous les hommes, s'il a eu le malheur de ne pas voir que DIEU ne peut aimer que les

chrétiens soumis de cœur & d'esprit, son erreur est du moins d'une belle ame ; & puisqu'il aimait les hommes, ce n'est pas aux hommes à l'insulter ; c'est à DIEU de le juger. Certainement il ne doit pas être mis au nombre des athéistes.

De Fréret.

L'ILLUSTRE & profond *Fréret* était secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris. Il avait fait dans les langues orientales, & dans les ténèbres de l'antiquité, autant de progrès qu'on en peut faire. En rendant justice à son immense érudition, & à sa probité, je ne prétends point excuser son hétérodoxie. Non-seulement il était persuadé avec *St Irénée* que JESUS était âgé de plus de cinquante ans, quand il souffrit le dernier supplice ; mais il croyait avec le *Targum* que JESUS n'était point né du temps d'*Hérode*, & qu'il faut rapporter sa naissance au temps du petit roi *Jannée* fils d'*Hircan*. Les Juifs sont les seuls qui aient eu cette opinion singulière ; M. *Fréret* tâchait de l'appuyer, en prétendant que nos évangiles n'ont été écrits que plus de quarante ans après l'année où nous plaçons la mort de JESUS, qu'ils n'ont été faits qu'en des langues étrangères & dans des villes très-éloignées de Jérusalem, comme Alexandrie, Corinthe, Ephèse, Antioche, Ancire, Thessalonique, toutes villes d'un grand commerce, remplies de thérapeutes, de disciples de *Jean*, de judaïtes, de galiléens divisés en plusieurs sectes. De-là vient, dit-il, qu'il y eut un très-grand nombre d'évangiles tout différens les uns

des autres, chaque ſociété particulière & cachée voulant avoir le ſien. *Fréret* prétend que les quatre qui ſont reſtés canoniques ont été écrits les derniers. Il croit en rapporter des preuves inconteſtables; c'eſt que les premiers pères de l'Egliſe citent très-ſouvent des paroles qui ne ſe trouvent que dans l'évangile des Egyptiens, ou dans celui des Nazaréens, ou dans celui de *St Jacques*, & que *Juſtin* eſt le premier qui cite expreſſément les évangiles reçus.

Si ce dangereux ſyſtème était accrédité, il s'enſuivrait évidemment que les livres intitulés de *Matthieu*, de *Jean*, de *Marc*, & de *Luc*, n'ont été écrits que vers le temps de l'enfance de *Juſtin*, environ cent ans après notre ère vulgaire. Cela ſeul renverſerait de fond en comble notre religion. Les mahométans qui virent leur faux prophète débiter les feuilles de ſon Koran, & qui les virent après ſa mort rédigées ſolemnellement par le calife *Abubeker*, triompheraient de nous; ils nous diraient: *Nous n'avons qu'un Alcoran, & vous avez eu cinquante Evangiles: nous avons précieuſement conſervé l'original, & vous avez choiſi au bout de quelques ſiècles quatre Evangiles dont vous n'avez jamais connu les dates. Vous avez fait votre religion pièce-à-pièce, la nôtre a été faite d'un ſeul trait, comme la création. Vous avez cent fois varié, & nous n'avons changé jamais.*

Grâces au ciel nous ne ſommes pas réduits à ces termes funeſtes. Où en ſerions-nous, ſi ce que *Fréret* avance était vrai? Nous avons aſſez de preuves de l'antiquité des quatre Evangiles: *St Irénée* dit expreſſément qu'il n'en faut que quatre.

J'avoue que *Fréret* réduit en poudre les pitoyables

raisonnemens d'*Abadie*. Cet *Abadie* prétend que les premiers chrétiens mouraient pour les Evangiles, & qu'on ne meurt que pour la vérité. Mais cet *Abadie* reconnaît que les premiers chrétiens avaient fabriqué de faux évangiles. Donc, selon *Abadie* même, les premiers chrétiens mouraient pour le mensonge. *Abadie* devait considérer deux choses essentielles; premièrement qu'il n'est écrit nulle part que les premiers martyrs aient été interrogés par les magistrats sur les Evangiles; secondement qu'il y a des martyrs dans toutes les communions. Mais si *Fréret* terrasse *Abadie*, il est renversé lui-même par les miracles que nos quatre saints Evangiles véritables ont opérés. Il nie les miracles, mais on lui oppose une nuée de témoins; il nie les témoins, & alors il ne faut que le plaindre.

Je conviens avec lui qu'on s'est servi souvent de fraudes pieuses; je conviens qu'il est dit dans l'appendix du premier concile de Nicée, que pour distinguer tous les livres canoniques des faux, on les mit pêle-mêle sur une grande table, qu'on pria le S[t] Esprit de faire tomber à bas tous les apocryphes; aussitôt ils tombèrent, & il ne resta que les véritables. J'avoue enfin que l'Eglise a été inondée de fausses légendes. Mais de ce qu'il y a eu des mensonges & de la mauvaise foi, s'ensuit-il qu'il n'y ait eu ni vérité ni candeur? Certainement *Fréret* va trop loin; il renverse tout l'édifice au lieu de le réparer; il conduit comme tant d'autres le lecteur à l'adoration d'un seul DIEU, sans la médiation du CHRIST. Mais du moins son livre respire une modération qui lui ferait presque pardonner ses erreurs; il ne prêche

que l'indulgence & la tolérance ; il ne dit point d'injures cruelles aux chrétiens comme milord *Bolingbroke ;* il ne se moque point d'eux comme le curé *Rabelais*, & le curé *Swift*. C'est un philosophe d'autant plus dangereux qu'il est très-instruit, très-conséquent, & très-modeste. Il faut espérer qu'il se trouvera des savans qui le réfuteront mieux qu'on n'a fait jusqu'à présent.

Son plus terrible argument est que si DIEU avait daigné se faire homme & juif, & mourir en Palestine par un supplice infame, pour expier les crimes du genre-humain, & pour bannir le péché de la terre, il ne devait plus y avoir ni péché ni crime : cependant, dit-il, les chrétiens ont été des monstres cent fois plus abominables que tous les sectateurs des autres religions ensemble. Il en apporte pour preuve évidente les massacres, les roues, les gibets & les bûchers des Cévènes, & près de cent mille hommes égorgés dans cette province sous nos yeux ; les massacres des vallées de Piémont, les massacres de la Valteline du temps de *Charles Borromée*, les massacres des anabaptistes massacreurs & massacrés en Allemagne, les massacres des luthériens & des papistes depuis le Rhin jusqu'au fond du Nord, les massacres d'Irlande, d'Angleterre & d'Ecosse du temps de *Charles I* massacré lui-même ; les massacres ordonnés par *Marie* & par *Henri VIII* son père, les massacres de la St Barthelemi en France, & quarante ans d'autres massacres depuis *François II* jusqu'à l'entrée de *Henri IV* dans Paris ; les massacres de l'inquisition, peut-être plus abominables encore, parce qu'ils se font juridiquement ; enfin les massacres de douze

millions

millions d'habitans du nouveau monde, exécutés le crucifix à la main, ſans compter tous les maſſacres faits précédemment au nom de JESUS-CHRIST depuis *Conſtantin*, & ſans compter encore plus de vingt ſchiſmes & de vingt guerres de papes contre papes, & d'évêques contre évêques, les empoiſonnemens, les aſſaſſinats, les rapines des papes *Jean XI*, *Jean XII*, des *Jean XVIII*, des *Grégoire VII*, des *Boniface VIII*, des *Alexandre VI*, & de quelques autres papes qui paſſèrent de ſi loin en ſcélérateſſe les *Néron* & les *Caligula*. Enfin il remarque que cette épouvantable chaîne preſque perpétuelle de guerres de religion, pendant quatorze cents années, n'a jamais ſubſiſté que chez les chrétiens, & qu'aucun peuple, hors eux, n'a fait couler une goutte de ſang pour des argumens de théologie.

On eſt forcé d'accorder à M. *Fréret* que tout cela eſt vrai. Mais en feſant le dénombrement des crimes qui ont éclaté, il oublie les vertus qui ſe ſont cachées ; il oublie ſurtout que les horreurs infernales dont il fait un ſi prodigieux étalage, ſont l'abus de la religion chrétienne, & n'en ſont pas l'eſprit. Si JESUS-CHRIST n'a pas détruit le péché ſur la terre, qu'eſt-ce que cela prouve ? On en pourrait inférer tout au plus, avec les janſéniſtes, que JESUS-CHRIST n'eſt pas venu pour tous, mais pour pluſieurs, *pro vobis & pro multis*. Mais ſans comprendre les hauts myſtères, contentons-nous de les adorer, & ſurtout n'accuſons pas cet homme illuſtre d'avoir été athéiſte.

De Boulanger.

NOUS aurions plus de peine à justifier le sieur *Boulanger*, directeur des ponts & chaussées. Son *Christianisme dévoilé* n'est pas écrit avec la méthode & la profondeur d'érudition & de critique qui caractérisent le savant *Fréret*. *Boulanger* est un philosophe audacieux qui remonte aux sources sans daigner sonder les ruisseaux. Ce philosophe est aussi chagrin qu'intrépide. Les horreurs dont tant d'Eglises chrétiennes se sont souillées depuis leur naissance; les lâches barbaries des magistrats qui ont immolé tant d'honnêtes citoyens aux prêtres; les princes qui, pour leur plaire, ont été d'infames persécuteurs; tant de folies dans les querelles ecclésiastiques, tant d'abominations dans ces querelles, les peuples égorgés ou ruinés, les trônes de tant de prêtres composés des dépouilles, & cimentés du sang des hommes; ces guerres affreuses de religion dont le christianisme seul a inondé la terre; ce chaos énorme d'absurdités & de crimes, remue l'imagination du sieur *Boulanger* avec une telle puissance qu'il va, dans quelques endroits de son livre, jusqu'à douter de la Providence divine. Fatale erreur que les bûchers de l'inquisition, & nos guerres religieuses excuseraient peut-être si elle pouvait être excusable. Mais nul prétexte ne peut justifier l'athéisme. Quand tous les chrétiens se seraient égorgés les uns les autres, quand ils auraient dévoré les entrailles de leurs frères assassinés pour des argumens, quand il ne resterait qu'un seul chrétien sur la terre, il faudrait

qu'en regardant le soleil il reconnût & adorât l'être éternel ; il pourrait dire dans sa douleur : Mes pères & mes frères ont été des monstres, mais DIEU est DIEU.

De Montesquieu.

LE plus modéré & le plus fin des philosophes a été le président de *Montesquieu*. Il ne fut que plaisant dans ses *Lettres persanes;* il fut délié & profond dans son *Esprit des lois*. Cet ouvrage rempli d'ailleurs de choses excellentes, & de fautes, semble fondé sur la loi naturelle & sur l'indifférence des religions : c'est-là surtóut ce qui lui fit tant de partisans & tant d'ennemis. Mais les ennemis cette fois furent vaincus par les philosophes. Un cri long-temps retenu s'éleva de tous côtés. On vit enfin à découvert les progrès du théisme qui jetait depuis long-temps de profondes racines. La sorbonne voulut censurer l'*Esprit des lois;* mais elle sentit qu'elle serait censurée par le public, elle garda le silence. Il n'y eut que quelques misérables écrivains obscurs, comme un abbé *Guyon* & un jésuite, qui dirent des injures au président de *Montesquieu*, & ils en devinrent plus obscurs encore, malgré la célébrité de l'homme qu'ils attaquaient. Ils auraient rendu plus de service à notre religion, s'ils avaient combattu avec des raisons ; mais ils ont été de mauvais avocats d'une bonne cause.

De la Métrie.

DEPUIS ce temps, ce fut un déluge d'écrits contre le chriſtianiſme. Le médecin *la Métrie*, le meilleur commentateur de *Boerhaave*, abandonna la médecine du corps, pour ſe donner, diſait-il, à la médecine de l'ame. Mais ſon *Homme machine* fit voir aux théologiens qu'il ne donnait que du poiſon. Il était lecteur du roi de Pruſſe, & membre de ſon académie de Berlin. Le monarque, content de ſes mœurs & de ſes ſervices, ne daigna pas ſonger ſi *la Métrie* avait eu des opinions erronées en théologie, il ne penſa qu'au phyſicien, à l'académicien; & en cette qualité *la Métrie* eut l'honneur que ce héros philoſophe daignât faire ſon éloge funéraire. Cet éloge fut lu à l'académie par un ſecrétaire de ſes commandemens. Un roi gouverné par un jéſuite eût pu proſcrire *la Métrie* & ſa mémoire; un roi qui n'était gouverné que par la raiſon, ſépara le philoſophe de l'impie, & laiſſant à DIEU le ſoin de punir l'impiété, protégea & loua le mérite.

Du curé Meſlier.

LE curé *Meſlier* eſt le plus ſingulier phénomène qu'on ait vu parmi tous ces météores funeſtes à la religion chrétienne. Il était curé du village d'Etrepigni en Champagne près de Rocroy, & deſſervait auſſi une petite paroiſſe annexe nommée *But*. Son père était un ouvrier en ſerge du village de Mazerni dépendant du duché de Rethel. Cet homme de

mœurs irréprochables, & affidu à tous fes devoirs, donnait tous les ans aux pauvres de fes paroiffes ce qui lui reftait de fon revenu. Il mourut en 1733, âgé de cinquante-cinq ans. On fut bien furpris de trouver chez lui trois gros manufcrits de trois cents foixante & fix feuillets chacun, tous trois de fa main, & fignés de lui, intitulés *mon teftament*. Il avait écrit fur un papier gris qui enveloppait un des trois exemplaires adreffés à fes paroiffiens, ces paroles remarquables :

„ J'ai vu & reconnu les erreurs, les abus, les „ vanités, les folies, les méchancetés des hommes. „ Je les hais & détefte ; je n'ai ofé le dire pendant „ ma vie, mais je le dirai au moins en mourant ; „ & c'eft afin qu'on le fache que j'écris ce préfent „ mémoire, afin qu'il puiffe fervir de témoignage „ à la vérité à tous ceux qui le verront & qui le „ liront, fi bon leur femble. „

Le corps de l'ouvrage eft une réfutation naïve & groffière de tous nos dogmes fans en excepter un feul. Le ftyle eft très-rebutant, tel qu'on devait l'attendre d'un curé de village. Il n'avait eu d'autre fecours pour compofer cet étrange écrit, contre la Bible & contre l'Eglife, que la Bible elle-même & quelques pères. Des trois exemplaires il y en eut un que le grand-vicaire de Rheims retint : un autre fut envoyé à M. le garde-des-fceaux *Chauvelin* : le troifième refta au greffe de la juftice du lieu. Le comte de *Cailus* eut quelque temps entre les mains une de ces trois copies, & bientôt après il y en eut plus de cent dans Paris que l'on vendait dix louis la pièce. Plufieurs curieux confervent encore ce trifte & dangereux

monument. Un prêtre qui s'accuſe en mourant d'avoir profeſſé & enſeigné la religion chrétienne, fit une impreſſion plus forte ſur les eſprits que les *Penſées de Paſcal.*

On devait plutôt, ce me ſemble, réfléchir ſur le travers d'eſprit de ce mélancolique prêtre, qui voulait délivrer ſes paroiſſiens du joug d'une religion prêchée vingt ans par lui-même. Pourquoi adreſſer ce teſtament à des hommes agreſtes qui ne ſavaient pas lire? & s'ils avaient pu lire, pourquoi leur ôter un joug ſalutaire, une crainte néceſſaire qui ſeule peut prévenir les crimes ſecrets? La croyance des peines & des récompenſes après la mort eſt un frein dont le peuple a beſoin. La religion bien épurée ſerait le premier lien de la ſociété.

Ce curé voulait anéantir toute religion, & même la naturelle. Si ſon livre avait été bien fait, le caractère dont l'auteur était revêtu en aurait trop impoſé aux lecteurs. On en a fait pluſieurs petits abrégés, dont quelques-uns ont été imprimés; ils ſont heureuſement purgés du poiſon de l'athéiſme.

Ce qui eſt encore plus ſurprenant, c'eſt que dans le même temps il y eut un curé de Bonne-nouvelle auprès de Paris, qui oſa de ſon vivant écrire contre la religion qu'il était chargé d'enſeigner: il fut exilé ſans bruit par le gouvernement. Son manuſcrit eſt d'une rareté extrême.

Long-temps avant ce temps-là l'évêque du Mans *Lavardin* avait donné en mourant un exemple non moins ſingulier; il ne laiſſa pas à la vérité de teſtament contre la religion qui lui avait procuré un évêché; mais il déclara qu'il la déteſtait; il refuſa

les facremens de l'Eglife, & jura qu'il n'avait jamais confacré le pain & le vin en difant la meffe, ni eu aucune intention de baptifer les enfans & de donner les ordres quand il avait baptifé des chrétiens & ordonné des diacres & des prêtres. Cet évêque fe fefait un plaifir malin d'embarraffer tous ceux qui auraient reçu de lui les facremens de l'Eglife : il riait en mourant des fcrupules qu'ils auraient, & il jouiffait de leurs inquiétudes : on décida qu'on ne rebaptiferait & qu'on ne réordonnerait perfonne ; mais quelques prêtres fcrupuleux fe firent ordonner une feconde fois. Du moins l'évêque *Lavardin* ne laiffa point après lui de monument contre la religion chrétienne, c'était un voluptueux qui riait de tout, au lieu que le curé *Meflier* était un homme fombre & un enthoufiafte ; d'une vertu rigide, il eft vrai, mais plus dangereux par cette vertu même.

LETTRE VIII.

Sur l'Encyclopédie.

MONSEIGNEUR,

VOTRE alteffe demande quelques détails fur l'Encyclopédie; j'obéis à vos ordres. Cet immenfe projet fut conçu par meffieurs *Diderot* & d'*Alembert*, deux philofophes qui font honneur à la France ; l'un a été diftingué par les générofités de l'impératrice de Ruffie, & l'autre par le refus d'une fortune éclatante offerte par cette impératrice, mais que fa

philoſophie même ne lui a pas permis d'accepter. M. le chevalier de *Jaucourt*, d'une ancienne maiſon qu'il illuſtre par ſes vaſtes connaiſſances comme par ſes vertus, ſe joignit à ces deux ſavans, & ſe ſignala par un travail infatigable.

Ils furent aidés par M. le comte d'*Hérouville*, lieutenant-général des armées du roi, profondément inſtruit de tous les arts qui peuvent tenir à votre grand art de la guerre ; par M. le comte de *Treſſan* auſſi lieutenant-général, dont les différens mérites ſont univerſellement reconnus ; par M. de *St Lambert* ancien officier, qui en feſant des vers mieux que *Chapelle*, n'en a pas moins approfondi ce qui regarde les armes. Pluſieurs autres officiers-généraux ont donné d'excellens mémoires de tactique.

D'habiles ingénieurs ont enrichi ce dictionnaire de tout ce qui concerne l'attaque & la défenſe des places. Des préſidens & des conſeillers des parlemens ont fourni pluſieurs articles ſur la juriſprudence. Enfin, il n'y a point de ſcience, d'art, de profeſſion, dont les plus grands maîtres n'aient à l'envi enrichi ce dictionnaire. C'eſt le premier exemple & le dernier peut-être ſur la terre, qu'une foule d'hommes ſupérieurs ſe ſoient empreſſés ſans aucun intérêt, ſans aucune vue particulière, ſans même celle de la gloire, (puiſque quelques-uns ſe ſont cachés) à former ce dépôt immortel des connaiſſances de l'eſprit humain.

Cet ouvrage fut entrepris ſous les auſpices & ſous les yeux du comte d'*Argenſon*, miniſtre d'Etat capable de l'entendre & digne de le protéger. Le veſtibule de ce prodigieux édifice eſt un diſcours préliminaire

composé par M. d'*Alembert*. J'ose dire hardiment que ce discours, applaudi de toute l'Europe, parut supérieur à la méthode de *Descartes*, & égal à tout ce que l'illustre chancelier *Bacon* avait écrit de mieux. S'il y a dans le corps de l'ouvrage des articles frivoles, & d'autres qui sentent plutôt le déclamateur que le philosophe, ce défaut est bien réparé par la quantité prodigieuse d'articles profonds & utiles. Les éditeurs ne purent refuser quelques jeunes gens qui voulurent, dans cette collection, mettre leurs essais à côté des chefs-d'œuvre des maîtres : on laissa gâter ce grand ouvrage par politesse ; c'est le sallon d'*Apollon* où des peintres médiocres ont quelquefois mêlé leurs tableaux à ceux des *Vanlo* & des *Lemoine*. Mais votre altesse a bien dû s'apercevoir, en parcourant l'Encyclopédie, que cet ouvrage est précisément le contraire des autres collections, c'est-à-dire, que le bon l'emporte de beaucoup sur le mauvais.

Vous sentez bien que dans une ville telle que Paris, plus remplie de gens de lettres que ne le furent jamais Athènes & Rome, ceux qui ne furent pas admis à cette entreprise importante s'élevèrent contr'elle. Les jésuites commencèrent ; ils avaient voulu travailler aux articles de théologie, & ils avaient été refusés. Il n'en fallait pas plus pour accuser les encyclopédistes d'irréligion, c'est la marche ordinaire. Les jansénistes voyant que leurs rivaux sonnaient l'alarme ne restèrent pas tranquilles. Il fallait bien montrer plus de zèle que ceux auxquels ils avaient tant reproché une morale commode.

Si les jésuites crièrent à l'impiété, les jansénistes

hurlèrent. Il ſe trouva un convulſionnaire ou convulſioniſte nommé *Abraham Chaumeix*, qui préſenta à des magiſtrats une accuſation en forme, intitulée *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, dont le premier tome paraiſſait à peine ; c'était un étrange aſſemblage que ces mots de *préjugé*, qui ſignifie proprement illuſion, & *légitime* qui ne convient qu'à ce qui eſt raiſonnable. Il pouſſa ſes préjugés très-illégitimes juſqu'à dire que ſi le venin ne paraiſſait pas dans le premier volume, on l'apercevrait ſans doute dans les ſuivans. Il rendait les encyclopédiſtes coupables, non pas de ce quils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient.

Comme il faut des témoins dans un procès criminel, il produiſait *St Auguſtin* & *Cicéron ;* & ces témoins étaient d'autant plus irréprochables qu'on ne pouvait convaincre *Abraham Chaumeix* d'avoir eu avec eux le moindre commerce. Les cris de quelques énergumènes, joints à ceux de cet inſenſé, excitèrent une aſſez longue perſécution ; mais qu'eſt-il arrivé ? la même choſe qu'à la ſaine philoſophie, à l'émétique, à la circulation du ſang, à l'inoculation : tout cela fut proſcrit pendant quelque temps, & a triomphé enfin de l'ignorance, de la bêtiſe & de l'envie ; le *Dictionnaire encyclopédique*, malgré ſes défauts, a ſubſiſté ; & *Abraham Chaumeix* eſt allé cacher ſa honte à Moſcou. On dit que l'impératrice l'a forcé à être ſage ; c'eſt un des prodiges de ſon règne.

LETTRE IX.

Sur les Juifs.

DE tous ceux qui ont attaqué la religion chrétienne dans leurs écrits, les Juifs feraient peut-être les plus à craindre; & si on ne leur oppofait pas les miracles de notre Seigneur JESUS-CHRIST, il ferait fort difficile à un favant médiocre de leur tenir tête. Ils fe regardent comme les fils aînés de la maifon, qui en perdant leur héritage ont confervé leurs titres. Ils ont employé une fagacité profonde à expliquer toutes les prophéties à leur avantage. Ils prétendent que la loi de *Moïfe* leur a été donnée pour être éternelle, qu'il eft impoffible que DIEU ait changé, & qu'il fe foit parjuré; que notre Sauveur lui-même en eft convenu. Ils nous objectent que felon JESUS-CHRIST aucun point, aucun iota de la loi ne doit être tranfgreffé; que JESUS était venu pour accomplir la loi, & non pour l'abolir; qu'il en a obfervé tous les commandemens; qu'il a été circoncis; qu'il a gardé le fabbat, folemnifé toutes les fêtes; qu'il eft né juif, qu'il a vécu juif, qu'il eft mort juif; qu'il n'a jamais inftitué une religion nouvelle; que nous n'avons pas une feule ligne de lui; que c'eft nous, & non pas lui, qui avons fait la religion chrétienne.

Il ne faut pas qu'un chrétien hafarde de difputer contre un juif, à moins qu'il ne fache la langue hébraïque comme fa langue maternelle: ce qui feul peut le mettre en état d'entendre les prophéties &

de répondre aux rabins. Voici comme s'exprime *Joseph Scaliger* dans ses *Excerpta.* „ Les Juifs sont „ subtils ; que *Justin* a écrit misérablement contre „ *Triphon !* & *Tertullien* plus mal encore ! Qui veut „ réfuter les Juifs, doit connaître à fond le judaïsme. „ Quelle honte ! Les chrétiens écrivent contre les „ chrétiens, & n'osent écrire contre les Juifs. „

Le *Toldos Jeschut* est le plus ancien écrit juif qui nous ait été transmis contre notre religion. C'est une vie de JESUS-CHRIST toute contraire à nos saints Evangiles ; elle paraît être du premier siècle, & même écrite avant les Evangiles ; car l'auteur ne parle pas d'eux, & probablement il aurait tâché de les réfuter s'il les avait connus. Il fait JESUS fils adultérin de *Miriah* ou *Mariah* & d'un soldat nommé *Joseph Pander ;* il raconte que lui & *Judas* voulurent chacun se faire chef de secte ; que tous deux semblaient opérer des prodiges par la vertu du nom de *Jéhova* qu'ils avaient appris à prononcer comme il le faut pour faire les conjurations. C'est un ramas de rêveries rabiniques fort au-dessous des *Mille & une nuits. Origène* le réfuta, & c'était le seul qui le pouvait faire ; car il fut presque le seul père grec savant dans la langue hébraïque.

Les juifs théologiens n'écrivirent guère plus raisonnablement jusqu'au onzième siècle : alors éclairés par les Arabes devenus la seule nation savante, ils mirent plus de jugement dans leurs ouvrages : ceux du rabin *Aben-Esra* furent très-estimés : il fut chez les Juifs le fondateur de la raison autant qu'on la peut admettre dans les disputes de ce genre. *Spinosa* s'est beaucoup servi de ses ouvrages.

Long-temps après *Aben-Efra*, vint *Maimonides* au treizième fiècle : il eut encore plus de réputation. Depuis ce temps-là jufqu'au feizième, les Juifs êurent des livres intelligibles, & par conféquent dangereux ; ils en imprimèrent quelques-uns dès la fin du fiècle quinzième. Le nombre de leurs manufcrits était confidérable. Les théologiens chrétiens craignirent la féduction ; ils firent brûler les livres juifs fur lefquels ils purent mettre la main ; mais ils ne purent ni trouver tous les livres, ni convertir jamais un feul homme de cette religion. On a vu, il eft vrai, quelques juifs feindre d'abjurer, tantôt par avarice, tantôt par terreur ; mais aucun n'a jamais embraffé le chriftianifme de bonne foi : un carthaginois aurait plutôt pris le parti de Rome qu'un juif ne fe ferait fait chrétien. *Orobio* parle de quelques rabins efpagnols & arabes qui abjurèrent & devinrent évêques en Efpagne ; mais il fe garde bien de dire qu'ils euffent renoncé de bonne foi à leur religion.

Les Juifs n'ont point écrit contre le mahométifme ; ils ne l'ont pas à beaucoup près dans la même horreur que notre doctrine ; la raifon en eft évidente ; les mufulmans ne font point un Dieu de JESUS-CHRIST.

Par une fatalité qu'on ne peut affez déplorer, plufieurs favans chrétiens ont quitté leur religion pour le judaïfme. *Rittangel* profeffeur des langues orientales à Konigsberg, dans le dix-feptième fiècle, embraffa la loi mofaïque. *Antoine*, miniftre à Genève, fut brûlé pour avoir abjuré le chriftianifme en faveur du judaïfme en 1632. Les Juifs le comptent parmi

les martyrs qui leur ſont le plus d'honneur. Il fallait que ſa malheureuſe perſuaſion fût bien forte, puiſqu'il aima mieux ſouffrir le plus affreux ſupplice que ſe rétracter.

On lit dans le *Niſſachon Vetus*, c'eſt-à-dire le livre de l'ancienne victoire, un trait concernant la ſupériorité de la loi moſaïque ſur la chrétienne & ſur la perſane, qui eſt bien dans le goût oriental. Un roi ordonne à un juif, à un galiléen & à un mahométan de quitter chacun ſa religion, & leur laiſſe la liberté de choiſir une des deux autres ; mais s'ils ne changent pas, le bourreau eſt là qui va leur trancher la tête. Le chrétien dit : Puiſqu'il faut mourir ou changer, j'aime mieux être de la religion de *Moïſe* que de celle de *Mahomet*, car les chrétiens ſont plus anciens que les muſulmans, & les Juifs plus anciens que JESUS ; je me fais donc juif. Le mahométan dit : Je ne puis me faire chien de chrétien, j'aime encore mieux me faire chien de juif, puiſque ces juifs ont le droit de primauté. Sire, dit le juif, votre majeſté voit bien que je ne puis embraſſer ni la loi du chrétien, ni celle du mahométan, puiſque tous deux ont donné la préférence à la mienne. Le roi fut touché de cette raiſon, renvoya ſon bourreau, & ſe fit juif. Tout ce qu'on peut inférer de cette hiſtoriette, c'eſt que les princes ne doivent pas avoir des bourreaux pour apôtres.

Cependant les Juifs ont eu des docteurs rigides & ſcrupuleux, qui ont craint que leurs compatriotes ne ſe laiſſaſſent ſubjuguer par les chrétiens. Il y a eu entre autres un rabin nommé *Beccai*, dont voici les paroles : *Les ſages défendent de prêter de l'argent à un chrétien, de*

peur que le créancier ne ſoit corrompu par le débiteur. Mais un juif peut emprunter d'un chrétien ſans crainte d'être ſéduit par lui, car le débiteur évite toujours ſon créancier.

Malgré ce beau conſeil, les Juifs ont toujours prêté à une groſſe uſure aux chrétiens, & n'en ont pas été plus convertis.

Après le fameux *Niſſachon Vetus*, nous avons la relation de la diſpute du rabin *Zéchiel*, & du dominicain frère *Paul* dit *Ciriaque*. C'eſt une conférence tenue entre ces deux ſavans hommes en 1263 en préſence de dom *Jacques* roi d'Arragon & de la reine ſa femme. Cette conférence eſt très-mémorable. Les deux athlètes étaient ſavans dans l'hébreu & dans l'antiquité. Le *Talmud*, le *Targum*, les archives du ſanhédrin étaient ſur la table. On expliquait en eſpagnol les endroits conteſtés. *Zéchiel* ſoutenait que JESUS avait été condamné ſous le roi *Alexandre Jannée*, & non ſous *Hérode* le tétrarque, conformément à ce qui eſt rapporté dans le *Toldos Jeſchut* & dans le *Talmud*. Vos Evangiles, diſait-il, n'ont été écrits que vers le commencement de votre ſecond ſiècle, & ne ſont point authentiques comme notre *Talmud*. Nous n'avons pu crucifier celui dont vous nous parlez du temps d'*Hérode* le tétrarque, puiſque nous n'avions pas alors le droit du glaive: nous ne pouvons l'avoir crucifié, puiſque ce ſupplice n'était point en uſage parmi nous? Notre *Talmud* porte que celui qui périt du temps de *Jannée* fut condamné à être lapidé. Nous ne pouvons pas plus croire vos Evangiles que les lettres prétendues de *Pilate* que vous avez ſuppoſées. Il était aiſé de renverſer cette

vaine érudition rabinique. La reine finit la dispute en demandant aux juifs pourquoi ils puaient ?

Ce même *Zéchiel* eût encore plusieurs autres conférences dont un de ses disciples nous rend compte. Chaque parti s'attribua la victoire, quoiqu'elle ne pût être que du côté de la vérité.

Le *Rempart de la foi* écrit par un juif nommé *Isaac*, trouvé en Afrique, est bien supérieur à la relation de *Zéchiel*, qui est très-confuse, & remplie de puérilités. *Isaac* est méthodique & très-bon dialecticien : jamais l'erreur n'eut peut-être un plus grand appui. Il a rassemblé sous cent propositions toutes les difficultés que les incrédules ont prodiguées depuis.

C'est là qu'on voit les objections contre les deux généalogies de JESUS-CHRIST qui sont différentes l'une de l'autre.

Contre les citations des passages des prophètes qui ne se trouvent point dans les livres juifs.

Contre la divinité de JESUS-CHRIST, qui n'est pas expressément annoncée dans les Evangiles, mais qui n'en est pas moins prouvée par les saints conciles.

Contre l'opinion que JESUS n'avait point de frères ni de sœurs.

Contre les différentes relations des évangélistes que l'on a cependant conciliées.

Contre l'histoire du *Lazare*.

Contre les prétendues falsifications des anciens livres canoniques.

Enfin les incrédules les plus déterminés n'ont presque rien allégué qui ne soit dans ce *Rempart de la foi* du rabin *Isaac*. On ne peut faire un crime aux Juifs d'avoir essayé de soutenir leur antique religion aux dépens

dépens de la nôtre : on ne peut que les plaindre ; mais quels reproches ne doit-on pas faire à ceux qui ont profité des disputes des chrétiens & des Juifs pour combattre l'une & l'autre religion ! Plaignons ceux qui effrayés de dix-sept siècles de contradictions, & lassés de tant de disputes, se sont jetés dans le théisme, & n'ont voulu admettre qu'un Dieu avec une morale pure. S'ils ont conservé la charité, ils ont abandonné la foi ; ils ont cru être hommes au lieu d'être chrétiens. Ils devaient être soumis, & ils n'ont aspiré qu'à être sages ! Mais combien la folie de la croix est-elle supérieure à cette sagesse ! comme dit l'apôtre *Paul*.

D'Orobio.

Orobio était un rabin si savant qu'il n'avait donné dans aucune des rêveries qu'on reproche à tant d'autres rabins ; profond sans être obscur, possédant les belles-lettres, homme d'un esprit agréable, & d'une extrême politesse. *Philippe Limborch*, théologien du parti des arminiens dans Amsterdam, fit connaissance avec lui vers l'an 1685 : ils disputèrent longtemps ensemble, mais sans aucune aigreur, & comme deux amis qui veulent s'éclairer. Les conversations éclaircissent bien rarement les sujets qu'on traite ; il est difficile de suivre toujours le même objet & de ne pas s'égarer ; une question en amène une autre. On est tout étonné au bout d'un quart d'heure de se trouver hors de sa route. Ils prirent le parti de mettre par écrit les objections & les réponses, qu'ils firent ensuite imprimer tous deux en 1687. C'est peut-être la

première dispute entre deux théologiens dans laquelle on ne se soit pas dit des injures ; au contraire, les deux adversaires se traitent l'un & l'autre avec respect.

Limborch réfute les sentimens du très-savant & très-illustre juif, qui réfute avec les mêmes formules les opinions du très-savant & très-illustre chrétien. *Orobio* même ne parle jamais de JESUS-CHRIST qu'avec la plus grande circonspection. Voici le précis de la dispute.

Orobio soutient d'abord que jamais il n'a été ordonné aux Juifs par leur loi de croire à un messie.

Qu'il n'y a aucun passage dans l'ancien Testament qui fasse dépendre le salut d'Israël de la foi au messie.

Qu'on ne trouve nulle part qu'Israël ait été menacé de n'être plus le peuple choisi s'il ne croyait pas au futur messie.

Que dans aucun endroit il n'est dit que la loi Judaïque soit l'ombre & la figure d'une autre loi ; qu'au contraire il est dit par-tout que la loi de *Moïse* doit être éternelle.

Que tout prophète même qui ferait des miracles pour changer quelque chose à la loi mosaïque, devait être puni de mort.

Qu'à la vérité quelques prophètes ont prédit aux Juifs dans leurs calamités, qu'ils auraient un jour un libérateur ; mais que ce libérateur ferait le soutien de la loi mosaïque au lieu d'en être le destructeur.

Que les Juifs attendent toujours un messie, lequel sera un roi puissant & juste.

Qu'une preuve de l'immutabilité éternelle de la religion mosaïque est que les Juifs dispersés sur toute la terre n'ont jamais cependant changé une seule

virgule à leur loi, & que les Israëlites de Rome, d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Pologne, de Turquie, de Perse, ont constamment tenu la même doctrine depuis la prise de Jérusalem par *Titus*, sans que jamais il se soit élevé parmi eux la plus petite secte qui se soit écartée d'une seule observance, & d'une seule opinion de la nation israëlite.

Qu'au contraire, les chrétiens ont été divisés entre eux dès la naissance de leur religion.

Qu'ils sont encore partagés en beaucoup plus de sectes qu'ils n'ont d'Etats, & qu'il se sont poursuivis à feu & à sang les uns les autres pendant plus de douze siècles entiers; que si l'apôtre *Paul* trouva bon que les Juifs continuassent à observer tous les préceptes de leur loi, les chrétiens d'aujourd'hui ne devaient pas leur reprocher de faire ce que l'apôtre *Paul* leur a permis.

Que ce n'est point par haine & par malice qu'Israël n'a point reconnu JESUS; que ce n'est point par des vues basses & charnelles que les Juifs sont attachés à leur loi ancienne; qu'au contraire, ce n'est que dans l'espoir des biens célestes qu'ils lui sont fidelles, malgré les persécutions des Babyloniens, des Syriens, des Romains, magré leur dispersion & leur opprobre, malgré la haine de tant de nations, & que l'on ne doit point appeler *charnel* un peuple entier qui est le martyr de DIEU depuis près de quarante siècles.

Que ce sont les chrétiens qui ont attendu des biens charnels, témoin presque tous les premiers pères de l'Eglise qui ont espéré de vivre mille ans dans une nouvelle Jérusalem au milieu de l'abondance & de toutes les délices du corps.

Qu'il eſt impoſſible que les Juifs aient crucifié le vrai meſſie, attendu que les prophètes diſent expreſſément que le meſſie viendra purger Iſraël de tout péché, qu'il ne laiſſera pas une ſeule ſouillure en Iſraël ; que ce ſerait le plus horrible péché & la plus abominable ſouillure, ainſi que la contradiction la plus palpable, que DIEU envoyât ſon meſſie pour être crucifié.

Que les préceptes du Décalogue étant parfaits, toute nouvelle miſſion était entièrement inutile.

Que la loi moſaïque n'a jamais eu aucun ſens myſtique.

Que ce ſerait tromper les hommes de leur dire des choſes que l'on devrait entendre dans un ſens différent de celui dans lequel elles ont été dites.

Que les apôtres chrétiens n'ont jamais égalé les miracles de *Moïſe*.

Que les évangéliſtes & les apôtres n'étaient point des hommes ſimples, puiſque *Luc* était médecin, que *Paul* avait étudié ſous *Gamaliel*, dont les Juifs ont conſervé les écrits.

Qu'il n'y avait point du tout de ſimplicité & d'idiotiſme à ſe faire apporter tout l'argent de leurs néophytes ; que *Paul*, loin d'être un homme ſimple, uſa du plus grand artifice en venant ſacrifier dans le temple, & en jurant devant *Feſtus Agrippa* qu'il n'avait rien fait contre la circonciſion, & contre la loi du judaïſme.

Qu'enfin les contradictions qui ſe trouvent dans les Evangiles prouvent que ces livres n'ont pu être inſpirés de DIEU.

Limborch répond à toutes ces aſſertions par les

argumens les plus forts que l'on puisse employer. Il eut tant de confiance dans la bonté de sa cause qu'il ne balança pas à faire imprimer cette célèbre dispute ; mais comme il était du parti des arminiens, celui des gomaristes le persécuta : on lui reprocha d'avoir exposé les vérités de la religion chrétienne à un combat dont ses ennemis pourraient triompher. *Orobio* ne fut point persécuté dans la synagogue.

D'Uriel Acosta.

IL arriva à *Uriel Acosta* dans Amsterdam à peu près la même chose qu'à *Spinosa* : il quitta dans Amsterdam le judaïsme pour la philosophie. Un espagnol & un anglais s'étant adressés à lui pour se faire juifs, il les détourna de ce dessein, & leur parla contre la religion des Hébreux : il fut condamné à recevoir trente-neuf coups de fouet à la colonne, & à se prosterner ensuite sur le seuil de la porte ; tous les assistans passèrent sur son corps.

Il fit imprimer cette aventure dans un petit livre que nous avons encore, & c'est là qu'il professe n'être ni juif, ni chrétien, ni mahométan, mais adorateur d'un DIEU. Son petit livre est intitulé : *Exemplaire de la vie humaine.* Le même *Limborch* réfuta *Uriel Acosta*, comme il avait réfuté *Orobio* ; & le magistrat d'Amsterdam ne se mêla en aucune manière de ces querelles.

LETTRE X.

Sur Spinosa.

MONSEIGNEUR,

IL me femble qu'on a fouvent auffi mal jugé la perfonne de *Spinofa* que fes ouvrages. Voici ce qu'on dit de lui dans deux dictionnaires hiftoriques :

„ *Spinofa* avait un tel défir de s'immortalifer, „ qu'il eût facrifié volontiers à cette gloire la vie „ préfente, eût-il fallu être mis en pièces par un „ peuple mutiné : les abfurdités du fpinofifme ont „ été parfaitement réfutées par *Jean Bredembourg* „ bourgeois de Roterdam. „

Autant de mots, autant de fauffetés. *Spinofa* était précifément le contraire du portrait qu'on trace de lui. On doit détefter fon athéifme, mais on ne doit pas mentir fur fa perfonne. Jamais homme ne fut plus éloigné en tout fens de la vaine gloire, il le faut avouer ; ne le calomnions pas en le condamnant. Le miniftre *Colerus*, qui habita long-temps la propre chambre où *Spinofa* mourut, avoue, avec tous fes contemporains, que *Spinofa* vécut toujours dans une profonde retraite, cherchant à fe dérober au monde, ennemi de toute fuperfluité, modefte dans la converfation, négligé dans fes habillemens, travaillant de fes mains, ne mettant jamais fon nom à aucun de fes ouvrages : ce n'eft pas là le caractère d'un ambitieux de gloire.

A l'égard de *Bredembourg*, loin de le réfuter parfaitement bien, j'ose croire qu'il le réfuta parfaitement mal : j'ai lu cet ouvrage, & j'en laisse le jugement à quiconque comme moi aura la patience de le lire. *Bredembourg* fut si loin de confondre nettément *Spinosa*, que lui-même, effrayé de la faiblesse de ses réponses, devint malgré lui le disciple de celui qu'il avait attaqué : grand exemple de la misère & de l'inconstance de l'esprit humain.

La vie de *Spinosa* est écrite assez en détail, & assez connue pour que je n'en rapporte rien ici. Que votre altesse me permette seulement de faire avec elle une réflexion sur la manière dont ce juif jeune encore fut traité par la synagogue. Accusé par deux jeunes gens de son âge de ne pas croire à *Moïse*, on commença, pour le remettre dans le bon chemin, par l'assassiner d'un coup de couteau au sortir de la comédie ; quelques-uns disent au sortir de la synagogue ; ce qui est plus vraisemblable.

Après avoir manqué son corps, on ne voulut pas manquer son ame ; il fut procédé à l'excommunication majeure, au grand anathème, au chammata. *Spinosa* prétendit que les Juifs n'étaient pas en droit d'exercer cette espèce de jurisdiction dans Amsterdam. Le conseil de ville renvoya la décision de cette affaire au consistoire des pasteurs ; ceux-ci conclurent que si la synagogue avait ce droit, le consistoire en jouirait à plus forte raison : le consistoire donna gain de cause à la synagogue.

Spinosa fut donc proscrit par les Juifs avec la grande cérémonie : le chantre juif entonna les paroles d'exécration ; on sonna du cor, on renversa goutte à

goutte des bougies noires dans une cuve pleine de ſang ; on dévoua *Benoît Spinoſa* à *Belzébuth*, à *Sathan* & à *Aſtaroth*, & toute la ſynagogue cria *Amen !*

Il eſt étrange qu'on ait permis un tel acte de juriſdiction qui reſſemble plutôt à un ſabbat de ſorciers qu'à un jugement intègre. On peut croire que, ſans le coup de couteau & ſans les bougies noires éteintes dans le ſang, *Spinoſa* n'eût jamais écrit contre *Moïſe* & contre DIEU. La perſécution irrite ; elle enhardit quiconque ſe ſent du génie ; elle rend irréconciliable celui que l'indulgence aurait retenu.

Spinoſa renonça au judaïſme, mais ſans ſe faire jamais chrétien. Il ne publia ſon traité des cérémonies ſuperſtitieuſes, autrement *Tractatus theologico-politicus*, qu'en 1670, environ huit ans après ſon excommunication. On a prétendu trouver dans ce livre les ſemences de ſon athéiſme, par la même raiſon qu'on trouve toujours la phyſionomie mauvaiſe à un homme qui a fait une méchante action. Ce livre eſt ſi loin de l'athéiſme, qu'il y eſt ſouvent parlé de JESUS-CHRIST comme de l'envoyé de DIEU. Cet ouvrage eſt très-profond, & le meilleur qu'il ait fait ; j'en condamne ſans doute les ſentimens, mais je ne puis m'empêcher d'en eſtimer l'érudition. C'eſt lui, ce me ſemble, qui a remarqué le premier que le mot hébreu *Ruhag*, que nous traduiſons par *ame*, ſignifiait chez les Juifs le vent, le ſouffle, dans ſon ſens naturel ; que tout ce qui eſt grand portait le nom de divin ; les cèdres de DIEU ; les vents de DIEU ; la mélancolie de *Saül*, mauvais eſprit de DIEU ; les hommes vertueux, enfans de DIEU.

C'eſt lui qui le premier a développé le dangereux

fyftème d'*Aben-Efra*, que le Pentateuque n'a point été écrit par *Moïfe*, ni le livre de Jofué par *Jofué :* ce n'eft que d'après lui que *le Clerc*, plufieurs théologiens de Hollande, & le célèbre *Newton*, ont embraffé ce fentiment.

Newton diffère de lui feulement en ce qu'il attribue à *Samuel* les livres de *Moïfe*, au lieu que *Spinofa* en fait *Efdras* auteur. On peut voir toutes les raifons que *Spinofa* donne de fon fyftème dans fon VIII, IX & X^e^ chapitres ; on y trouve beaucoup d'exactitude dans la chronologie ; une grande fcience de l'hiftoire, du langage & des mœurs de fon ancienne patrie ; plus de méthode & de raifonnement que dans tous les rabins enfemble. Il me femble que peu d'écrivains avant lui avaient prouvé nettement que les Juifs reconnaiffaient des prophètes chez les Gentils : en un mot, il a fait un ufage coupable de fes lumières, mais il en avait de très-grandes.

Il faut chercher l'athéifme dans les anciens philofophes ; on ne le trouve à découvert que dans les œuvres pofthumes de *Spinofa*. Son traité de l'athéifme n'étant point fous ce titre, & étant écrit dans un latin obfcur, & d'un ftyle très-fec, M. le comte de *Boulainvilliers* l'a réduit en français fous le titre de *Réfutation de Spinofa :* nous n'avons que le poifon, *Boulainvilliers* n'eut pas le temps apparemment de donner l'antidote.

Peu de gens ont remarqué que *Spinofa*, dans fon funefte livre, parle toujours d'un être infini & fuprême ; il annonce DIEU en voulant le détruire. Les argumens dont *Bayle* l'accable me paraîtraient fans replique, fi en effet *Spinofa* admettait un DIEU ; car ce DIEU

n'étant que l'immenſité des choſes, ce DIEU étant à la fois la matière & la penſée, il eſt abſurde, comme *Bayle* l'a très-bien prouvé, de ſuppoſer que DIEU ſoit à la fois agent & patient, cauſe & ſujet, feſant le mal & le ſouffrant; s'aimant, ſe haïſſant lui-même; ſe tuant, ſe mangeant. Un bon eſprit, ajoute *Bayle*, aimerait mieux cultiver la terre avec les dents & les ongles, que de cultiver une hypothèſe auſſi choquante & auſſi abſurde; car, ſelon *Spinoſa*, ceux qui diſent, les Allemands ont tué dix mille turcs, parlent mal & fauſſement; ils doivent dire, DIEU modifié en dix mille allemands, a tué DIEU modifié en dix mille turcs.

Bayle a très-grande raiſon ſi *Spinoſa* reconnaît un DIEU; mais le fait eſt qu'il n'en reconnaît point du tout, & qu'il ne s'eſt ſervi de ce mot ſacré que pour ne pas trop effaroucher les hommes.

Entêté de *Deſcartes*, il abuſe de ce mot également célébre & inſenſé de *Deſcartes : Donnez-moi du mouvement & de la matière, & je vais former un monde.*

Entêté encore de l'idée incompréhenſible & antiphyſique, que tout eſt plein, il s'eſt imaginé qu'il ne peut exiſter qu'une ſeule ſubſtance, un ſeul pouvoir qui raiſonne dans les hommes, ſent & ſe ſouvient dans les animaux, étincèle dans le feu, coule dans les eaux, roule dans les vents, gronde dans le tonnerre, végète ſur la terre, eſt étendu dans tout l'eſpace.

Selon lui, tout eſt néceſſaire, tout eſt éternel; la création eſt impoſſible; point de deſſein dans la ſtructure de l'univers, dans la permanence des eſpèces & dans la ſucceſſion des individus. Les oreilles ne

ſont plus faites pour entendre, les yeux pour voir, le cœur pour recevoir & chaſſer le ſang, l'eſtomac pour digérer, la cervelle pour penſer, les organes de la génération pour donner la vie ; & des deſſeins divins ne ſont que les effets d'une néceſſité aveugle.

Voilà au juſte le ſyſtème de *Spinoſa*. Voilà, je crois, les côtés par leſquels il faut attaquer ſa citadelle, citadelle bâtie, ſi je ne me trompe, ſur l'ignorance de la phyſique, & ſur l'abus le plus monſtrueux de la métaphyſique.

Il ſemble, & on doit s'en flatter, qu'il y ait aujourd'hui peu d'athées. L'auteur de la Henriade a dit : *Un catéchiſte annonce* DIEU *aux enfans, & Newton le démontre aux ſages*. Plus on connaît la nature, plus on adore ſon auteur.

L'athéiſme ne peut faire aucun bien à la morale, & peut lui faire beaucoup de mal. Il eſt preſque auſſi dangereux que le fanatiſme. Vous êtes, Monſeigneur, également éloigné de l'un & de l'autre, & c'eſt ce qui autoriſe la liberté que j'ai priſe de mettre la vérité ſous vos yeux ſans aucun déguiſement. J'ai répondu à toutes vos queſtions, depuis ce bouffon ſavant de *Rabelais* juſqu'au téméraire métaphyſicien *Spinoſa*.

J'aurais pu joindre à cette liſte une foule de petits livres qui ne ſont guère connus que des bibliothécaires ; mais j'ai craint qu'en multipliant le nombre des coupables, je ne paruſſe diminuer l'iniquité. J'eſpère que le peu que j'ai dit affermira votre alteſſe dans ſes ſentimens pour nos dogmes & pour nos écritures, quand elle verra qu'elles n'ont été combattues que par des ſtoïciens entêtés, par des ſavans enflés de leur ſcience, par des gens du monde qui

ne connaiſſent que leur vaine raiſon, par des plaiſans qui prennent des bons mots pour des argumens, par des théologiens enfin qui au lieu de marcher dans les voies de DIEU ſe ſont égarés dans leurs propres voies.

Encore une fois, ce qui doit conſoler une ame auſſi noble que la vôtre, c'eſt que le théiſme, qui perd aujourd'hui tant d'ames, ne peut jamais nuire ni à la paix des Etats, ni à la douceur de la ſociété. La controverſe a fait couler par-tout le ſang, & le théiſme l'a étanché. C'eſt un mauvais remède, je l'avoue, mais il a guéri les plus cruelles bleſſures. Il eſt excellent pour cette vie, s'il eſt déteſtable pour l'autre. Il damne ſurement ſon homme, mais il le rend paiſible.

Votre pays a été autrefois en feu pour des argumens, le théiſme y a porté la concorde. Il eſt clair que ſi *Poltrot*, *Jacques Clément*, *Jaurigni*, *Balthazar Gerard*, *Jean Châtel*, *Damiens*, *le jéſuite Malagrida*, &c. &c. &c. avaient été des théiſtes, il y aurait eu moins de princes aſſaſſinés.

A Dieu ne plaiſe que je veuille préférer le théiſme à la ſainte religion des *Ravaillacs*, des *Damiens*, des *Malagrida* qu'ils ont méconnue & outragée ! Je dis ſeulement qu'il eſt plus agréable de vivre avec des théiſtes qu'avec des *Ravaillacs* & des *Brinvilliers* qui vont à confeſſe ; & ſi votre alteſſe n'eſt pas de mon avis, j'ai tort.

CONSEILS

A UN JOURNALISTE,

Sur la philosophie, l'histoire, le théâtre, les pièces de poësie, les mélanges de littérature, les anecdotes littéraires, les langues & le style.

L'OUVRAGE périodique auquel vous avez dessein de travailler, Monsieur, peut très-bien réussir, quoiqu'il y en ait déjà trop de cette espèce. Vous me demandez comment il faut s'y prendre pour qu'un tel journal plaise à notre siècle & à la postérité. Je vous répondrai en deux mots : *Soyez impartial.* Vous avez la science & le goût ; si avec cela vous êtes juste, je vous prédis un succès durable. Notre nation aime tous les genres de littérature, depuis les mathématiques jusqu'à l'épigramme. Aucun des journaux ne parle communément de la partie la plus brillante des belles-lettres, qui sont les pièces de théâtre, ni de tant de jolis ouvrages de poësie, qui soutiennent tous les jours le caractère aimable de notre nation. Tout peut entrer dans votre espèce de journal, jusqu'à une chanson qui sera bien faite, rien n'est à dédaigner. La Grèce, qui se vante d'avoir fait naître *Platon*, se glorifie encore d'*Anacréon* ; & *Cicéron* ne fait point oublier *Catulle*.

Sur la philosophie.

VOUS savez assez de géométrie & de physique pour rendre un compte exact des livres de ce genre ; & vous avez assez d'esprit pour en parler avec cet art qui leur ôte leurs épines, sans les charger de fleurs qui ne leur conviennent pas.

Je vous conseillerais surtout, quand vous serez des extraits de philosophie, d'exposer d'abord au lecteur une espèce d'abrégé historique des opinions qu'on propose, ou des vérités qu'on établit.

Par exemple, s'agit-il de l'opinion du *vide*, dites en deux mots comment *Epicure* croyait le prouver, montrez comment *Gassendi* l'a rendu plus vraisemblable, exposez les degrés infinis de probabilité que *Newton* a ajoutés enfin à cette opinion, par ses raisonnemens, par ses observations, & par ses calculs.

S'agit-il d'un ouvrage sur la nature de l'*air* ? Il est bon de montrer d'abord qu'*Aristote* & tous les philosophes ont connu sa pesanteur, mais non son degré de pesanteur. Beaucoup d'ignorans qui voudraient au moins savoir l'histoire des sciences, les gens du monde, les jeunes étudians verront avec avidité par quelle raison & par quelles expériences le grand *Galilée* combattit le premier l'erreur d'*Aristote* au sujet de l'*air ;* avec quel art *Torricelli* le pesa, ainsi qu'on pèse un poids dans une balance ; comment on connut son ressort ; comment enfin les admirables expériences de MM. *Hale* & *Boerhaave* ont découvert des effets de l'*air*, qu'on est presque forcé d'attribuer à des propriétés de la matière, inconnues jusqu'à nos jours.

Paraît-il un livre hériſſé de calculs & de problèmes ſur la *lumière*? Quel plaiſir ne faites-vous pas au public de lui montrer les faibles idées que l'éloquente & ignorante Grèce avait de la *réfraction*, ce qu'en dit l'arabe *Alhazen*, le ſeul géomètre de ſon temps; ce que devine *Antonio de Dominis*; ce que *Deſcartes* met habilement & géométriquement en uſage, quoiqu'en ſe trompant; ce que découvre ce *Grimaldi*, qui a trop peu vécu; enfin, ce que *Newton* pouſſe juſqu'aux vérités les plus déliées & les plus hardies auxquelles l'eſprit humain puiſſe atteindre, vérités qui nous font voir un nouveau monde, mais qui laiſſent encore un nuage derrière elles.

Compoſera-t-on quelque ouvrage ſur la *gravitation* des aſtres, ſur cette admirable partie des démonſtrations de *Newton*? Ne vous aura-t-on pas obligation ſi vous rendez l'hiſtoire de cette *gravitation* des aſtres, depuis *Copernic* qui l'entrevit, depuis *Kepler* qui oſa l'annoncer comme par inſtinct, juſqu'à *Newton* qui a démontré à la terre étonnée, qu'elle pèſe ſur le ſoleil & le ſoleil ſur elle?

Rapportez à *Deſcartes* & à *Harrot* l'art d'appliquer l'algèbre à la meſure des courbes, le calcul intégral & différentiel à *Newton*, & enſuite à *Leibnitz*. Nommez dans l'occaſion les inventeurs de toutes les découvertes nouvelles. Que votre ouvrage ſoit un regiſtre fidelle de la gloire des grands-hommes.

Surtout, en expoſant des opinions, en les appuyant, en les combattant, évitez les paroles injurieuſes qui irritent un auteur, & ſouvent toute une nation, ſans éclairer perſonne. Point d'animoſité, point d'ironie. Que diriez-vous d'un avocat-général, qui en réſumant

tout un procès, outragerait par des mots piquans la partie qu'il condamne ? Le rôle d'un journaliste n'est pas si respectable, mais son devoir est à peu près le même. Vous ne croyez point l'harmonie préétablie, faudra-t-il pour cela décrier *Leibnitz* ? Insulterez-vous à *Locke*, parce qu'il croit DIEU assez puissant pour pouvoir donner, s'il le veut, la pensée à la matière ? Ne croyez-vous pas que DIEU, qui a tout créé, peut rendre cette matière & ce don de penser éternels ? que s'il a créé nos ames, il peut encore créer des millions d'êtres différens de la matière & de l'ame ; qu'ainsi le sentiment de *Locke* est respectueux pour la Divinité, sans être dangereux pour les hommes ? Si *Bayle*, qui savait beaucoup, a beaucoup douté, songez qu'il n'a jamais douté de la nécessité d'être honnête homme. Soyez-le donc avec lui, & n'imitez point ces petits esprits qui outragent par d'indignes injures un illustre mort, qu'ils n'auraient osé attaquer pendant sa vie.

Sur l'histoire.

CE que les journalistes aiment peut-être le mieux à traiter, ce sont les morceaux d'histoire ; c'est-là ce qui est le plus à la portée de tous les hommes, & le plus de leur goût. Ce n'est pas que dans le fond on ne soit aussi curieux pour le moins de connaître la nature, que de savoir ce qu'a fait *Sesostris* ou *Bacchus* ; mais il en coûte de l'application pour examiner, par exemple, par quelle machine on pourrait fournir beaucoup d'eau à la ville de Paris, ce qui nous importe pourtant assez ; & on n'a qu'à ouvrir les yeux pour lire les anciens contes qui nous sont transmis sous le nom d'*histoires*,

d'*hiſtoires*, leſquels on nous répète tous les jours, & qui ne nous importent guère.

Si vous rendez compte de l'hiſtoire ancienne, proſcrivez, je vous en conjure, toutes ces déclamations contre certains conquérans. Laiſſez *Juvénal* & *Boileau* donner du fond de leur cabinet des ridicules à *Alexandre*, qu'ils euſſent fatigué d'encens s'ils euſſent vécu ſous lui ; qu'ils appellent *Alexandre* inſenſé, vous, philoſophe impartial, regardez dans *Alexandre* ce capitaine-général de la Grèce, ſemblable à peu près à un *Scanderbeg*, à un *Huniade*, chargé comme eux de venger ſon pays, mais plus heureux, plus grand, plus poli, & plus magnifique. Ne le faites pas voir ſeulement ſubjuguant tout l'empire de l'ennemi des Grecs, & portant ſes conquêtes juſqu'à l'Inde, où s'étendait la domination de *Darius* : mais repréſentez-le donnant des lois au milieu de la guerre, formant des colonies, établiſſant le commerce, fondant Alexandrie & Scanderon, qui ſont aujourd'hui le centre du négoce de l'Orient. C'eſt par-là ſurtout qu'il faut conſidérer les rois, & c'eſt ce qu'on néglige. Quel bon citoyen n'aimera pas mieux qu'on l'entretienne des villes & des ports que *Céſar* a bâtis, du calendrier qu'il a réformé, &c. que des hommes qu'il a fait égorger ?

Inſpirez ſurtout aux jeunes gens plus de goût pour l'hiſtoire des temps récens, qui eſt pour nous de néceſſité, que pour l'ancienne, qui n'eſt que de curioſité ; qu'ils ſongent que la moderne a l'avantage d'être plus certaine, par cela même qu'elle eſt moderne.

Je voudrais ſurtout que vous recommandaſſiez de

commencer férieufement l'étude de l'hiftoire, au fiècle qui précède immédiatement *Charles-Quint*, *Léon X*, *François I.* C'eft là qu'il fe fait dans l'efprit humain, comme dans notre monde, une révolution qui a tout changé.

Le beau fiècle de *Louis XIV* achève de perfectionner ce que *Léon X*, tous les *Médicis*, *Charles-Quint*, *François I* avaient commencé. Je travaille depuis long-temps à l'hiftoire de ce dernier fiècle, qui doit être l'exemple des fiècles à venir; j'effaie de faire voir le progrès de l'efprit humain, & de tous les arts, fous *Louis XIV*. Puiffé-je, avant de mourir, laiffer ce monument à la gloire de ma nation! J'ai bien des matériaux pour élever cet édifice; je ne manque point de mémoires fur les avantages que le grand *Colbert* a procurés & voulait faire à la nation & au monde, fur la vigilance infatigable, fur la prévoyance d'un miniftre de la guerre né pour être le miniftre d'un conquérant, fur les révolutions arrivées dans l'Europe, fur la vie privée de *Louis XIV* qui a été dans fon domeftique l'exemple des hommes, comme il a été quelquefois celui des rois. J'ai des mémoires fur des fautes inféparables de l'humanité, dont je n'aime à parler que parce qu'elles font valoir les vertus; & j'applique déjà à *Louis XIV* ce beau mot de *Henri IV* qui difait à l'ambaffadeur dom Pèdre: *Quoi donc! votre maître n'a-t-il pas affez de vertu pour avoir des défauts?* Mais j'ai peur de n'avoir ni le temps ni la force de conduire ce grand ouvrage à fa fin.

Je vous prierai de bien faire fentir que fi nos hiftoires modernes écrites par des contemporains font plus certaines en général que toutes les hiftoires

anciennes, elles ſont quelquefois plus douteuſes dans les détails; je m'explique. Les hommes diffèrent entre eux d'état, de parti, de religion. Le guerrier, le magiſtrat, le janſéniſte, le moliniſte ne voient point les mêmes faits avec les mêmes yeux; c'eſt le vice de tous les temps. Un carthaginois n'eût point écrit les guerres puniques dans l'eſprit d'un romain, & il eût reproché à Rome la mauvaiſe foi dont Rome accuſait Carthage. Nous n'avons guère d'hiſtoriens anciens qui aient écrit les uns contre les autres ſur le même événement : ils auraient répandu le doute ſur des choſes que nous prenons aujourd'hui pour inconteſtables. Quelque peu vraiſemblables qu'elles ſoient, nous les reſpectons pour deux raiſons, parce qu'elles ſont anciennes, & parce qu'elles n'ont point été contredites.

Nous autres hiſtoriens contemporains, nous ſommes dans un cas bien différent; il nous arrive ſouvent la même choſe qu'aux puiſſances qui ſont en guerre. On a fait à Vienne, à Londres, à Verſailles, des feux de joie pour des batailles que perſonne n'avait gagnées: chaque parti chante victoire, chacun a raiſon de ſon côté. Voyez que de contradictions ſur *Marie Stuart*, ſur les guerres civiles d'Angleterre, ſur les troubles de Hongrie, ſur l'établiſſement de la religion proteſtante, ſur le concile de Trente. Parlez de la révocation de l'édit de Nantes à un bourgmeſtre hollandais, c'eſt une tyrannie imprudente; conſultez un miniſtre de la cour de France, c'eſt une politique ſage. Que dis-je? la même nation, au bout de vingt ans, n'a plus les mêmes idées qu'elle avait ſur le même événement & ſur la même perſonne; j'en ai été témoin au ſujet du

ſeu roi *Louis XIV*. Mais quelles contradictions n'aurai-je pas à eſſuyer ſur l'hiſtoire de *Charles XII!* J'ai écrit ſa vie ſingulière ſur les mémoires de M. de *Fabrice* qui a été huit ans ſon favori; ſur les lettres de M. de *Fierville*, envoyé de France auprès de lui ; ſur celles de M. de *Villelongue*, long-temps colonel à ſon ſervice ; ſur celles de M. de *Poniatowski*. J'ai conſulté M. de *Croiſſi* ambaſſadeur de France auprès de ce prince &c. J'apprends à préſent que M. *Norberg*, chapelain de *Charles XII*, écrit une hiſtoire de ſon règne. Je ſuis ſûr que le chapelain aura ſouvent vu les mêmes choſes avec d'autres yeux que le favori & l'ambaſſadeur. Quel parti prendre en ce cas ? celui de me corriger ſur le champ dans les choſes où ce nouvel hiſtorien aura évidemment raiſon, & de laiſſer les autres au jugement des lecteurs déſintéreſſés. Que ſuis-je en tout cela ? je ne ſuis qu'un peintre qui cherche à repréſenter d'un pinceau faible, mais vrai, les hommes tels qu'ils ont été. Tout m'eſt indifférent de *Charles XII* & de *Pierre le grand*, excepté le bien que le dernier a pu faire aux hommes. Je n'ai aucun ſujet de les flatter ni d'en médire. Je les traiterai comme *Louis XIV*, avec le reſpect qu'on doit aux têtes couronnées qui viennent de mourir, & avec le reſpect qu'on doit à la vérité qui ne mourra jamais.

Sur la comédie.

VENONS aux belles-lettres, qui feront un des principaux articles de votre journal. Vous comptez parler beaucoup des pièces de théâtre. Ce projet eſt d'autant plus raiſonnable que le théâtre eſt plus épuré

parmi nous, & qu'il eſt devenu une école de mœurs. Vous vous garderez bien ſans doute de ſuivre l'exemple de quelques écrivains périodiques, qui cherchent à rabaiſſer tous leurs contemporains, & à décourager les arts dont un bon journaliſte doit être le ſoutien. Il eſt juſte de donner la préférence à *Molière* ſur les comiques de tous les temps & de tous les pays; mais ne donnez point d'excluſion. Imitez les ſages Italiens qui placent *Raphaël* au premier rang, mais qui admirent les *Paul Véronèſe*, les *Caraches*, les *Corrèges*, les *Dominicains* &c. *Molière* eſt le premier, mais il ferait injuſte & ridicule de ne pas mettre le Joueur à côté de ſes meilleures pièces. Refuſer ſon eſtime aux Ménechmes, ne pas s'amuſer beaucoup au Légataire univerſel, ferait d'un homme ſans juſtice & ſans goût; & qui ne ſe plaît pas à *Regnard*, n'eſt pas digne d'admirer *Molière.*

Oſez avouer avec courage que beaucoup de nos petites pièces, comme le Grondeur, le Galant jardinier, la Pupille, le Double veuvage, l'Eſprit de contradiction, la Coquette de village, le Florentin &c. ſont au-deſſus de la plupart des petites pièces de *Molière*; je dis au-deſſus, pour la fineſſe des caractères, pour l'eſprit dont la plupart ſont aſſaiſonnées, & même pour la bonne plaiſanterie.

Je ne prétends point ici entrer dans le détail de tant de pièces nouvelles, ni déplaire à beaucoup de monde par des louanges données à peu d'écrivains, qui peut-être n'en feraient pas ſatisfaits; mais je dirai hardiment que quand on donnera des ouvrages pleins de mœurs & où l'on trouve de l'intérêt, comme le Préjugé à la mode; quand les Français feront aſſez

heureux pour qu'on leur donne une pièce telle que le Glorieux, gardez-vous bien de vouloir rabaiffer leur fuccès, fous prétexte que ce ne font pas des comédies dans le goût de *Molière;* évitez ce malheureux entêtement qui ne prend fa fource que dans l'envie; ne cherchez point à profcrire les fcènes attendriffantes qui fe trouvent dans ces ouvrages : car lorfqu'une comédie, outre le mérite qui lui eft propre, a encore celui d'intéreffer, il faut être de bien mauvaife humeur pour fe fâcher qu'on donne au public un plaifir de plus.

J'ofe dire que fi les pièces excellentes de *Molière* étaient un peu plus intéreffantes, on verrait plus de monde à leurs repréfentations; le Mifanthrope ferait auffi fuivi qu'il eft eftimé. Il ne faut pas que la comédie dégénère en tragédie bourgeoife : l'art d'étendre fes limites, fans les confondre avec celles de la tragédie, eft un grand art qu'il ferait beau d'encourager, & honteux de vouloir détruire. C'en eft un que de favoir bien rendre compte d'une pièce de théâtre. J'ai toujours reconnu l'efprit des jeunes gens, au détail qu'ils fefaient d'une pièce nouvelle qu'ils venaient d'entendre; & j'ai remarqué que tous ceux qui s'en acquittaient le mieux, ont été ceux qui depuis ont acquis le plus de réputation dans leurs emplois. Tant il eft vrai qu'au fond l'efprit des affaires, & le véritable efprit des belles-lettres, eft le même.

Expofer en termes clairs & élégans un fujet qui quelquefois eft embrouillé, & fans s'attacher à la divifion des actes, éclaircir l'intrigue & le dénouement, les raconter comme une hiftoire intéreffante, peindre d'un trait les caractères, dire enfuite ce qui a paru

plus ou moins vraisemblable, bien ou mal préparé, retenir les vers les plus heureux, bien saisir le mérite ou le vice général du style, c'est ce que j'ai vu faire quelquefois, mais ce qui est fort rare chez les gens de lettres même qui s'en font une étude : car il est plus facile à certains esprits de suivre leurs propres idées, que de rendre compte de celles des autres.

De la tragédie.

JE dirai à peu près de la tragédie ce que j'ai dit de la comédie. Vous savez quel honneur ce bel art a fait à la France : art d'autant plus difficile, & d'autant plus au-dessus de la comédie, qu'il faut être vraiment poëte pour faire une belle tragédie ; au lieu que la comédie demande seulement quelque talent pour les vers.

Vous, Monsieur, qui entendez si bien *Sophocle* & *Euripide*, ne cherchez point une vaine récompense du travail qu'il vous en a coûté pour les entendre, dans le malheureux plaisir de les préférer, contre votre sentiment, à nos grands auteurs français. Souvenez-vous que quand je vous ai défié de me montrer, dans les tragiques de l'antiquité, des morceaux comparables à certains traits des pièces de *Pierre Corneille*, je dis de ses moins bonnes, vous avouâtes que c'était une chose impossible. Ces traits dont je parle étaient, par exemple, ces vers de la tragédie de Nicomède. Je veux, dit *Prusias*, (*a*)

Ecouter à la fois l'amour & la nature,
Etre père & mari dans cette conjoncture.

(*a*) *Nicomède*, tragédie, acte IV, scène III.

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne ſoyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Eh ! que dois-je être?

NICOMEDE.

Roi.
Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'eſt ni mari ni père.
Il regarde ſon trône & rien de plus. Régnez,
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.

Vous n'infèrerez point que les dernières pièces de ce père du théâtre ſoient bonnes, parce qu'il s'y trouve de ſi beaux éclairs : avouez leur extrême faibleſſe avec tout le public.

Agéſilas & Suréna ne peuvent rien diminuer de l'honneur que Cinna & Polyeucte font à la France. M. de *Fontenelle*, neveu du grand *Corneille*, dit, dans la vie de ſon oncle, que ſi le proverbe, *cela eſt beau comme le Cid*, paſſa trop tôt, il faut s'en prendre aux auteurs qui avaient intérêt à l'abolir. Non, les auteurs ne pouvaient pas plus cauſer la chute du proverbe que celle du Cid. C'eſt *Corneille* lui-même qui le détruit, c'eſt à Cinna qu'il faut s'en prendre. Ne dites point avec l'abbé de *St Pierre*, que dans cinquante ans on ne jouera plus les pièces de *Racine*. Je plains nos enfans, s'ils ne goûtent pas ces chefs-d'œuvre d'élégance. Comment leur cœur ſera-t-il donc fait, ſi *Racine* ne les intéreſſe pas?

Il y a apparence que les bons auteurs du ſiècle de

Louis XIV dureront autant que la langue françaiſe. Mais ne découragez pas leurs ſucceſſeurs, en aſſurant que la carrière eſt remplie, & qu'il n'y a plus de place. *Corneille* n'eſt pas aſſez intéreſſant; ſouvent *Racine* n'eſt pas aſſez tragique. L'auteur de Venceſlas, celui de Radamiſte & d'Electre, avec leurs grands défauts, ont des beautés particulières qui manquent à ces deux grands-hommes; & il eſt à préſumer que ces trois pièces reſteront toujours ſur le théâtre français, puiſqu'elles s'y ſont ſoutenues avec des acteurs différens, car c'eſt la vraie épreuve d'une tragédie. Que dirai-je de Manlius, pièce digne de *Corneille*, & du beau rôle d'*Ariane* & du grand intérêt qui règne dans Amaſis? Je ne vous parlerai point des pièces tragiques faites depuis vingt années : comme j'en ai compoſé quelques-unes, il ne m'appartient pas d'oſer apprécier le mérite des contemporains qui valent mieux que moi; & à l'égard de mes ouvrages de théâtre, tout ce que je peux en dire, & vous prier d'en dire aux lecteurs, c'eſt que je les corrige tous les jours.

Mais quand il paraîtra une pièce nouvelle, ne dites jamais comme l'auteur odieux des *Obſervations* & de tant d'autres brochures : *La pièce eſt excellente*, ou *elle eſt mauvaiſe;* ou *tel acte eſt impertinent, un tel rôle eſt pitoyable.* Prouvez ſolidement ce que vous en penſez, & laiſſez au public le ſoin de prononcer. Soyez ſûr que l'arrêt ſera contre vous toutes les fois que vous déciderez ſans preuve, quand même vous auriez raiſon; car ce n'eſt pas votre jugement qu'on demande, mais le rapport d'un procès que le public doit juger.

Ce qui rendra ſurtout votre journal précieux, c'eſt le ſoin que vous aurez de comparer les pièces nouvelles

avec celles des pays étrangers qui seront fondées sur le même sujet. Voilà à quoi l'on manqua dans le siècle passé, lorsqu'on fit l'examen du Cid : on ne rapporta que quelques vers de l'original espagnol, il fallait comparer les situations. Je suppose qu'on nous donne aujourd'hui Manlius de *la Fosse* pour la première fois, il serait très-agréable de mettre sous les yeux du lecteur la tragédie anglaise dont elle est tirée. Paraît-il quelque ouvrage instructif sur les pièces de l'illustre *Racine*? détrompez le public de l'idée où l'on est que jamais les Anglais n'ont pu admettre le sujet de Phèdre sur leur théâtre. Apprenez aux lecteurs que la Phèdre de *Smith* est une des plus belles pièces qu'on ait à Londres. Apprenez-leur que l'auteur a imité tout de *Racine*, jusqu'à l'amour d'*Hippolyte*; qu'on a joint ensemble l'intrigue de Phèdre & celle de Bajazet, & que cependant l'auteur se vante d'avoir tiré tout d'*Euripide*. Je crois que les lecteurs seraient charmés de voir sous leurs yeux la comparaison de quelques scènes de la Phèdre grecque, de la latine, de la française & de l'anglaise. C'est ainsi à mon gré que la sage & saine critique perfectionnerait encore le goût des Français, & peut-être de l'Europe. Mais quelle vraie critique avons-nous depuis celle que l'académie française fit du Cid, & à laquelle il manque encore autant de choses qu'au Cid même ?

Des pièces de poësie.

VOUS répandrez beaucoup d'agrément sur votre journal, si vous l'ornez de temps en temps de ces petites pièces fugitives marquées au bon coin, dont

les porte-feuilles des curieux ſont remplis. On a des vers du duc de *Nevers*, du comte *Antoine Hamilton* né en France, qui reſpirent tantôt le feu poëtique, tantôt la douce facilité du ſtyle épiſtolaire. On a mille petits ouvrages charmans de MM. *Duſſé*, de *St Aulaire*, de *Ferrand*, de *la Faye*, de *Fieubet*, du préſident *Hénault* & de tant d'autres. Ces ſortes de petits ouvrages dont je vous parle, ſuffiſaient autrefois à faire la réputation des *Voitures*, des *Saraſins*, des *Chapelles*. Ce mérite était rare alors. Aujourd'hui qu'il eſt plus répandu, il donne peut-être moins de réputation, mais il ne fait pas moins de plaiſir aux lecteurs délicats. Nos chanſons valent mieux que celles d'*Anacréon*, & le nombre en eſt étonnant. On en trouve même qui joignent la morale avec la gaieté, & qui, annoncées avec art, n'aviliraient point du tout un journal ſérieux. Ce ſerait perfectionner le goût ſans nuire aux mœurs, de rapporter une chanſon auſſi jolie que celle-ci, qui eſt de l'auteur du Double Veuvage.

Philis plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuſer,
Un jour exigea de Liſandre
Trente moutons pour un baiſer.

Le lendemain nouvelle affaire,
Pour le berger le troc fut bon,
Car il obtint de la bergère
Trente baiſers pour un mouton.

Le lendemain Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuſe de lui rendre
Trente moutons pour un baiſer.

Le lendemain Philis plus ſage,
Aurait donné moutons & chien,
Pour un baiſer que le volage
A Liſette donnait pour rien.

Comme vous n'avez pas tous les jours des livres nouveaux qui méritent votre examen, ces petits morceaux de littérature rempliront très-bien les vides de votre journal. S'il y a quelques ouvrages de proſe ou de poëſie qui faſſent beaucoup de bruit dans Paris, qui partagent les eſprits, & ſur leſquels on ſouhaite une critique éclairée, c'eſt alors qu'il faut oſer ſervir de maître au public ſans le paraître, & le conduiſant comme par la main, lui faire remarquer les beautés ſans emphaſe, & les défauts ſans aigreur. C'eſt alors qu'on aime en vous cette critique qu'on déteſte & qu'on mépriſe dans d'autres.

Un de mes amis examinant trois épîtres de *Rouſſeau* en vers décaſyllabes, qui excitèrent beaucoup de murmure il y a quelque temps, fit de la ſeconde, où tous nos auteurs ſont inſultés, l'examen ſuivant, dont voici un échantillon qui paraît dicté par la juſteſſe & la modération. Voici le commencement de la pièce qu'il examinait.

Tout inſtitut, tout art, toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice,
Doit être auſſi conſéquemment pour tous,
Subordonnée à nos différens goûts.
Mais de ces goûts la diſſemblance extrême,
A le bien prendre, eſt un faible problême;
Et quoi qu'on diſe, on n'en ſaurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.

Par des talens que le travail cultive,
A ce premier pas à pas on arrive ;
Et le public, que ſa bonté prévient,
Pour quelque temps s'y fixe & s'y maintient.
Mais éblouis enfin par l'étincelle
De quelque mode inconnue & nouvelle,
L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait, &c.

Voici l'examen.

Ce premier vers, *Tout inſtitut, tout art, toute police*, ſemble avoir le défaut, je ne dis pas d'être proſaïque, car toutes ces épîtres le ſont, mais d'être une proſe un peu trop faible, & dépourvue d'élégance & de clarté.

La *police* ſemble n'avoir aucun rapport au goût dont il eſt queſtion. De plus, le terme de *police* doit-il entrer dans des vers ?

Conſéquemment eſt à peine admis dans la proſe noble.

Cette répétition du mot *ſubordonnée* ſerait vicieuſe, quand même le terme ſerait élégant ; & ſemble inſupportable, puiſque ce terme eſt une expreſſion plus convenable à des affaires qu'à la poëſie.

La *diſſemblance* ne paraît pas le mot propre. La *diſſemblance des goûts eſt un faible problème :* je ne crois pas que cela ſoit français.

A le bien prendre paraît une expreſſion trop inutile & trop baſſe.

Enfin, il ſemble qu'un *problème* n'eſt ni faible ni fort : il peut être aiſé ou difficile, & ſa ſolution peut être faible, équivoque, erronée.

Et quoi qu'on dise, on n'en saurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.

Non-seulement la poësie aimable s'accommode peu de cet air de dilemme & d'une pareille sécheresse; mais la raison semble peu s'accommoder de voir en huit vers, *que tout art est subordonné à nos différens goûts, & que cependant il n'y a que deux goûts. Arriver au goût pas à pas* est encore, je crois, une façon de parler peu convenable, même en prose.

Et le public, que sa bonté prévient.

Est-ce la bonté du public? est-ce la bonté du goût?

L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait.

1. *Le beau & le laid* sont des expressions réservées au bas comique. 2. Si on aime le laid, ce n'est pas la peine de dire ensuite qu'on préfère le *moins parfait*. 3. Le moindre n'est pas opposé grammaticalement au plus parfait. 4. Le *moindre* est un mot qui n'entre jamais dans la poësie &c.

C'est ainsi que ce critique se fait sentir sans amertume toute la faiblesse de ces épîtres. Il n'y avait pas trente vers dans tous les ouvrages de *Rousseau* faits en Allemagne, qui échappassent à sa juste censure. Et pour mieux instruire les jeunes gens, il comparait à cet ouvrage un autre ouvrage du même auteur sur un sujet de littérature à peu près semblable. Il rapportait les vers de l'épître aux Muses, imitée de *Despréaux*, & cet objet de comparaison achevait de persuader mieux que les discussions les plus solides & les plus subtiles.

De l'expofé de tous ces vers décafyllabes, il prenait occafion de faire voir qu'il ne faut jamais confondre les vers de cinq pieds avec les vers marotiques. Il prouvait que le ftyle qu'on appelle de *Marot*, ne doit être admis que dans une épigramme & dans un conte, comme les figures de *Calot* ne doivent paraître que dans des grotefques. Mais quand il faut mettre la raifon en vers, peindre, émouvoir, écrire élégamment, alors ce mélange monftrueux de la langue qu'on parlait il y a deux cents ans, & de la langue de nos jours, paraît l'abus le plus condamnable qui fe foit gliffé dans la poëfie. *Marot* parlait fa langue, il faut que nous parlions la nôtre. Cette bigarrure eft auffi révoltante pour les hommes judicieux que le ferait l'architecture gothique mêlée avec la moderne. Vous aurez fouvent occafion de détruire ce faux goût. Les jeunes gens s'adonnent à ce ftyle, parce qu'il eft malheureufement facile.

Il en a coûté peut-être à *Defpréaux* pour dire élégamment :

Faites choix d'un cenfeur folide & falutaire,
Que la raifon conduife & le favoir éclaire,
Et dont le crayon fûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on fent faible, & qu'on veut fe cacher.

Mais s'il eft bien difficile, eft-il bien élégant de dire :

Donc fi Phœbus fes échecs vous adjuge,
Pour bien juger confultez tout bon juge.
Pour bien jouer, hantez les bons joueurs,
Surtout craignez le poifon des loueurs,
Acoftez-vous de fidelles critiques.

Ce n'eſt pas qu'il faille condamner des vers familiers dans ces pièces de poëſie; au contraire, ils y ſont néceſſaires, comme les jointures dans le corps humain, ou plutôt comme des repos dans un voyage.

Nam ſermone opus eſt, modò triſti, ſæpè jocoſo,
Defendente vices modò rhetoris, atque poëtæ
Interdum urbani parcentis viribus, atque
Extenuantis eas conſultò.

Tout ne doit pas être orné, mais rien ne doit être rebutant. Un langage obſcur & groteſque n'eſt pas de la ſimplicité, c'eſt de la groſſièreté recherchée.

Des mélanges de littérature & des anecdotes littéraires.

Je raſſemble ici, ſous le nom de *mélanges de littérature*, tous les morceaux détachés d'hiſtoire, d'éloquence, de morale, de critique, & ces petits romans qui paraiſſent ſi ſouvent. Nous avons des chefs-d'œuvre en tous ces genres. Je ne crois pas qu'aucune nation puiſſe ſe vanter d'un ſi grand nombre d'auſſi jolis ouvrages de belles-lettres. Il eſt vrai qu'aujourd'hui ce genre facile produit une foule d'auteurs; on en compterait quatre ou cinq mille depuis cent ans. Mais un lecteur en uſe avec les livres comme un citoyen avec les hommes. On ne vit pas avec tous ſes contemporains, on choiſit quelques amis. Il ne faut pas plus s'effaroucher de voir cent cinquante mille volumes à la bibliothèque du roi, que de ce qu'il y a ſept cents mille hommes dans Paris. Les ouvrages de pure littérature, dans leſquels on trouve ſouvent des choſes agréables, amuſent ſucceſſivement

les

les honnêtes gens, délaſſent l'homme ſérieux dans l'intervalle de ſes travaux, & entretiennent dans la nation cette fleur d'eſprit & cette délicateſſe qui fait ſon caractère.

Ne condamnez point avec dureté tout ce qui ne ſera pas *la Rochefoucauld* ou *la Fayette*, tout ce qui ne ſera pas auſſi parfait que la conſpiration de Veniſe de l'abbé de *St Real*, auſſi plaiſant & auſſi original que la converſation du père *Canaye* & du maréchal d'*Hocquincourt*, écrite par *Charleval*, & à laquelle *St Evremont* a ajouté une fin moins plaiſante, & qui languit un peu; enfin tout ce qui ne ſera pas auſſi naturel, auſſi fin, auſſi gai que le voyage, quoique un peu inégal, de *Bachaumont* & de *la Chapelle*.

Non, ſi primores mæonius tenet
Sedes Homerus, pindaricæ latent
Cæeique & alcoi minaces,
Steſicorique graves camænæ;

Nec ſi quid olim luſit Anacreon,
Delevit ætas, ſpirat adhuc amor,
Vivuntque commiſſi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

Dans l'expoſition que vous ferez de ces ouvrages ingénieux, badinant à leur exemple avec vos lecteurs, & répandant les fleurs avec ces auteurs dont vous parlerez, vous ne tomberez pas dans cette ſévérité de quelques critiques, qui veulent que tout ſoit écrit dans le goût de *Ciceron* ou de *Quintilien*. Ils crient que l'éloquence eſt énervée, que le bon goût eſt perdu, parce qu'on aura prononcé dans une académie un diſcours brillant qui ne ſerait pas convenable au

barreau. Ils voudraient qu'un conte fût écrit du ſtyle de *Bourdaloue*. Ne diſtingueront-ils jamais les temps, les lieux & les perſonnes? Veulent-ils que *Jacob*, dans le Payſan parvenu, s'exprime comme *Péliſſon* ou *Patru*? Une éloquence mâle, noble, ennemie de petits ornemens, convient à tous les grands ouvrages. Une penſée trop fine ſerait une tache dans le *Diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle* de l'éloquent *Boſſuet*. Mais dans un ouvrage d'agrément, dans un compliment, dans une plaiſanterie, toutes les grâces légères, la naïveté ou la fineſſe, les plus petits ornemens, trouvent leur place. Examinons-nous nous-mêmes. Parlons-nous d'affaires, du ton des entretiens d'un repas? Les livres ſont la peinture de la vie humaine, il en faut de ſolides, & on en doit permettre d'agréables.

N'oubliez jamais, en rapportant les traits ingénieux de tous ces livres, de marquer ceux qui ſont à peu près ſemblables chez les autres peuples, ou dans nos anciens auteurs. On nous donne peu de penſées que l'on ne trouve dans *Sénèque*, dans *Gratien*, dans *Montagne*, dans *Bacon*, dans le Spectateur anglais. Les comparer enſemble, (& c'eſt à quoi le goût conſiſte) c'eſt exciter les auteurs à dire, s'il ſe peut, des choſes nouvelles, c'eſt entretenir l'émulation, qui eſt la mère des arts. Quelle ſatisfaction pour un lecteur délicat, de voir d'un coup d'œil ces idées qu'*Horace* a exprimées dans des vers négligés, mais avec des paroles ſi expreſſives, ce que *Deſpréaux* a rendu d'une manière ſi correcte, ce que *Dryden* & *Rocheſter* ont renouvelé avec le feu de leur génie. Il en eſt de ces parallèles comme de l'anatomie comparée, qui fait connaître la nature. C'eſt par-là que vous ferez voir ſouvent, non-

ſeulement ce qu'un auteur a dit, mais ce qu'il aurait pu dire; car ſi vous ne faites que le répéter, à quoi bon faire un journal?

Il y a ſurtout des anecdotes littéraires ſur leſquelles il eſt toujours bon d'inſtruire le public, afin de rendre à chacun ce qui lui appartient. Apprenez, par exemple, au public, que le *chef-d'œuvre d'un inconnu*, ou *Mathanaſius*, eſt de feu M. de *Sallengre*, & d'un illuſtre mathématicien conſommé dans tout genre de littérature, & qui joint l'eſprit à l'érudition, enfin de tous ceux qui travaillaient à la Haye au *Journal littéraire*, & que M. de *St Hiacynte* fournit la chanſon avec beaucoup de remarques. Mais ſi on ajoute à cette plaiſanterie une infame brochure digne de la plus vile canaille, & faite ſans doute par un de ces mauvais français qui vont dans les pays étrangers déshonorer les belles-lettres & leur patrie, faites ſentir l'horreur & le ridicule de cet aſſemblage monſtrueux.

Faites-vous toujours un mérite de venger les bons écrivains des *Zoïles* obſcurs qui les attaquent; démêlez les artifices de l'envie; publiez, par exemple, que les ennemis de notre illuſtre *Racine* firent réimprimer quelques vieilles pièces oubliées, dans leſquelles ils inſérèrent plus de cent vers de ce poëte admirable, pour faire accroire qu'il les avait volés. J'en ai vu une intitulée *St Jean-Baptiſte*, dans laquelle on retrouvait une ſcène preſque entière de *Bérénice*. Ces malheureux, aveuglés par leur paſſion, ne ſentaient pas même la différence des ſtyles, & croyaient qu'on s'y méprendrait; tant la fureur de la jalouſie eſt ſouvent abſurde.

En défendant les bons auteurs contre l'ignorance & l'envie qui leur imputent de mauvais ouvrages, ne

permettez pas non plus qu'on attribue à de grands-hommes des livres peut-être bons en eux-mêmes, mais qu'on veut accréditer par des noms illustres auxquels ils n'appartiennent point. L'abbé de *St Pierre* renouvelle un projet hardi & sujet à d'extrêmes difficultés, il le met sous le nom d'un dauphin de France. Faites voir modestement qu'on ne doit pas, sans de très-fortes preuves, attribuer un tel ouvrage à un prince né pour régner.

Ce projet de la prétendue paix universelle attribué à *Henri IV* par les secrétaires de *Maximilien de Sulli*, qui rédigèrent ses mémoires, ne se trouve en aucun autre endroit. Les mémoires de *Villeroi* n'en disent mot; on n'en voit aucune trace dans aucun livre du temps. Joignez à ce silence la considération de l'état où l'Europe était alors, & voyez si un prince aussi sage qu'*Henri le grand* a pu concevoir un projet d'une exécution impossible.

Si on réimprime, comme on me le mande, le livre fameux connu sous le nom de *Testament politique du cardinal de Richelieu*, montrez combien on doit douter que ce ministre en soit l'auteur.

I. Parce que jamais le manuscrit n'a été vu ni connu chez ses héritiers, ni chez les ministres qui lui succédèrent.

II. Parce qu'il fut imprimé trente ans après sa mort, sans avoir été annoncé auparavant.

III. Parce que l'éditeur n'ose pas seulement dire de qui il tient le manuscrit, ce qu'il est devenu, en quelle main il l'a déposé.

IV. Parce qu'il est d'un style très-différent des autres ouvrages du cardinal de *Richelieu*.

V. Parce qu'on lui fait ſigner ſon nom d'une façon dont il ne ſe ſervait pas.

VI. Parce que dans l'ouvrage il y a beaucoup d'expreſſions & d'idées peu convenables à un grand miniſtre qui parle à un grand roi. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme auſſi poli que le cardinal de *Richelieu* eût appelé la dame d'honneur de la reine *la du Fargis*, comme s'il eût parlé d'une femme publique. Eſt-il vraiſemblable que le miniſtre d'un roi de quarante ans, lui faſſe des leçons plus propres à un jeune dauphin qu'on élève qu'à un monarque âgé de qui l'on dépend ?

Dans le premier chapitre, il prouve qu'il faut être chaſte. Eſt-ce un diſcours bienſéant dans la bouche d'un miniſtre qui avait eu publiquement plus de maîtreſſes que ſon maître, & qui n'était pas ſoupçonné d'être auſſi retenu avec elles ? Dans le ſecond chapitre il avance cette nouvelle propoſition, que la raiſon doit être la règle de la conduite. Dans un autre il dit que l'Eſpagne, en donnant un million par an aux proteſtans, rendait les Indes, qui fourniſſaient cet argent, *tributaires de l'enfer* : expreſſion plus digne d'un mauvais orateur, que d'un miniſtre ſage tel que ce cardinal. Dans un autre, il appelle le duc de Mantoue, *ce pauvre prince*. Enfin, eſt-il vraiſemblable qu'il eût rapporté au roi des bons mots de *Bautru*, & cent minuties pareilles dans un teſtament politique ?

VII. Comment celui qui a fait parler le cardinal de *Richelieu* peut-il lui faire dire (dans les premières pages) que dès qu'il fut appelé au conſeil, il promit au roi d'abaiſſer ſes ennemis, les huguenots & les grands du royaume ? Ne devait-on pas ſe ſouvenir

que le cardinal de *Richelieu*, remis dans le conſeil par les bontés de la reine-mère, n'y fut que le ſecond pendant plus d'un an, & qu'il était alors bien loin d'avoir de l'aſcendant ſur l'eſprit du roi, & d'être premier miniſtre ?

VIII. On prétend (dans le chapitre deuxième du livre premier) que pendant cinq ans le roi dépenſa pour la guerre ſoixante millions par an, qui en valent environ ſix-vingts de notre monnaie, & cela ſans ceſſer de payer les charges de l'Etat, & ſans moyens extraordinaires. Et d'un autre côté (dans le chapitre IX, partie ſeconde) il dit qu'en temps de paix il entrait par an à l'épargne environ trente-cinq millions, dont il fallait encore rabattre beaucoup. Ne paraît-il pas entre ces deux calculs une contradiction évidente ?

IX. Eſt-il d'un miniſtre d'appeler à tout moment les rentes à huit, à ſix, à cinq pour cent, des rentes au denier huit, au denier ſix, au denier cinq ? Le denier cinq eſt vingt pour cent, & le denier vingt eſt cinq pour cent : ce ſont des choſes qu'un apprenti ne confondrait pas.

X. Eſt-il vraiſemblable que le cardinal de *Richelieu* ait appelé les parlemens *cours ſouveraines*, & qu'il propoſe (chapitre IX, part. II) de faire payer la taille à ces cours ſouveraines ?

XI. Eſt-il vraiſemblable qu'il ait propoſé de ſupprimer les gabelles ? & ce projet n'a-t-il pas été fait par un politique oiſif, plutôt que par un homme nourri dans les affaires ?

XII. Enfin, ne voit-on pas combien il eſt incroyable qu'un miniſtre, au milieu de la guerre la plus vive

ait intitulé un chapitre, *Succinte narration des actions du roi jusqu'à la paix?*

Voilà bien des raisons de douter que ce grand ministre soit l'auteur de ce livre. Je me souviens d'avoir entendu dire dans mon enfance à un vieillard très-instruit, que le *Testament politique* était de l'abbé *Bourzeys*, l'un des premiers académiciens, & homme très-médiocre. Mais je crois qu'il est plus aisé de savoir de qui ce livre n'est pas, que de connaître son auteur. Remarquez ici quelle est la faiblesse humaine. On admire ce livre, parce qu'on le croit d'un grand ministre. Si on savait qu'il est de l'abbé de *Bourzeys*, on ne le lirait pas. En rendant ainsi justice à tout le monde, en pesant tout dans une balance exacte, élevez-vous surtout contre la calomnie.

On a vu, soit en Hollande, soit ailleurs, de ces ouvrages périodiques destinés en apparence à instruire, mais composés en effet pour diffamer; on a vu des auteurs que l'appât du gain & la malignité ont transformés en satiriques mercenaires, & qui ont vendu publiquement leurs scandales, comme *Locuste* vendait les poisons. Parmi ceux qui ont ainsi déshonoré les lettres & l'humanité, qu'il me soit permis d'en citer un, qui, pour prix du plus grand service qu'un homme puisse peut-être rendre à un autre homme, s'est déclaré pendant tant d'années mon plus cruel ennemi. On l'a vu imprimer publiquement, distribuer & vendre lui-même un libelle infame, digne de toute la sévérité des lois: on l'a vu ensuite, de la même main dont il avait écrit & distribué ces calomnies, les désavouer presque avec autant de honte qu'il les avait publiées. *Je me croirais déshonoré*, dit-il dans sa déclaration

donnée aux magiſtrats, *je me croirais déshonoré, ſi j'avais eu la moindre part à ce libelle, entièrement calomnieux, écrit contre un homme pour qui j'ai tous les ſentimens d'eſtime &c.* Signé *l'abbé* DESFONTAINES.

C'eſt à ces extrémités malheureuſes qu'on eſt réduit, lorſqu'on fait de l'art d'écrire un ſi déteſtable uſage.

J'ai lu dans un livre qui porte le titre de *Journal*, qu'il n'eſt pas étonnant que les jéſuites prennent quelquefois le parti de l'illuſtre Wolf, parce que les jéſuites ſont tous athées.

Parlez avec courage contre ces exécrables injuſtices, & faites ſentir à tous les auteurs de ces infamies, que le mépris & l'horreur du public ſeront éternellement leur partage.

Sur les langues.

IL faut qu'un bon journaliſte ſache au moins l'anglais & l'italien, car il y a beaucoup d'ouvrages de génie dans ces langues, & le génie n'eſt preſque jamais traduit. Ce ſont, je crois, les deux langues de l'Europe les plus néceſſaires à un Français. Les Italiens ſont les premiers qui aient retiré les arts de la barbarie; & il y a tant de grandeur, tant de force d'imagination juſque dans les fautes des Anglais, qu'on ne peut trop conſeiller l'étude de leur langue.

Il eſt triſte que le grec ſoit négligé en France, mais il n'eſt pas permis à un journaliſte de l'ignorer. Sans cette connaiſſance, il y a un grand nombre de mots français dont il n'aura jamais qu'une idée

confuse ; car depuis l'arithmétique jusqu'à l'astronomie, quel est le terme d'art qui ne dérive de cette langue admirable ? A peine y a-t-il un muscle, une veine, un ligament dans notre corps, une maladie, un remède dont le nom ne soit grec. Donnez-moi deux jeunes gens, dont l'un saura cette langue, & dont l'autre l'ignorera ; que ni l'un ni l'autre n'ait la moindre teinture d'anatomie ; qu'ils entendent dire qu'un homme est malade d'un *diabétès*, qu'il faut faire à celui-ci une *paracentèse*, que cet autre a une *anchilose* ou un *bubonocèle ;* celui qui sait le grec entendra tout d'un coup de quoi il s'agit, parce qu'il voit de quoi ces mots sont composés ; l'autre ne comprendra absolument rien.

Plusieurs mauvais journalistes ont osé donner la préférence à l'Iliade de *la Motte* sur l'Iliade d'*Homère*. Certainement, s'ils avaient lu *Homère* en sa langue, ils eussent vu que la traduction est autant au-dessous de l'original, que *Segrais* est au-dessous de *Virgile*.

Un journaliste versé dans la langue grecque, pourra-t-il s'empêcher de remarquer, dans les traductions que *Toureil* a faites de *Démosthènes*, quelques faiblesses au milieu de ses beautés ? *Si quelqu'un*, dit le traducteur, *vous demande : messieurs les Athéniens, avez-vous la paix ? Non de par Jupiter*, répondez-vous ; *nous avons la guerre avec Philippe.* Le lecteur, sur cet exposé, pourrait croire que *Démosthènes* plaisante à contre-temps ; que ces termes familiers, & réservés pour le bas comique, *messieurs les Athéniens, de par Jupiter*, répondent à de pareilles expressions grecques. Il n'en est pourtant rien, & cette faute appartient toute entière au traducteur. Ce sont mille petites

inadvertences pareilles qu'un journaliſte éclairé peut faire obſerver, pourvu qu'en même temps il remarque encore plus les beautés.

Il ſerait à ſouhaiter que les ſavans dans les langues orientales nous euſſent donné des journaux des livres de l'Orient. Le public ne ſerait pas dans la profonde ignorance où il eſt de l'hiſtoire de la plus grande partie de notre globe; nous nous accoutumerions à réformer notre chronologie ſur celle des Chinois; nous ſerions plus inſtruits de la religion de *Zoroaſtre*, dont les ſectateurs ſubſiſtent encore quoique ſans patrie, à peu près comme les juifs, & quelques autres ſociétés ſuperſtitieuſes répandues de temps immémorial dans l'Aſie; on connaîtrait les reſtes de l'ancienne philoſophie indienne; on ne donnerait plus le nom faſtueux d'*hiſtoire univerſelle* à des recueils de quelques fables d'Egypte, des révolutions d'un pays grand comme la Champagne nommé la *Grèce*, & du peuple romain, qui, tout étendu & tout victorieux qu'il a été, n'a jamais eu ſous ſa domination tant d'Etats que le peuple de *Mahomet*, & qui n'a jamais conquis la dixième partie du monde.

Mais auſſi, que votre amour pour les langues étrangères ne vous faſſe pas mépriſer ce qui s'écrit dans votre patrie; ne ſoyez point comme ce faux délicat à qui *Pétrone* a fait dire:

Ales phaſiacis petita Colchis,
Atque afræ volucres placent palato,
Quidquid quæritur optimum videtur.

On ne trouva de poëte français dans la bibliothèque de l'abbé de *Longuerue*, qu'un tome de *Malherbe*. Je

voudrais encore une fois, en fait de belles-lettres, qu'on fût de tous les pays, mais furtout du fien. J'appliquerai à ce fujet des vers de M. de *la Motte*, car il en a quelquefois fait d'excellens.

> C'eft par l'étude que nous fommes
> Contemporains de tous les hommes,
> Et citoyens de tous les lieux.

Du ftyle d'un journalifte.

QUANT au ftyle d'un journalifte, *Bayle* eft peut-être le premier modèle, s'il vous en faut un; c'eft le plus profond dialecticien qui ait jamais écrit, c'eft prefque le feul compilateur qui ait du goût. Cependant dans fon ftyle toujours clair & naturel, il y a trop de négligence, trop d'oubli des bienféances, trop d'incorrection. Il eft diffus: il fait à la vérité converfation avec fon lecteur, comme *Montagne*, & en cela il charme tout le monde; mais il s'abandonne à une molleffe de ftyle, & aux expreffions triviales d'une converfation trop fimple; & en cela il rebute fouvent l'homme de goût.

En voici un exemple qui me tombe fous la main, c'eft l'article d'*Abailard* dans fon dictionnaire. *Abailard*, dit-il, *s'amufait plus à tâtonner & à baifer fon écolière, qu'à lui expliquer un auteur*. Un tel défaut lui eft trop familier, ne l'imitez pas.

> Nul chef-d'œuvre par vous écrit jufqu'aujourd'hui,
> Ne vous donne le droit de faillir comme lui.

N'employez jamais un mot nouveau, à moins qu'il n'ait ces trois qualités: d'être néceffaire, intelligible

& ſonore. Des idées nouvelles, ſurtout en phyſique, exigent des expreſſions nouvelles. Mais ſubſtituer à un mot d'uſage un autre mot qui n'a que le mérite de la nouveauté, ce n'eſt pas enrichir la langue, c'eſt la gâter. Le ſiècle de *Louis XIV* mérite ce reſpect des Français, que jamais ils ne parlent une autre langue que celle qui a fait la gloire de ces belles années.

Un des plus grands défauts des ouvrages de ce ſiècle, c'eſt le mélange des ſtyles, & ſurtout de vouloir parler des ſciences comme on en parlerait dans une converſation familière. Je vois les livres les plus ſérieux déshonorés par des expreſſions qui ſemblent recherchées par rapport au ſujet, mais qui ſont en effet baſſes & triviales. Par exemple, *la nature fait les frais de cette dépenſe. Il faut mettre ſur le compte du vitriol romain un mérite dont nous* feſons *honneur à l'antimoine.* Un ſyſtème *de miſe. Adieu l'intelligence des courbes, ſi on néglige le calcul &c.*

Ce défaut vient d'une origine eſtimable; on craint le pédantiſme, on veut orner des matières un peu ſèches: mais *in vitium ducit culpæ fuga ſi caret arte.* Il me ſemble que tous les honnêtes gens aiment mieux cent fois un homme lourd, mais ſage, qu'un mauvais plaiſant. Les autres nations ne tombent guère dans ce ridicule. La raiſon en eſt que l'on y craint moins qu'en France, d'être ce que l'on eſt. En Allemagne, en Angleterre, un phyſicien eſt phyſicien, en France il veut encore être plaiſant. *Voiture* fut le premier qui eut de la réputation par ſon ſtyle familier. On s'écriait: Cela s'appelle *écrire en homme du monde, en homme de cour, voilà le ton de la bonne compagnie.* On voulut

enſuite écrire ſur des choſes ſérieuſes de ce ton de la bonne compagnie, lequel ſouvent ne ferait pas ſupportable dans une lettre.

Cette manie a infecté pluſieurs écrits, d'ailleurs raiſonnables. Il y a en cela plus de pareſſe encore que d'affectation; car ces expreſſions plaiſantes qui ne ſignifient rien, & que tout le monde répète ſans penſer, ces lieux communs ſont plus aiſés à trouver qu'une expreſſion énergique & élégante. Ce n'eſt point avec la familiarité du ſtyle épiſtolaire, c'eſt avec la dignité du ſtyle de *Cicéron*, qu'on doit traiter la philoſophie. *Mallebranche*, moins pur que *Cicéron*, mais plus fort & plus rempli d'images, me paraît un grand modèle dans ce genre; & plût à Dieu qu'il eût établi des vérités auſſi ſolidement qu'il a expoſé ſes opinions avec éloquence!

Locke, moins élevé que *Mallebranche*, peut-être trop diffus, mais plus élégant, s'exprime toujours dans ſa langue avec netteté & avec grâce. Son ſtyle eſt charmant, *puroque ſimillimus amni.* Vous ne trouvez dans ces auteurs aucune envie de briller à contre-temps, aucune pointe, aucun artifice. Ne les ſuivez point ſervilement, *ô imitatores ſervum pecus!* mais, à leur exemple, rempliſſez-vous d'idées profondes & juſtes. Alors les mots viennent aiſément, *rem verba ſequuntur.* Remarquez que les hommes qui ont le mieux penſé, ſont auſſi ceux qui ont le mieux écrit.

Si la langue françaiſe doit bientôt ſe corrompre, cette altération viendra de deux ſources; l'une eſt le ſtyle affecté des auteurs qui vivent en France; l'autre eſt la négligence des écrivains qui réſident dans les

pays étrangers. Les papiers publics & les journaux sont infectés continuellement d'expressions impropres, auxquelles le public s'accoutume à force de les relire.

Par exemple, rien n'est plus commun dans les gazettes que cette phrase : Nous apprenons que les assiégeans *auraient* un tel jour battu en brèche : on dit que les deux armées se *seraient* approchées ; au lieu de, les deux armées se *sont* approchées, les assiégeans *ont battu* en brèche &c.

Cette construction très-vicieuse est imitée du style barbare qu'on a malheureusement conservé dans le barreau & dans quelques édits. On fait, dans ces pièces, parler au roi un langage gothique. Il dit : On nous *aurait* remontré, au lieu de, on nous *a* remontré ; Lettres *Royaux*, au lieu de Lettres *Royales : Voulons* & *nous plaît*, au lieu de toute autre phrase plus méthodique & plus grammaticale. Ce style gothique des édits & des lois est comme une cérémonie, dans laquelle on porte des habits antiques, mais il ne faut point les porter ailleurs. On ferait même beaucoup mieux de faire parler le langage ordinaire aux lois, qui sont faites pour être entendues aisément. On devrait imiter l'élégance des *institutes* de *Justinien*. Mais que nous sommes loin de la forme & du fond des lois romaines !

Les écrivains doivent éviter cet abus, dans lequel donnent tous les gazetiers étrangers. Il faut imiter le style de la gazette qui s'imprime à Paris ; elle dit au moins correctement des choses inutiles.

La plupart des gens de lettres qui travaillent en Hollande, où se fait le plus grand commerce de livres, s'infectent d'une autre espèce de barbarie, qui vient

du langage des marchands : ils commencent à écrire *par contre*, pour *au contraire;* cette *présente*, au lieu de cette *lettre;* le *change*, au lieu de *changement*. J'ai vu des traductions d'excellens livres remplies de ces expressions. Le seul exposé de pareilles fautes doit suffire pour corriger les auteurs. Plût à Dieu qu'il fût aussi aisé de remédier au vice qui produit tous les jours tant d'écrits mercenaires, tant d'extraits infidelles, tant de mensonges, tant de calomnies dont la presse inonde la république des lettres!

CONSEILS

A M. RACINE,

Sur son poëme de la religion, par un amateur des belles-lettres.

En lisant le poëme de la religion du fils de notre illustre *Racine*, j'ai remarqué des beautés; mais j'ai senti un défaut qui règne dans tout l'ouvrage: C'est la monotonie. On peut rémédier aisément dans une seconde édition à toutes les autres fautes; on rectifie une idée fausse, on embellit des vers négligés, on éclaircit une phrase obscure, on ajoute des beautés; mais il sera un peu plus difficile de changer l'uniformité répandue sur tout l'ouvrage, en cette variété piquante, qui seule peut donner du plaisir. Je me souviens d'un vers charmant de feu M. de *la Motte*.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Cependant j'ose exhorter l'estimable auteur de ce poëme à faire les plus grands efforts pour atteindre à cette beauté absolument nécessaire. J'ai ouï dire à M. *Silhouette* que *la boucle de cheveux* de M. *Pope*, n'eût d'abord qu'un médiocre succès, parce qu'il n'y avait point d'invention; mais qu'il réussit, lorsque l'auteur eut embelli ce badinage en y introduisant des génies, des sylphes & des ondins. Ce n'est pas de pareilles fictions, sans doute, que je demande à M. *Racine*; mais plus de chaleur, plus de figures, & des tableaux plus frappans.

Tantôt

Tantôt je voudrais qu'il interrogeât la ſageſſe éternelle qui lui répondrait du haut des cieux ; tantôt que le verbe lui-même deſcendu ſur la terre vînt y confondre *Mahomet*, *Confucius*, *Zoroaſtre*, appelés un moment du ſein des ténèbres pour l'entendre ; ici, je voudrais que l'abyme s'entr'ouvrît, j'aimerais à y deſcendre en idée pour interroger les ſages de l'antiquité, & pour arracher d'eux l'aveu qu'ils n'ont pas connu la ſageſſe.

Là, je ferais l'hiſtoire d'un prince qui dans les grandeurs, dans les victoires & dans les plaiſirs cherchât inutilement le bonheur, qu'il le trouvât enſuite dans la ſolitude. Plus loin je peindrais un homme que l'enivrement du monde rendrait dur & malheureux, devenu enſuite compatiſſant, indulgent, bienfeſant & par conſéquent heureux. Cent images dans ce goût réveilleraient l'eſprit du lecteur que l'hiſtorique aſſoupit & que le dogmatique endort.

J'exhorte encore l'auteur à penſer de lui-même ; il en eſt capable. Il ne faut point toujours mettre en vers *Paſcal*, *St Auguſtin*, *Arnauld*. Cet aſſerviſſement de l'eſprit le gêne trop dans ſa marche. Trop d'imitation éteint le génie ; s'il veut commencer par donner l'eſſor à ſon ame, alors il ſera temps de le prier de corriger les négligences de ſtyle. Alors je prendrai la liberté de lui faire remarquer que le premier chant commence un peu languiſſamment ; non qu'il faille des vers trop forts dans un début, mais il ne faut pas ramper.

L'idée d'un *appui véritable* que la raiſon *rend aimable* n'eſt pas à beaucoup près aſſez grande. Il s'agit du bonheur de tous les hommes, & d'un bonheur

éternel ; les paroles doivent peindre. D'ailleurs eſt-ce une grande merveille que notre appui véritable nous devienne aimable ? La difficulté, la beauté conſiſte à rendre aimable un joug, une ſervitude qui nous gêne, & non un appui qui nous raſſure.

Je lui dirai encore que dès la première page on ne doit pas ſe négliger au point de dire : *les droits, la gloire t'eſt chère*. Ces fautes de grammaire ſont trop remarquables & révoltent trop les oreilles les moins délicates.

Mais ce n'eſt qu'après avoir refondu l'ouvrage avec génie, qu'il faudra revoir les détails avec ſcrupule. Je me flatte d'autant plus qu'il l'embellira, que je vois des choſes dans le ſecond chant qui me paraiſſent devoir lui ſervir de modèle pour tout le reſte.

Qu'il ne diſe point, comme dans le quatrième chant, qu'il veut imiter *Sannazar*. Ce poëte italien défigura ſon ouvrage, médiocre d'ailleurs, par des fictions indécentes & puériles, & je propoſe à M. *Racine* de ſe rendre très-ſupérieur à *Sannazar* en embelliſſant ſon poëme par des images nobles & intéreſſantes.

Non ſatis eſt pulchra eſſe poëmata; dulcia ſunto.

Moins les raiſonnemens ſont convaincans, plus on a beſoin de ſéduire par les grâces du diſcours ; par exemple, voici, page 130, un argument propoſé en vers didactiques :

» Quand votre Dieu pour vous n'aurait qu'indifférence,
» Pourrait-il, oubliant ſa gloire qu'on offenſe,
» Permettre à cette erreur, qu'il ſemble autoriſer,
» D'abuſer de ſon nom pour vous tyranniſer ?

On ſent combien cet argument eſt faux ; car DIEU permet que les hommes ſoient trompés par le mahométiſme dont les préceptes ſont extrêmement ſévères, puiſqu'ils ordonnent la prière cinq fois par jour, la plus rigoureuſe abſtinence, l'aumône du dixième de ſon bien ſous peine de damnation. JESUS-CHRIST permet encore que les hommes ſoient trompés dans la plus belle partie de la terre depuis près de trois mille ans par l'admirable & auſtère morale de *Confucius*. Ainſi un argument ſi faux, préſenté ſi ſèchement, eſt capable de faire un grand tort au fond de l'ouvrage.

Il y en a malheureuſement quelques-uns de ce genre ; je conſeillerais donc encore une fois à l'eſtimable auteur d'argumenter moins & d'embellir davantage. Pourquoi dire qu'il y a plus de chrétiens que de muſulmans ſur la terre ? on ſait que le fait eſt au moins très-douteux. Que prouverait-il quand il ſerait vrai ? nulle erreur, nulle mauvaiſe preuve ne doit entrer dans un ouvrage conſacré à la divine vérité. Je ne veux point blâmer le projet de mettre en vers les *Penſées de Paſcal ;* mais en rimant ces *Penſées*, il faut & les ennoblir, & être exact, & en inventer de nouvelles.

» Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous ſommes,
» Et je les vois courir, peu touchés de nos maux,
» A des amuſémens qu'ils nomment leurs travaux.
» On détruit, on élève, on s'intrigue, on projette.

Le lecteur s'attend alors à une deſcription de ces travaux, de ces deſtructions, de ces intrigues & de ce torrent qui entraîne tous les hommes loin d'eux-

mêmes; mais au lieu de cette idée grande & néceſſaire, voici ce qu'on trouve:

» Sans ceſſe l'on écrit & ſans ceſſe on répète.
» L'un jaloux de ſes vers, vains fruits d'un doux repos,
» Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots;
» L'autre aſſis pour entendre & juger nos querelles,
» Dicte un amas d'arrêts qui les rend éternelles.

S'arrêter à ces petites images, non-ſeulement c'eſt tomber, mais c'eſt s'écarter de ſon chemin en tombant; il peint deux occupations ſédentaires au lieu de faire paſſer ſous mes yeux le rapide ſpectacle de la roue de la fortune qui emporte le genre-humain, il confond un amuſement avec l'occupation la plus digne des hommes, qui eſt celle de rendre la juſtice; de plus il eſt faux qu'un arrêt du parlement, en jugeant un procès, l'éterniſe.

» Cent fois j'ai ſouhaité (j'en fais l'aveu honteux)
» Pouvoir de mes malheurs me diſtraire comme eux,
» Et riſquant ſans remords mon ame infortunée,
» Attendre du haſard ma triſte deſtinée.

Premièrement, comment a-t-il ſouhaité pouvoir ſe diſtraire comme ceux qui font des vers, dans le temps même qu'il fait des vers? Secondement, quelle alternative ou de faire des vers, ou de juger des procès? Troiſièmement, tous les juges riſquent-ils ſans remords leur ame infortunée? Quatrièmement, qui eſt-ce qui attend ſa triſte deſtinée du haſard, tandis que les écoliers de ſeconde ſavent aujourd'hui que le

hasard n'est qu'un nom. C'est donc à tort que dès le commencement de son poëme, à la page 6, il dit :

O toi qui vainement fais ton Dieu du hasard.

Car, encore une fois, il n'y a aucun livre écrit depuis cent ans où l'on attribue quelque chose au hasard. Le grand système des matérialistes est la nécessité.

J'apporte à M. *Racine* ce petit exemple entre plusieurs autres, ne doutant pas qu'un esprit comme le sien ne sente de quel prix est la justesse, & ne remédie à ces légers défauts par-tout où il les trouvera dans son livre.

Il néglige dans son poëme sur notre religion le grand fondement de cette religion même, qui est la nécessité d'un rédempteur, & au lieu de parler de cette nécessité, il apporte en preuve de la mission de JESUS-CHRIST je ne sais quel bruit qui ne courut que du temps de *Vespasien*, que l'empire romain serait à un homme qui viendrait de Judée ; c'est exposer notre sainte religion au mépris des déistes dont la terre est couverte. Ils dédaignent nos bonnes raisons quand on leur en rapporte de si mauvaises ; la cause de notre Sauveur JESUS-CHRIST s'affaiblit par l'inattention du poëte.

C'est ainsi que nous avons vu depuis quelque temps le Mercure galant rempli d'étranges dissertations sur JESUS-CHRIST & les prophètes, par des hommes un peu incompétens qui voulaient expliquer des prophéties que *Grotius*, *Huet*, *Calmet*, *Hardouin* n'ont pu entendre. On a vu avec une extrême douleur les

choſes ſacrées ainſi profanées & livrées à l'injuſte dériſion des eſprits forts. Je conjure donc inſtamment M. *Racine* d'employer de meilleures preuves avec l'éloquence dont il eſt capable. Je ne veux que la perfection de l'ouvrage, la gloire de l'auteur, le bien des lettres & du public.

Je prends la liberté de l'engager à faire encore de nouveaux efforts quand il lutte contre les anciens & les modernes dans ſes deſcriptions. Par exemple, M. de *Voltaire*, dans un de ſes diſcours en vers, s'eſt ainſi expliqué :

Le ſage du Faï parmi ſes plants divers,
Végétaux raſſemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre ſenſitive
Se flétrit ſous nos mains, honteuſe & fugitive?
Pourquoi ce ver changeant ſe bâtit un tombeau,
S'enterre & reſſuſcite avec un corps nouveau,
Et le front couronné tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ſes ailes?

Ce même vers, dit M. *Racine*,

Chez ſes frères rampans, qu'il mépriſe aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant ſa vie obſcure,
Semblait vouloir cacher ſa honteuſe figure;
Mais les temps ſont changés; ſa mort fut un ſommeil;
On le vit plein de gloire à ſon brillant réveil,
Laiſſant dans ſon tombeau ſa dépouille groſſière,
Par un ſublime eſſor voler vers la lumière.

M. *Racine* a l'eſprit trop juſte pour ne pas convenir ſans peine que ces vers ont encore beſoin d'être un peu retouchés. Il ne dit pas préciſément ce qu'il doit

dire. Il dit : *Sa mort fut un sommeil*, & il n'a pas parlé auparavant de cette prétendue mort. *Les temps sont changés* est une expression qui convient aux événemens de la fortune & non pas à un effet physique. On ne doit pas dire d'une mouche qu'elle est *pleine de gloire*, ni que *son essor est sublime*. C'est dire mal que de dire trop, c'est énerver que d'exagérer Choisissons quelques autres endroits où il se rencontre avec le même auteur.

M. DE VOLTAIRE.

Demandez à Sylva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé,
Comment toujours filtré dans ses routes certaines
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines ? &c.

M. RACINE.

Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire ;
D'un mouvement égal il agite mon cœur ;
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur,
Et vient me réchauffer par sa rapide course.

M. DE VOLTAIRE.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels ;
Rome jadis son temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le destin dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre :
Par le droit des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous les rois.
L'univers fléchissait sous son aigle terrible.
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible ;

On la voit ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits & commander aux cœurs;
Ses avis ſont ſes lois, ſes dècrets ſont ſes armes, &c.

M. RACINE.

Cette ville autrefois maîtreſſe de la terre,
Rome, qui par le fer & le droit de la guerre,
Commandait autrefois à toute nation,
Rome commande encor par la religion
Avec plus de douceur & non moins d'étendue.
Son empire établi frappe d'abord ma vue.
Des peuples, de ſon ſein par l'orage écartés,
Contre ſon Dieu du moins ne ſont pas révoltés;
Tout le nord eſt chrétien, tout l'orient encore, &c.

M. DE VOLTAIRE.

Tù n'as pas oublié ces ſacrés homicides
Qu'à tes indignes dieux préſentaient tes drüides.

M. RACINE.

Les Gaulois déteſtant les honneurs homicides
Qu'offre à leurs dieux cruels le fer de leurs druides.

M. DE VOLTAIRE.

Le crime a ſes héros, l'erreur a ſes martyrs, &c.

M. RACINE.

L'erreur a ſes martyrs, le bonze follement, &c.

M. DE VOLTAIRE.

Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un pontiſe eſt aſſis au trône des Céſars.

Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Le tombeau des Catons & la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir.

M. RACINE.

Terrible par ses clefs & son glaive invisible,
Tranquillement assis dans un palais paisible,
Par l'anneau du pêcheur autorisant ses lois,
Au rang de ses enfans un prêtre met nos rois.

M. DE VOLTAIRE.

Vous dont la main savante & l'exacte mesure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez les ressorts qui font la pesanteur;
Vous connaissez les lois qu'établit son auteur;
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes....
Vous ne le savez point, &c.

M. RACINE.

Vous que de l'univers l'architecte suprême
Eût pu charger du soin de l'éclairer lui-même,
Des travaux qu'avec vous je ne puis partager
Si j'ose vous distraire & vous interroger,
Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ces corps que dans les airs il lance si loin d'elle?
La pesanteur.... déjà ce mot vous trouble tous.

M. DE VOLTAIRE.

Vers un centre commun tout gravite à la fois.

M. RACINE.

Vers un centre commun tous pèsent à la fois.

M. DE VOLTAIRE.

Et périſſe à jamais l'affreuſe politique,
Qui prétend ſur les cœurs un pouvoir deſpotique ;
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les autels,
Et ſuivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne ſert un Dieu de paix que par des homicides !

M. RACINE.

Quel Dieu contraire au nôtre aurait pu nous apprendre
Qu'en ſoutenant un dogme il faut pour le défendre,
Armés de fer, ſaiſis d'un long emportement,
Dans un cœur obſtiné plonger ſon argument ?

M. DE VOLTAIRE.

Déjà de la carrière
L'auguſte vérité vient m'ouvrir la barrière ;
Déjà ces tourbillons l'un par l'autre preſſés,
Se mouvant ſans eſpace, & ſans règle entaſſés,
Ces fantômes ſavans à mes yeux diſparaiſſent ;
Un jour plus pur me luit, les mouvemens renaiſſent,
L'eſpace qui de Dieu contient l'immenſité,
Voit rouler dans ſon ſein l'univers limité,
Cet univers ſi vaſte à notre faible vue,
Et qui n'eſt qu'un atome, un point dans l'étendue.

M. RACINE.

Là d'un indigne amas, berceau de la nature,
Sortent trois élémens de diverſe figure.
Là ces angles qu'entre eux briſe leur frottement,
Quand Dieu qui dans le plein met tout en mouvement,

Pour la première fois fit tourner la matière.
Newton ne la voit pas, mais il voit ou croit voir
Dans un vide étendu tous les corps se mouvoir.

M. DE VOLTAIRE.

Il adoucit les traits de sa main vengeresse;
Il ne sait point punir des momens de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

M. RACINE,

Mais pour quelque douceur rapidement goutée,
Qui console en sa soif une ame tourmentée,
Croirons-nous qu'en effet il s'irrite si fort;
Et pour un peu de miel nous juge-t-il à mort?

J'omets quelques autres exemples, & je ne veux point entrer dans le détail des vers qu'il faut absolument que l'auteur corrige, parce que je l'estime assez pour croire qu'il les sentira lui-même, ou qu'il consultera quelqu'un de nos académiciens qui ont le plus de goût. Ce n'est pas toujours les poëtes qu'il faut consulter en poësie. M. *Patru* était le conseil de M. *Despréaux*. Il paraît que M. *Racine* ne devait pas s'adresser à *Rousseau* sur un tel ouvrage. Le peu de nos vers alexandrins que *Rousseau* a faits, prouvent qu'il n'avait pas le goût de ce genre de versification, & ses épîtres font voir que le raisonnement n'était pas tout-à-fait de son ressort. En effet dans ses meilleures épîtres, comme dans celle à *Marot*, il y a trop de paralogismes, & celle qu'on vient d'imprimer à la

ſuite du poëme de la religion, n'eſt pas aſſurément ce qu'il a fait de mieux en fait de raiſon & de poëſie.

Rouſſeau dans cette épître attaque toujours la ſecte ancienne qui attribuait tout au haſard. Encore une fois, il ne faut pas ſe battre contre ces fantômes, il faut attaquer dans leur fort, mais avec une extrême charité, ces incrédules, leſquels admettent un Dieu tout puiſſant & tout bon, qui n'a rien fait que de bien, & qui nous donne la meſure de connaiſſances & de félicités proportionnées à notre nature, qui ne peut jamais changer, qui imprime dans tous les cœurs la loi naturelle, qui eſt & qui a toujours été le père de tous les hommes, n'ayant point de prédilection pour un peuple, ne regardant point les autres créatures dans ſa fureur, ne nous ayant point donné la raiſon pour exiger que l'on croie ce que cette raiſon réprouve, ne nous éclairant point pour nous aveugler &c.

Voilà les dogmes monſtrueux, voilà les ſubtilités ſi évidemment criminelles qu'il fallait détruire, mais en vérité *Rouſſeau* en était-il capable? en était-il digne? & le ton d'autorité, le langage des *Bourdaloue* & des *Maſſillons* convenait-il à une bouche ſouillée de ce que jamais la ſodomie & la beſtialité ont fourni de plus horrible à la licence. *Quare enarras juſtitias meas*? *Rouſſeau* ne devrait employer le reſte de ſa vie qu'à demander humblement pardon à DIEU & aux hommes, & non à parler en docteur de ce qui lui était ſi étranger. Qu'eût-on dit de *la Fontaine*, s'il eût pris le ton ſévère pour prêcher la pudeur, *caſtigas turpia turpis*? Auſſi cette épître de *Rouſſeau* eſt une des plus faibles déclamations en ſtyle marotique qu'il ait faites depuis ſon exil de France.

Ce que M. *Racine* veut faire approuver de cette épître sert même à la faire condamner. Est-il possible qu'on puisse y goûter *des bruyantes armées d'esprits subtils, qui pygmées ingénieux se haussent burlesquement contre le ciel sur des montagnes d'argumens entassés?* N'est-ce pas là réunir à la fois le guindé du père *le Moine* & le bas comique? n'est-ce pas un double monstre? Certe, vouloir accréditer ce style, pire mille fois que le style précieux qu'on a tant condamné, ce serait ruiner entièrement le peu de bon goût qui reste en France.

M. *Racine* a fait imprimer aussi sa réponse en vers à *Rousseau;* il est à souhaiter que M. *Racine* travaille cette épître aussi-bien que son poëme, qu'il la varie davantage, qu'il lui ôte ce ton déclamateur qui est l'opposé de ce genre d'écrire, qu'il y sème plus de ces vers aisés qu'on retient par cœur & qui deviennent proverbes. Je lui demande encore un peu plus de politesse. On peut, on doit réfuter *Bayle*, & je souhaite que ceux qui s'en mêlent soient assez dialecticiens pour l'entreprendre; mais s'il faut combattre ses erreurs, il ne faut pas l'appeler cœur cruel, homme affreux. Les injures atroces n'ont jamais fait de tort qu'à ceux qui les ont dites. Qui se met ainsi en colère a trop l'air de n'avoir pas raison. Tu prends ton tonnerre au lieu de répondre, dit *Ménippe* à *Jupiter*, tu as donc tort. Mais si *Jupiter* a tort, combien sommes-nous condamnables lorsque nous insultons ainsi à la mémoire d'un philosophe qui, après tout, a rendu tant de services à la littérature, & dont les ouvrages sont le fondement des bibliothèques chez toutes les nations de l'Europe.

Je finirai par prier M. *Racine*, pour l'intérêt de sa gloire, de ne point tant invectiver contre les auteurs ses confrères. Cette indécence n'est plus d'usage; les honnêtes gens la réprouvent. Il faut imiter la plupart des physiciens de toutes les académies, qui rapportent toujours avec éloge les opinions de ceux même qu'ils combattent. Si *Despréaux* revenait au monde, il condamnerait lui-même ses premières satires.

Je me flatte que M. *Racine* recevra avec charité ce que la charité m'a inspiré, & qu'il sentira qu'on ne prend la liberté de donner des conseils qu'à ceux qu'on estime.

UTILE EXAMEN

DES TROIS DERNIERES EPITRES

DU S[R] ROUSSEAU.

Les esprits sages, dans le siècle où nous vivons, font peu d'attention aux petits ouvrages de poësie; l'étude sérieuse des mathématiques & de l'histoire, dont on s'occupe plus que jamais, laisse peu de temps pour examiner si une ode nouvelle ou une petite épître sont bonnes ou mauvaises. Il n'y a guère que les grands ouvrages tels qu'un poëme épique, comme la Henriade, & des tragédies telles que Rhadamiste & Alzire, qu'on veut examiner avec soin. Cependant rien n'est à mépriser dans les belles-lettres, & le goût peut s'exercer à proportion sur les plus petits ouvrages comme sur les plus grands.

Voici deux règles, regardées comme infaillibles par de très-bons esprits, pour juger du mérite de ces petites pièces de poësie. Premièrement, il faut examiner si ce qu'on y dit est vrai, & d'une vérité assez importante & assez neuve pour mériter d'être dit. Secondement, si ce vrai est énoncé d'un style élégant & convenable au sujet.

Les nouvelles épîtres de *Rousseau* qu'on débite depuis peu, ne paraissent rien contenir qui mérite l'attention du public; ce n'est pas la peine de faire mille vers pour dire qu'il y a de mauvaises pièces de théâtre & des ouvrages que l'on voudrait rabaisser; c'est seulement dire en mille vers : *Je suis mécontent &*

jaloux. Or en cela il n'y a rien de neuf ni d'important; c'eſt une vérité très-reconnue & très-peu intéreſſante qu'un auteur eſt jaloux d'un autre auteur.

On a toujours reproché à *Rouſſeau* d'avoir peu de génie inventif, & de ne mettre en vers que les penſées des autres. Ce reproche ſemble aſſez bien fondé; car ſi vous examinez la neuvième ſatire de *Deſpréaux*, adreſſée *à ſon eſprit*, dans laquelle il dépeint ſi naïvement les inconvéniens de la poëſie ſatirique, vous verrez que les épîtres *aux Muſes* & *à Marot*, compoſées par *Rouſſeau*, n'en ſont que des copies. Liſez la ſatire de *Deſpréaux* à *Valincourt*, vous y verrez comment le faux honneur eſt venu ſur la terre prendre les traits & le nom de l'honneur véritable. Cette idée eſt répétée dans la plupart de ces pièces que *Rouſſeau* appelle ſes allégories.

Un auteur fait excuſer en lui ce peu de fécondité, quand il ajoute au moins quelque choſe à ce qu'il emprunte; mais quand *Rouſſeau* mêle de ſon fond à ces idées, il y mêle des erreurs.

Y a-t-il, par exemple, rien de plus faux que de dire:

Et cherchez bien *de Paris juſqu'à Rome*,
Onc ne verrez *ſot qui ſoit honnête homme*.

Je ne relève point cette façon de parler, *de Paris juſqu'à Rome*, je ne relève que l'erreur groſſière & dangereuſe qui règne dans ces vers & dans tout le reſte de l'ouvrage: qui ne ſait, par une triſte expérience, que beaucoup de gens d'eſprit ont été de très-méchans hommes, & qu'un honnête homme eſt ſouvent un eſprit fort borné?

L'erreur

L'erreur en profe eft un monftre, & en vers un monftre ridicule. Les ornemens recherchés de la rime ne rendent pas vrai ce qui eft faux, mais le rendent impertinent.

Ce n'eft pas affez que le vrai foit la bafe des ouvrages; il faut que la matière foit importante, il faut dire des chofes intéreffantes & neuves. Quel miférable emploi de paffer fa vie à dire du mal de trois ou quatre auteurs, à parler de tragédies, de comédies, à fe déchaîner contre fes rivaux? quel bien peut-on faire aux hommes en choififfant de tels fujets? à qui plaira-t-on? quelle gloire peut-on acquérir? Quelques perfonnes lifent ces petites fatires: elles difent, après les avoir lues, qu'il vaudrait beaucoup mieux inftruire en fefant une bonne tragédie & une bonne comédie qu'en parlant mal de ceux qui en font; mais cette manière d'inftruire ferait plus difficile.

Il faudrait au moins fauver la petiteffe de ces fujets par l'élégance du ftyle: c'eft la feule reffource quand le génie eft médiocre. Mais le ftyle des dernières épîtres de *Rouffeau* eft, ce me femble, beaucoup plus répréhenfible encore que les fujets mêmes, & c'eft fur quoi on peut faire ici quelques réflexions utiles.

Le ftyle doit être propre au fujet. Le grand mérite des bons auteurs du fiècle de *Louis XIV* eft d'avoir tout traité convenablement. *Defpréaux*, en traitant des fujets fimples, ne tombe point dans le bas; il eft familier, mais toujours élégant. Les termes de fa langue lui fuffifent; il ne va point chercher dans la langue qu'on parlait du temps de *François I*, de quoi exprimer fa penfée, ni un terme ufité par la populace, pour tâcher d'être plus comique. Lifez ce qu'il dit à

M. *Racine* dans cette belle épître qu'il lui adresse :

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.

Vous ne verrez dans cette simplicité que les termes les plus nobles.

C'est une justice encore que l'on rend à l'auteur de la Henriade de n'avoir mis dans ce poëme rien de bas ni d'ampoulé. Dans la description la plus pompeuse il est simple.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche silence, enfant de la terreur,
A ces bruyans éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la fortune incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les assiégeans surpris sont par-tout terrassés,
Cent fois victorieux & cent fois renversés ;
Pareils à l'océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant & qui fuit ses rivages.

On voit que l'imagination est là dans les choses mêmes, & non dans une expression recherchée.

Qu'on jette les yeux sur les images les plus communes ; par exemple, quand l'auteur dit que Paris n'était pas si grand alors qu'aujourd'hui :

Paris n'etait point tel en ces temps orageux
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.

Cent forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tous temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où cent palais dorés se perdent dans les nues,
N'étaient que des hameaux de remparts entourés, &c.

Toute cette image est ennoblie sans le secours d'aucun mot inusité; & c'est-là une preuve bien convaincante que la langue française suffit à tout.

Quand le même auteur veut exprimer que *Gabrielle d'Estrées* était jeune, & qu'elle n'avait point eu d'amant, il dit :

Elle entrait dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable :
Son cœur fait pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux;
Semblable en son printemps à la rose nouvelle,
Qui renferme en son sein sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux regards d'un jour pur & serein.

Enfin on peut dire que le caractère propre d'un auteur raisonnable est de n'être jamais gêné dans ses expressions, soit qu'il soit tendre, soit qu'il soit sublime, soit qu'il soit plaisant, ou qu'il prenne le ton didactique.

On voit dans *Rousseau* tout le contraire de ce style aisé & naturel; il semble qu'il lui coûte d'écrire en français.

Lorsque *Despréaux* dans son art poëtique parle des

auteurs du théâtre, quelle ſimplicité & quelle élégance!

Vous donc qui d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y diſputer le prix,
Voulez-vous ſur la ſcène étaler des ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ſes ſuffrages,
Et qui toujours plus beaux, plus ils ſont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés, &c.

Rouſſeau, qui veut l'imiter, dit dans une de ſes nouvelles épîtres:

De ſes beautés nous déterrer la ſource,
Et démêler les détours ſinueux
De ce dédale oblique & tortueux,
Ouvert jadis par la ſœur de Thalie, &c.

Ces trois épithètes *oblique*, *ſinueux* & *tortueux*, données au *dédale* de la tragédie, ſont auſſi forcées qu'inutiles; & *la ſœur de Thalie*, au lieu de *Melpomène*, eſt une affectation que la rime juſtifierait, ſi la rime était une excuſe. *Deſpréaux* dit, avec ſon harmonie charmante:

Que devant Troye en flamme Hécube déſolée,
Ne vienne point pouſſer une plainte ampoulée.
Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez;
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez:
Et ces pompeux amas d'expreſſions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.

Voici comme s'exprime le copiſte:

Cet emphatique & burleſque étalage
D'un faux ſublime enté ſur l'aſſemblage,
De ces grands mots, clinquans de l'oraiſon,
Enflés de vents & vides de raiſon,
N'eſt qu'un vain bruit, une ſotte fanfare.

Il n'y a rien de plus rude que ces vers, ni de plus louche que ces expreſſions : *Un clinquant enflé de vent*, enté *ſur un aſſemblage*, qui *eſt une ſotte ſanſare*, eſt une phraſe digne de *Chapelain*. C'eſt le ſort des copiſtes d'imiter les geſtes de leurs maîtres par des contorſions.

Voilà ce que le ſtyle de *Rouſſeau* eſt très-ſouvent par rapport à celui de *Deſpréaux*. Il était permis dans l'enfance de la littérature de dérober quelque choſe aux anciens, & de reſter au-deſſous d'eux ; mais ſi l'on veut imiter un moderne, on n'évite guère le nom de plagiaire qu'en ſurpaſſant ſon modèle. Mais on le ſurpaſſe rarement : il y a toujours un tour lâche ou contraint dans le pinceau de l'imitateur.

Voici, par exemple, un endroit de la Henriade qu'il faut comparer à l'imitation que *Rouſſeau* en a faite quelques années après l'impreſſion de ce poëme :

Loin du faſte de Rome & des pompes mondaines,
Des temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'univers,
L'humble religion ſe cache en des déſerts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que ſon nom, profané dans le monde,
Eſt le prétexte ſaint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire & le mepris des grands.

Rouſſeau, dans une de ſes dernières allégories, dit de la vertu :

Dans un déſert éloigné des mortels,
D'un peu d'encens offert ſur ſes autels,
Et des douceurs de ſon humble retraite,
Elle vivait contente & ſatisfaite :

Là, pour défenſe & pour divinité,
Elle n'avait que ſa ſécurité.

On ne peut rien de plus faible que ces vers; d'ailleurs tout y manque de juſteſſe. Si le déſert eſt éloigné des hommes, on n'y peut faire fumer d'encens. Et la divinité de la vertu eſt-elle la ſécurité ?

Ces comparaiſons méneraient trop loin. Le peu qu'on vient de dire ſuffit pour engager les jeunes auteurs à oſer penſer d'après eux-mêmes. Celui qui imite toujours ne mérite aſſurément pas d'être imité.

On les exhorte ſurtout à reſpecter la langue dans leurs écrits. La plupart de expreſſions de *Rouſſeau* ne ſont pas françaiſes.

Des débiles phoſphores qui brillent dans de grands météores; un docteur intrépide; un océan d'écrits perfides; des égrefins ſur le Parnaſſe errans; un babil qui tient la joie en échec; une mer de langueurs &c. &c.

Tout eſt plein de ces phraſes barbares, dans leſquelles on ſent l'effort d'un auteur qui veut ſuppléer par des termes ſinguliers à la ſéchereſſe des idées.

Mais le défaut qu'il faut le plus ſoigneuſement éviter, & celui qui caractériſe le plus un eſprit faux, c'eſt de commencer une phraſe par une image, & de la finir par une autre image. En voici un exemple dans les épîtres nouvelles :

De tout le vent que peut faire ſouffler
Fatuité ſur ſottiſe greffée,
Dans les fourneaux d'une tête échauffée.

Cette phraſe, *fatuité greffée*, eſt certainement très-mauvaiſe; mais *une greffe qui fait ſouffler du feu dans*

un fourneau, eſt le comble de la déraiſon. *Rouſſeau* tombe très-ſouvent dans cette faute d'écolier : témoin ce *ſublime enté qui eſt du clinquant & une fanfare.*

Dans un autre endroit il dit : *L'orgueil aveugle préſentant de perfides amorces, mine les forces par degrés d'un corps orné d'embonpoint.* On ne ſaurait trop recommander aux jeunes gens d'éviter cet écueil. La juſteſſe eſt la principale qualité qu'il faut acquérir dans l'eſprit. *Sapere eſt principium & fons.*

La convenance des ſtyles dépend auſſi de cette juſteſſe; c'eſt en manquer que de ſe ſervir d'expreſſions baſſes; de dire, par exemple, que la fureur d'écrire

Eſt une galle, un ulcère tenace,
Qui de ſon ſang corrompt toute la maſſe.

Le génie de la comédie emancipé par Térence; l'intégrité du théâtre romain, pour dire le bon goût du théâtre romain; la *diſſemblance*, pour la différence; *le flanc d'une façade;* un mur avancé qu'il faut *enfoncer*, au lieu de reculer; *une ſymétrie qui vieillit dans la pédanterie; un génie dans un berceau qui manque d'un maître habile à l'eſſayer.*

On trouve à chaque ligne de pareilles phraſes. Ce n'eſt pas là, dit-on, le plus grand défaut qui y règne; l'uniformité didactique eſt encore plus ennuyeuſe que ces expreſſions ne ſont révoltantes. Mais j'obſerverai que cette uniformité & ces termes vicieux partent du même principe : je veux dire, du manque d'invention, du défaut d'idées; car celui qui a beaucoup d'idées nettes, a certainement beaucoup d'idées différentes; il exprime naturellement, & d'une manière variée, ce qu'il penſe naturellement. Mais celui qui ne penſe

point ne peut varier ſon ſtyle, puiſqu'en effet il n'a rien à dire.

Je ne connais effectivement rien de plus vide que ces trois épîtres nouvelles. Mais le plus grand défaut que j'y trouve, c'eſt le manque de bienſéance. Il me ſemble qu'un poëte qui, pour tous ouvrages de théâtre, a fait *le café*, *la ceinture magique*, *Jaſon*, *Adonis*, *le capricieux*, *le flatteur*, & ſurtout *les aïeux chimériques*, ouvrages tous ignorés, devait au public le reſpect de parler avec modeſtie de l'art dramatique. Il faut avoir eu bien des ſuccès pour être en droit de donner des leçons. Rien n'eſt ſi révoltant aux yeux des honnêtes gens qu'un homme qui donne des règles ſur un métier auquel il n'a pas réuſſi.

C'eſt pécher encore davantage contre cette bienſéance ſi néceſſaire que de parler *de ſa vertu.* Cet éloge de ſoi-même n'eût pas été ſouffert dans la vertu même. Quand on a eu le malheur de faire de très-grandes fautes pour leſquelles on a été puni par les tribunaux ſuprêmes, on doit marquer pour toute vertu, du repentir & de l'humilité.

Les jeunes auteurs doivent donc ſonger que les mauvaiſes mœurs ſont encore plus dangereuſes que le mauvais ſtyle ; ils doivent apprendre à imiter *Boileau*, non-ſeulement dans l'art d'écrire, mais même dans ſa vie.

SUR L'ANTI-MACHIAVEL. (a)

JE crois rendre ſervice aux hommes en publiant l'*Eſſai de critique ſur Machiavel*. L'illuſtre auteur de cette réfutation eſt une de ces grandes ames que le ciel forme rarement, pour ramener le genre-humain à la vertu par leurs exemples ; il mit par écrit ſes penſées, il y a quelques années, dans le ſeul deſſein d'écrire des vérités que ſon cœur lui dictait. Il était encore très-jeune, il voulait ſeulement ſe former à la ſageſſe, à la vertu ; il comptait ne donner des leçons qu'à ſoi-même, mais ces leçons qu'il s'eſt données, méritent d'être celles de tous les rois, & peuvent être la ſource du bonheur des hommes. Il me fit l'honneur de m'envoyer ſon manuſcrit ; je crus qu'il était de mon devoir de lui demander la permiſſion de le publier. Le poiſon de *Machiavel* eſt trop public, il fallait que l'antidote le fût auſſi. On s'arrachait à l'envi les copies manuſcrites, il en courait déjà de très-fautives, & l'ouvrage allait paraître défiguré, ſi je n'avais eu le ſoin de fournir cette copie exacte, à laquelle j'eſpère que les libraires à qui j'en ai fait préſent ſe conformeront. On ſera ſans doute étonné quand j'apprendrai aux lecteurs, que celui qui écrit en français d'un ſtyle ſi noble, ſi énergique, & ſouvent ſi pur, eſt un jeune étranger, qui n'était jamais venu en France. On trouvera même qu'il s'exprime mieux qu'*Amelot de la Houſſaye* que je fais imprimer à côté de la réfutation. C'eſt une choſe inouïe, je l'avoue ; mais c'eſt ainſi que celui dont je publie

(a) Préface de l'éditeur de l'*Anti-Machiavel*, publié par M. de *Voltaire* en 1740.

l'ouvrage a réuſſi dans toutes les choſes auxquelles il s'eſt appliqué. Qu'il ſoit anglais, eſpagnol ou italien, il n'importe; ce n'eſt pas de ſa patrie, mais de ſon livre qu'il s'agit ici. Je le crois mieux fait & mieux écrit que celui de *Machiavel*, & c'eſt un bonheur pour le genre-humain, qu'enfin la vertu ait été mieux ornée que le vice. Maître de ce précieux dépôt, j'ai laiſſé exprès quelques expreſſions qui ne ſont pas françaiſes, mais qui méritent de l'être; & j'oſe dire que ce livre peut à la fois perfectionner notre langue & nos mœurs. Au reſte, j'avertis que tous les chapitres ne ſont pas autant de réfutations de *Machiavel*, parce que cet italien ne prêche pas le crime dans tout ſon livre. Il y a quelques endroits de l'ouvrage que je préſente, qui ſont plutôt des réflexions ſur *Machiavel* que contre *Machiavel;* voilà pourquoi j'ai donné au livre le titre d'*Eſſai de critique ſur Machiavel*.

L'illuſtre auteur ayant pleinement répondu à *Machiavel*, mon partage ſera ici de répondre en peu de mots à la préface d'*Amelot de la Houſſaye*. Ce traducteur a voulu ſe donner pour un politique; mais je puis aſſurer que celui qui combat ici *Machiavel*, eſt véritablement ce qu'*Amelot* veut paraître. Ce qu'on peut dire peut-être de plus favorable pour *Amelot*, c'eſt qu'il traduiſit le *Prince de Machiavel*, & en ſoutint les maximes plutôt dans l'intention de débiter ſon livre que dans celle de perſuader. Il parle beaucoup de raiſon d'Etat dans ſon épître dédicatoire; mais un homme qui, ayant été ſecrétaire d'ambaſſade, n'a pas eu le ſecret de ſe retirer de la miſère, entend mal, à mon gré, la raiſon d'Etat. Il veut juſtifier ſon auteur par le témoignage de

Juste-Lipse, qui avait, dit-il, autant de piété & de religion que de savoir & de politique. Sur quoi je remarquerai 1°. que *Juste-Lipse* & tous les savans déposeraient en vain en faveur d'une doctrine funeste au genre-humain ; 2°. que la piété & la religion, dont on se pare ici très-mal-à-propos, enseignent tout le contraire ; 3°. que *Juste-Lipse*, né catholique, devenu luthérien, puis calviniste, & enfin redevenu catholique, ne passa jamais pour un homme religieux, malgré ses très-mauvais vers pour la sainte Vierge ; 4°. que son gros livre de politique est le plus méprisé de ses ouvrages, tout dédié qu'il est aux empereurs, rois & princes ; 5°. qu'il dit précisément le contraire de ce qu'*Amelot* lui fait dire. Plût à Dieu, dit *Juste-Lipse*, page 6 de l'édition de *Plantin*, que *Machiavel* eût conduit son prince au temple de la vertu & de l'honneur ; mais en ne suivant que l'utile, il s'est trop écarté du chemin royal de l'honnête, *utinam principem suum rectà duxisset ad templum virtutis & honoris &c.* *Amelot* a supprimé exprès ces paroles. La mode de son temps était encore de citer mal-à-propos ; mais altérer un passage aussi essentiel, ce n'est pas être pédant, ce n'est pas se tromper, c'est calomnier. Le grand-homme dont je suis l'éditeur, ne cite point ; mais je me trompe fort, ou il sera cité à jamais par tous ceux qui aimeront la raison & la justice. *Amelot* s'efforce de prouver que *Machiavel* n'est point impie ; il s'agit bien ici de piété ! un homme donne au monde des leçons d'assassinat & d'empoisonnement, & son traducteur ose nous parler de sa dévotion ! Les lecteurs ne prennent point ainsi le change. *Amelot* a beau dire que son auteur a beaucoup loué

les cordeliers & les jacobins; il n'eſt point ici queſtion de moines, mais de ſouverains, à qui l'auteur veut enſeigner l'art d'être méchans, qu'on ne ſavait que trop ſans lui. D'ailleurs, croirait-on bien juſtifier *Mirivits*, *Cartouche*, *Jacques Clément* ou *Ravaillac*, en diſant qu'ils avaient de très-bons ſentimens ſur la religion? & ſe ſervira-t-on toujours de ce voile ſacré pour couvrir ce que le crime a de plus monſtrueux? *Céſar Borgia*, dit encore le traducteur, eſt un bon modèle pour les princes nouveaux, c'eſt-à-dire pour les uſurpateurs. Mais premièrement tout prince nouveau n'eſt point uſurpateur. Les *Médicis* étaient nouvellement princes, & on ne pouvait leur reprocher d'uſurpation. Secondement, l'exemple de ce bâtard d'*Alexandre VI*, toujours déteſté & ſouvent malheureux, eſt un très-méchant modèle pour tout prince. Enfin, *la Houſſaye* prétend que *Machiavel* haïſſait la tyrannie; ſans doute tout homme la déteſte, mais il eſt bien lâche & bien affreux de la déteſter & de l'enſeigner. Je n'en dirai pas davantage, il faut écouter le vertueux auteur dont je ne ferais qu'affaiblir les ſentimens & les expreſſions.

P. S. Dans le temps qu'on finiſſait cette édition, il en parut deux autres: l'une eſt intitulée de Londres, chez *Jean Mayer*; l'autre à la Haye, chez *van Duren*. Elles ſont très-différentes du manuſcrit original; ce qu'il eſt aiſé de connaître aux indications ſuivantes. 1°. Dans ces éditions, le titre eſt: *Anti-Machiavel* ou *Examen du prince* &c. & celui-ci eſt intitulé: *Anti-Machiavel* ou *Eſſai de critique ſur le prince de Machiavel.* 2°. Le premier chapitre dans ces éditions a pour titre: *Combien il y a de ſortes*

de principautés &c. & ici le titre eſt : *Des différens gouvernemens.* Le ſecond chapitre de ces éditions eſt : *Des principautés héréditaires ;* & ici : *Des Etats héréditaires.* Il y a d'ailleurs des omiſſions conſidérables, des interpolations, des fautes en très-grand nombre dans ces éditions que j'indique ; ainſi, lorſque les libraires qui les ont faites voudront réimprimer ce livre, je les prie de ſuivre en tout la préſente copie.

C'eſt une belle réfutation de *Machiavel* que le livre du roi de Pruſſe, mais on en pourra voir quelque jour une réfutation encore plus belle ; ce ſera l'hiſtoire de la vie de ce prince. Etre ſon hiſtoriographe ſera un emploi auſſi agréable que glorieux.

J'aime un livre dont la lecture me laiſſe une idée grande & aimable du caractère, des ſentimens, des mœurs de celui qui l'a compoſé. J'aime un ouvrage ſérieux qui ne ſoit point écrit trop ſérieuſement. Le ſérieux de celui-ci n'a rien de triſte, rien d'auſtère, rien de guindé. C'eſt le ſérieux d'un philoſophe qui a la maturité d'un homme de cinquante ans, avec la fleur de la jeuneſſe, & qui joint à un eſprit orné, à un jugement ſolide, à un diſcernement peu commun, une imagination féconde & agréable, une ſérénité riante (ſi j'oſe ainſi dire) & quelquefois même enjouée, qui eſt peut-être un des caractères eſſentiels d'une belle ame, ſurtout dans un âge comme celui de vingt à trente ans, & dans un de ces hommes nés pour le trône, que la ſéduction du trône ne porte ſouvent que trop à étouffer un enjouement qui, au gré de l'orgueil, marque trop d'humanité.

On pourrait appliquer à ce livre ce qu'a dit *la Bruyère*, p. m. 85, dans le chapitre des ouvrages

d'efprit. Voici fes paroles : ,, Quand une lecture ,, vous élève l'efprit, & qu'elle vous infpire des fentimens nobles & courageux, ne cherchez pas une ,, autre règle pour juger de l'ouvrage; il eft bon & ,, fait de main d'ouvrier. La critique après cela peut ,, s'exercer fur les petites chofes, relever quelques ,, expreffions, corriger des phrafes, parler de fyntaxe, ,, épiloguer fur certaines penfées incidentes, & décider ,, que l'auteur pouvait dire encore telle ou telle chofe, ,, & que telle ou telle autre pouvait être dite en ,, autres termes. ,,

Il y a tel prince qui a écrit, mais moins en prince qu'en pédant, de façon qu'on y reconnaît moins un auteur qui eft prince, qu'un prince qui eft auteur. Celui qui a fait l'*Anti-Machiavel* écrit véritablement en homme de qualité, & cela fans qu'on puiffe lui reprocher de fe donner certains petits airs de qualité, qui ne font au fond qu'une nouvelle efpèce de pédanterie plus choquante peut-être ou plus vifible que celle de l'école ou du cloître. Je me fouviens d'un endroit où il infinue quelque chofe touchant fon illuftre naiffance; mais il le fait d'une manière qui n'a rien que de très-aimable. Lifez ce qu'il dit aux pages 128 & 129 : ,, Un homme élevé à l'empire par fon courage n'a ,, plus de parens; on fonge à fon pouvoir & non ,, à fon extraction. *Aurélien* était fils d'un maréchal ,, de village, *Probus* d'un jardinier, *Dioclétien* d'un ,, efclave, *Valentinien* d'un cordier; ils furent tous ,, refpectés. Le *Sforce* qui conquit Milan était un ,, payfan; *Cromwell*, qui affujettit l'Angleterre & fit ,, trembler l'Europe, était un fimple citoyen; le grand ,, *Mahomet*, fondateur de l'empire le plus floriffant de

„ l'univers, avait été un garçon marchand; *Samon*, „ premier roi d'Esclavonie, était un marchand fran- „ çais; le fameux *Piast*, dont le nom est si révéré „ en Pologne, fut élu roi, ayant encore aux pieds „ ses sabots, & il a vécu respecté jusqu'à cent ans. „ Que de généraux d'armée, que de ministres & de „ chanceliers roturiers ! l'Europe en est pleine, & „ n'en est que plus heureuse, car ces places sont „ données au mérite; je ne dis pas cela pour mépri- „ ser le sang des *Witikinds*, des *Charlemagnes*, des „ *Ottomans*; je dois au contraire par plus d'une raison „ aimer le sang des héros, mais j'aime encore plus „ le mérite „. Il n'y a guère qu'un des premiers gentils-hommes du monde qui puisse parler sur ce ton-là.

MEMOIRE

SUR LA SATIRE,

A l'occaſion d'un libelle de l'abbé Desfontaines contre l'auteur, 1739.

IL eſt honteux pour l'eſprit humain que ſous un gouvernement de ſageſſe & de paix qui ſemble faire de la France une ſeule famille, la diſcorde règne dans les belles-lettres, & que la ſociété ne ſoit troublée que par ceux qui devraient en faire la douceur principale.

Un libelle infame ayant révolté le public il y a quelques mois, j'ai cru qu'il ne ſerait pas inutile de propoſer ici quelques idées ſur la ſatire, accompagnées de l'hiſtoire récente des injuſtices, des crimes même, & des malheurs qu'elle a produits de nos jours. Je tâcherai de parler en philoſophe & en hiſtorien, & de montrer la vérité la plus exacte dans les réflexions comme dans les faits.

Je commencerai d'abord par examiner la nature de la critique; enſuite je donnerai une hiſtoire, peut-être utile, de la ſatire & de ſes effets, à prendre ſeulement depuis *Boileau* juſqu'au dernier libelle diffamatoire qui a paru depuis peu. Ce qui ſera un tableau dont le premier trait ſera l'abus que *Boileau* a fait de la critique, & le dernier ſera l'excès horrible où la ſatire s'eſt portée de nos jours.

Peut-être que les jeunes gens qui liront cet eſſai

apprendront

apprendront à détester la satire. Ceux qui ont embrassé ce genre funeste d'écrire en rougiront ; & les magistrats qui veillent sur les mœurs, regarderont peut-être cet essai comme une requête présentée au nom de tous les honnêtes gens pour réprimer un abus intolérable.

De la critique permise.

J'ESPERE que ce siècle si éclairé permettra d'abord que j'entre un moment dans l'intérieur de l'homme; car c'est sur cette connaissance que toute la vie civile est fondée.

Je crois qu'il y a dans tous les hommes une horreur pour le mépris, aussi nécessaire pour la conservation de la société & pour le progrès des arts, que la faim & la soif le sont pour nous conserver la vie. L'amour de la gloire n'est pas si général, mais l'impossibilité de supporter le mépris paraît l'être. Il n'est pas plus dans la nature qu'un homme puisse vivre avec des hommes qui lui feront sentir des dédains continuels, qu'avec des meurtriers qui lui feraient tous les jours des blessures.

Ce que je dis là n'est point une exagération : & il est très-vraisemblable que DIEU, qui a voulu que nous vécussions en société, nous a donné ce sentiment ineffaçable, comme il a donné l'instinct aux fourmis & aux abeilles pour vivre en commun.

Aussi toute la politesse des hommes ne consiste qu'à se conformer à cette horreur invincible que la nature humaine aura toujours pour ce qui porte le caractère de mépris. La première règle de l'éducation dans tous

les pays eſt de ne jamais rien dire de choquant à perſonne.

Les Français ont été plus loin en cela que les autres peuples. Ils ont preſque fait une loi de la ſociété, de dire des choſes flatteuſes.

Il ſerait donc bien étrange que dans la nation la plus polie de l'Europe, il fût permis d'écrire, d'imprimer, de publier d'un homme, à la face de tout le monde, ce qu'on n'oſerait jamais dire à lui-même, ni en préſence d'un tiers, ni en particulier.

Il n'eſt permis de critiquer par écrit, ſans doute, que de la même façon dont il eſt permis de contredire dans la converſation. Il faut prendre le parti de la vérité, mais faut-il bleſſer pour cela l'humanité? faut-il renoncer à ſavoir vivre parce qu'on ſe flatte de ſavoir écrire.

Depuis le beau règne de *Louis XIV*, où tout s'eſt perfectionné en France, les magiſtrats qui veillent ſur la littérature ont eu ſoin, autant qu'ils ont pu, que les Français ne démentiſſent point par leurs écrits ce caractère de politeſſe qu'ils ont dans le commerce. Il n'y a point aujourd'hui de cenſeur de livres qui pût donner ſon approbation à un écrit mordant, à moins peut-être que cet ouvrage ne fût une réponſe à un aggreſſeur. Il eſt triſte qu'il ait fallu tant de temps pour établir dans la littérature ce qui l'a toujours été dans le commerce des hommes, & qu'on ſe ſoit aperçu ſi tard que des injures ne ſont pas des raiſons.

Il ſe trouva dans le ſiècle paſſé un homme qui donna un bel exemple de la critique la plus judicieuſe & la plus ſage : c'eſt *Vaugelas*. On croit qu'il n'a donné que des leçons de langage : il en a donné de la plus

parfaite politeſſe ; il critique trente auteurs, mais il n'en nomme, ni n'en déſigne aucun ; il prend ſouvent même la peine de changer leurs phraſes en y laiſſant ſeulement ce qu'il condamne, de peur qu'on ne reconnaiſſe ceux qu'il cenſure. Il ſongeait également à inſtruire & à ne pas offenſer ; & certainement il s'eſt acquis plus de gloire en ne voulant point flétrir celle des autres, que s'il s'était donné le malheureux plaiſir de faire paſſer des injures à la poſtérité.

Il me convient mal de parler de moi, & je me garderais bien d'en demander la permiſſion, ſi je ne me trouvais dans une circonſtance qui autoriſe cette extrême liberté. L'excès des horribles calomnies dont on a voulu me noircir dans le libelle le plus odieux, excuſera peut-être une hardieſſe que je ne me permets ici qu'avec peine.

Je me crus obligé, il y a quelques années, de m'élever contre un homme d'un mérite très-diſtingué, contre feu M. de *la Motte*, qui ſe ſervait de tout ſon eſprit pour bannir du théâtre les règles & même les vers. J'allai le trouver avec M. de *Crébillon*, intéreſſé plus que moi à ſoutenir l'honneur d'un art dans lequel je ne l'égalais pas. Nous demandâmes tous deux à M. de *la Motte* la permiſſion d'écrire contre ſes ſentimens. Il nous la donna : M. de *Crébillon* voulut bien que je tinſſe la plume.

Deux jours après je portai mon écrit à M. de *la Motte*. C'eſt une préface qu'on a miſe à la nouvelle édition d'Œdipe. Enfin on vit ce que je ne penſe pas qu'on eût vu encore dans la république des lettres : un auteur, cenſeur royal, devenir l'approbateur d'un ouvrage écrit contre lui-même.

Encore une fois, je ſuis bien loin d'oſer me citer pour exemple, mais il me ſemble qu'on peut tirer de-là une règle bien ſûre pour juger ſi un homme s'eſt tenu dans les bornes d'une critique honnête: *Oſez montrer votre ouvrage à celui même que vous cenſurez.*

Il y a encore un meilleur parti à prendre, ſurtout dans les ouvrages de goût & de ſentiment : c'eſt de ne critiquer qu'en eſſayant de mieux faire. Je conviens qu'en phyſique, en hiſtoire, en philoſophie on eſt obligé de relever des erreurs. Ce n'eſt pas aſſez à M. l'abbé *Dubos* d'établir avec l'érudition la plus exacte & la plus grande vraiſemblance l'origine des Français, il faut abſolument qu'il réfute des opinions moins probables. Il a fallu montrer que *Deſcartes* avait donné ſix règles fauſſes du mouvement, lorſqu'on a établi les véritables règles. Mais en fait d'arts, c'eſt, je crois, tout autre choſe. Un peintre, un ſculpteur, un muſicien n'auraient pas bonne grâce à écrire contre leurs confrères. Pourquoi cette différence? c'eſt que les hommes ne peuvent ſavoir ſi *Deſcartes* & *Mézerai* ont tort ſans le ſecours de la critique : mais il ſuffit d'avoir des yeux & des oreilles pour juger d'un beau tableau & d'une bonne muſique. Auſſi je ne vois point que les *Deſtouches* aient écrit contre les *Campra*, ni les *Girardons* contre les *Pugets*: chacun a tâché de ſurpaſſer ſon émule. Les poëtes, & ceux qu'on nomme littérateurs, ſont preſque les ſeuls artiſtes auxquels on puiſſe reprocher ce ridicule de ſe déchirer mutuellement ſans raiſon.

Lorſque *Scudéri* porta au cardinal de *Richelieu* ſa très-mauvaiſe cenſure de la belle, mais imparfaite tragédie du Cid, pourquoi le cardinal ne dit-il pas

à *Scudéri* & à ſes confrères : Meſſieurs qui mépriſez tant le Cid, écrivez ſur le même ſujet, & traitez-le mieux que *Corneille*. On ſentait apparemment que cette manière de critiquer n'était pas à la portée des cenſeurs. C'était pourtant la ſeule dont *Corneille* s'était ſervi contre ſes rivaux ; & ce fut la ſeule que *Racine* employa contre *Corneille* même.

L'auteur de Cinna & de Polyeucte était homme : il y avait quelques défauts dans ſes meilleures pièces : il était un peu déclamateur ; il ne parlait pas purement ſa langue ; il n'allait pas toujours aſſez au cœur. On aurait écrit en vain des volumes contre ſes défauts. Il vint un homme qui, ſans écrire contre lui & en le reſpectant, donna des tragédies plus intéreſſantes, plus purement écrites, & moins pleines de déclamations.

Avant nos bons avocats, on citait les pères de l'Egliſe au barreau quand il s'agiſſait du loyer d'une maiſon : avant nos bons prédicateurs, on parlait en chaire de *Plutarque*, de *Cicéron* & d'*Ovide*. Ceux qui ont banni ce mauvais goût en ont-ils purgé la France en ſe moquant des orateurs leurs contemporains ? non ; ils ont marché dans la bonne route, & alors on a quitté la mauvaiſe.

J'aurais bien d'autres exemples à donner pour faire voir que ce n'eſt point par des ſatires, mais par des ouvrages écrits dans le bon goût, qu'on réforme le goût des hommes. Mais cette vérité étant ſuffiſamment prouvée, je paſſe à l'hiſtoire de la ſatire que j'ai promiſe, à ſes effets & à ſes progrès. Je commence par *Boileau*, car en France, quand il s'agit des arts, je crois qu'il n'y a guère d'autre époque à prendre que le règne de *Louis XIV*.

De Defpréaux.

L'ABBÉ *Furetière*, homme cauftique, & médiocre écrivain, fefait des fatires dans le goût de *Régnier.* Il les montrait à *Boileau* jeune encore : le difciple, né avec plus de talent que le maître, profita trop bien dans cette école dangereufe. Il y avait alors à Paris un homme d'une érudition immenfe qui écrivait en profe avec affez de grâce & de jufteffe, qui paffait pour bon juge, qui était l'ami & même le protecteur de tous les gens de lettres. S'attendrait-on à voir le nom de *Chapelain* au bas de ce portrait ? Tout cela eft pourtant exactement vrai : & *Chapelain* aurait joui d'une grande réputation s'il n'avait pas voulu en avoir davantage. La Pucelle & *Boileau* firent un écrivain très-ridicule d'un homme d'ailleurs très-eftimable.

Malgré cette malheureufe Pucelle, *Chapelain* était un fi galant homme & fi confidéré que le grand *Colbert*, lorfqu'il engagea *Louis XIV* à donner des penfions aux gens de lettres, chargea *Chapelain* de faire la lifte de ceux qui méritaient les bienfaits du roi.

Cette faveur de *Chapelain* irrita le jeune *Boileau* qui, dans la première édition de fa première fatire, fit imprimer ces vers, lefquels ne font pas fes meilleurs :

Enfin je ne faurais, pour faire un jufte gain,
Aller bas & rampant, fléchir fous Chapelain.

Voilà donc l'origine de la querelle : un peu d'envie & de penchant à médire. Ce goût pour la médifance était dans lui, du moins en ce temps-là, fi dominant

& si injuste que dans la même satire il traite de parasite (*) un honnête homme qui souffrait la pauvreté avec courage, & qui la rendait respectable en n'allant jamais manger chez personne : il s'appelait *Pelletier*.

Tandis que Pelletier, crotté jusqu'à l'échine,
Va chercher son dîné de cuisine en cuisine.

Je demande à tout esprit raisonnable en quoi ces traits, assez bas & assez indignes d'un homme de mérite, pouvaient contribuer à établir en France le bon goût ? Quel service *Boileau* rendait-il aux lettres en disant dans sa seconde satire :

Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure ;
Si je pense exprimer un auteur sans défaut,
La raison dit Virgile, & la rime Quinault.

J'ai déjà montré quelque part combien ce trait est injuste de toutes façons. *Quinault* ne rime point assez bien avec *défaut*, pour que ce nom soit amené par la rime ; & la raison n'a jamais dit que *Virgile* soit sans défaut : la raison dit seulement que *Virgile*, malgré tout ce qui lui manque, est le plus grand poëte de Rome.

Il est bien indubitable que ce n'est point un zèle trop vif pour le bon goût, mais un esprit de satire & de cabale qui acharnait ainsi *Boileau* contre *Quinault* ; car dans une satire qui parut bientôt après, il dit :

Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre,
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre :
Les héros chez Quinault parlent bien autrement.

(*) Voyez les Commentaires mêmes de *Boileau*.

L'Alexandre du célébre *Racine* ne valait peut-être guère mieux que l'Aſtrate; il était infiniment moins intéreſſant. J'ai ouï conter même à un homme de ce temps-là qu'un vieux comédien dit à M. *Racine : Vous ne réuſſirez jamais ſi vous ne traitez pas l'amour auſſi tendrement que le jeune Quinault; vous faites des vers mieux que lui; ſi vous traitez les paſſions, vous ſurpaſſerez Corneille.* Ce comédien avait raiſon; & je ſuis perſuadé que ſans *Quinault*, *Racine* qui avait méconnu ſon talent dans Théagène, dans les Frères ennemis, & même dans Alexandre, eût pu continuer à s'égarer.

Mais j'inſiſte encore, & je demande comment *Boileau* pouvait inſulter ſi indignement & ſi ſouvent l'auteur de la Mère coquette; comment il ne demanda pas enfin pardon à l'auteur d'Atis, de Roland, d'Armide ; comment il n'était pas touché du mérite de *Quinault*, & de l'indulgence ſingulière du plus doux de tous les hommes, qui ſouffrit trente ans, ſans murmure, les inſultes d'un ennemi qui n'avait d'autre mérite par deſſus lui que de faire des vers plus correcs & mieux tournés, mais qui certes avait moins de grâce, de ſentiment & d'invention.

Eſt-ce enfin par l'amour du bon goût que *Deſpréaux* ſe croyait forcé à louer *Ségrais* que perſonne ne lit, & à ne jamais prononcer le nom de *la Fontaine* qu'on lira toujours ? eſt-ce à ſes ſatires qu'on doit la perfection où les muſes françaiſes s'élevèrent ? pour lors *Molière* & *Corneille* n'avaient-ils pas déjà écrit ?

Boileau a-t-il appris à quelqu'un que la Pucelle eſt un mauvais ouvrage ? non, ſans doute. A quoi donc ont ſervi ſes ſatires ? à faire rire aux dépens de dix ou douze gens de lettres, à faire mourir de chagrin deux

hommes qui ne l'avaient jamais offenfé, à lui fufciter enfin des ennemis qui le pourfuivirent prefque jufqu'au tombeau, & qui l'auraient perdu plus d'une fois fans la protection de *Louis XIV*.

Auffi, quelle ferait fa réputation s'il n'avait couvert ces fautes de fa jeuneffe par le mérite de fes belles épîtres & de fon admirable Art poëtique. Je ne connais de véritablement bons ouvrages que ceux dont le fuccès n'eft point dû à la malignité humaine.

De la fatire après le temps de Defpréaux.

Boileau dans fes fatires, quoique cruelles, avait toujours épargné les mœurs de ceux qu'il déchirait. Quelques perfonnes qui fe mêlèrent de poëfie après lui, pouffèrent plus loin la licence. Un ftyle qu'on appelle *marotique* fut quelque temps à la mode. Ce ftyle eft la pierre fur laquelle on aiguife aifément le poignard de la médifance. Il n'eft pas propre aux fujets férieux, parce qu'étant privé d'articles, & étant hériffé de vieux mots, il n'a aucune dignité; mais, par ces raifons-là même, il eft très-propre aux contes cyniques & à l'épigramme.

On vit donc paraître beaucoup d'épigrammes & de fatires dans ce ftyle : on y ajouta des couplets encore plus infames. On appelait *couplets* certaines chanfons parodiées des opéra. Perfonne, je crois, ne s'avifera de dire que c'était l'amour du vrai, le goût de la faine antiquité, le refpect pour les anciens qui obligeaient les auteurs de ces infamies à les écrire. C eft pourtant ce que ces auteurs ofaient dire pour leur

défenſe : tant on cherche à couvrir ſes fautes de quelque ombre de raiſon.

Pour moi qui, quoique très-jeune alors, ai vu naître toutes ces horreurs, je ſais très-bien que l'envie en fut la ſeule cauſe. Et quelle envie encore ? quelle ſource ridicule de tant de diſgraces ſérieuſes ? de quoi s'agiſſait-il ? d'un opéra qui n'avait pas réuſſi ! Il n'y a point d'autre origine de la haine qui fit faire cette pièce infame, intitulée *la francinade*, & ces ſoixante & douze couplets qui déſolèrent long-temps pluſieurs gens de lettres, & des familles entières, & ceux que l'auteur avoua lui-même contre les ſieurs *Danchet*, *Berrin* & *Pécour*, enfin ceux qui furent la cauſe de ce fameux procès rapporté très-exactement dans le livre des cauſes célébres.

MM. de *la Motte*, *Danchet*, *Saurin* & le ſieur *Rouſſeau* étaient amis. MM. de *la Motte* & *Danchet* donnèrent des opéra qui eurent du ſuccès; ceux de *Rouſſeau* n'en auraient point eu : joignez à cela la chute de la comédie du Capricieux, & ne cherchez point ailleurs ce qui attira tant de crimes & une condamnation ſi publique.

Mais voici quelque choſe qui doit frapper bien davantage. Il eſt certain qu'un homme flétri pour avoir abuſé à ce point du talent de la poëſie, pour avoir fait les ſatires les plus horribles, & qui cherchait à laver cette tache, ne devait jamais ſe permettre la moindre raillerie contre perſonne. Et cependant qu'a-t-il fait pendant trente années de banniſſement ? de nouvelles ſatires auxquelles il ne manque que d'être bien écrites pour être auſſi odieuſes que les premières.

Je ne diſſimule point qu'étant outragé par lui

comme tant d'autres, j'ai perdu patience ; & que surtout dans une pièce contre la calomnie, (*) j'ai marqué toute mon indignation contre le calomniateur. J'ai cru être en droit de venger & mes injures, & celles de tant d'honnêtes gens. J'aurais mieux fait peut-être d'abandonner au mépris & à l'horreur du public les crimes que j'ai attaqués ; mais enfin, si c'est une faute d'écrire contre le perturbateur du repos public, c'est une faute bien excusable ; c'est, j'ose le dire, celle d'un citoyen.

Ce fut alors que les journaux, destinés à l'honneur des lettres, devinrent le théâtre de l'infamie. L'homme dont je parle, & dont je voudrais supprimer ici absolument le nom pour ne me plaindre que du crime, & non du criminel, osa faire imprimer dans la *Bibliothèque française*, en 1736, un tissu de calomnies. Il osait alléguer entr'autres raisons de sa conduite envers moi, qu'autrefois en passant par Bruxelles, j'avais voulu le perdre dans l'esprit de M. le duc d'*Aremberg* son protecteur. Quel a été le fruit de cette imposture ? M. le duc d'*Aremberg* en est instruit : il me fait aussitôt l'honneur de m'écrire pour désavouer cette calomnie ; il chasse de sa maison celui qui en est l'auteur. On publie la lettre de ce prince ; le calomniateur est confondu ; & enfin les auteurs du journal de la *Bibliothèque française* me font des excuses publiques.

Je ne me résous à rapporter ce qui va suivre que comme un exemple fatal de cette opiniâtreté malheureuse qui porte l'iniquité jusqu'au tombeau. Ce même homme prend enfin le parti de vouloir couvrir tant

(*) Voyez l'épître XXVII, à Mme *du Châtelet* ; volume d'*Epîtres*.

de fautes & de disgraces, du voile de la religion : il écrit des épîtres morales & chrétiennes ; (ce n'est pas ici le lieu d'examiner si c'est avec succès.) Il sollicite enfin son retour à Paris, & sa grâce : il veut appaiser le public & la justice ; on le voit prosterné aux pieds des autels : & dans le même temps il trempe dans le fiel sa main moribonde. A l'âge de soixante & douze ans il fait de nouveaux vers satiriques : il les envoie à un homme qui tient un bureau public de ces horreurs : on les imprime. Les voici. La meilleure censure qu'on en puisse faire, c'est de les rapporter :

Petit rimeur anti-chrétien,
On reconnaît dans tes ouvrages
Ton caractère & non le mien.
Ma principale faute, hélas ! je m'en souvien,
Vint d'un cœur qui, séduit par tes patelinages,
Crut trouver un ami dans un parfait vaurien ;
Charme des fous, horreur des sages,
Quand par lui mon esprit aveuglé, j'en convien,
Hasardait pour toi ses suffrages ;
Mais je ne me reproche rien
Que d'avoir sali quelques pages
D'un nom aussi vil que le tien.

Un pareil exemple prouve bien que quand on n'a pas travaillé de bonne heure à dompter la perversité de ses penchans, on ne se corrige jamais ; & que les inclinations vicieuses augmentent encore à mesure que la force d'esprit diminue.

Des satires nommées calottes.

Au milieu des délices pour lesquelles seules on semble respirer à Paris, la médisance & la satire en ont corrompu souvent la douceur. L'on y change de mode dans l'art de médire & de nuire comme dans les ajustemens. Aux satires en vers alexandrins, succédèrent les couplets ; après les couplets, vinrent ce qu'on appelle *les calottes*. Si quelque chose marque sensiblement la décadence du goût en France, c'est cet empressement qu'on a eu pour ces misérables ouvrages. Une plaisanterie ignoble, toujours répétée, toujours retombant dans les mêmes tours, sans esprit, sans imagination, sans grâce, voilà ce qui a occupé Paris pendant quelques années ; & pour éterniser notre honte, on en a imprimé deux recueils, l'un en quatre, & l'autre en cinq volumes, monumens infames de méchanceté & de mauvais goût, dans lesquels, depuis les princes jusqu'aux artisans, tout est immolé à la médisance la plus atroce & la plus basse, & à la plus platte plaisanterie. Il est triste pour la France, si féconde en écrivains excellens, qu'elle soit le seul pays qui produise de pareils recueils d'ordures & de bagatelles infames.

Les pays qui ont porté les *Copernic*, les *Ticho-Brahé*, les *Ottoguérick*, les *Leibnitz*, les *Bernouilli*, les *Volf*, les *Huyghens* ; ces pays où la poudre, les télescopes, l'imprimerie, les machines pneumatiques, les pendules &c. ont été inventés, ces pays que quelques-uns de nos petits-maîtres ont osé mépriser parce qu'on n'y fesait pas la révérence si bien que chez nous, ces pays,

dis-je, n'ont rien qui reſſemble à ces recueils, ſoit de chanſons infames, ſoit de calottes, &c. Vous n'en trouvez pas un ſeul en Angleterre, malgré la liberté & la licence qui y règnent. Vous n'en trouverez pas même en Italie, malgré le goût des Italiens pour les paſquinades.

Je fais exprès cette remarque afin de faire rougir ceux de nos compatriotes qui, pouvant faire mieux, déshonorent notre nation par des ouvrages ſi malheureſement faciles à faire, auxquels la malignité humaine aſſure toujours un prompt débit, mais qu'enfin la raiſon qui prend toujours le deſſus, & qui domine dans la ſaine partie des Français, condamne enſuite à un mépris éternel.

Des calomnies contre les écrivains de réputation.

Il s'eſt gliſſé dans la république des lettres une peſte cent fois plus dangereuſe. C'eſt la calomnie qui va effrontément ſous le nom de juſtice & de religion ſoulever les puiſſances & le public contre des philoſophes, contre les plus paiſibles des hommes, incapables de jamais nuire, par cela même qu'ils ſont philoſophes.

J'ai entendu demander ſouvent : Pourquoi *Charron* a-t-il été calomnié & perſécuté, & que *Montagne*, le libre, le pyrrhonien, le hardi *Montagne*, & *Rabelais* même ne l'ont jamais été ? pourquoi *Socrate* a-t-il été condamné à mort, & *Spinoſa* a-t-il vécu tranquille ? pourquoi *la Mothe-le-Vayer* cent fois plus hardi, plus cynique que *Bayle*, a-t-il été précepteur de deux enfans de

Louis XIII, & que *Bayle* a été accablé ? pourquoi *Descartes* & *Wolf*, les deux lumières de leur siècle, ont-ils été chassés l'un d'Utrecht & l'autre de l'université de Hall, & que tant d'autres qui ne les valaient pas, ont été comblés d'honneurs ? On rapportait tous ces événemens à la fortune &c.

Et moi je dis : Examinez bien les sources des persécutions qu'ont essuyées ces grands-hommes, vous trouverez que ce sont des gens de lettres, des sophistes, des professeurs, des prêtres qui les ont excitées : lisez, si vous pouvez, toutes les injures qu'on a vomies contre les meilleurs écrivains, vous ne trouverez pas un seul libelle qui n'ait été écrit par un rival. On appelle les belles-lettres *humaniores litteræ*, les lettres humaines ; mais, dit un homme d'esprit, en voyant cette fureur réciproque de ceux qui les cultivent, on les appellera plutôt les lettres inhumaines. Je ne veux point m'étendre ici sur les persécutions qui ont privé de leur liberté, de leur patrie, ou de la vie même, tant de grands personnages dont les noms sont consacrés à la postérité : je ne veux parler ici que de cette persécution sourde que fait continuellement la calomnie, de cet acharnement à composer des libelles, à diffamer ceux qu'on voudrait détruire.

La jalousie, la pauvreté, la liberté d'écrire sont trois sources intarissables de ce poison. Je conserve précieusement, parmi plusieurs lettres assez singulières que j'ai reçues dans ma vie, celle d'un écrivain qui a fait imprimer plus d'un ouvrage. La voici :

Monsieur, étant sans ressource, j'ai composé un ouvrage contre vous ; mais si vous voulez m'envoyer deux cents écus, je vous remettrai fidellement tous les exemplaires &c. &c.

Je rappellerai encore ici la réponſe que fit il y a quelques années un de ces malheureux écrivains à un magiſtrat qui lui reprochait ſes libelles ſcandaleux: *Monſieur*, dit-il, *il faut que je vive.*

Il s'eſt trouvé réellement des hommes aſſez perdus d'honneur pour faire un métier public de ces ſcandales : ſemblables à ces aſſaſſins à gages, ou à ces monſtres du ſiècle paſſé qui gagnaient leur vie à vendre des poiſons.

Mais je ne crois pas que depuis que les hommes ſont méchans & calomniateurs, on ait jamais mis au jour un libelle auſſi déshonorant pour l'humanité, que celui qui a paru à Paris au mois de janvier de cette année 1739, ſous le titre de *Voltairomanie, ou Mémoire d'un jeune avocat.*

C'eſt de quoi je ſuis obligé par toutes les lois de l'honneur de dire un mot ici ; & je prie tout lecteur attentif de vouloir bien examiner une cauſe qui devient l'affaire de tout honnête-homme : car quel homme de bien n'eſt pas expoſé à la calomnie plus ou moins publique ? Tout lecteur ſage eſt, en de pareilles circonſtances, un juge qui décide de la vérité & de l'honneur en dernier reſſort, & c'eſt à ſon cœur que l'injuſtice & la calomnie crient vengeance.

Examen d'un libelle calomnieux intitulé : La Voltairomanie, ou Mémoire d'un jeune avocat.

IL eſt juſte en premier lieu de laver l'opprobre que l'on fait au corps reſpectable des avocats, en imputant à l'un de leurs membres un malheureux libelle où

les

les injures & les calomnies les plus atroces tiennent lieu de raisons : un libelle où l'on traite avec indignité M. *Audri* qui travaille avec applaudissement depuis trente ans au journal des savans sous M. l'abbé *Bignon* : un libelle où l'on appelle M. de *Fontenelle* ridicule ; celui-ci *thersite* de la faculté ; celui-là *cyclope* ; cet autre *faquin* : un libelle enfin qui, pour me servir des expressions d'un des plus estimables hommes de Paris, est l'ouvrage des furies, si les furies n'ont point d'esprit.

Quand on s'abaisse à parler d'un libelle, je crois qu'il n'en faut parler que papiers justificatifs en main, soit devant les juges, soit devant le public. Voici donc la lettre d'un des plus anciens & des meilleurs avocats de Paris, qui prouve qu'il est impossible qu'un avocat soit l'auteur de ce libelle punissable.

A Paris ce 12 février 1739.

» J'ai vu, Monsieur, un imprimé qui a couru » ici, intitulé : *La Voltairomanie, ou lettre d'un jeune* » *avocat en forme de mémoire* ; j'ai vu au palais la » plupart de messieurs les avocats ; après avoir » parlé à M. *Deniau*, qui est à présent notre bâton- » nier, je puis vous assurer, Monsieur, qu'il n'y a » qu'un cri de blâme & d'indignation contre les » calomnies atroces répandues dans ce libelle. Le » sentiment commun est qu'il n'est pas possible qu'un » ouvrage si méchant soit imputé à un avocat, ni » même à quelqu'un qui connaîtrait les lois de cette » profession, dont le premier devoir est la sagesse. » Je vous proteste au nom de tous ceux à qui j'ai

» parlé (& c'eſt encore une fois la meilleure partie du
» palais) que, bien loin que quelqu'un s'en avoue
» l'auteur, tous le condamnent comme extrêmement
» ſcandaleux. Je vous ajouterai même que c'eſt avec
» une vraie peine que la plupart vous ont vu ſi inju-
» rieuſement traité que vous l'êtes dans cet écrit;
» car nous feſons gloire, Monſieur, d'honorer les
» grands génies, & vos ouvrages ſont dans nos mains.
» Tout cela vous ſerait atteſté par monſieur le bâtonnier
» au nom de l'ordre, ſans la difficulté de convoquer
» une aſſemblée générale. Si de pareilles brochures,
» diſtribuées ſous le nom vague d'un avocat, deve-
» naient fréquentes, nous ſerions expoſés ſans ceſſe
» à nous mettre en mouvement pour les déſavouer;
» mais pour ſuppléer à une atteſtation en forme, je
» me ſuis chargé de vous rendre compte du ſentiment
» général, & je le fais de l'aveu de tous ceux à qui
» j'en ai parlé. Je m'en acquitte avec d'autant plus
» de ſatisfaction, que c'eſt ce que j'avais penſé à la
» vue du libelle.

» Je ſuis avec toute l'eſtime &c.

Signé PAGEAU.

Il n'y a perſonne qui ayant lu cette lettre, & ayant remarqué que le libelle eſt tout entier en faveur du ſieur abbé *Guyot Desfontaines*, & plein d'anecdotes qui le regardent, juſque-là même que ſa généalogie y eſt rapportée; il n'y a perſonne, dis-je, qui ne voie évidemment par cent autres raiſons, qu'aucun avocat n'a compoſé cet ouvrage. Mais qui donc pourrait en être l'auteur?

Quoique l'abbé *Guyot Desfontaines* ſoit depuis quelque temps mon plus cruel ennemi, cependant je me garderai bien d'imputer à un homme de ſon âge, à un prêtre, une ſi infame pièce : je croirais lui faire une trop grande injure. Je l'en crois incapable ; & en voici les raiſons :

Il eſt dit dans ce libelle, en termes exprès, que je ſuis *un voleur*, *un brutal*, *un enragé*, *un athée*, *le petit-fils d'un payſan &c. &c.*

Or je ſoutiens qu'un homme de lettres, quelque méchant qu'il puiſſe être, ne peut vomir de pareilles injures : celles de *voleur*, d'*enragé*, d'*athée*, de *brutal* ſont des termes horribles, mais vagues, qui ne peuvent ſouiller la plume d'un homme auquel il reſterait la moindre pudeur & la moindre étincelle d'eſprit.

Il eſt encore bien peu probable qu'un écrivain reproche à un autre écrivain ſa naiſſance : l'auteur de la Henriade doit peu s'embarraſſer quel a été ſon grand-père. Uniquement occupé de l'étude, je ne cherche point la gloire de la naiſſance. Content, comme *Horace*, de mes parens, je n'en ai jamais demandé d'autres au ciel, & je ne réfuterais point ici ce vain menſonge, ſi je n'avais parmi mes proches parens des magiſtrats & des officiers-généraux qui s'intéreſſeront peut-être davantage à l'honneur d'une famille outragée. Pour moi, je ſens qu'un tel reproche, s'il était vrai, ne pourrait jamais m'affliger. Je me ſuis conſacré à l'étude dès ma jeuneſſe ; j'ai refuſé la charge d'avocat du roi à Paris, que ma famille, qui a exercé long-temps des charges de judicature en province, voulait m'acheter. En un mot l'étude fait tous mes titres, tous mes honneurs, toute mon ambition.

Voici des preuves encore plus fortes que cet infame écrit ne peut être de l'homme à qui tout Paris l'impute.

On ose avancer dans ce libelle que ce service signalé qu'avait rendu si publiquement autrefois le sieur de *Voltaire* au sieur *Desfontaines*, il ne l'avait rendu que pour obéir à M. le président de *Bernière* son patron, qui le nourrissait & le logeait par bonté, & que par conséquent le sieur *Desfontaines* n'avait aucune obligation au sieur de *Voltaire*.

Premièrement, comment se pourrait-il faire qu'un homme de bon sens raisonnât ainsi. Quoi! il serait permis d'insulter son bienfaiteur, parce qu'il aurait été logé & nourri chez un autre? est-ce là la logique de l'ingratitude? En second lieu, l'abbé *Desfontaines* ne savait-il pas que j'ai long-temps loué chez M. de *Bernière* un appartement assez connu? faut-il lui apprendre que j'ai en main l'acte fait double du 4 de mai 1723, par lequel je payais 1800 livres de pension pour moi & pour un de mes amis? faudrait-il enfin dire ici que le chef de la justice & plusieurs autres magistrats ont vu la lettre de la veuve du président de *Bernière*, qui dément d'une manière si forte toutes les impostures du libelle? nous ne la rapportons point ici, parce que nous n'en avons point demandé la permission, comme nous avions demandé celle de la faire voir à monsieur le chancelier.

Enfin comment se pourrait-il faire que l'abbé *Desfontaines* osât dire qu'il n'a jamais eu aucune obligation au sieur de *Voltaire*?

On n'a qu'à lire la lettre qu'il m'écrivit en sortant

de l'endroit d'où je l'avais tiré: elle eſt écrite & ſignée de ſa main; le cachet eſt même preſque entier.

De Paris ce 31 mai.

„ Je n'oublierai jamais les obligations infinies que „ je vous ai. Votre bon cœur eſt bien au-deſſus de „ votre eſprit. Vous êtes l'ami le plus généreux qui „ ait jamais été. Que ne vous dois-je point, &c. &c.

„ L'abbé *Nadal*, l'abbé de *Pons*, *Danchet*, *Fréret* „ ſe réjouiſſent; ils traitent ma perſonne comme je „ traiterai toujours leurs indignes écrits. Ne pourriez-„ vous pas faire en ſorte que l'ordre qui m'exile à „ trente lieues ſoit levé? voilà, mon cher ami, ce que „ je vous conjure d'obtenir encore pour moi. Je ne „ me recommande qu'à vous ſeul, qui m'avez „ ſervi &c. &c.

Après tant de preuves je ſoutiendrai toujours qu'il faudrait que l'abbé *Desfontaines* au moins eût abſolument perdu la mémoire, pour avancer contre un homme qui lui a rendu de tels ſervices, des impoſtures ſi horribles & ſi aiſées à confondre.

Mais, me dira-t-on, ſi vers le temps même où il vous avait les plus grandes obligations qu'un homme puiſſe avoir à un homme, il fit un libelle contre vous; ſi vous avez pluſieurs lettres des perſonnes auxquelles il montra cet écrit; ſi l'on ſait qu'il était intitulé: *Apologie de M. de Voltaire* & que cette apologie ironique & ſanglante était un libelle diffamatoire contre vous & contre feu M. de *la Motte;* ſi lui-même dans un autre libelle intitulé: *Pantalo Phebeana*, page 73, a eu l'imprudence de citer cette apologie ironique; enfin

s'il a été capable d'une telle ingratitude quand le le ſervice était récent, que n'a-t-il point pu faire après plus de treize années? j'avoue que cette objection eſt preſſante; mais voici ce que j'ai à répondre.

Je ne crois pas qu'il ſoit permis d'accuſer ſans preuves juridiques un citoyen, de quelque faute que ce puiſſe être : or j'ai, à la vérité, des preuves juridiques, des témoignages ſubſiſtans, que la première choſe qu'il fit au ſortir de bicêtre, ce fut un libelle contre moi; (*) mais je n'ai aucune preuve aſſez forte pour l'accuſer du malheureux libelle qui a paru cette année; je n'ai que la voix publique. Elle ſuffit pour devoir attribuer à un homme une bonne action; mais elle ne ſuffit pas pour lui imputer un crime.

Je pourrais pourſuivre & faire voir juſqu'à quel

(*) *Extrait des lettres de M. Thiriot.*

Du 16 août 1726.

Il a fait du temps de bicêtre un ouvrage contre vous, intitulé : *Apologie de M. de Voltaire*, que je l'ai forcé avec bien de la peine à jeter dans le feu. C'eſt lui qui a fait à Evreux une édition du poëme de *la ligue*, dans lequel il a inſéré des vers de ſa façon contre M. de *la Motte*, &c.

Du 31 décembre 1738.

Je me ſouviens très-bien qu'à la Rivière-Bourdet, chez feu M. le préſident de *Bernière*, il fut queſtion d'un écrit contre M. de *Voltaire*, que l'abbé *Desfontaines* me fit voir, & que je l'engageai de jeter au feu, &c.

Du 14 janvier 1739.

Je démens les impoſtures d'un calomniateur; je mépriſe les éloges qu'il me donne; je témoigne ouvertement mon eſtime, mon amitié, ma reconnaiſſance pour vous, &c.

comble d'horreur la calomnie a été pouſſée dans cet écrit ; mais mon deſſein n'eſt pas de répondre en détail à des diſcours dignes de la plus vile canaille ; ce ſerait trop mal employer un temps précieux. J'ai voulu ſeulement pour l'honneur des lettres eſſayer de faire voir combien il eſt difficile de croire qu'un homme de lettres ſe ſoit ſouillé d'un opprobre ſi aviliſſant

J'écris ici dans la vue d'être utile à la littérature encore plus qu'à moi-même. Plût à DIEU que toutes ces haines flétriſſantes, ces querelles également affreuſes & ridicules fuſſent éteintes parmi des hommes qui font profeſſion, non-ſeulement de cultiver leur raiſon, mais de vouloir éclairer celle des autres : plût à DIEU que les exemples que j'ai rapportés puſſent rendre ſages ceux qui ſont tentés de les ſuivre.

Faudra-t-il donc que les lettres, qu'on prétend avoir adouci les mœurs des hommes, ne ſervent quelquefois qu'à les rendre malins & farouches ! Si je pouvais exciter le repentir dans un cœur coupable de ces horreurs, je ne croirais pas avoir perdu ma peine en compoſant ce petit écrit, que je préſente à tous les gens de lettres comme un gage de mon amour pour leurs études & pour le bien de la ſociété.

LE PRESERVATIF. (*)

I.

IL eſt juſte de détromper le public, quand il eſt à craindre qu'on ne l'abuſe. On ne connaît que trop les guerres des auteurs. La plupart des journaliſtes qui s'érigent en arbitres, font ſouvent eux-mêmes les plus violens actes d'hoſtilité. Je puis dire, par l'expérience que j'ai dans la littérature, qu'il ſe forme autant d'intrigues pour faire valoir, ou pour détruire un livre dont ſouvent perſonne ne ſe ſoucie, que pour obtenir un poſte important.

On ſait que le Journal des ſavans de Paris, père de cette multitude de journaux, enfans très-ſouvent peu ſemblables à leur père, s'eſt aſſez préſervé de la contagion des cabales.

Mais parmi les auteurs de ces petites gazettes volantes qu'on débite tantôt ſous le nom de *Nouvelliſte du Parnaſſe*, tantôt ſous le nom d'*Obſervations*, on ne trouve ni le même goût, ni la même ſcience, ni la même équité. J'ai donc cru rendre quelque ſervice aux amateurs des lettres, en aſſemblant des bévues que j'ai trouvées dans pluſieurs feuilles intitulées *Obſervations*, que j'ai lues par haſard.

Nombre 100. Le feſeur d'obſervations dit qu'un grand prince a condamné le genre comique larmoyant dans la pièce de dom Sanche d'Arragon de *Pierre Corneille*, & aſſure que ce goût ne doit point ſubſiſter parmi nous, après cette condamnation.

(*) La première édition de cet ouvrage a paru ſous le nom de M. le chevalier de *Mouhi*.

Il y a en cela trois fautes : la première, que le goût d'un prince ne suffit pas pour régler celui du public ; la seconde, que le dom Sanche d'Arragon de *Pierre Corneille*, n'est point d'un genre comique attendrissant, & qui fasse verser des larmes, comme certaines scènes du Bourreau de soi-même de *Térence*, la scène très-tendre entre une mère & une fille dans Esope à la cour, celle du Préjugé à la mode, de l'Enfant prodigue &c. Dom Sanche d'Arragon est une comédie héroïque & non larmoyante, comme le dit l'*Observateur*. Ce fut la froideur & non l'intérêt qui la fit tomber : jamais une pièce intéressante ne tombe.

La troisième faute, & plus grande, est de s'ériger en juge d'un art qu'on ne connaît pas, & de dire avec hardiesse, que ce qui a plu dans Paris & dans l'ancienne Rome n'a pas dû plaire. Des scènes attendrissantes ont toujours été bien reçues à la comédie de tous les temps, parce que les actions des particuliers peuvent être touchantes aussi-bien que ridicules, & on peut leur appliquer ce que dit *Horace :*

Interdùm vocem comœdia tollit.

I I.

DANS la même feuille, l'auteur rapporte une longue critique sur un problème d'optique qu'il n'entend point ; on lui fait accroire qu'il s'agissait dans ce problème de la trisection de l'angle, & il n'en est point du tout question. L'auteur que le critique reprend, sans le comprendre, est M. de *Voltaire*. J'ai lu soigneusement l'endroit en question dans la préface de l'édition de Londres des Elémens de *Newton*.

L'*Obſervateur* n'a point lu cet ouvrage qu'il oſe critiquer ; car il reproche à M. de *Voltaire* d'avoir donné des règles pour partager un angle en trois avec le compas, & c'eſt de quoi M. de *Voltaire* n'a pas dit un mot dans ſes Elémens. L'*Obſervateur* s'eſt fié en cela à un géomètre qui s'eſt moqué de lui ; il a cru que M. de *Voltaire* ne ſavait pas qu'on ne peut trouver la triſection de l'angle, que par les ſections coniques ou par l'algèbre, il a rapporté de bonne foi dans ſa feuille, une critique qu'on lui a ſuggérée, pour le faire donner dans le panneau ; c'eſt un exemple pour ceux qui parlent de ce qu'ils ignorent. (1)

III.

JE prends les feuilles de l'*Obſervateur* indifféremment, à meſure qu'on me les prête à lire : je trouve une étrange bévue dans la lettre vingt-ſeptième. *Brutus*, dit-il, *plus quakre que ſtoïcien, a des ſentimens plus monſtrueux qu'héroïques*. Ne dirait-on pas, à ces paroles, que les quakres ſont une ſecte d'hommes ſanguinaires ? Cependant tout le monde ſait qu'une des premières lois des quakres eſt de ne porter jamais d'armes offenſives, ſous quelque prétexte que ce ſoit, & de ne jamais repouſſer une injure. La mépriſe eſt auſſi grande que s'il avait dit : *Le cruel Brutus, plus capucin que ſtoïcien*.

(1) Les diamètres apparens des objets ſont comme les cordes des angles ſous leſquels ils ſont vus, & non comme ces angles à une diſtance triple ; les diamètres apparens, & par conſéquent les cordes des angles ſont trois fois plus petits, mais l'angle n'eſt point partagé en trois. Comme en général dans les expériences ou dans les raiſonnemens que font les phyſiciens ſur cet objet, ils conſidèrent de petits angles, & qu'alors on peut ſubſtituer ſans erreur ſenſible le rapport des angles à celui des cordes ; on dit ordinairement que la grandeur apparente des objets eſt proportionnelle à l'angle ſous lequel ils ſont vus. C'eſt une mauvaiſe plaiſanterie d'un géomètre ſur cette manière de parler inexacte en elle-même, mais généralement reçue, que l'abbé *Desfontaines*, qui était fort ignorant, a priſe pour une critique ſérieuſe.

IV.

NOMBRE 199. En rendant compte d'une hypothèse de M. l'abbé de *Molières*, il dit que *ce physicien se conforme aux expériences de Newton, par exemple, que les corps parcourent en tombant, quinze pieds dans la première seconde; & qu'à des distances différentes du centre de la terre, le même mobile n'aurait pas le même degré de vîtesse accélératrice.*

Il y a ici trois fautes. *Newton* n'a point trouvé par expérience que les corps tombent de quinze pieds dans la première seconde: c'est *Huyghens* qui a déterminé cette chute dans ses beaux théorèmes sur le pendule, après que *Galilée* en eut donné une valeur approchée par des expériences directes, mais moins précises.

Secondement, ce n'est qu'à des distances très-considérables & inaccessibles aux hommes que cette différence serait sensible.

Troisièmement, cette différence de la force accélératrice à des distances différentes n'est fondée sur aucune expérience, mais sur une démonstration géométrique. Voilà les bévues où l'on s'expose quand on veut juger de ce qui n'est pas à notre portée.

V.

NOMBRE 17. L'*Observateur* rapporte une ancienne dispute littéraire entre M. *Dacier* & le marquis de *Sévigné*, au sujet de ce passage d'*Horace*:

Difficile est propriè communia dicere....

Il rapporte le factum ingénieux de M. de *Sévigné*: *Et pour M. Dacier*, dit-il, *il se défend en savant, & c'est tout dire: des expressions maussades & injurieuses sont les ornemens de son érudition.*

Il y a dans ce difcours de l'*Obfervateur* trois fautes bien étranges.

Premièrement, il eft faux que ce foit le caractère des favans du fiècle de *Louis XIV*, d'employer des injures pour toutes raifons.

Secondement, il eft très-faux que M. *Dacier* en ait ufé ainfi avec le marquis de *Sévigné* : il le comble de louanges, & il conclut fon mémoire par lui demander fon amitié : apparemment que l'*Obfervateur* n'a pas lu cet écrit.

Troifièmement, il eft indubitable que M. *Dacier* a raifon pour le fond, & qu'il a très-bien traduit ce vers d'*Horace* :

Difficile eft propriè communia dicere....

Il eft très-difficile de bien traiter des fujets d'invention... Car fi vous mettez fous les yeux du lecteur la phrafe entière d'*Horace*, vous verrez que la fin explique le commencement.

Difficile eft propriè communia dicere, tuque
Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus
Quàm fi proferres ignota, indictaque primus.

Il eft difficile de bien traiter un fujet d'invention, & vous compoferez plus aifément une tragédie tirée de l'Iliade, que de votre propre tête.

Voilà qui fait un fens clair, & qui prouve que *commune* veut dire en cet endroit *intactum*, un fujet neuf.

Ainfi l'abbé *Desfontaines* n'a pas entendu *Horace*, n'a pas lu l'écrit de M. *Dacier* qu'il critique, & a tort dans tous les points.

V I.

NOMBRE 201 &c. Il dit que *Cicéron* eſt moins ſerré que *Sénèque ;* & que *Sénèque* eſt plus verbeux. Peu importe, à la vérité, au public, qu'on ait tort ou raiſon ſur cette bagatelle : mais les jeunes gens qui étudient ſeraient trompés, s'ils croÿaient que *Sénèque* exprime ſa penſée en plus de mots que *Cicéron ;* car c'eſt ce que ſignifie *verbeux :* il n'y a perſonne qui ne ſache que le défaut de *Sénèque* eſt d'être, au contraire, trop précis dans ſes expreſſions.

V I I.

MEME nombre. *Si les Anglais*, dit-il, *continuent d'encenſer encore leur vide, & d'attribuer de merveilleuſes propriétés au néant &c.*

Qui a jamais dit que M. *Newton* ait encenſé le vide? cette expreſſion eſt très-mauvaiſe en tout ſens. Il eſt faux que M. *Newton* ait attribué de merveilleuſes propriétés au vide ; il a démontré que les corps, & non le vide, agiſſent à des diſtances immenſes les uns ſur les autres, dans un milieu non réſiſtant. Il faudrait au moins ſe faire informer de l'état de la queſtion, avant que d'inſulter de grands-hommes dont on n'a lu, ni pu lire les ouvrages.

V I I I.

NOMBRE 87. Il ſe fait écrire une lettre par un anglais pour ſe louer lui-même, & il fait propoſer dans cette lettre de faire une nouvelle édition d'un libelle de ſa façon, intitulé *Dictionnaire Néologique :* ce libelle eſt l'ouvrage auquel il donne le plus d'éloge dans ſa gazette littéraire : il eſt bon qu'on ſache que ce dictionnaire néologique eſt une ſatire dans laquelle on

prend la peine inutile de relever des fautes connues de tout le monde, & de critiquer de très-belles choses à la faveur des mauvaises qu'on reprend. C'est un libelle où l'auteur veut faire passer sa fausse monnaie parmi la bonne, qui n'est pas de lui. Je vais en donner quelques exemples.

M. de *Fontenelle* dans ses éloges des académiciens, livre plein d'esprit & de raison, & qui rend les sciences respectables, dit dans l'éloge de M. de *Varignon : Nos journées passaient comme des momens, grâce à ces plaisirs qui ne sont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des différentes langues de l'empire des lettres, & nous sommes dispersés de-là dans toutes les académies.*

Ailleurs il dit très-à-propos :

N'est-il pas juste en effet que la science ait des ménagemens pour l'ignorance, qui est son aînée, & qu'elle trouve toujours en possession.

Mallebranche fait un partage si net entre la raison & la foi, & assigne à chacune des objets si séparés, qu'elles ne peuvent plus avoir aucune occasion de se brouiller.

On ne serait pas tout ce que l'on peut, sans l'espérance de faire plus qu'on ne pourra.

Il ne s'instruisait pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation; un peu de lecture jetait dans son esprit des germes de pensées que la méditation fesait ensuite éclore, & qui rapportaient au centuple. Il devinait, quand il en avait besoin, ce qu'il eût trouvé dans les livres; & pour s'épargner la peine de les lire, il se les fesait lire.

Il semblait ne plus voir par ses yeux, mais par sa raison seule. La persuasion artificielle de la philosophie, quoique formée par de longs circuits, égalait en lui la persuasion la plus naturelle, & causée par les impressions les plus promptes & les plus vives: les autres croient ce qu'ils voient; pour lui, ce qu'il croyait, il le voyait.

M. de Varignon m'a fait l'honneur de me léguer tous ses papiers par son testament, j'en rendrai au public le meilleur compte qu'il me sera possible: du reste je promets de ne rien détourner à mon usage particulier des trésors que j'ai entre les mains, & je compte que j'en serai cru; il faudrait un plus habile homme pour faire sur ce sujet quelque mauvaise action avec quelque espérance de succès.

Ce sont-là les morceaux qu'un écrivain tel que l'abbé *Desfontaines* ose essayer de tourner en ridicule. Le plus grand des ridicules est assurément d'en vouloir donner à ceux à qui on est si prodigieusement inférieur.

IX.

DANS ce même dictionnaire néologique il reprend *génie conséquent, esprit conséquent:* il ne sait pas que c'est une expression très-juste & très-usitée.

Il veut tourner en ridicule ces vers de feu M. de *la Motte*, sous prétexte que dans Richelet le mot *contemporain* n'est pas féminin:

D'une estime contemporaine
Mon cœur eût été plus jaloux;
Mais, hélas! elle est aussi vaine
Que celle qui vient après nous.

Il trouve impertinens ces deux vers très-sensés:

Et notre être même est un point
Que nous sentons sans connaissance.

Il ridiculiſe encore cette belle expreſſion de M. *Racine* le fils, dans une épître didactique :

Les ſignes du plaiſir, les couleurs de la joie.

Il ne voit pas que, dans cette expreſſion, il y a à la fois de la vérité & de l'imagination, & que par conſéquent elle eſt belle.

Il reprend le père *Catrou*, d'avoir dit que les pourceaux *paiſſent le gland*, & il ajoute qu'ils paiſſent encore quelque choſe qu'il ne peut pas dire. C'eſt ainſi qu'avec la plus baſſe des groſſiéretés, il reprend une expreſſion noble ; mais revenons aux *Obſervations*.

X.

NOMBRE 197. En feſant l'extrait d'une certaine harangue latine de M. *Turrettin*, *il ſe plaint de la diſette des Mécénas*, & de la malheureuſe ſituation des ſavans ; & il répete cette plainte dans tous ſes livres.

Il devrait ſavoir que jamais les ſciences n'ont été plus encouragées en France. Le voyage au pôle & à l'équateur, entrepris à ſi grands frais, les penſions données à M. de *Réaumur*, à M de *Voltaire*, à nos meilleurs auteurs, & en dernier lieu à M. de *Crébillon*, en ſont une preuve. Il eſt vrai qu'un homme qui n'a de mérite que celui de la ſatire eſt très-mépriſé parmi nous, & eſt ſouvent puni, au lieu d'être récompenſé ; & cela eſt très-juſte.

X I.

NOMBRE 185. Un homme de goût avait trouvé peu de juſteſſe dans cette phraſe de l'oraiſon funèbre de la reine d'Angleterre, par M. *Boſſuet* : *L'Angleterre eſt*

plus

plus agitée en ſa terre & en ſes ports mêmes, que l'Océan qui l'environne. Il eſt clair qu'*agitée en ſa terre* n'eſt pas une bonne expreſſion ; il eſt clair que s'il y a de l'agitation, elle doit être dans les ports, comme au milieu des terres, & que cette phraſe n'eſt pas digne de l'éloquent & admirable M. *Boſſuet.*

L'*Obſervateur* ſe moque du goût de celui qui a repris avec raiſon cette phraſe ; ainſi l'*Obſervateur* ſe trompe, & quand il approuve & quand il condamne.

XII.

NOMBRE 202. En rendant compte du voyage de meſſieurs les académiciens au cercle polaire : *Vénus*, dit-il, *a été obſervée au méridien au deſſous du pôle.* Il ignore qu'une planète n'eſt ni au deſſus ni au deſſous du pôle, mais toujours dans le zodiaque, & tantôt ſeptentrionale, tantôt méridionale. Il ne fallait pas changer les expreſſions de M. de *Maupertuis*, pour lui faire dire une telle abſurdité. Quand on ignore les choſes dont on parle, il faut copier mot à mot les gens du métier, ou ſe taire.

XIII.

NOMBRE 88. Il fait l'éloge d'une ancienne gazette, intitulée *le nouvelliſte du Parnaſſe* ; & il la compare modeſtement aux premiers journaux des ſavans, parce qu'elle eſt de lui ; ce n'eſt pas la moins conſidérable de ſes fautes.

XIV.

NOMBRE 300, tome 14. Il proteſte ſur ſon honneur qu'il n'a point écrit contre les médecins de Paris ; mais en 1736, il proteſta ſur ſon honneur à M. l'abbé

d'*Olivet*, dans une lettre lue publiquement à l'académie française, qu'il n'avait point eu de part au libelle contre plusieurs membres de cette académie : cependant il fut convaincu à la chambre de l'arsenal, d'avoir vendu trois louis au libraire *Ribou*; ce libelle qu'il avait désavoué sur son honneur; il fut condamné, & n'obtint que très-difficilement sa grâce.

X V.

NOMBRE 190. Il dit, en parlant d'une épître sur l'égalité des conditions, *qu'il y a des maux légers & des maux insupportables dans la vie :* on le sait bien. *Mais où est l'égalité des conditions?* dit-il. Il n'a pas compris que les accidens de la vie ne sont pas des conditions. Une maladie incurable, ou bien le mépris & la haine du public ne sont attachés à aucune condition; mais dans tous les états on peut être méchant, méprisé & misérable. Il dit dans la même feuille qu'après la mort du maréchal d'*Ancre*, le peuple se repentit de sa barbarie & lui rendit justice. C'est un fait absolument faux : le peuple ne donna aucun signe de repentir. Dans la même feuille il rapporte ces vers connus :

> Le bonheur est le port où tendent les humains,
> Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains,
> Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
> Accorde à tout mortel une barque légère.

Si ce port du bonheur, dit-il, *est une rive étrangère, le bonheur n'est donc plus dans moi.* C'est raisonner très-mal, car l'art du pilote est dans moi, & l'on n'est heureux qu'autant que l'on conduit sagement sa barque; un médisant, un ingrat, un calomniateur

un homme qui a des mœurs infames conduit fa barque très-mal & fon malheur eft dans lui.

XVI.

NOMBRE 166. Je prends toujours ces feuilles fans ordre, & la fuite de *numéro* eft inutile, puifque cet ouvrage eft fans aucune liaifon : voici une preuve de fon bon goût. *On m'a envoyé*, dit-il, *depuis peu une très-belle ode. On y fait ainfi parler les déiftes :*

Ils ont dit : de mille chimères
Une abfurde combinaifon,
Un tiffu de fombres myftères,
Ne tient pas devant la raifon.
Tranquille au haut de l'empyrée,
Par cette interprète facrée,
Dieu daigna fe manifefter.
Loin de nous tout dogme apocryphe :
La raifon, voilà le pontife,
L'apôtre qu'il faut écouter.

Toute l'ode eft dans ce ftyle, & c'eft-là le ftyle de l'*Obfervateur* dans un gros recueil de vers de fa façon, qu'il a donné *incognito* au public ; mais il dit que c'eft ainfi qu'il faut écrire.

XVII.

NOMBRE 171. C'eft avec le même goût qu'il donne les vers fuivans pour une belle traduction de ce vers d'*Horace* :

Verfus inopes rerum, nugæque canoræ.

Un emphatique & burlefque étalage
D'un faux fublime, enté fur l'affemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraifon,
Enflés de vent & vides de raifon.

Nous n'avons guère de plus mauvais vers dans notre langue ; figurez-vous ce que c'eſt qu'un *clinquant enflé de vent*, *étalage burleſque enté ſur un aſſemblage* : nous dirons en paſſant que ce ſtyle marotique, qui raſſemble les expreſſions de tous les genres, eſt monſtrueux quand il s'agit de parler ſérieuſement.

> Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable,
> Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable ;
> Le ſage Deſpréaux laiſſe aux eſprits malfaits
> L'art de moraliſer du ton de Rabelais.

Ces vers d'un de mes amis ſont un peu plus raiſonnables, & doivent ſervir à faire voir le miſérable abus du ſtyle marotique dans des ouvrages qui demandent une éloquence véritable.

XVIII.

NOMBRE 136. C'eſt avec le même goût, la même intelligence qu'il blâme *Horace* d'une choſe qu'*Horace* n'a jamais penſée.

Horace a eu tort, dit-il, *de s'exprimer ainſi, en parlant du ſiècle d'Auguſte.*

> *Venimus ad ſummum fortunæ ; pingimus, atque*
> *Pſallimus, & luctamur, Achivis doctiùs unctis ?*

Le ſens de ces vers eſt : *Nous ſommes donc à ce compte ſupérieurs en tout ; la peinture, la muſique, la lutte ſont donc plus perfectionnées chez nous que chez les Grecs ? Qui oſera le dire ?* tous les bons traducteurs d'*Horace* ont rendu ainſi ces vers, & il eſt impoſſible qu'ils aient un autre ſens.

Horace n'a point eu tort de dire, comme le prétend

le ſieur *Desfontaines*, que les Romains l'emportaient ſur les Grecs ; car il dit expreſſément le contraire. Si quelqu'un par exemple diſait : Ce mauvais critique eſt un *Deſpréaux*, un *Pétau*, un *Varron*, ne devrait-on pas voir qu'il parlerait ironiquement ?

X I X.

DANS le même nombre, par un autre excès d'ignorance, il dit que les peintres n'étaient que des barbouilleurs du temps d'*Horace*, & il le dit ſans aucune preuve. Nous avons des ſtatues de ce temps-là faites par des Romains : leur beauté prouve que l'art du deſſin était très-connu, & on ſait que la peinture eſt toujours en honneur, quand la ſculpture eſt perfectionnée ; car ce ſont deux branches de l'art du deſſin.

X X.

C'EST avec la même juſteſſe d'eſprit que louant, nombre 73, un ſatirique de nos jours, il fait un long éloge de trois épîtres écrites dans un ſtyle barbare & pleines de choſes communes, dites longuement.

Quel lecteur peut ſupporter, par exemple, que *Rouſſeau* traduiſe en onze vers, & quels vers ! cette ſeule ligne d'*Horace* ?

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

Quel auteur donc peut fixer leurs génies ?
Celui-là ſeul qui formant le projet
De réunir & l'un & l'autre objet,
Sait rendre à tous l'utile délectable,
Et l'attrayant utile & profitable.
Voilà le centre & l'immuable point,
Où toute ligne aboutit & ſe joint.

Or ce grand but, ce point mathématique,
C'eſt le vrai ſeul, le vrai qui nous l'indique;
Tout, hors de lui, n'eſt que futilité,
Et tout en lui devient ſublimité.

Deſpréaux a dit: *le vrai ſeul eſt aimable;* qui peut ſouffrir qu'on alonge ainſi cette vieille penſée?

Dans ton hiſtoire eſt un ſublime eſſai,
Où tout eſt beau parce que tout eſt vrai,
Non d'un vrai ſec & crument hiſtorique.

C'eſt inſulter au public que d'oſer prodiguer de l'encens à de ſi mauvais vers.

XXI.

JE tombe dans le moment ſur le nombre 139. *L'idée de M. Mairan*, dit-il, *eſt imitée du ſyſtème de M. Newton ſur la lumière.* Il faut lui apprendre que jamais *Newton* n'a fait de ſyſtème ſur la lumière. Il a donné un recueil d'expériences & de démonſtrations mathématiques, ſans autre ordre que celui dans lequel il a fait ſes expériences: parler de ces découvertes comme d'un ſyſtème, c'eſt comme ſi on diſait, le ſyſtème d'*Euclide*.

XXII.

Dans le même nombre, après avoir fait ſi mal le phyſicien avec *Newton*, il fait le muſicien avec *Rameau*, & il accuſe ſon livre d'*être inutile parce qu'il eſt vrai:* il voudrait que M. *Rameau* eût plus de goût, & il l'inſinue ſouvent; il devait ſe ſouvenir de la fable d'un certain animal peſant & à longues oreilles, qui ſe plaignait du peu d'harmonie du roſſignol.

Il s'est transporté, dit-il nombre 147, *dans une maison où il a vu agir une pompe qui élève cent mille muids d'eau par jour à la hauteur de cent trente pieds, avec peu d'efforts & de dépense.* Il est bon qu'il sache que quand on voit ainsi, on est très-peu propre à faire voir aux autres. S'il avait la moindre connaissance des mécaniques, il aurait su que le produit de la force par la vîtesse, ou par l'espace parcouru, est toujours égal au produit de la résistance par la vîtesse ou par l'espace parcouru; que pour élever à cent trente pieds cent imlle muids d'eau par jour, il faudrait à chaque seconde élever le poids d'environ cent quarante-huit livres; que la force d'un homme, pour élever des fardeaux, n'est estimée que vingt-cinq livres, & celle d'un cheval cent septante-cinq; que le chemin ou la vîtesse de ces fardeaux est de trois pieds par seconde dans la main des hommes ou avec le pas des chevaux; qu'enfin, suivant ce calcul, en allouant encore très-peu de chose pour les frottemens, il faudrait la force de quinze cents hommes, ou de deux cents quinze chevaux par seconde, pour faire réussir cette machine. On ne peut que louer l'effort d'un bon citoyen qui cherche à rendre service à l'Etat par des machines nouvelles; mais on ne peut que rire d'un journaliste qui fait le savant, & qui dit de telles sottises.

XXIII.

Au nombre 52, l'auteur des *observations* s'avise de parler de guerre; il a l'insolence de dire que feu M. le maréchal de *Tallard* gagna la bataille de Spire contre toutes les règles, par une méprise & parce qu'il avait la vue courte; *circonstance*, dit-il, *qu'il savait depuis*

long-temps. Il faut apprendre à cet homme, ci-devant jéfuite & curé, ce que c'eft que la bataille de Spire. Voici ce qu'en dit dans une de fes lettres un des meilleurs lieutenans-généraux qu'ait eu la France.

„ M. le maréchal de *Tallard* ayant affiégé Landau, „ M. le prince de *Heffe* & M. de *Naffau-Neubourg*, „ à la tête de l'armée des alliés, forcèrent plufieurs „ marches pour fecourir la ville; je marchais cepen- „ dant pour joindre l'armée du fiége, & il était à „ craindre que les alliés fe portant entre M. de *Tallard* „ & moi , ne lui coupaffent les vivres. La fituation „ était embarraffante, les ennemis n'avaient plus que „ deux marches à faire pour attaquer M. de *Tallard*; „ il prit fa réfolution fur le champ : il m'envoie dire „ de marcher en toute diligence avec ma cavalerie „ vers le Spireback que les ennemis paffaient, & il „ fait lui-même deux marches forcées pour aller atta- „ quer ceux qui comptaient le furprendre. Un efpion „ auquel il donna mille écus l'inftruifit de l'état de „ l'armée ennemie; je le joignis avec deux mille che- „ vaux, mon infanterie fuivait. Nous arrivâmes au Spi- „ reback dans le temps que les généraux alliés étaient „ à table. Leur armée fe rangea en bataille avec beau- „ coup de confufion, & nous fondîmes fur eux pendant „ qu'ils fe formaient, quoique toutes nos troupes ne „ fuffent pas arrivées. Je n'ai jamais vu tant de célérité „ dans l'exécution : les ennemis firent un feu très-vif, & „ obligèrent même M. de *Puiguion* de reculer à leur „ droite; mais monfieur le maréchal fit charger la baïon- „ nette au bout du fufil, méthode excellente & qui „ nous réuffit prefque toujours ; alors les ennemis ne „ firent plus aucune réfiftance. „

Hé bien, Monsieur le journaliste, est-ce là gagner une bataille par méprise? M. de *Feuquières*, ennemi personnel de M. de *Tallard*, a pu le dire; il a fait par envie ce que vous faites par ignorance.

XXIV.

L'*Observateur*, nombre 69, parle de vers comme de guerre & de philosophie; il critique ce vers de M. *Gresset*:

Au sein des mers, dans une île enchantée.

Le sein de la mer, dit-il, *ne peut s'entendre de sa surface*: il devrait au moins savoir qu'en poësie on dit: *Au sein des mers*, au lieu d'*au milieu des mers; au sein de la France*, au lieu d'*au milieu de la France; au sein des beaux arts* dont on médit; *au sein de la bassesse, de l'envie, de l'ignorance, de l'avarice &c.*

XXV.

NOMBRE 8. On m'apporte dans le moment cette feuille: elle est curieuse, & mérite une attention singulière; voici comme il parle d'un livre intitulé: *Le petit philosophe.*

J'en ai trop dit pour vous faire mépriser un livre qui dégrade également l'esprit & la probité de l'auteur; c'est un tissu de sophismes libertins, forgés à plaisir pour détruire les principes de la morale, de la politique & de la religion. Comment pourrait-on être séduit par un écrivain qui franchit toutes sortes de bornes, & qui avoue d'un air cavalier qu'il n'a étudié que dans les cafés & dans les cabarets?

Ne croirait-on pas sur cet exposé que cet ouvrage, intitulé *le petit philosophe* ou *Alciphron*, est la production de quelque coquin enfermé dans un hôpital pour ses

mauvaises mœurs? On sera bien surpris quand on saura que c'est un livre saint, rempli des plus forts argumens contre les libertins, composé par M. l'évêque de Cloyne, ci-devant missionnaire en Amérique. Celui qui a fait cet infame portrait de ce saint livre, fait bien voir par-là qu'il n'a lu aucun des livres dont il a la hardiesse de parler.

XXVI.

AYANT lu dans ces *observations* plusieurs traits contre M. de *Voltaire*, & une lettre qu'il se vante que M. de *Voltaire* lui a écrite, j'ai pris la liberté d'écrire moi-même à M. de *Voltaire* sans le connaître; voici ce qu'il m'a répondu.

„ Je ne connais l'abbé *Guyot Desfontaines* que parce „ que M. *Thiriot* l'amena chez moi en 1724, comme „ un homme qui avait été ci-devant jésuite, & qui „ par conséquent était un homme d'étude; je le „ reçus avec amitié, comme je reçois tous ceux qui „ cultivent les lettres. Je fus étonné au bout de quinze „ jours de recevoir une lettre de lui, datée de bicêtre „ où il venait d'être renfermé. J'appris qu'il avait „ été mis trois mois auparavant au châtelet pour le „ même crime dont il était accusé, & qu'on lui fesait „ son procès dans les formes. J'étais alors assez „ heureux pour avoir quelques amis très-puissans „ que la mort m'a enlevés. Je courus à Fontainebleau, „ tout malade que j'étais, me jeter à leurs pieds; „ je pressai, je sollicitai de toutes parts; enfin j'obtins „ son élargissement, & la discontinuation du procès „ où il s'agissait de sa vie: je lui fis avoir la permis- „ sion d'aller à la campagne chez M. le président de

„ *Bernière* mon ami. Il y alla avec M. *Thiriot*: Savez-
„ vous ce qu'il y fit? un libelle contre moi, Il le
„ montra même à M. *Thiriot*, qui l'obligea de le jeter
„ dans le feu; il me demanda pardon, en me disant que
„ le libelle était fait un peu avant la date de bicêtre;
„ j'eus la faiblesse de le lui pardonner, & cette fai-
„ blesse m'a valu en lui un ennemi mortel, qui m'a
„ écrit des lettres anonymes, & qui a envoyé vingt
„ libelles en Hollande contre moi. Voilà, Monsieur,
„ une partie des choses que je puis vous dire sur son
„ compte &c. „

Je ne crois pas qu'une pareille lettre ait besoin de commentaire, aussi je n'en ferai point.

XXVII.

On m'apporte le nombre 17. Le satirique auteur essaie d'avilir la Mérope du marquis *Maffëi*. Cette tragédie a sans doute des défauts; mais ce n'est pas ceux que le satirique lui reproche. Il traduit: *gentile aspetto*, aspect aimable, par *jolie figure*; *genitori innocenti*, les auteurs vertueux de mes jours, par mes *parens gens de bien*; *ben complesso*, taille avantageuse, par *bonne complexion*. Ainsi dans une traduction que ce critique fit en français d'un ouvrage anglais de M. de *Voltaire*, il prit le mot *Cake*, qui signifie *gâteau*, pour le géant *Cacus*.... Il est plaisant, il faut l'avouer, qu'un pareil homme s'avise de juger les autres.

XXVIII.

Voici les expressions qu'on m'a fait voir dans ses feuilles:

La fréquence fastidieuse d'un clinquant métaphysique.

Les rustiques contempteurs qui méprisent les révolutions de Pologne, le second *Gulliver*, le nouvelliste du Parnasse &c.

Un sage militaire enchanté d'un auteur connu par les admirables saillies d'une délicate inintelligibilité.

Une hypocrisie corporifiée par la grâce.

La nouvelle faculté d'un esprit paradoxal, érigée dans le beau monde.

Un savoyard qui décrote des lambeaux de métaphysique.

La vérité habilement distillée par un avocat-général, qui en tire l'essence du problématique judiciaire.

Je n'en copierai pas davantage: je me contenterai de demander s'il sied bien à l'auteur de ce *galimatias* plein de bassesse, d'insulter au style de M. de *Marivaux* & à tant d'autres.

XXIX.

JE crains de fatiguer le public par les citations d'un ouvrage dont les feuilles sont oubliées à mesure qu'elles paraissent. Je crois que le peu que j'ai dit servira de *préservatif*. Je continuerai si la chose est nécessaire: j'avertis, en attendant, que le même auteur donne sous mains, depuis quelque temps, une autre brochure intitulée: *Réflexions sur les ouvrages de littérature.* On dit qu'il combat souvent dans cette feuille ce qu'il a dit dans les *Observations*. Cela fait souvenir de gens d'une profession à peu près semblable, qui font semblant de se battre pour ameuter les passans. N'est-il pas déplorable de voir un tel brigandage dans les lettres?

COURTE REPONSE

AUX LONGS DISCOURS

D'UN DOCTEUR ALLEMAND.

JE m'étais donné à la philofophie, croyant y trouver le repos que *Newton* appelle *rem prorfùs fubftantialem;* mais je vis que la racine quarrée du cube des révolutions des planètes, & les quarrés de leurs diftances, fefaient encore des ennemis. Je m'aperçois que j'ai encouru l'indignation de quelques docteurs allemands. J'ai ofé mefurer toujours la force des corps en mouvement par $m + v$. J'ai eu l'infolence de douter des monades, de l'harmonie préétablie, & même du grand principe des indifcernables. Malgré le refpect fincère que j'ai pour le beau génie de *Leibnitz*, pouvais-je efpérer du repos après avoir voulu ébranler ces fondemens de la nature ? On a employé, pour me convaincre, de longs fophifmes & de groffes injures, felon la refpectable coutume introduite depuis longtemps dans cette fcience qu'on appelle *philofophie*, c'eft-à-dire *amour de la fageffe.*

Il eft vrai qu'une perfonne infiniment refpectable à tous égards, & qui a beaucoup de fortes d'efprit, a daigné en employer une à éclaircir & à orner le fyftème de *Leibnitz;* elle s'eft amufée à décorer d'un beau portique ce bâtiment vafte & confus. J'ai été étonné de ne pouvoir la croire en l'admirant; mais

j'en ai vu enfin la raiſon ; c'eſt qu'elle-même n'y croyait guère, & c'eſt ce qui arrive ſouvent entre ceux qui s'imaginent vouloir perſuader, & ceux qui s'efforcent de ſe laiſſer perſuader.

Plus je vais en avant, & plus je ſuis confirmé dans l'idée que les ſyſtèmes de métaphyſique ſont pour les philoſophes ce que les romans ſont pour les femmes. Ils ont tous la vogue les uns après les autres, & finiſſent tous par être oubliés. Une vérité mathématique reſte pour l'éternité, & les fantômes métaphyſiques paſſent comme des rêves de malades.

Lorſque j'étais en Angleterre, je ne pus avoir la conſolation de voir le grand *Newton*, qui touchait à ſa fin. Le fameux curé de S[t] James, *Samuel Clarke*, l'ami, le diſciple & le commentateur de *Newton*, daigna me donner quelques inſtructions ſur cette partie de la philoſophie, qui veut s'élever au-deſſus du calcul & des ſens. Je ne trouvai pas, à la vérité, cette anatomie circonſpecte de l'entendement humain, ce bâton d'aveugle avec lequel marchait le modeſte *Locke*, cherchant ſon chemin & le trouvant ; enfin cette timidité ſavante qui arrêtait *Locke* ſur le bord des abymes. *Clarke* ſautait dans l'abyme, & j'oſai l'y ſuivre. Un jour, plein de ces grandes recherches qui charment l'eſprit par leur immenſité, je dis à un membre très-éclairé de la ſociété : *M. Clarke eſt un bien plus grand métaphyſicien que M. Newton.* Cela peut être, me répondit-il froidement ; c'eſt comme ſi vous diſiez que l'un joue mieux au ballon que l'autre. Cette réponſe me fit rentrer en moi-même. J'ai depuis oſé percer quelques-uns de ces ballons de la métaphyſique, & j'ai vu qu'il n'en eſt ſorti que du vent. Auſſi,

quand je dis à M. de *s'Gravesande* : *Vanitas vanitatum*, *& metaphysica vanitas*; il me répondit : *Je suis bien fâché que vous ayez raison.*

Le père *Mallebranche*, dans sa *Recherche de la vérité*, ne concevant rien de beau, rien d'utile que son systême, s'exprime ainsi : ,, Les hommes ne sont ,, pas faits pour considérer des moucherons ; & on ,, n'approuve pas la peine que quelques personnes se ,, sont donnée de nous apprendre comment sont faits ,, certains insectes, les transformations des vers &c. ,, Il est permis de s'amuser à cela, quand on n'a rien ,, à faire, & pour se divertir. ,, Cependant *cet amusement à cela pour se divertir* nous a fait connaître les ressources inépuisables de la nature, qui rendent à des animaux les membres qu'ils ont perdus, qui reproduisent des têtes après qu'on les a coupées, qui donnent à tel insecte le pouvoir de s'accoupler l'instant d'après que sa tête est séparée de son corps, qui permettent à d'autres de multiplier leur espèce sans le secours des deux sexes. Cet *amusement à cela* a développé un nouvel univers en petit, & des variétés infinies de sagesse & de puissance ; tandis qu'en quarante ans d'études le père *Mallebranche* a trouvé *que la lumière est une vibration de pression sur de petits tourbillons mous, & que nous voyons tout en* DIEU.

J'ai dit que *Newton* savait douter ; & là-dessus on s'écrie : Oh ! nous autres nous ne doutons pas ; nous savons, de science certaine, que l'ame est je ne sais quoi destinée nécessairement à recevoir je ne sais quelles idées, dans le temps que le corps fait nécessairement certains mouvemens, sans que l'un ait la moindre influence sur l'autre ; comme lorsqu'un

homme prêche, & que l'autre fait des geftes ; & cela s'appelle l'*harmonie préétablie*. Nous favons que la matière eft compofée d'êtres qui ne font pas matière, & que dans la patte d'un ciron il y a une infinité de fubftances fans étendue, dont chacune a des idées confufes qui compofent un miroir concentré de tout l'univers ; & cela s'appelle *le fyftème des monades*. Nous concevons auffi parfaitement l'accord de la liberté & de la néceffité ; nous entendons très-bien *comment tout étant plein, tout a pu fe mouvoir*. Heureux ceux qui peuvent comprendre des chofes fi peu compréhenfibles, & qui voient un autre univers que celui où nous vivons !

J'aime à voir un docteur qui vous dit d'un ton magiftral & ironique : » Vous errez, vous ne favez » pas qu'on a découvert depuis peu que *ce qui eft,* » *eft poffible, & que tout ce qui eft poffible, n'eft pas actuel ;* » & *que tout ce qui eft actuel eft poffible ;* & *que les effences* » *des chofes ne changent pas.* » Ah ! plût à DIEU que l'effence des docteurs changeât ! Hé bien, vous nous apprenez donc qu'il y a des effences, & moi je vous apprends que ni vous ni moi n'avons l'honneur de les connaître ; je vous apprends que jamais homme fur la terre n'a fu & ne faura ce que c'eft que la matière, ce que c'eft que le principe de la vie & du fentiment, ce que c'eft que l'ame humaine, s'il y a des ames dont la nature foit feulement de fentir fans raifonner, ou de raifonner en ne fentant point, ou de ne faire ni l'un ni l'autre ; fi ce qu'on appelle *matière* a des fenfations comme elle a la gravitation ; fi &c.

Quant à la difpute fur la mefure de la force des corps en mouvement, il me paraît que ce n'eft qu'une

difpute

difpute de mots ; & je fuis fâché qu'il y en ait de telles en mathématique. Que l'on exprime comme l'on voudra la force par *m v*, ou, par *m v*², rien ne changera dans la mécanique ; il faudra toujours la même quantitéde chevaux pour tirer les fardeaux, la même chargde poudre pour les canons ; & cette querelle eft le fcandale de la géométrie.

Plût au ciel encore, qu'il n'y eût point d'autre querelle entre les hommes ! nous ferions des anges fur la terre. Mais ne reffemble-t-on pas quelquefois à ces diables que *Milton* nous repréfente dévorés d'ennui, de rage, d'inquiétude, de douleur, & raifonnant encore fur la métaphyfique au milieu de leurs tourmens ?

» Tels dans l'amas brillant des rêves de Milton,
» On voit les habitans du brûlant Phlégéton,
» Entourés de torrens de bitume & de flamme,
» Raifonner fur l'effence, argumenter fur l'ame,
» Sonder les profondeurs de la fatalité,
» Et de la prévoyance & de la liberté.
» Ils creufent vainement dans cet abyme immenfe.

. . . . . . *and reafon'd high*
Of providence fore knowledge will, and fate :
Fix't fate, free will, fore knowledge abfolute :
And foud non end, &c.

PETIT COMMENTAIRE

SUR L'ELOGE DU DAUPHIN DE FRANCE,

COMPOSÉ PAR M. THOMAS.

JE viens de lire dans l'éloquent discours de M. *Thomas* ces paroles remarquables :

„ Le dauphin lisait avec plaisir ces livres où la „ douce humanité lui peignait tous les hommes, „ & même ceux qui s'égarent, comme un peuple „ de frères. Aurait-il donc été lui même ou persé- „ cuteur, ou cruel ? Aurait-il adopté la férocité de „ ceux qui comptent l'erreur parmi les crimes, & „ veulent tourmenter pour instruire ? *Ah !* dit-il plus „ d'une fois, *ne persécutons point.* „

Ces mots ont pénétré dans mon cœur ; je me suis écrié : Quel sera le malheureux qui osera être persécuteur quand l'héritier d'un grand royaume a déclaré qu'il ne faut pas l'être ? Ce prince savait que la persécution n'a jamais produit que du mal ; il avait lu beaucoup : la philosophie avait percé jusqu'à lui. Le plus grand bonheur d'un Etat monarchique est que le prince soit éclairé. *Henri IV* ne l'était point par les livres ; car excepté *Montagne*, qui n'a rien d'arrêté, & qui n'apprend qu'à douter, il n'y avait alors que de misérables livres de controverse, indignes d'être lus par un roi. Mais *Henri IV* était instruit

par l'adversité, par l'expérience de la vie privée & de la vie publique, enfin, par ses propres lumières. Ayant été persécuté, il ne fut point persécuteur. Il était plus philosophe qu'il ne pensait au milieu du tumulte des armes, des factions du royaume, des intrigues de la cour, & de la rage de deux sectes ennemies. *Louis XIII* ne lut rien, ne fut rien, & ne vit rien ; il laissa persécuter.

Louis XIV avait un grand sens, un amour de la gloire qui le portait au bien, un esprit juste, un cœur noble ; mais le cardinal *Mazarin* ne cultiva point un si beau caractère. Il méritait d'être instruit, il fut ignorant ; ses confesseurs enfin le subjuguèrent ; il persécuta ; il fit du mal. Quoi ! les *Sacis*, les *Arnaulds* & tant d'autres grands-hommes emprisonnés, exilés, bannis ! Et pourquoi ? parce qu'ils ne pensaient pas comme deux jésuites de la cour : & enfin son royaume en feu pour une bulle ! Il le faut avouer, le fanatisme & la friponnerie demandèrent la bulle, l'ignorance l'accepta, l'opiniâtreté la combattit. Rien de tout cela ne ferait arrivé sous un prince en état d'apprécier ce que vaut une grâce efficace, une grâce suffisante, & même encore une versatile.

Je ne suis pas étonné qu'autrefois le cardinal de *Lorraine* ait persécuté des gens assez mal avisés pour pouvoir ramener les choses à la première institution de l'Eglise ; le cardinal aurait perdu sept évêchés, & de très-grosses abbayes dont il était en possession. Voilà une très-bonne raison de poursuivre ceux qui ne sont pas de notre avis. Personne assurément ne mérite mieux d'être excommunié que

ceux qui veulent nous ôter nos rentes. Il n'y a pas d'autre ſujet de guerre chez les hommes ; chacun défend ſon bien autant qu'il le peut.

Mais que dans le ſein de la paix il s'élève des guerres inteſtines pour des billeveſées incompréhenſibles de pure métaphyſique ; qu'on ait ſous *Louis XIII*, en 1624, défendu, ſous peine, de galères, de penſer autrement qu'*Ariſtote ;* qu'on ait anathématiſé les idées innées de *Deſcartes*, pour les admettre enſuite ; que de plus d'une queſtion digne de *Rabelais* on ait fait une queſtion d'Etat ; cela eſt barbare & abſurde.

On a demandé ſouvent pourquoi depuis *Romulus* juſqu'au temps où les papes ont été puiſſans, jamais les Romains n'ont perſécuté un ſeul philoſophe pour ſes opinions ? On ne peut répondre autre choſe ſinon que les Romains étaient ſages.

Cicéron était très-puiſſant. Il dit dans une de ſes lettres : *Voyez à qui vous voulez que je faſſe tomber les Gaules en partage.* Il était très-attaché à la ſecte des académiciens, mais on ne voit pas qu'il lui ſoit jamais tombé dans la tête de faire exiler un ſtoïcien, d'exclure des charges un épicurien, de moleſter un pythagoricien.

Et toi, malheureux *Jurieu*, fugitif de ton village, tu voulus opprimer le fugitif *Bayle* dans ſon aſile & dans le tien ; tu laiſſas en paix *Spinoſa* dont tu n'étais point jaloux ; mais tu voulais accabler ce reſpectable *Bayle* qui écraſait ta petite réputation par ſa renommée éclatante.

Le deſcendant & l'héritier de trente rois a dit : *Ne perſécutons point ;* & un bourgeois d'une ville

ignorée, un habitué de paroiſſe, un moine dirait: *Perſécutons !*

Ravir aux hommes la liberté de penſer ! juſte ciel ! Tyrans fanatiques, commencez donc par nous couper les mains qui peuvent écrire, arrachez-nous la langue qui parle contre vous, arrachez-nous l'ame qui n'a pour vous que des ſentimens d'horreur.

Il y a des pays où la ſuperſtition également lâche & barbare abrutit l'eſpèce humaine ; il y en a d'autres où l'eſprit de l'homme jouit de tous ſes droits. Entre ces deux extrémités, l'une céleſte, l'autre infernale, il eſt un peuple mitoyen chez qui la philoſophie eſt tantôt accueillie, & tantôt proſcrite, chez qui *Rabelais* a été imprimé avec privilége, mais qui a laiſſé mourir le grand *Arnauld* de faim dans un village étranger ; un peuple qui a vécu dans des ténèbres épaiſſes depuis les temps de ſes druides, juſqu'au temps où quelques rayons de lumière tombèrent ſur lui de la tête de *Deſcartes.* Depuis ce temps le jour lui eſt venu d'Angleterre. Mais croira-t-on bien que *Locke* était à peine connu de ce peuple il y a environ trente ans ? Croira-t-on bien que lorſqu'on lui fit connaître la ſageſſe de ce grand-homme, des ignorans en place opprimèrent violemment celui qui apporta le premier ces vérités de l'île des philoſophes dans le pays des frivolités ?

Si on a pourſuivi ceux qui éclairaient les ames, on a pouſſé la manie juſqu'à s'élever contre ceux qui ſauvaient les corps. En vain il eſt démontré que l'inoculation peut conſerver la vie à vingt-cinq mille perſonnes par année dans un grand royaume ; il n'a

pas tenu aux ennemis de la nature humaine qu'on n'ait traité ſes bienfaiteurs d'empoiſonneurs publics. Si on avait eu le malheur de les écouter, que ſerait-il arrivé? les peuples voiſins auraient conclu que la nation était ſans raiſon & ſans courage.

Heureuſement les perſécutions ſont paſſagères, elles ſont perſonnelles, elles dépendent du caprice de trois ou quatre énergumènes qui voient toujours ce que les autres ne verraient pas ſi on ne corrompait point leur entendement; ils cabalent, ils ameutent, on crie quelque temps, enſuite on eſt étonné d'avoir crié, & puis on oublie tout.

Un homme oſe dire, non-ſeulement après tous les phyſiciens, mais après tous les hommes, que ſi la Providence ne nous avait pas accordé des mains, il n'y aurait ſur la terre ni artiſtes ni arts. Un vinaigrier devenu maître d'école dénonce cette propoſition comme impie; il prétend que l'auteur attribue tout à nos mains, & rien à notre intelligence. Un ſinge n'oſerait intenter une telle accuſation dans le pays des ſinges; cette accuſation réuſſit chez les hommes. L'auteur eſt perſécuté avec fureur; au bout de trois mois on n'y penſe plus. Il en eſt de la plupart des livres philoſophiques comme des contes de *la Fontaine;* on commença par les brûler, on a fini par les repréſenter à l'opéra comique. Pourquoi en permet-on les repréſentations? c'eſt qu'on s'eſt aperçu enfin qu'il n'y avait là que de quoi rire. Pourquoi le même livre qu'on a proſcrit reſte-t-il paiſiblement entre les mains des lecteurs? c'eſt qu'on s'eſt aperçu que ce livre n'a troublé en rien la ſociété,

qu'aucune pensée abstraite, ni même aucune plaisanterie, n'a ôté à aucun citoyen la moindre prérogative, qu'il n'a point fait renchérir les denrées, que les moines mendians n'en ont pas moins rempli leur besace, que le train du monde n'a changé en rien, & que le livre n'a servi précisément qu'à occuper le loisir de quelques lecteurs.

En vérité, quand on persécute, c'est pour le plaisir de persécuter.

Passons de l'oppression passagère que la philosophie a essuyée mille fois parmi nous, à l'oppression théologique qui est plus durable. Dès les premiers siècles on dispute ; les deux partis contraires s'anathématisent. Qui a raison des deux ? c'est le plus fort. Des conciles combattent contre des conciles, jusqu'à ce qu'enfin l'autorité & le temps décident. Alors les deux partis réunis persécutent un troisième parti qui s'élève, & celui-ci en opprime un quatrième. On ne sait que trop que le sang a coulé pendant quinze cents ans pour ces disputes : mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que si on n'avait jamais persécuté, il n'y aurait jamais eu de guerres de religion.

Répétons donc mille fois avec un dauphin tant regretté : *Ne persécutons personne.*

QUELQUES PETITES HARDIESSES

DE M. CLAIR,

A l'occasion d'un panégyrique de St Louis.

En lisant le panégyrique de *St Louis* prononcé par M. *Mauri* devant notre illustre académie, je croyais, à l'article des Croisades, entendre ce *Cucupietre* ou *Pierre l'ermite*, changé en *Démosthène* & en *Cicéron*. Il donne presque envie de voir une croisade. J'avoue que je ne serais pas fâché qu'on en fît une contre l'empire ottoman. J'aime l'Eglise grecque; elle est la mère de l'Eglise latine. J'ai ouï dire qu'il y a quelques princes qui, dans l'occasion, s'uniraient pour relever (non pas trop haut, mais sur ses pieds) le patriarche de Constantinople écrasé par le muphti. Je verrais avec plaisir la belle Grèce, la patrie d'*Alcibiade* & d'*Anacréon*, délivrée de son long esclavage. Il serait doux de souper dans Athènes libre avec *Aspasie* & *Périclès* au sortir d'une tragédie de *Sophocle*.

Mais pour aller faire la guerre vers Immaüs & Corozaïm, je confesse que ce n'est pas mon goût.

Tous les premiers historiens des croisades semblent mordus des mêmes tarentules que les croisés. Il semble, à les entendre, qu'on rendait un service

important à DIEU, en abandonnant la culture des terres les plus fertiles de l'Occident, en portant ſon or & ſon argent dans un pays aride, en viſitant les ſaints lieux ſur un cheval de charrette avec ſa maîtreſſe en croupe, & en ſe feſant tuer par des Turcs & par des Sarrazins à dix-huit cents lieues de ſa patrie.

De droit, on n'en avait aucun. Quelle fut donc l'origine de cette fureur épidémique qui dura deux cents années, & qui fut toujours ſignalée par toutes les cruautés, toutes les perfidies, toutes les débauches, toute la démence dont la nature humaine eſt capable ?

L'arme pietoſe el capitano, che grand ſepolcro libero di Chriſto col ſenno e con la mano eſt fort bon dans un poëme épique ; mais il n'en eſt pas de même dans l'hiſtoire telle que le *ſenno* l'exige aujourdhui.

Je haſarde de dire avec ſoumiſſion, & en me trompant peut-être, que les papes conçurent ce vaſte & hardi deſſein de tranſporter l'Europe militaire en Aſie. Les pélérinages étaient fort à la mode ; ils avaient commencé dans l'Orient à la Mecque, où les ſavans arabes prétendaient qu'*Abraham* & *Iſmaël* étaient enterrés. On avait imité ces émigrations paſſagères dans l'Occident. On allait viſiter à Rome les tombeaux de *St Pierre* & de *St Paul*, dont les corps repoſent dans cette ville, ſelon les ſavans occidentaux ; mais l'opinion répandue depuis très-longtemps parmi les chrétiens, que le monde allait finir, avait, depuis près de cent ans, détourné les fidelles du pélérinage de Rome au pélérinage de Jéruſalem. Le tombeau de JESUS-CHRIST l'emportait, comme

de raison, sur le tombeau de ses disciples : quoiqu'après tout la saine critique n'ait pas plus de preuve démonstrative de l'endroit précis où notre Seigneur fut enseveli, que de celui où gît le corps d'*Abraham*.

Le monde ne finissant point, & les Turcs maîtres de Jérusalem rançonnant les pélerins, ces pieux voyageurs latins se plaignirent non-seulement des Turcs qui leur fesaient payer trop cher leur dévotion, mais encore plus des Arabes qui les dépouillaient, & beaucoup plus des Grecs chrétiens qui ne les assistaient pas à leur retour par Constantinople. Car les malheureux & les imprudens s'irritent plus contre leurs frères qui ne les secourent pas, que contre les ennemis qui les dépouillent.

Le premier qui imagina d'armer l'Occident contre l'Orient, sous prétexte d'aider les pélerins & de délivrer les saints lieux, fut ce pape *Grégoire VII*, ce moine si audacieux, cet homme si fourbe à la fois & si fanatique, si chimérique & si dangereux, cet ennemi de tous les rois qui établit sa chaire de *St Pierre* sur des trônes renversés. On voit par ses lettres qu'il s'était proposé de publier une croisade contre les Turcs ; mais cette croisade devait nécessairement être dirigée contre l'empire chrétien de Constantinople. On ne pouvait rétablir l'Eglise latine en Asie que sur les ruines de la grecque sa rivale éternelle ; & on ne pouvait écraser cette Eglise qu'en prenant Constantinople.

Urbain II eut le même dessein. C'est cet *Urbain II* qui aggrava la persécution commencée par *Grégoire VII*, contre le grand & infortuné empereur *Henri IV*. C'est lui qui arma le fils contre le père, & qui sanctifia ce

crime. C'eſt lui qui, né ſujet du roi de France *Philippe I*, oſa excommunier ſon ſouverain dans la France même, où il prêcha la croiſade.

Le deſſein était ſi bien pris de s'emparer de Conſtantinople, que l'évêque *Monteil*, légat du pape & guerrier, voulut abſolument qu'on commençât l'expédition par le ſiége de cette capitale, & qu'on exterminât les chrétiens grecs avant d'aller aux Turcs. Le comte *Bohemondo*, qui était dans le ſecret, n'eut jamais d'autre avis. *Hugues*, frère du roi de France, n'ayant ni troupe ni argent, ayant hautement ſoutenu ce projet, fut aſſez imprudent pour aller faire une viſite à l'empereur *Alexis Comnène* qui le fit arrêter, & qui eut enſuite la généroſité de le relâcher. Enfin ce *Goffreddo* qui n'était point du tout le chef des croiſés, comme on l'a cru, attaqua les faubourgs de la ville impériale *col ſenno e con la mano*, pour ſon premier exploit; mais trop heureux de faire ſa paix avec l'empereur, il obtint enfin la permiſſion d'aller à Jéruſalem, dont le comte de Toulouſe & le prince de Tarente lui ouvrirent le chemin par la priſe, ou plutôt par la ſurpriſe d'Antioche. En un mot, le but de cette croiſade était ſi bien de ſe ſaiſir de l'empire grec, que les croiſés s'en emparèrent en 1204, & en furent les maîtres pendant environ cinquante ans.

Si tout cela fut juſte, je m'en rapporte à *Grotius de jure belli & pacis.*

Alors les papes ſe virent élevés à ce point de grandeur dont les califes deſcendaient. Ces califes avaient commencé par porter le glaive & l'encenſoir:

les papes, qui commencèrent par l'encensoir, se servirent ensuite du glaive des princes. S'ils s'en étaient armés eux-mêmes, ils auraient peut-être, à l'aide du fanatisme de ces temps, réuni sous leurs lois les empires d'Orient & d'Occident du même bras dont ils terrassaient *Henri IV*, *Fréderic Barberousse* & *Fréderic II;* mais ils restèrent dans Rome, & ils ne combattirent qu'avec des bulles.

On sait comment les Grecs chassèrent les Latins, & reprirent leur malheureux empire : on sait comment les musulmans exterminèrent tous les croisés dans l'Asie mineure, & dans la Syrie. Il ne resta de ces multitudes de barbares émigrans, que quelques ordres religieux qui firent vœu au Dieu de paix de verser le sang humain.

Ce fut dans ces circonstances que *St Louis* eut le malheur de faire le même vœu à Paris dans un accès de fièvre, pendant lequel il crut entendre une voix céleste qui lui ordonnait d'entreprendre une croisade. Il devait bien plutôt écouter la véritable voix céleste, celle de la raison, qui lui ordonnait de rester chez lui, de continuer à faire fleurir dans son royaume l'agriculture, le commerce & les lois, d'être le père de son peuple & l'arbitre de ses voisins. Il jouissait de cette gloire ; & s'il voulait conquérir, il pouvait être plus à propos de prendre la Guienne que d'aller lui-même se faire prendre en Egypte, en appauvrissant & en dépeuplant son royaume.

Il suivait, dit-on, le préjugé du temps. C'était à sa grande ame de se mettre au-dessus du préjugé. Il lui appartenait de changer son siècle. Il avait déjà donné cet utile exemple en résistant avec piété aux

entreprises de la cour de Rome. Que ne résistait-il de même à la démence des croisades? lui qui regardait le bien de son Etat comme son premier devoir. Qu'est-ce donc que la France avait à démêler avec Jérusalem? Quel intérêt, quelle raison, quel traité l'appelaient en Egypte? S'il y avait quelques français esclaves dans cette contrée, le vieux & sage *Melecsala*, qui demandait la paix, les lui aurait rendus pour mille & mille fois moins d'argent que ne lui coûta sa fatale entreprise. Nulle nation ne le pressait d'aller faire en Egypte une guerre qui l'aurait ruiné, quand même elle eût été heureuse. Au contraire, toutes les nations de l'Europe étaient lasses de ces croisades ridicules & affreuses, à commencer par Rome même.

On reproche à notre siècle de ne condamner sa croisade que parce qu'il était un saint; mais c'est (nous osons le dire) parce qu'il était un saint, qu'il ne devait pas l'entreprendre. Il la fit en saint & en héros sans doute; mais s'il eût employé autrement ses grandes vertus, il eût été plus saint & plus héros.

C'est parce que nous révérons sa mémoire avec amour, que nous pleurons sur lui, qui se rendit le plus malheureux des hommes; sur sa femme qui accoucha dans une prison de l'Egypte dans la crainte continuelle de la mort; sur son fils qui périt avec le père dans ces entreprises funestes; sur son frère le comte d'*Artois* dont les vainqueurs portèrent la tête au bout d'une lance; sur la fleur de la chevalerie égorgée à ses yeux; sur cinquante mille français perdus dans cette expédition désastreuse.

Nous chériſſons ſa mémoire; nous nous proſternons devant ſes autels; mais qu'on nous permette d'eſtimer ſon vainqueur *Almoadan* qui le fit guérir de la peſte, & qui lui remit deux cents mille *beſans* d'or de ſa rançon. On le ſait, & on doit le dire: les Orientaux étaient alors les peuples inſtruits & civiliſés; & nous étions les barbares.

Enfin *Blanche* ſa mère, qui ſavait gouverner, déſapprouva hautement cette croiſade; & l'on peut faire gloire de penſer comme la reine *Blanche*.

Je ſuppoſe maintenant qu'on raconte à un homme de bon ſens l'hiſtoire de cette croiſade de St *Louis*, & qu'on lui diſe tout ce qu'il a fait de ſage, de grand, de beau, c'eſt-à-dire de juſte, avant cette héroïque imprudence. (*a*) L'homme de bon ſens dira ſans doute: ce grand roi n'en commettra pas une ſeconde. Mais qu'il ſera étonné! quand vous lui apprendrez qu'il retourne encore en Afrique; qu'il fait encore une croiſade plus funeſte que la première, puiſqu'elle coûta à la France le meilleur de ſes rois, & le plus grand-homme de l'Europe. Ce n'eſt plus en Egypte qu'il porte la guerre, c'eſt à Tunis. Et pour qui va-t-il faire cette guerre funeſte? pour un de ſes frères, à la vérité; mais pour un uſurpateur, pour un barbare ſouillé lâchement du ſang de

(*a*) L'abbé *Véli* avoue dans ſon hiſtoire qu'on la traita de *pieuſe extravagance; & qu'un roi ſage ne devait ni l'autoriſer, ni la protéger*

Joinville s'exprime bien plus fortement. Voici ſes paroles. *J'ai oui dire que ceux qui conſeillèrent au bon roi cette entrepriſe, firent un tres-grand mal & péchèrent mortellement.*

Au reſte il faut ſavoir que le *Joinville* que nous liſons eſt une traduction faite du temps de *François I*. Le jargon de *Joinville* ne s'entend plus.

Conradin, légitime héritier des deux Siciles, & du duc d'Autriche ; pour un monſtre, (appelons les choſes par leur nom, ſi nous eſpérons d'effrayer les tyrans,) pour un monſtre qui fit ſervir la religion & la juſtice, le pape & les bourreaux au ſupplice de deux têtes couronnées innocentes & reſpectables.

Ce *Charles d'Anjou* réclamait un petit ſubſide que lui devait le roi de Tunis ; & dans la vue de recouvrer ce peu d'argent pour Naples, on chargea la France d'impôts ſi accablans, que le peuple fit entendre par-tout ſes cris de douleur, & que tout le clergé refuſa long-temps de payer.

Charles d'Anjou fit accroire à ſon frère que le roi de Tunis voulait ſe faire chrétien, & qu'il n'attendait que l'armée françaiſe pour déclarer ſa converſion. *St Louis* partit ſur cette étrange eſpérance.

Il voulait de Tunis aller vers la Paleſtine ; il n'y avait plus de chrétiens dans ce triſte pays, nul reſte de ces multitudes innombrables, ſinon quelques eſclaves qui avaient renoncé à leur religion.

Le fameux *Bondocdar* (*b*), autrefois l'un des émirs

(*b*) *NB*. *Véli* dans ſon hiſtoire de France fait dire à ce *Bondocdar qu'il aimait mieux un petit nombre de gens ſobres, qu'une multitude d'efféminés : vils eſclaves plus propres à briller dans l'obſcurité des tavernes & des ruelles, que dans les nobles champs du dieu Mars*. Il n'eſt guère probable qu'un ſoudan ait tenu un tel diſcours ; qu'il ait parlé du dieu *Mars*, des tavernes & des ruelles que les muſulmans ne connaiſſaient pas. Il n'y avait point chez eux de tavernes, encore moins de ruelles. L'abbé *Véli* lui prête ſon langage, ou plutôt le langage des écrivains des charniers du temps de *Louis XIII*. Il y a des morceaux bien faits dans *Véli*, on lui doit des éloges & de la reconnaiſſance, mais il faudrait avoir le ſtyle de ſon ſujet ; & pour faire une bonne hiſtoire de France il ne ſuffirait pas d'avoir du diſcernement & du goût, il faudrait aſſembler long-temps tous ſes matériaux à Paris & aller faire imprimer ſon ouvrage en Hollande

qui avaient le plus servi aux défaites de *St Louis*, était soudan de Damas, de la Syrie & de l'Egypte. Ses armées montaient, dit-on, à trois cents mille hommes : il avait toujours été vainqueur. Nos chroniqueurs en parlent comme d'un brigand ; tous les Orientaux le regardent comme un héros égal aux *Saladins*, aux *Omars* & aux *Alexandres*.

C'était contre ce grand-homme que *St Louis* avait le courage d'aller combattre sur les ossemens de deux millions de croisés morts en Syrie, avec une faible armée déjà découragée par les défaites de celles qui l'avaient précédée ; il n'eut pas le malheur de parvenir jusqu'à *Bondocdar* ; il mourut de la peste sur les sables de l'Afrique, & laissa son royaume dans la désolation & dans la pauvreté : quels sentimens doit-il inspirer ? il faut le révérer à jamais, le chérir, l'admirer, & le plaindre. (*c*)

Nous avons parlé des guerres de ce prince infortuné : parlons des lois de ce prince juste ; on lui attribue une pragmatique-sanction, & les établissemens qui portent son nom. Mais comment n'avons-nous pas du moins une copie authentique & légale de ces deux fameuses pièces, quand nous en avons de ses simples ordonnances ? Comment peut-on croire que *St Louis* ait cité le code & le digeste qui n'étaient nullement connus de son temps en France ?

On se fonde sur l'opinion commune qui lui attribua ces lois plusieurs années après sa mort. Mais

(*c*) *Véli* dit *que St Louis songeait à rendre son fils Philippe digne du premier sceptre du monde*. Cela n'est pas poli pour l'empereur ni pour l'impératrice de Russie, ni pour le grand-seigneur, ni pour le grand-mogol, ni pour l'empereur de la Chine. Le sceptre de la France était un très-beau sceptre, mais la modestie l'aurait embelli encore.

n'a-

n'a-t-on pas imputé au cardinal de *Richelieu* ce teſtament ridicule qni déshonorerait ſa mémoire s'il était de lui, & qu'on a reconnu trop tard pour n'être pas ſon ouvrage ?

A DIEU ne plaiſe que *St Louis* ait fait un code où l'on ordonnait de brûler vive une pauvre femme qui recelait un petit vol pour lequel le voleur était pendu.

Qu'il ait privé les enfans de la ſucceſſion mobiliaire d'un père mort malheureuſement ſans être confeſſé après huit jours de maladie.

Qu'il ait fait arracher les yeux à ceux qui *emblent un cheval.*

Qu'il ait permis qu'on excommuniât pour dettes.

Qu'il ait condamné à la corde tout gentilhomme qui ſe ferait ſauvé de priſon.

Qu'on coupât le poing au fabricant qui vendrait du drap trop étroit.

Ce ſont-là des lois de *Dracon*, & non des lois de *St Louis.* N'outrageons point ſa mémoire juſqu'à l'en croire l'auteur.

Défions-nous de tout ce qu'on a écrit dans ces temps d'ignorance & de barbarie. Comparons un moment ces nuits de ténèbres à nos beaux jours ; comparons la multitude de nos floriſſantes villes avec ces priſons qu'on appelait fertés, chatels, roches, baſties, baſtilles ; nos arts perfectionnés à la diſette de tous les arts, la politeſſe à la groſſièreté, les ſcandales ſanglans & abominables de Rome à la paix, à la décence, à la politique circonſpecte qui rendent aujourd'hui le ſéjour de Rome délicieux ; l'abſurde atrocité anglaiſe au ſiècle de *Newton*; la raiſon humaine perfectionnée à l'inſtinct humain

abruti ; nos mœurs douces & polies aux mœurs agreſtes & féroces. *St Louis* en ſera plus grand pour s'être élevé dans ſes domaines peu étendus, au-deſſus de la fange où l'Europe était plongée. Mais nous en ferons plus heureux en conſidérant que nous n'avons été que des barbares dans un ſi grand nombre de ſiècles, & que nous ne le ſommes plus.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.